



**HAL**  
open science

## Les groupes prépositionnels en “ en N ” : de la phrase au discours.

Denis Vigier

► **To cite this version:**

Denis Vigier. Les groupes prépositionnels en “ en N ” : de la phrase au discours.. Linguistique. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2004. Français. NNT: . tel-00349251

**HAL Id: tel-00349251**

**<https://theses.hal.science/tel-00349251>**

Submitted on 26 Dec 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE PARIS 3 – SORBONNE NOUVELLE

U.F.R. DE LITTERATURE ET LINGUISTIQUE FRANÇAISES ET LATINES

Centre de Linguistique Française

DOCTORAT

SCIENCES DU LANGAGE

Thèse présentée par Denis VIGIER

# Les groupes prépositionnels en « en N » : de la phrase au discours.

Sous la direction de M. le Professeur Michel Charolles

Soutenue le 25 novembre 2004

JURY :

M. Michel CHAROLLES, Professeur à l'Université Paris 3 – Directeur de thèse

M. Jean-Pierre DESCLES, Professeur à l'Université Paris 4 – Pré-rapporteur

M. Ludo MELIS, Professeur à l'Université Catholique de Louvain – Pré-rapporteur

M. Claude GUIMIER, Professeur à l'Université de Caen

M. Pierre LE GOFFIC, Professeur à l'Université Paris 3

*Toute ma reconnaissance va à Michel Charolles pour l'aide et le soutien qu'il m'a apportés durant ce travail.*

## TABLE DES MATIERES

<b>INTRODUCTION GENERALE.....</b>	9
-----------------------------------	---

### PREMIERE PARTIE

#### *LA SIGNIFICATION DE « EN »*

<b>CHAPITRE 1. Perspective diachronique.....</b>	22
--	----

1. <i>En</i> devant <i>le</i> ou <i>les</i> est a priori exclu.....	2222
2. <i>En</i> + <i>déterminant</i> est certes moins courant que <i>en</i> + <i>det.</i> $\emptyset$ mais peut être préféré, même dans la langue parlée.....	23
3. Conclusion.....	24

<b>CHAPITRE 2. Signification <i>princeps</i> de <i>en</i>: approche synchronique. Contributions les plus marquantes à l'étude de <i>en</i> depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle.....</b>	26
--	----

1. Première définition de la signification de <i>en</i> : unité en langue, bipolarité en discours....	27
1.1. Présentation et discussion de l'analyse de G. Guillaume.....	28
1.2. Une approche <i>dynamique</i> de la signification de <i>en</i> .....	32
1.3. Une analyse componentielle de la préposition <i>en</i> .....	36
2. Une approche distributionnelle : la mise en valeur des concurrences prépositionnelles .	41
2.1. Les alternances prépositionnelles.....	42
2.1.1. La triade <i>à / en / dans</i> .....	42
2.1.2. La dyade <i>de / en</i> .....	46
3. La question de la référence.....	48
4. Une approche harissienne.....	54
<b>CONCLUSION de la première partie.....</b>	<b>62</b>

## DEUXIEME PARTIE

### *LES GROUPES PREPOSITIONNELS EN "EN N" DETACHES EN TETE DE PHRASE: RELATIONS D'INCIDENCE AVEC LA PREDICATION PRINCIPALE*

#### **CHAPITRE 1. Les groupes prépositionnels en "en N" régis par un constituant de la prédication principale.....66**

1. Groupes prépositionnels en "en N" régis par un nom (/pronom) ou un adjectif.....	66
1.1. GP en "en N" régis par un nom (ou un pronom).....	66
1.1.1. Les constructions appositives de H. Van Den Bussche.....	68
1.1.2. Les constructions détachées de B. Combettes.....	73
1.1.2.1. La subordination sémantique.....	74
1.1.2.2. Les relations sémantiques entre le groupe prépositionnel et le reste de la prédication.....	75
1.1.2.3. Les constructions détachées et le critère de la coréférence.....	76
1.1.3. Le cas des constructions comme <i>En femme d'affaires avisée, Marie a renoncé à cette entreprise périlleuse</i> .....	77
1.1.4. Conclusion. L'intégration syntaxique des GP en "en N" détachés frontaux à valeur adjectivale.....	83
1.2. GP en "en N" régis par un adjectif.....	84
2. Les compléments argumentaux.....	86
2.1. Entre « complément argumentaux » et « circonstants » : une frontière difficile à tracer.....	86
2.1.1. Examen de deux critères : mobilité et suppressibilité du complément.....	87
2.1.2. Quatre tests pour déterminer le degré de dépendance réactionnelle entre un complément et le verbe.....	91
2.1.3. Compléments « en N » et tables du LADL.....	96
2.2. Locatifs essentiels et accessoires.....	103
3. Conclusion.....	104

#### **CHAPITRE 2. Une première catégorie de circonstants: "les circonstants du nœud actantiel".....106**

1. Les compléments d'attitude.....	106
1.1. Présentation.....	106
1.2. La position détachée en tête de phrase.....	107
1.3. GP en "en N" assurant une fonction de complément d'attitude.....	109
1.4. Détachement en tête des GP en "en N" compléments d'attitude.....	112

2. Les complément instrumentaux .....	113
3. Les compléments sémiématiques .....	115
4. Les complément aspectuels .....	117
4.1. Présentation .....	117
4.2. Les compléments aspectuels « En DetQuant Ntps » .....	118
5. Conclusion .....	128

### **CHAPITRE 3. Les circonstants "propositionnels" et "transpropositionnels" .....**

1. Critères de distinction entre les circonstants propositionnels et transpropositionnels ..	132
2. Réalisation des compléments comme circonstants propositionnels et / ou transpropositionnels. ....	136
3. Conclusion .....	138

### **CHAPITRE 4. Les compléments de phrase .....**

1. Critères définitoires .....	139
2. Tests permettant de distinguer les compléments de phrase des compléments transpropositionnels .....	144
3. Les compléments de phrase : une classe tripartite .....	145
4. Conclusion .....	147

### **CHAPITRE 5. Retour à l'analyse des fonctions occupées par les compléments du nœud actantiel lorsqu'ils figurent détachés en tête de phrase .....**

1. Les compléments d'attitude .....	148
2. Les compléments aspectuels « En DetQuant Ntps » .....	153
3. Les compléments instrumentaux et sémiématiques .....	154
4. Conclusion .....	158

<b>CONCLUSION de la deuxième partie</b> .....	6
159	

### **TROISIEME PARTIE**

#### *LES GROUPES PREPOSITIONNELS EN "EN N" DETACHES EN TETE DE PHRASE: DES EXPRESSIONS POTENTIELLEMENT CADRATIVES?*

#### **CHAPITRE 1. Les cadres de discours et leur fonctionnement textuel**.....163

1. Présentation des cadres de discours (M. Charolles, 1997) et considérations plus particulières sur les univers parents .....	163
1.1. Potentiel intégrateur des expressions introductrices de cadres .....	164
1.2. Expressions introductrices de cadres et univers parents .....	165
1.3. Incidence du contenu lexical de l'expression introductrice sur le paradigme des univers parents projetés .....	166
1.4. Incidence du contexte sur le paradigme des univers parents projetés .....	169
1.5. Les séquences de cadres .....	171
2. La notion de portée.....	177
2.1. La portée intra-propositionnelle d'un constituant .....	177
2.1.1. La notion de portée chez C. Guimier .....	177
2.1.2. La notion de portée chez H. Nølke.....	181
2.1.3. Les approches de C. Guimier et de H. Nølke : une conception finalement proche de la portée .....	183
2.1.4. Une autre approche possible de la portée intra-propositionnelle. ....	185
2.2. La portée extra-propositionnelle d'un constituant .....	189
2.2.1. La notion de portée dans M. Charolles (1997).....	190
2.2.2. Les mécanismes au coeur de l'extension de la portée dans M. Charolles (1997).191	
3. Conclusion.....	197

#### **CHAPITRE 2. Etude de la portée extra-propositionnelle des constructions détachées et de certains circonstants**.....198

1. Les constructions détachées antéposées et leur portée extra-propositionnelle .....	198
1.1. Les constructions détachées descriptives .....	198
1.2. Les constructions détachées entretenant une relation de subordination sémantique avec le reste de la proposition.....	200

1.2.1. Portée extra-propositionnelle de la construction détachée dans les configurations standard .....	200
• Le cas particulier des constructions comme <i>En femme d'affaires avisée, Marie a renoncé à cette entreprise périlleuse</i> .....	202
1.2.2. Les constructions détachées non-standard. Analyses de B. Combettes (1998, 2000) sur les constructions détachées comme cadres .....	203
2. Les circonstants antéposés et leur portée extra-propositionnelle .....	205
2.1. Les circonstants propositionnels antéposés .....	206
2.2. Les circonstants transpropositionnels antéposés .....	211
2.2.1. L'extension de la portée des circonstants transpropositionnels de durée « En DetQuant Ntps » .....	211
2.2.1.1. Extension de la portée du circonstant sur plusieurs propositions au sein de la même phrase graphique .....	212
2.2.1.2. Extension de la portée du circonstant au-delà de la phrase graphique d'accueil .....	216
2.2.2. Les circonstants transpropositionnels étiquetés « de domaine » .....	223
2.2.2.1. Les paraphrases possibles pour les [GPN <sub>en<sup>dom</sup></sub> ] .....	223
2.2.2.2. Examen des caractéristiques lexicales des noms entrant dans la composition des [GPN <sub>en<sup>dom</sup></sub> ] .....	225
3. Conclusion .....	240

## **CHAPITRE 3. Portée extra-propositionnelle des adverbiaux praxéologiques antéposés**.....243

1. Le corpus .....	243
1.1. Les textes sélectionnés .....	243
1.2. La présentation matérielle adoptée .....	244
2. L'Etude du corpus .....	246
2.1. Les items sélectionnés .....	246
2.2. Le codage adopté .....	249
3. Résultats et commentaires .....	256
3.1. Pourcentages des adverbiaux antéposés sur l'ensemble des compléments dénombrés. ....	256
3.2. Extension extra-propositionnelle de la portée des adverbiaux praxéologiques antéposés .....	258
3.3. Portée des adverbiaux praxéologiques placés en tête de paragraphe .....	259
3.4. Les indices de fin de portée .....	260
3.5. Le cumul des indices de fin de portée .....	267
3.6. La reconduction des domaines praxéologiques .....	268
3.7. Les rattachements de portée .....	270
4. Conclusion .....	272

<b>CHAPITRE 4. Présentation de résultats expérimentaux obtenus dans le cadre d'une étude en TALN.....</b>	<b>274</b>
1. Stabilisation des marques de segmentation fournies par la méthode TextTiling de Hearst (1997).....	277
2. Cadres de discours, cohésion lexicale et cohérence thématique .....	278
3. Conclusion.....	283
<b>CONCLUSION de la troisième partie.....</b>	<b>285</b>
<b>CONCLUSION GENERALE.....</b>	<b>286</b>
<b>REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....</b>	<b>290</b>

# Introduction générale

La question de savoir ce qui fait qu'un texte est un texte a constitué le point de départ de très nombreux travaux dans le domaine de l'analyse du discours durant ces quarante dernières années. Parmi eux, l'ouvrage de M.A.K. Halliday & R. Hasan (1976) :

« If a speaker of English hears or reads a passage of the language which is more than one sentence in length, he can normally decide without difficulty whether it forms a unified whole or is just a collection of unrelated sentences. This book is about what makes the difference between the two » (M.A.K. Halliday & R. Hasan, 1976, 1).

L'étude de M.A.K. Halliday & R. Hasan a initié un courant de recherche très important en analyse du discours, parallèlement à d'autres entreprises fondées sur d'autres travaux et qui ont suivi d'autres voies. On évoquera en particulier les études d'E. Benvéniste sur l'énonciation ou bien encore les « grammaires de textes » qui, dans les années soixante-dix, ont suscité de très nombreuses recherches.

Pour M.A.K. Halliday & R. Hasan, un « *texte* » n'est ni une sorte de super-phrase, ni une nouvelle unité grammaticale qui permettrait d'intégrer la phrase comme l'un de ses constituants.

« A text is sometimes envisaged to be some kind of super-sentence, a grammatical unit that is larger than a sentence but is related to a sentence in the same way that a sentence is related to a clause, a clause to a group and so on : by CONSTITUENCY, the composition of larger units out of smaller ones. But this is misleading » (M.A.K. Halliday & R. Hasan, 1976, 1-2)

Sur ce point, leur analyse rejoint celle de E. Benvéniste<sup>1</sup> (1966) qui voit dans la phrase le palier maximal d'intégration possible : composée de constituants, elle n'est cependant pas elle-même un intégrant.

« Quelle est, dans le système des signes de la langue, l'étendue de cette distinction entre constituant et intégrant ? Elle joue entre deux limites. La limite supérieure est tracée par la phrase, qui comporte des constituants, mais qui (...) ne peut intégrer aucune unité plus haute. La limite inférieure est celle du « mérisme », qui, trait distinctif du phonème, ne comporte lui-même aucun constituant de nature linguistique » (E. Benvéniste, 1966, 125).

Le « texte », au sens de M.A.K. Halliday & R. Hasan, relève donc d'un autre ordre que la phrase : énoncé dans un certain contexte à des fins communicatives, il est une « *unité d'usage du langage* » dont la taille peut être limitée à quelques mots (« *Défense d'entrer* », « *Décharge interdite* », ...) ou couvrir les pages d'un ouvrage entier (roman, essai, ...).

« A text may be spoken or written, prose or verse, dialogue or monologue. It may be anything from a single proverb to a whole play, from a momentary cry for help to an all-day discussion on a committee. A text is a unit of language in use. It is not a grammatical unit, like a clause or a sentence ; (...) A text is best regarded as a SEMANTIC unit : a unit not of form but of meaning » (M.A.K. Halliday & R. Hasan, 1976, 1-2)

Qu'est-ce qui fait qu'un texte est ressenti comme formant un tout qui « tient debout » ? Dans leur étude, M.A.K. Halliday & R. Hasan mettent en lumière le rôle clef que jouent deux grands systèmes de relations dans l'unité des textes : d'une part, les relations « externes » texte / situation d'énonciation: il s'agit du « registre » (*register*) du texte, sur lequel nous ne nous arrêterons pas ici. D'autre part, les relations « internes » texte / texte qui relèvent de la *cohésion*.

« Pour Halliday et Hasan, registre et cohésion sont des qualités complémentaires de tout texte. Pour qu'une production verbale puisse être qualifiée de texte, il est nécessaire à la fois que son registre soit consistant et que sa formulation soit cohésive » (D. Apothéloz, 1995, 104).

---

<sup>1</sup> « Pour M.A.K. Halliday et R. Hasan, comme pour E. Benvéniste, le discours ne doit pas être conçu comme une unité grammaticale (...) » (M. Charolles et B. Combettes, 1999, 82)

Rappelons d'abord que la notion de « cohésion » au sens de « force cohésive » ne constitue pas une dimension propre aux seuls textes. La phrase aussi, de même que ses constituants, offrent l'image de structures parfaitement cohésives.

« All grammatical units – sentences, clauses, groups, words – are internally « cohesive » simply because they are structured. The same applies to the phonological units, the tone group, foot and syllable. » (M.A.K. Halliday & R. Hasan, 1976, 7)

Mais cette cohésion à l'œuvre dans la phrase est codée *par une structure* : il s'agit d'une *cohésion structurale*. Ainsi les grilles argumentales des verbes par exemple constituent-elles des structures préconfigurées en langue et fortement cohésives. Cependant ces structures sont limitées à la fois dans leur nombre et dans leurs possibilités. M. Charolles & B. Lamiroy (2002) ont montré que, dans le cas des infinitives de but par exemple, il est nécessaire de distinguer les situations où la langue réussit à *intégrer syntaxiquement le résultat* au moyen d'une subordonnée adverbiale de celles où une telle intégration est impossible<sup>2</sup>. Au-delà des structures codées par la syntaxe, le locuteur / scripteur doit donc disposer d'autres marques de cohésion, de nature fondamentalement sémantico-pragmatique cette fois.

« Cohesion occurs where the INTERPRETATION of some element in the discourse is dependent on that of another. The one PRESUPPOSES the other, in the sense that it cannot be effectively decoded except by recourse to it. When this happens, a relation of cohesion is set up, and the two elements, the presupposing and the presupposed, are thereby at least potentially integrated into a text. » (M.A.K. Halliday & R. Hasan, 1976, 4)

M.A.K. Halliday & R. Hasan dénombrent dans leur ouvrage cinq types de relations de cohésion : *la référence, la substitution, l'ellipse, la conjonction et la cohésion lexicale*. Dans un article récent, M. Charolles revient sur les diverses taxinomies des marqueurs de cohésion du discours qui ont été proposées depuis :

« Depuis Halliday & Hasan (1976) l'idée s'est plus ou moins imposée que les marques de cohésion discursives se répartissaient dans deux grands systèmes : l'un

---

<sup>22</sup> M.Charolles et B. Lamiroy opposent ainsi les situations où le moyen utilisé possède une « efficience transformatrice » sur l'objet sur lequel il agit : « *Pour dormir, j'ai pris un somnifère, (de sorte + si bien + ce qui fait) que j'ai bien dormi* » des situations où le moyen a une « efficience épistémique » sur le sujet et où la subordination est impossible : « *\*Pour vérifier qu'il pleuvait, j'ai mis le nez dehors, (de sorte + si bien + ce qui fait) qu'il tombait des cordes* ».

regroupant les marqueurs de continuité référentielle et l'autre les marqueurs de relations entre les contenus propositionnels et / ou les actes de langage » (2004, 48)

Toutes ces relations, remarque-t-il, établissent entre les unités un rapport *hiérarchique* (ou asymétrique : « anaphorisant » / « anaphorisé », « noyau » / « satellite »), orienté généralement *vers l'amont et de faible portée* puisqu'elles mettent en jeu des unités le plus souvent adjacentes. Michel Charolles (2004) défend à ce propos l'idée qu'il existe une autre famille de marques de cohésion aux caractéristiques notablement différentes et qui ne sont pas mentionnées dans les diverses classifications de marques de cohésion. Pour illustrer ce point considérons l'exemple suivant tiré du *Monde Diplomatique* :

- (1) *Le mouvement<sup>3</sup> est parti de Florence en juin 1996, quand se sont rencontrés des responsables d'associations et de syndicats de plusieurs pays européens. Les militants voulaient, en Toscane comme plus tard à Bruxelles, enclencher un mouvement européen. Il n'y a pas de modèle générique pour l'organisation des marches, mais des configurations particulières dépendantes des histoires nationales et reflétant, dans chaque pays, l'état des mouvements de résistance à la politique commune des gouvernements européens.*

***En France**, l'organisation des marches européennes est atypique, où l'on voit côte à côte des responsables nationaux de syndicats et des associations de lutte. **En Italie**, les mouvements de chômeurs et de précaires se sont structurés au niveau local; les deux grandes centrales syndicales ont proposé leurs services pour la mise en place des marches, mais n'étaient pas présentes lors de leur déroulement (3). Toutefois, les "sincobas" (syndicats intercatégoriels qui représentent une minorité importante de la Confédération générale italienne du travail (CGIL) participent activement au mouvement tant sur le plan national que sur le plan local, et tout particulièrement à Turin. **En Espagne**, où les diverses "réformes" du code du travail, signées par les deux grandes centrales syndicales, ont accentué la précarité de l'emploi et réduit son coût, les marches ont rassemblé de très nombreuses organisations et associations regroupées régionalement ou localement. Elles ont débuté le 14 avril 1997, jour anniversaire de la République espagnole.*

***En Belgique**, 80 % des chômeurs sont regroupés dans les organisations syndicales, car ce sont elles qui effectuent le paiement des indemnités de chômage. (...)*

(« Un mouvement qui bouscule les règles du jeu européen ». LMD<sup>4</sup> Février 1998)

Les quatre adverbiaux antéposés jouent ici, de toute évidence, un rôle dans la structuration du passage. En effet, ils *indexent* non seulement la proposition en tête de laquelle ils figurent<sup>5</sup>

<sup>3</sup> Il s'agit du mouvement des chômeurs

<sup>4</sup> Acronyme que nous utilisons pour « Le Monde Diplomatique »

<sup>5</sup> « Ils fixent un critère par rapport auquel l'information véhiculée par la phrase en tête de laquelle ils apparaissent doit être envisagé ». (M. Charolles, 2004, 20)

mais aussi de nombreuses propositions placées à sa suite. Tout se passe comme si le rédacteur, en usant de ces adverbiaux antéposés frontaux, invitait les lecteurs à ranger (à classer) les informations arrivantes dans la rubrique (le fichier) ouvert(e) par l'adverbial jusqu'à ce qu'un faisceau d'indices convergents l'invitent à la fermer. Les diverses propositions tombant sous la portée d'un même adverbial constituent ainsi des blocs *sémantiquement homogènes relativement au critère spécifié*. La succession, fréquente, de ces blocs dans les textes souligne leur rôle classificatoire. M. Charolles propose de les nommer « cadres » et les constituants qui les introduisent des « expressions introductrices de cadres ».

Cette présentation rapide permet de dégager trois caractéristiques des relations « d'indexation » mises en place par les adverbiaux à l'initiale de phrase. Les relations d'indexation sont :

- *non-hiérarchiques*,

« les propositions rassemblées dans un même cadre forment une liste (elles sont toutes équivalentes au regard du critère exploité par l'introducteur de cadre) » (M. Charolles, 2004, 48)

- *orientées vers l'aval (descendantes)* puisqu'elles portent sur un ensemble de propositions subséquentes
- *à portée étendue* comme le montre l'exemple proposé.

Autrement dit, elles présentent des caractéristiques parfaitement opposées aux marqueurs de connexion (anaphores et connecteurs) relevés dans les taxinomies de marques de cohésion.

Si les marqueurs d'indexation forment une famille originale et notablement méconnue parmi la gamme des marques de cohésion discursive, leur mise au jour fait surgir aussitôt une foule d'interrogations. Quels types de constituants sont susceptibles de figurer parmi cette famille de marqueurs ? Quelle influence leur position dans la phrase possède-t-elle sur leur pouvoir d'indexation ? Quelle incidence syntaxique et quelle relation sémantique entretiennent-ils avec le reste de la prédication ? La notion de « portée », plutôt conçue dans le cadre de la phrase pour rendre compte des relations sémantiques entretenues entre certains constituants, est-elle adaptée pour décrire la relation sémantique qu'entretient un constituant détaché avec un ensemble de propositions subséquentes ? Dans quelle mesure le caractère plus ou moins générique de la spécification énoncée par ces marqueurs favorise-t-il l'extension de

leur portée ainsi que leur pouvoir classificatoire ? C'est à ces questions, et à d'autres qui surgiront au cours de notre enquête, que ce travail va tenter de répondre.

Dans le présent travail, nous nous limiterons aux groupes prépositionnels détachés frontaux, régis par la préposition *en* suivie d'un nom généralement dépourvu de déterminant et éventuellement suivi d'un modifieur :

- (2) *En (short (fleuri) / train (de nuit) / fer (forgé) / voyage (de noces) / France (métropolitaine) / 1989 / deux ans (de galère) / linguistique (informatique) / bref / général / d'autres termes / ...).*

Nous excluons les formes gérondives (*en sortant*), les groupes introduits par une « locution prépositionnelle » (*en (forme de cercle + route pour le succès + guise de récompense + ...)*), les constructions où le régime de « en » est une sous-phrase (« *Tout le problème consiste en ce que personne n'a répondu* ») etc.

La première partie est consacrée à l'examen (en diachronie et en synchronie) de la signification de *en*. Cette préposition, classée traditionnellement parmi les prépositions « abstraites » (P. Cadiot (1997)) ou bien « incolores » (E. Spang-Hansen, 1963) se prête à un grand nombre d'emplois qui soulèvent toutes sortes de questions : pourquoi doit-on dire *En Espagne*, mais *Au Canada* ? *En Creuse* mais *Dans le Cher* ? *En train (de nuit)* mais *Dans un train bondé* ? *Max est en colère* mais non *\*Max est en peur* ? etc.. Pour apporter des réponses à ces multiples interrogations, nous nous sommes tourné vers les études les plus marquantes qui, depuis celle de G. Guillaume (1919), ont jalonné les recherches sur *en*. Ces études ont contribué à l'édification d'un ensemble de données stables concernant cette préposition, données qui permettent, on le verra, de rendre compte aujourd'hui d'un bon nombre de ses comportements en discours. Comme le dit E. Spang-Hansen, en matière de linguistique comme dans les sciences, on est en droit de parler d'un « lent accroissement des connaissances grâce aux descriptions partielles et aux techniques nouvelles apportées par les différentes écoles » (1993, 12).

La deuxième partie porte sur l'incidence syntaxique des GP en "en N" (désormais GP<sub>en</sub>). Les emplois relevant des « constructions détachées » (B. Combettes, 1998) font l'objet d'une analyse approfondie. Nous nous arrêtons ensuite sur les types de compléments susceptibles d'apparaître en position détachée frontale et proposons de les classer au moyen

de tests formels, en fonction du degré d'autonomie qu'ils manifestent vis-à-vis de la prédication à laquelle ils sont liés. Pour nous guider dans cette enquête, nous nous appuyons particulièrement sur les travaux de L. Melis (1983), de C. Guimier (1996) et de C. Molinier & F. Levrier (2000).

Les acquis sémantiques et syntaxiques mis au jour dans les deux premières parties sont exploités dans la troisième partie qui porte sur les emplois en discours des GP<sub>en</sub>. Après avoir interrogé la notion de « portée » sémantique et jugé de sa pertinence lorsqu'il s'agit de rendre compte des phénomènes d'indexation, nous examinons – en nous appuyant sur des exemples attestés - le potentiel cadratif de ces GP lorsqu'ils sont employés à l'initiale de phrase. Enfin, nous étudions en détail la portée de compléments comme *En (biologie (végétale) + escalade (de glace) + patois (creusois)...*) que nous nommons « praxéologiques ». Cette étude est fondée sur un corpus d'extraits de trois textes très différents : *L'Introduction à la médecine expérimentale* de C. Bernard, les premières pages de *L'Actance* de G. Lazard et enfin les Actes d'un colloque de technologie et didactique des activités physiques et sportives qui s'est tenu à Strasbourg en 1992 (cf. CD-Rom joint). Pour l'ensemble des compléments détachés frontaux relevés dans ce corpus, nous examinerons non seulement l'extension de leur portée mais aussi les différents indices invitant le lecteur à l'interrompre.

## Première partie. La signification de *en*

Nous proposons de définir la préposition comme une partie du discours qui, syntaxiquement, constitue la tête d'un constituant (le groupe prépositionnel) et établit une relation de dépendance hiérarchisée entre un constituant recteur et un constituant régime. Sémantiquement, elle peut être considérée comme un relateur, porteur d'un sens plus ou moins abstrait, et qui met en rapport deux termes *X* et *Y*.

### La préposition est une partie du discours

Les grammaires retiennent le plus souvent neuf parties du discours, dont celle de la préposition. Ainsi M. Riegel & al. (1994, 118) distinguent-ils *le nom, l'article, l'adjectif, le pronom, le verbe, l'adverbe, la préposition et l'interjection*<sup>6</sup>. Ajoutons que la linguistique moderne a notablement réaménagé les regroupements effectués par la tradition en introduisant des critères morphologiques et syntaxiques là où régnaient avant tout des critères notionnels (la procédure distributionnelle a ainsi permis de regrouper « dans une même catégorie (celle des déterminants) les articles, et les *adjectifs démonstratifs, possessifs, indéfinis*, etc. qui n'ont d'adjectif que le nom » (Riegel & al., 120). Il n'en demeure pas moins que, comme le signale Pierre Le Goffic (1993, 21),

« toute classification des *parties du discours* s'expose à des critiques concernant l'hétérogénéité de ses critères définitoires (fonctionnels, morphologiques, ...) ».

Mais, ajoute l'auteur,

---

<sup>6</sup> Pierre Le Goffic, quant à lui, n'en retient que huit dans sa grammaire : il en exclut en effet l'interjection.

« Le maintien des catégories traditionnelles se justifie néanmoins pleinement pour la raison suivante : elles n'ont jamais pu être remplacées par une architecture logiquement impeccable » (*Ibid.*).

### **Syntaxiquement, la préposition est la tête d'un constituant : le groupe prépositionnel**

La préposition entre dans la formation du groupe prépositionnel dont elle constitue la tête. Mais, comme le signale Pierre Le Goffic, la préposition « ne peut pas être par elle-même constituant de phrase » (*Ibid.*, 21). En d'autres termes, le groupe prépositionnel ne peut se réduire (ni être tenu pour équivalent) à sa tête :

- (1) \**J'ai aperçu le chat de. / J'ai aperçu le chat de mon voisin.*
- (2) \**J'ai songé à. / J'ai songé à nos prochaines vacances.*

Certes, il arrive qu'en discours, on trouve des GP réduits à la préposition seule :

- (3) *Il est parti sans.*

Cependant, la plupart du temps, on peut considérer que la suite du GP est sous-entendue dans l'interaction verbale, et directement accessible dans le contexte :

- (4) *Regarde : je viens de trouver le parapluie de Jacques dans le couloir ! Quel étourdi ! Il est parti sans.*

Dans d'autres cas, la chose est moins aisée :

- (5) *Il n'est pas un homme qui se complaît, qui accepte, qui se morfond, pour qui la torpeur succède au sommeil, l'amertume à la ferveur, qui reste dans. Il est un homme qui va à. (La Fête, de R. Vailland)<sup>7</sup>*

La polémique concernant ces emplois absolus de la préposition touche à son statut : *préposition* ou *adverbe* ? Sur ce point, on signalera les positions antagonistes<sup>8</sup> de B. Pottier

<sup>7</sup> Exemple emprunté à J. Cervoni (1991, 93)

<sup>8</sup> Pour une présentation des différents arguments, voir J. Cervoni, (1991, 103-105) .

(1962, 197) d'une part, de G. Moignet (1981, 218) et J. Cervoni (1991, 105) d'autre part.

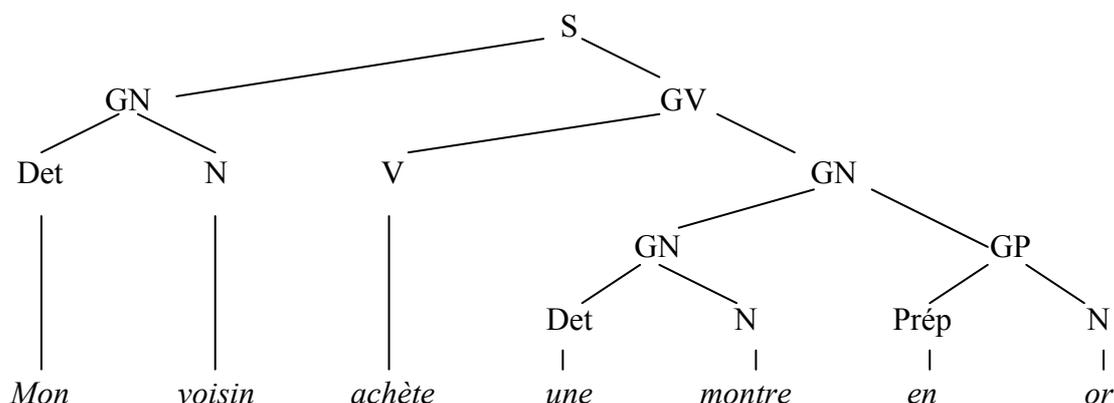
En ce qui nous concerne, nous parlerons d'*emploi adverbial* de la préposition<sup>9</sup>

### La préposition établit une relation de dépendance hiérarchisée entre un constituant recteur et un constituant régime

Comme le signalent M. Riegel & alii (*Ibid.*, 370), l'analyse « qui fait de la préposition un simple relateur entre un terme initial et un terme final régi, masque la véritable hiérarchie des regroupements syntaxiques ». En effet, comme le montrent les tests de substitution et d'effacement (*Pierre obéit à ses parents / Pierre leur obéit / Pierre obéit ; Le chat du voisin / Son chat / Le chat ; etc.*), « la préposition forme toujours un groupe syntaxique avec le terme qu'elle introduit » (*Ibid.*). Par conséquent, dans les cas où le GP est régi par un terme recteur, ce dernier constitue avec le GP un nœud qui le domine. Soit la phrase :

(6) *Mon voisin achète une montre en or.*

Le GN recteur « *une montre* » constitue avec le GP « *en or* » un nœud qui domine le GP, nœud lui-même dominé etc. dans la structure hiérarchique de la phrase. La figure arborescente qui suit permet d'illustrer cette structure :



On notera en particulier que le GP « *en or* » entretient une relation *sœur* avec le GN « *une montre* » et une relation *filie*<sup>10</sup> avec le GN « *une montre en or* ».

<sup>9</sup> NB : dans certains cas, l'emploi peut être plutôt « adjectival » : la préposition peut en effet pencher « vers l'adverbe (...) adverbe tendant vers l'adjectif s'il s'agit [= l'élément qui le précède], cas beaucoup plus rare, d'un substantif : Exemple : *Il y a des jours avec et des jours sans* ». (J. Cervoni, 1991, 105)

### **Sémantiquement, la préposition est porteuse d'une valeur sémantique plus ou moins abstraite**

Aucune préposition – si abstraite soit-elle - n'est vide. Certes, on distingue classiquement les prépositions dites *incolores* (E. Spang-Hansen, 1963) ou *abstraites* (P. Cadiot, 1997) d'une part, les prépositions *colores* ou *pleines* d'autre part. Mais quelque « légères » que soient les prépositions incolores, il n'en demeure pas moins qu'en discours, elles ne constituent pas des morphèmes vides qui opéreraient une simple ligature entre deux supports. Si l'on en croit J. Cervoni (1991, 94)<sup>11</sup> - que nous suivrons quant à nous -, l'idée que la préposition puisse être un mot vide est « erronée ».

#### ***La préposition est un relateur mettant en rapport deux termes X et Y***

Nous reprendrons ici la définition de D. Paillard (2002, 51) : « Nous définissons une préposition comme un mot relateur R mettant en rapport deux termes X et Y ». Il convient par conséquent de distinguer soigneusement le *point de vue syntaxique* (hiérarchie des regroupements syntaxiques : voir ci-dessus) du *point de vue sémantique* (préposition, mot relateur entre deux termes non hiérarchiquement subordonnés). Ce point, assez délicat, nécessite quelques précisions.

**Identification de « X » et de « Y ».** L'identification de  $Y^{12}$  dans la relation  $X R Y$  ne pose a priori pas de problèmes. En effet, comme le note D. Paillard (2002, 65 - 66)<sup>13</sup>

« pour une langue comme le français, il s'agit (à de rares exceptions près) du GN qui suit directement la préposition, ce qu'entérine la notion même de syntagme prépositionnel ».

---

<sup>10</sup> « Elle [= la figure de l'arbre] établit, en effet, d'une part ce qu'on a appelé une relation *sœur* qui correspond à la dimension linéaire horizontale, d'autre part ce qu'on a appelé une relation *mère* et une relation *fille*, qui correspondent aux relations verticales » (A. Delaveau, 2001, 53).

<sup>11</sup> Sur la distinction entre « morphèmes » et « sémantèmes » chez G. Guillaume, et sur le fait que les morphèmes (dont la préposition) ne sont pas pour autant des « asémantèmes », mais qu'ils possèdent une charge sémantique, voir en particulier pages 72 (note 24) et 94.

<sup>12</sup> Lorsqu'il est exprimé : voir ci-dessus, les emplois adverbiaux

<sup>13</sup> Voir aussi J. Cervoni (1991, 107) : « Le repérage du terme B ne fait pas difficulté : il est presque toujours, dans des langues comme le français, dans l'immédiate subséquence de la préposition, et sa délimitation ne pose

Il n'en va pas de même – beaucoup s'en faut – lorsqu'il s'agit d'identifier le terme *X* (sous réserve qu'il soit, lui aussi, réalisé. Cf. : *Où est Pierre ? – Dans le jardin* ). Rappelons que cette identification est souvent subordonnée à des facteurs pragmatiques liés d'une part à nos connaissances du monde, d'autre part à la situation d'énonciation. Examinons les phrases suivantes:

(7) *Max lave son linge dans la cuisine*

(8) *Max lave son linge dans l'évier.*

Nos connaissances du monde nous invitent à considérer que, dans la première phrase, c'est la situation dénotée par la structure argumentale du verbe qui constitue le terme *X* de la relation prépositionnelle tandis que, dans la seconde, il se réduit à l'entité à laquelle réfère le GN<sup>14</sup> « *son linge* ». Connaissances du monde et connaissance de la situation d'énonciation peuvent ensemble concourir à la détermination de *X*. Ainsi, dans la phrase (empruntée à Cervoni, 1991, 108) *Paul entend des oiseaux dans le jardin*, l'interprétant aura tendance à considérer que « *les oiseaux* » au moins ( connaissances du monde) sont localisés dans le jardin<sup>15</sup>. Mais seule sa connaissance extralinguistique de la situation lui indiquera si Paul tombe ou non sous la portée<sup>16</sup> du circonstant. Si tel est le cas, le terme *X* sera constitué par *Paul entend les oiseaux* (localisation par *Y* des entités « *Paul* » et « *les oiseaux* » ainsi que du procès « *entend* » dont Paul est le siège) ; sinon le terme *X* se réduira au GN « *les oiseaux* ». Bref, comme le souligne L. Waugh (1976, 75)

« (...) it is given in the nature of the preposition itself that there is a modified<sup>17</sup> for the preposition, but it is not given in the preposition what the modified of the

---

pas plus de problème que celle de n'importe quel élément nominal ». Rappelons que J. Cervoni considère la préposition comme « mot de relation, relation que l'on peut écrire  $A - R - B$  » (*Ibid.*, 103)

<sup>14</sup> En toute rigueur, les termes *X* et *Y* désignent des entités, des événements, des situations etc. que met en relation la préposition. Par ailleurs, ces entités sont ou non réalisées linguistiquement dans l'énoncé au moyen de constituants (N, GN, ...). Par conséquent, déclarer que le terme *X* est le GN « *son linge* » constitue un raccourci, puisqu'en réalité le terme *X* est (comme nous l'avons écrit) l'entité à laquelle réfère le GN, et non le GN lui-même. Afin de ne pas trop alourdir notre expression, nous nous autoriserons désormais ce raccourci.

<sup>15</sup> Quoiqu'il reste possible que seul Paul (ainsi que le procès « *entend* » dont il est le siège) soit localisé dans le jardin, mais non les oiseaux ; en ce cas,  $X = \text{« Paul (entend) »}$ . Une fois encore, seule la connaissance de la situation d'énonciation peut confirmer ou infirmer telle ou telle possibilité.

<sup>16</sup> Par « portée », nous entendons portée « sémantique », c'est-à-dire ce dont le circonstant dit préférentiellement quelque chose (voir notre troisième partie)

<sup>17</sup> Dans la terminologie adoptée par L. Waugh, *Y* s'identifie à l'« object » et *X* au « modified ». « All uses of a preposition presuppose the presence of a prepositional object in the syntagmatic context. There is also built into the preposition as a part of speech the notion of a modified, something else in the utterance about which the preposition (and its object) give some sort of ancillary information. » (74)

preposition will be in any given parole: all that one knows is that the modified may be part or all of the rest of utterance ».

La question de l'identité du terme *X* se pose donc systématiquement en discours.

**Terme *X* et Terme recteur du GP.** Bien entendu, en discours, le terme recteur du GP (plan syntaxique) et le terme *X* de la relation prépositionnelle (*X R Y*) peuvent coïncider. Comme illustration de ce cas de figure, on rappellera l'occurrence analysée plus haut : *Mon voisin achète une montre en or*. Le GN « *une montre* » constitue le syntagme recteur du GP et exprime linguistiquement le terme *X* de la relation prépositionnelle. Mais dans bon nombre d'autres cas, il n'y a pas coïncidence entre les deux termes. Ce point est particulièrement évident lorsque, précisément, le GP ne dépend d'aucun terme recteur : ainsi, dans l'exemple suivant,

(9) *En Angleterre, Max a épousé la femme de sa vie.*

syntactiquement, « *en Angleterre* » n'est pas un complément appelé : il assure une fonction de « *circonstant transpropositionnel* » (Melis, 1983) et, en tant que tel, il n'est régi par aucun constituant de la phrase<sup>18</sup>. Sémantiquement, ce GP permet de localiser toute la *scène* dénotée le reste de la relation prédicative : le terme *X* coïncide par conséquent avec l'événement dénoté ici par la structure argumentale du verbe (« *Max a épousé la femme de sa vie* »)

Le partage entre *relation prépositionnelle* d'une part, *relation de dépendance* d'autre part, nous amène à envisager désormais l'analyse sémantique de *en* comme l'étude de la valeur sémantique associable au relateur *en*, en distinguant soigneusement la relation prépositionnelle « *X R Y* » qu'il met en place de la configuration syntaxique à l'intérieur de laquelle cette relation s'actualise. C'est dans notre seconde partie que nous aborderons l'étude des relations de dépendance syntaxique qu'un GP<sub>en</sub><sup>19</sup> détaché frontal peut entretenir avec la prédication principale. A ce stade, nous nous attacherons alors à articuler les niveaux sémantique et syntaxique.

---

<sup>18</sup> Pour A. Delaveau (2001), il s'agit d'un « circonstanciel », i.e. d'un « modifieur de la phrase » : « Les circonstanciels, qui relèvent de la fonction de modifieur, se définissent par la non-dépendance à l'égard d'aucun terme de la phrase » (59); C. Tellier (1995) quant à elle fait de ces « adverbiaux scéniques » des « adverbiaux de phrase » placés « directement sous le nœud Ph » (36). Au-delà de la diversité terminologique s'impose la non-dépendance syntaxique de ce type de constituant.

## Chapitre 1. Perspective diachronique

*En*, préposition, « est issue (fin IX<sup>e</sup> s.) par modification de *in* (842), du latin *in* « dans, sur » (spatial et temporel), d'où le sens moral de « en vue de, pour » ; *in* appartient à la famille de l'indo-européen °*en-* « dans » » (DHLF, 1992, 686) On a coutume de faire remarquer que les régimes nominaux après *en* ne s'accommodent en général pas de la détermination, et plus particulièrement de l'article défini. Cela est vrai en règle générale, mais il ne s'agit pas d'une règle absolue, beaucoup s'en faut. En fait, la distinction formelle qu'on peut établir entre *dans* et *en* (prépositions très souvent examinées en alternance) est bien plutôt la suivante :

« Si *en* se rencontre devant l'article défini, on ne trouve jamais *dans* devant un nom indéterminé (sauf, évidemment, devant les noms propres qui ne comportent pas d'article) » (E.Spang-Hansen, 1963, 207)

Concernant la détermination du régime de *en*, deux paramètres sont à prendre en considération :

- *en* devant *le* ou *les* est a priori exclu « sauf artifice » (P. Le Goffic, 1993, 426)
- *en* devant un autre déterminant est certes moins courant que *en* + *det.* Ø, mais peut être préféré, même dans la langue parlée.

### 1. *En* devant *le* ou *les* est a priori exclu

La répugnance pour *en* à être suivi d'un déterminant défini *le* ou *les* découle, comme le rappelle G. Gougenheim (1950, 55) qui cite F. Brunot, d'« une sorte de tabou, de *servitude grammaticale* ». Cette répugnance s'explique essentiellement par des raisons de phonétique historique.

En ancien français, en effet, *en* était utilisé en combinaison avec l'article défini : au singulier, *en* + *le* avait donné *el*, *ou*, *on*. Au pluriel, *en* + *les* avait donné *ès* (v. 980). Parallèlement, *à* + *le* avait donné *al* (*au*) et *à* + *les*, *as* (*aus*) de même que *de* + *le* > *del* (*du*)

---

<sup>19</sup> Rappelons que cette notation nous permet de désigner les groupes prépositionnels régis par la préposition *en*.

et *de + les > des*. Progressivement, *ou, on (< en + le)* se sont confondus avec *au (< à + le)*<sup>20</sup>, forme seule représentée au XVI<sup>e</sup> siècle. La forme *ès*, quant à elle, n'a persisté que dans des expressions très peu nombreuses : *Docteur ès lettres, ès sciences. Licence ès lettres. Ès qualités*

		Anc. fr.	Fr. mod.
<b>en</b>	<i>en le</i>	<i>el, ou, on</i>	<i>au N</i> (rare : <i>en le</i> ) <sup>21</sup>
	<i>en la</i>		<i>en N</i> (rare : <i>en la</i> )
	<i>en l'</i>		<i>en N</i> (rare : <i>en l'</i> ) <sup>22</sup>
	<i>en les</i>	<i>ès</i>	<i>aux N</i> (rare : <i>ès, en les</i> ) <sup>23</sup>

On retrouve ici la règle morpho-phonologique proposée par C. Molinier (1990, 47) :

*En l'N* → *en N*  
*En la N* → *en N*  
*En le N* → *au N*  
*En les N* → *aux N*

C'est cette règle qui prévaut notamment devant les noms de pays (voir infra)

## 2. *En + déterminant* est certes moins courant que *en + det. Ø* mais peut être préféré, même dans la langue parlée

*En* devant un nom commun déterminé subsiste en effet :

- dans des expressions figées : *en mon âme et conscience, en ce cas, ...*<sup>24</sup>
- dans quelques expressions à sens abstrait : *en l'air* (versus *dans l'air*), ...
- dans certains cas où la nature du nom régime autorise *en* comme variante libre de *dans* : « L'emploi de *en*, en tant que variante littéraire de *dans*, est plus ou moins usuel selon le sens du nom régime » (Spang-Hansen, 1963, 220 – 221). On signalera en particulier que

<sup>20</sup> On fera remarquer qu'en français moderne, la langue ne confond pas les deux *au* issus l'un de *en le*, l'autre de *à le* : « (...) comme le prouve la maintien de l'alternance *au (en le) N / en son N*, cf. *au milieu de la pièce / en son milieu / \*à son milieu ; au sein du groupe / en son sein / \*à son sein ; au temps de mon grand-père / en son temps / \*à son temps* » etc. d'une part et d'autre part *au sujet de Max / à son sujet ; au commencement du monde / à son commencement ; au sommet de la montagne / à son sommet*. » (C. Molinier, 1990, 46 – 47)

<sup>21</sup> « *en le / en la* » : « La valeur de l' « antiquité » consiste pour Bossuet en la garantie qu'elle fournit contre le changement, en le maintien d'une présence intacte, d'une chose qui reste » (Thibaudet. Cité par E. Spang-Hansen, 1963, 216)

<sup>22</sup> « *en l'* » : « Il y avait ceux qui, par sentiment national, mettaient leur confiance en l'homme qui incarnait à leurs yeux la résistance. » (Gaxotte. Cité par E. Spang-Hansen, 1963, 214)

<sup>23</sup> « *en les* » : « En définitive, la plupart des particules nucléaires se métamorphosent les unes en les autres » (Soudan. Univers 131. Cité par E. Spang-Hansen, 1963, 216)

« *en* est relativement fréquent devant l'adjectif démonstratif, notamment dans les phrases où celui-ci sert à désigner quelque chose comme connu ou à introduire une nuance de subjectivité » (*Ibid.*, 220) : *en ce monde*.

- Enfin, c'est parfois le statut syntaxique du complément qui détermine le choix de la préposition devant le nom commun déterminé ; tel est en particulier le cas
  - derrière les verbes du type *croire*, *espérer* et substantifs apparentés (voir E. Spang-Hansen, *Ibid.*, 213) *Il croit en la force défensive de notre armement automatique* (Vialar. Cité par E. Spang-Hansen, 215)
  - Lorsque *en* marque un rapport d'identité, de conformité, en particulier après des verbes dénotant une transformation (*transformer en*, *changer en*, ...), une analyse (*consister en*, ...), une division ou un rassemblement (*diviser en*, *réunir en*, ...).
  - Lorsque le complément marque le temps utilisé pour faire quelque chose : il s'agit des emplois des compléments de la forme *en + Det Quant + Ntemps* (versus : *dans + Det Quant + Ntemps* : *en une heure* versus *dans une heure*), emplois sur lesquels nous reviendrons dans nos deuxième et troisième parties.

### 3. Conclusion

Il apparaît donc clairement que les emplois de *en* devant un régime déterminé (par un autre déterminant que *le* ou *les*), loin d'être rares, demeurent parfaitement vivants dans un bon nombre de cas. Ces quelques points généraux sur la préposition *en* précisés, nous allons maintenant nous atteler à la tâche principale de cette première partie : l'examen de sa valeur sémantique en français moderne. Comme on s'en apercevra, au-delà des différences de méthode et d'arrière-plan théorique adoptés par les études évoquées ci-dessous, toutes s'appuient sur un même postulat : au-delà (et à partir) des effets de discours nécessairement variés, parfois apparemment contradictoires, que produit la relation prépositionnelle en emploi, il est possible de construire, au moyen de l'observation, une valeur invariante de *en* en langue<sup>25</sup>. Bien entendu, il s'agit là d'une hypothèse comme le rappellent J.-J. Franckel & D. Lebaud (1991) :

<sup>24</sup> Voir E. Spang-Hansen, 1963, 212

<sup>25</sup> Sa « forme schématique » selon G. Guillaume », son « invariance de fonctionnement » pour J.-J. Franckel et Lebaud, son « invariant »<sup>25</sup> d'après L. Waugh

« La présente étude (...) se fonde sur l'hypothèse que toutes ses réalisations [= de *en*], préfixées ou non, relèvent, à un niveau suffisant d'abstraction, d'une invariance de fonctionnement » (56 – 57) .

D'autres voies d'étude, s'appuyant notamment sur les notions de « prototypie » ou de « ressemblance de famille » (Voir C.Vandeloise, 1986 ; G. Kleiber, 1990) amèneraient certainement un éclairage neuf. Mais dans la mesure où notre travail s'est axé principalement sur les emplois des GP<sub>en</sub> détachés frontaux pour adopter une perspective discursive, nous ne nous sommes pas engagé sur cette voie.

## **Chapitre 2. Signification *princeps* de *en* : approche synchronique. Contributions les plus marquantes à l'étude de *en* depuis le début du XXème siècle**

Dans un article paru trente ans après la publication de son ouvrage « *Les prépositions incolores en français moderne* », E. Spang-Hansen se propose de

« montrer que, dans le domaine des prépositions, tous les courants linguistiques qui, à tour de rôle, ont dominé les recherches depuis une trentaine d'années, ont chacun à sa manière contribué de façon importante à nos connaissances » (1993, 20).

Il examine ainsi les apports respectifs notamment du distributionnalisme, de l'analyse componentielle, des études sur la référence et, plus récemment, de la linguistique cognitive à l'étude des prépositions. A l'image de ce travail, nous nous proposons ici de présenter les apports les plus déterminants à nos yeux des différentes études menées sur la signification de *en*. Toutes ces études ont en effet abouti, sans conteste, à la construction d'un ensemble de données stables concernant cette préposition, données qui permettent aujourd'hui de rendre compte d'un bon nombre de ses comportements en discours. Comme le dit l'auteur, en matière de linguistique comme dans les sciences, on est en droit de parler d'un « lent accroissement des connaissances grâce aux descriptions partielles et aux techniques nouvelles apportées par les différentes écoles. (...) » « (E)n lettres et en sciences humaines aussi, il peut y avoir d'incontestables progrès » (1993, 12). Or, les connaissances accumulées sur *en* ne sont pas d'un mince secours lorsque l'on cherche à examiner de près tous les emplois de cette préposition (« abstraite » ou « incolore », ou « vide ») : celle-ci manifeste en effet une foule de restrictions distributionnelles et d'effets de sens contextuels ( J.-J. Franckel & D. Lebaud (1991) parlent très justement de « turbulences ») qui ne laissent pas de plonger l'observateur dans une perplexité confinant parfois au découragement, tant apparaissent souvent obscures les raisons présidant à ces variations. Ces quelques exemples illustreront notre propos : pourquoi doit-on dire *En Espagne*, mais *Au Canada* ? *En Creuse* mais *Dans le Cher* ? *En*

*France* mais *Dans la France de nos aïeux* ? *En été* mais *Au printemps* ? *En voiture* mais *Dans la voiture de ma femme* ? *En train (de nuit)* mais *Dans un train bondé* ?... Pourquoi peut-on dire *Max est en colère* mais non *\*Max est en peur* ? *Max est venu en voiture* mais non *\*Max est venu en pied* ? *En homme, Marie est impayable* mais non *\*En femme, Marie est ravissante* ? *Ce champ est en friches* mais non *\*Ce champ est en terre* ? *Max est en plein désert* mais *\*Max est en désert* ? Pourquoi la phrase *Max est en prison* implique-t-elle que *Max est prisonnier* ? *en usine*, qu'il est ouvrier ? *en pension*, qu'il est pensionnaire ? *en classe*, qu'il est élève ou professeur ? etc. alors que dans *Max est en France*, *Max* n'est pas nécessairement Français ... Comment concilier des effets de sens (en discours) apparemment aussi éloignés que la localisation (*Max est en France*) et la matière (*Cette table est en bois*) ?

La préposition *en*, si l'on nous permet d'employer cette image, est un peu comme une boîte de Pandore : il suffit de l'ouvrir pour qu'en surgisse une multitude de questions apparemment insolubles qui s'échappent aussitôt en tout sens... Nous tenterons par conséquent de procéder avec méthode et de montrer que les diverses études examinées ci-dessous sont parvenues, chacune avec ses questions spécifiques et ses techniques propres, à résoudre un très grand nombre des interrogations parmi toutes celles que nous avons évoquées (dans le désordre) à l'instant. Nous prendrons comme point de départ l'étude de G. Guillaume (1919), puis nous examinerons successivement les analyses de C. Guimier (1978) et de L. Waugh (1976), de E. Spang-Hansen (1963), de Franckel & Lebaud (1991), de P. Cadiot (1997) et enfin de D. Leeman (1998). Afin de ne pas rendre cette présentation trop fastidieuse, nous nous emploierons à mettre à chaque fois en relief les apports les plus spécifiques à nos yeux de chacune de ces analyses en illustrant notre propos d'exemples représentatifs.

## **1. Première définition de la signification de *en* : unité en langue, bipolarité en discours**

Dans son ouvrage de 1919, G. Guillaume consacre plusieurs pages à la signification de *en*, pages qui ont profondément marqué la plupart des travaux ultérieurs. La présente analyse s'appuiera donc sur cette étude, mais aussi sur l'article de C. Guimier qui la complète.

## 1.1. Présentation et discussion de l'analyse de G. Guillaume

Dans le paragraphe qu'il consacre (notamment) à la préposition *en* (1919, 265 – 274), l'auteur associe étroitement le fonctionnement de la préposition *dans* et celui de *en* puisqu'il voit dans l'une (*en*) la version « déformée » de l'autre (*dans*) en langue : « *en* est (...) dans la langue la valeur déformée de *dans* » (266). Le signe visible de cette déformation consiste en l'absence très régulière (même si elle n'est pas systématique) de l'article devant le régime de *en*. Examinons en premier lieu la préposition *dans* :

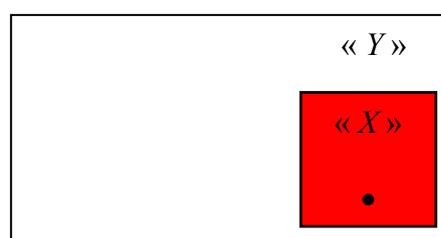
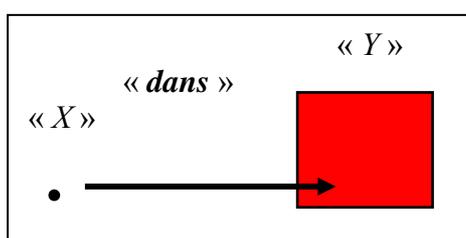
« La préposition *dans*, considérée relativement à ses deux emplois les plus concrets, offre à l'esprit l'image de quelque chose qui pénètre dans quelque chose d'autre d'entourant, soit en s'y plongeant (ex : *entrer dans l'eau*), soit en s'y mélangeant (ex : *mettre de l'eau dans du vin*) » (266).

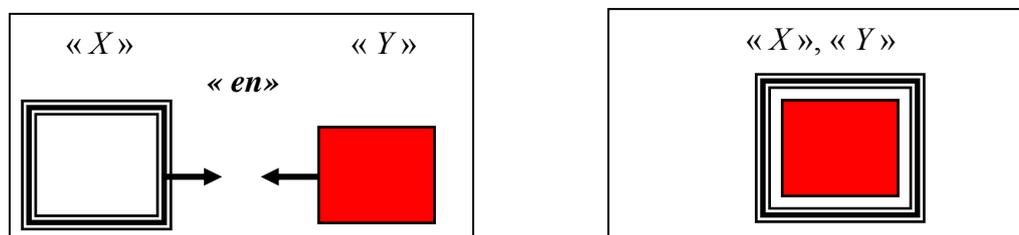
Dans tous les cas, *dans* met en relation deux entités nettement distinctes. Considérons maintenant *en* et, plus particulièrement, son emploi lorsqu'il s'agit d'exprimer la matière dans laquelle sont fabriqués les artefacts : une table que l'on découpe *dans* du bois devient une table *en* bois ; une statue que l'on sculpte *dans* de la pierre, une statue *en* pierre ; etc. Bref, note l'auteur, « ce qui était à l'extérieur comme devant contenir passe à l'intérieur et devient contenu réel » (266). Tel est selon lui le « mouvement sous son aspect élémentaire » (*Ibid.*) qui constitue la valeur fondamentale de *en*. Ce passage de *dans* à *en* marque aux yeux de Guillaume « une véritable révolution dans le système de la préposition » (*Ibid.*), révolution qui trouve

« sa représentation intégrale dans une phrase comme *Un livre qu'on jette dans le feu ne tarde pas à être en feu*, où l'on voit deux natures (livre et feu), d'abord externes l'une à l'autre, prendre position si intimement l'une dans l'autre qu'à partir d'un certain moment l'une est l'autre » (*Ibid.*, 267).

De manière schématique, on peut par conséquent opposer :

(1) *Le livre est dans le feu*



(2) *Le livre est en feu*

Les emplois les plus transparents (les plus « gros », note Guillaume) de *en* ne sont cependant pas les plus répandus. En effet, le plus souvent, l'intériorisation que permet d'exprimer *en* s'avère beaucoup plus abstraite.

« Dans les emplois plus abstraits où l'image matérielle fait défaut, le mouvement de pensée auquel correspond la préposition reste le même, mais il est plus difficile de l'y déceler » (*Ibid.*, 267).

Voilà pourquoi l'auteur détaille ensuite les différents aspects que peut revêtir l'opposition *en* / *dans* ailleurs dans la langue. Dans tous les cas, observe Guillaume, s'établit un phénomène de « réversion de l'idée nominale en mode sur le sujet » (*Ibid.*). Cette réversion en mode subjectif, souvent subtile, prend des aspects divers selon la nature du nom régime : ainsi, lorsque le N dénote un lieu, « le rapport de lieu se recouvre d'un autre rapport plus abstrait, dont il devient, pour ainsi dire, le support » (*Ibid.*, 269) : *Max est en (prison + pension + usine + ...)* implique que Max est prisonnier, pensionnaire, ouvrier, ...<sup>26</sup>. Lorsque le N dénote une entité plus abstraite, l'idée nominale se reverse en « condition potentielle » sur le sujet (*Ibid.*, 270) : *Etre en (liberté + vacances + République + ...)*.

Résumons les principaux points de l'étude de Guillaume :

- elle propose un traitement unitaire de la « forme schématique » attachée à *en*. Dans tous les cas, *en* offre en effet à l'esprit l'image de deux entités, d'abord distinctes, qui prennent position si intimement l'une dans l'autre qu'elles se confondent en une seule. Dans les cas les plus « gros », cette intériorisation réciproque permet de dénoter des situations

<sup>26</sup> Ce type d'emploi dans lequel le régime dénote une entité concrète 3D est certainement celui qui a été le plus abondamment documenté dans les études sur *en* (voir tous les auteurs, notamment, évoqués ici).

concrètes telles que la fabrication des artefacts par exemple (*une table en bois*), la transformation (réelle ou magique : *Max a transformé son sous-sol en bowling* ; *La sorcière a transformé le prince en souris*) mais aussi la destruction (*un livre en feu*, *réduire quelque chose en miettes*), etc. Le plus souvent cependant, *en* code un mouvement qui n'a pas de support matériel mais qui s'opère de façon tout aussi réelle (quoique parfois de manière plus difficile à déceler) par le biais de la « réversion ». Ainsi, dans *un homme en prison*, l'idée nominale concrète est d'abord élevée « jusqu'à l'idée morale : *la prison*, hauteur à laquelle il devient l'équivalent d'un nom abstrait » (*Ibid.*, 268). Après quoi, le sens ainsi acquis est « précipité » sur le sujet (phénomène de « reversion ») :

« ce qui donnerait comme résultat l'idée d'un homme sur qui s'est appesanti tout ce que le mot *prison*, interprété moralement, enferme de douloureux : bref, le prisonnier » (*Ibid.*)

- Ce traitement unitaire revêt par ailleurs une véritable force explicative et l'on est souvent impressionné par la finesse des explications avancées par l'auteur pour justifier tel ou tel emploi (ou interdiction d'emploi) de *en*. Nous ne citerons qu'un exemple : pourquoi, s'interroge G. Guillaume, dit-on *vivre en (servitude + esclavage)* mais *vivre dans la (soumission + résignation)*. D'après lui, l'emploi de *en* signale que, à l'inverse de *soumission* et de *résignation* qui n'autorisent que *dans*, *servitude* et *esclavage* dénotent des *situations* à l'intérieur desquelles la liberté du sujet ne capitule pas : l'idée nominale est par conséquent reversée sur le sujet en condition potentielle.

« La soumission, en effet, suppose une volonté qui abdique, tandis que la servitude n'est que la contrainte faite à une volonté qui ne se soumet pas nécessairement. C'est dire qu'il existe dans *servitude* quelque chose de potentiel dont *soumission* est privé » (*Ibid.*, 271)

A l'appui de cette analyse, on pourra aussi faire état de la paire suivante : *Vivre en servitude* / \* *Vivre en servilité* dans le cas de la servilité, le sujet aliène sa propre liberté, et donc sa volonté.

Pourtant ce traitement unitaire dont nous venons de souligner les avantages *gomme*, nous semble-t-il, du fait précisément de sa généralité, un certain nombre de différences dont

quelques-unes appellent une attention particulière. Nous insisterons à cet égard sur deux points : (i) la notion de *contrôle*, (ii) la possibilité pour *en* d'établir un double rapport, en discours, entre les termes *X* et *Y*.

(i) Tout d'abord, G. Guillaume effleure sans s'y arrêter la question du *contrôle* opéré par le sujet sur son propre « mode d'être ». Commençons avec cet exemple traité par l'auteur: *Avancer en silence*<sup>27</sup>. A l'inverse de *Parler dans le silence* où le silence est présenté comme extérieur, il s'agit cette fois d'un silence interne au sujet, produit par lui : « Le mot silence devient ainsi un mode du sujet : il définit l'attitude observée par celui-ci durant l'action » (*Ibid.*, 267). Cette notion de contrôle opéré par le sujet sur le *mode d'être* exprimé par le GP « en N » ne manque pas d'intérêt : elle permet par exemple d'opposer « contrôle interne » et « externe » ; *vivre en prison* (mode d'être imposé de l'extérieur : contrôle externe au sujet...) et *vivre en ermite* (librement imposé à soi-même : contrôle interne au sujet), de distinguer *venir en train* (contrôle externe sur le moyen de transport) et *venir en vélo* (contrôle interne), etc. Elle permet aussi d'expliquer certaines contraintes distributionnelles : par exemple, *Max est en fuite* / \**Le robinet est en fuite* : seul Max contrôle sa fuite (Cadiot, 1997, 198).

(ii) Ensuite, il apparaît que, dans certains cas, la relation entre *X* et *Y* (« *X en Y* ») se caractérise par un **double rapport** : *réversion* + *idée de lieu*. Signalons d'emblée que l'auteur, dans son étude, relève clairement l'existence de ce double rapport dans le cas des noms régimes dénotant un lieu :

« Mais il est des emplois où le rapport de lieu se recouvre d'un autre rapport plus abstrait, dont il devient, pour ainsi dire, le support » (*Ibid.*, 269).

Autrement dit, si dans des occurrences telles que *Une table en bois*, *Un livre en feu*, ou bien *Une voiture en panne*, *Un thésard en linguistique*, le rapport codé par *en* est de nature *simple* (fusion ou réversion), dans des occurrences comme *Un homme en prison*, *Un enfant en pension*, le rapport de réversion se double d'un rapport de localisation (ou l'inverse). Le tableau suivant tente de représenter ce phénomène :

---

<sup>27</sup> Cette occurrence est reprise et analysée dans des termes fort proches de ceux de Guillaume, nous semble-t-il, par D. Leeman (1998) et E. Katz.(2002)

« X est en Y »	Tendance à l'identité X / Y	Tendance à la dissociation X / Y : installation d'un rapport de lieu	Nature du rapport en discours entre X et Y
<i>Une table en bois</i>	++	∅	<i>Rapport simple : fusion</i>
<i>Max est en ( voyage + déplacement + promenade + prière + discussion )</i>	+ (réversion)	∅	<i>Rapport simple : réversion</i>
<i>Max est en (prison + classe + pension + cuisine + usine + clinique + salle d'opération)</i>	+ (réversion)	+ (contenance)	<i>Rapport double : réversion + contenance</i>
<i>Max est en (France + Creuse + Haute- Bretagne + 2003)</i>	∅	++ (localisation)	<i>Rapport simple : localisation</i>

Ce tableau suggère une distribution des emplois en discours de *X (est) en Y* entre deux pôles distincts : un pôle où prédominerait l'idée de lieu, un pôle où dominerait l'idée de fusion. L'analyse de C. Guimier (1978) confirme et précise cette hypothèse.

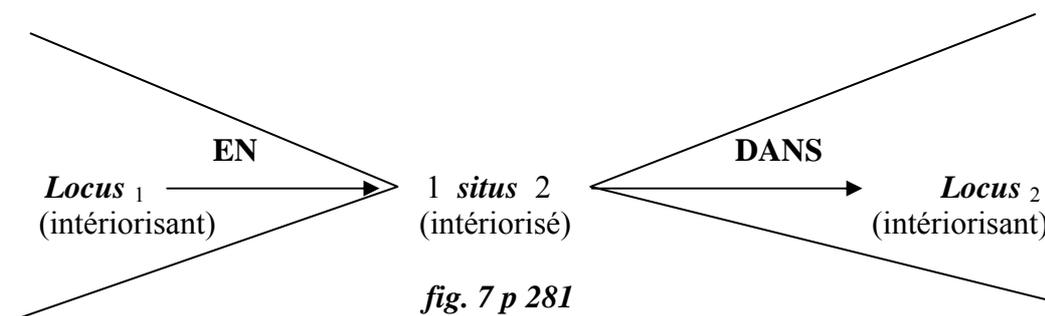
## 1.2. Une approche dynamique de la signification de *en*

C. Guimier, au début de son étude, déclare : « Il nous semble (...) difficile de ne pas admettre au départ que *en* et *dans* signifient toutes deux une opération d'intériorisation » (1978, 278). Mais l'opération d'intériorisation, précise-t-il aussitôt, possède deux « modes fondamentaux » distincts qu'illustrent précisément *en* et *dans* :

« Nous définirons *en* comme le signe d'un mouvement de pensée qui se développe d'un agent intériorisant (*locus*<sub>1</sub>)<sup>28</sup> vers un objet intériorisé (*situs*<sub>1</sub>) et *dans* comme le signe d'un mouvement de pensée inverse qui se développe d'un objet intériorisé (*situs*<sub>2</sub>) vers un agent intériorisant (*locus*<sub>2</sub>) » (*Ibid.*, 281).

<sup>28</sup> Le *locus* correspond à l'entité régime Y, le *situs* à l'entité X

Les deux mouvements de pensée décrits ci-dessus sont illustrés comme suit :

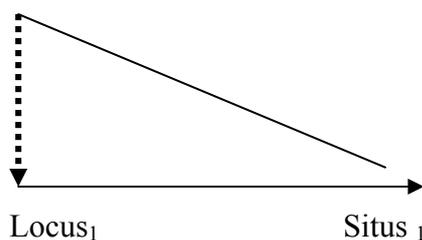


Dans la première tension (propre à *en*) , « le locus est vu (...) progresser inéluctablement vers le *situs* auquel il échoit. (...) d'où l'impression que *locus* et *situs* sont unis par un lien de nature, qu'ils forment un ensemble indissociable » (*Ibid.*, 280). Inversement,

« Dans la seconde tension (propre à *dans*), le *locus* est vu, par mouvement, s'éloigner, se détacher progressivement du *situs* ; d'où l'impression que *locus* et *situs* constituent deux êtres distincts, facilement dissociables » (*Ibid.*, 281).

A partir de ce schéma général, l'auteur isole quatre cas typiques. Nous ne présenterons ici que les deux premiers, qui concernent la tension propre à *en*.

- ( $Locus_1 > Situs_1$ ) Interception précoce dans la première tension. Le locus est intercepté à grande distance du situs : *Max (Situs<sub>1</sub>) habite en France (Locus<sub>1</sub>)*



- (3) *Habiter en France, labourer en automne, voyager en voiture, être né en 1970, être professeur en Sorbonne, se marier en l'Eglise St Jean, il y a quelque chose en lui que j'admire... .*<sup>29</sup>

<sup>29</sup> « (...) ce qui importe ici, c'est que dans tous les cas, le contenu (personne, chose, action, etc.) ne constitue qu'un « point » au milieu de son contenant ». (*Ibid.*, 286)

- ( $\text{Locus}_1 = \text{Situs}_1$ ) Interception tardive dans la première tension. Le locus, appréhendé au terme de cette tension est vu coïncider avec le situs. « *Une table (situs<sub>1</sub>) en bois (Locus<sub>1</sub>)* »

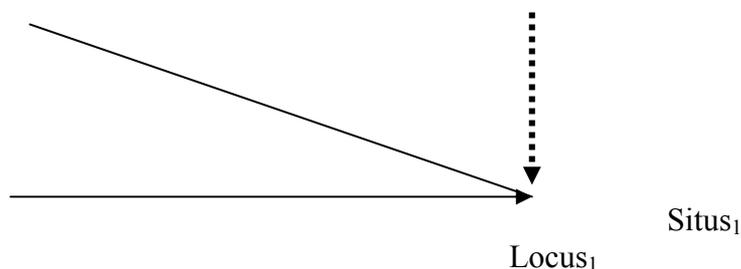
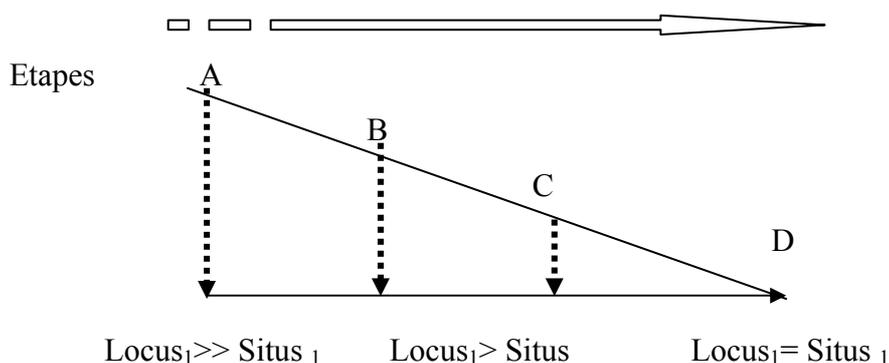


Fig. 9 p 286

- (4) *Une table en bois, du sucre en poudre, une pièce en cinq actes, Jouvett en Don Juan, un arbre en fleurs, casser une assiette en morceaux, cela fera en tout cent francs, un texte en grec, venir en ami, être en colère / en émoi, je ferai le trajet en trois jours.*

Comme on le constate, l'approche globale et dynamique<sup>30</sup> adoptée par C. Guimier permet d'appréhender l'ensemble des effets en discours produits par *X en Y* comme distribués entre deux valeurs bipolaires. Le schéma suivant (proposé par nous, en adoptant le modèle de Guimier) suggère une répartition plus « fine » des exemples proposés par l'auteur :



Etape A : *habiter en France, être né en 1970*

Etape B : *être professeur en Sorbonne, se marier en l'Eglise St Jean, il y a quelque chose en lui que j'admire, l'affreux brouillard reflue / jusqu'en la chambre*

Etape C : *Max est en prison, Marie est en pension, Max est en classe, travailler en chambre...*

<sup>30</sup> « le locus est vu (...) progresser inéluctablement vers le situs auquel il échoit » (*Ibid.*, 280)

Etape D : *Une table en bois, du sucre en poudre, une pièce en cinq actes, Jouvett en Don Juan, un arbre en fleurs, casser une assiette en morceaux, cela fera en tout cent francs, un texte en grec, venir en ami, être en colère, je ferai le trajet en trois jours.*

Les tensions A, B et C représentent les cas où « le contenu (personne, chose, action, etc.) ne constitue qu'un « point » au milieu de son contenant » (*Ibid.*, 286) d'une part, et où *simultanément* - à partir de B du moins - contenu (*situs*) et contenant (*locus*) se confondent de plus en plus (d'où un effet de réversion croissant de B à C). La tension D représente les cas où la fusion entre les deux entités est totale. Par ailleurs, les occurrences versées en B se distinguent de celles de C par l'ancrage référentiel qu'y opèrent les termes régimes (« Sorbonne », « l'Eglise St Jean », « lui », « la chambre »). Elles se distinguent enfin de A par la présence d'une réversion encore nette (absente en revanche dans A). En effet, on est soit professeur soit étudiant *en Sorbonne* ; la construction *En l'église de...* localise le plus souvent des événements sacramentels (baptême, mariage, ordination, ...); *en lui* ne sélectionne que des sujets abstraits etc.

L'ensemble de ces remarques confirme en premier lieu l'importance que revêt la présence d'un ancrage référentiel du nom régime. En effet, si *Y* :

- possède une valeur intrinsèquement référentielle (*Np de pays, région, province, ... ; Nom de date : année, siècle, ...*)

- ou est pourvu d'un déterminant opérant une référence spécifique,

*X en Y* dénote presque toujours une relation de localisation (*Y* localise *X*) accompagnée ou non d'une réversion.

En revanche, une relation de contenance (mais non de localisation) apparaît lorsque le régime *Y*

- dénote un lieu

- est pourvu de limites naturelles / construites

- possède des dimensions plus importantes que celles de *X*.

Par exemple, *Max est en (prison + pension + classe + ...)*

Dans les deux cas (localisation, contenance), la prise en considération des relations dimensionnelles entre *X* et *Y* est capitale<sup>31</sup>. Or le trait dimensionnel constitue précisément

---

<sup>31</sup> Les relations dimensionnelles entre *X* et *Y* sont très présentes dans l'analyse de C. Guimier : l'auteur évoque fréquemment la « largeur » du *locus* et du *situs* (« le *locus* étant plus large que le *situs* » (286), « le *locus* ayant la

l'argument essentiel de l'analyse (perspective structurale) proposée par L. Waugh dans son article de 1976<sup>32</sup>.

### 1.3. Une analyse componentielle de la préposition *en*

Adoptant une optique structurale, l'auteur déclare, dans son article (1976) vouloir dégager les traits sémantiques distinctifs de *en* et de *dans* qui constituent leurs « invariants » respectifs:

« (...) it will be seen below that invariants of meaning are most efficiently describable in term of semantic distinctive features where a given sign will have associated with a “bundle” of one or more semantic distinctive features. » (1976, 71)

Nous laisserons ici de côté l'étude proposée sur *dans* et nous focaliserons sur *en*. Cette préposition, à l'inverse d'autres telles que *à*, *sur*, *par*, *pour*, *de*, *vers*, *sauf*, *jusque*, *dès*, se caractérise selon l'auteur par le trait [ + *dimensionality* ] :

« (...) the notion of dimensions (or outlines or confines) is essential to the relationship object / modified set up by the preposition. » (*Ibid.*, 79-80)

trait qu'elle partage avec *dans*. La démarche adoptée consiste à examiner les variations contextuelles de cet invariant sémantique :

« The invariant is assumed to have linguistic reality (...) I will, in the exposition below, name the invariant in terms of distinctive features, then discuss in detail the various contextual variants (...) » (*Ibid.*, 79)

La typologie des variantes contextuelles proposée par l'auteur retient, nous semble-t-il, quatre cas possibles :

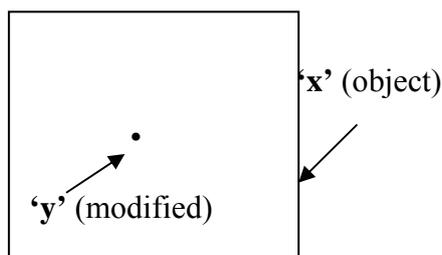
---

même largeur que le *situs* » (287) , leurs « limites » : « le contenu excède les limites du contenant » (288), « les limites propres au contenant et au contenu s'estompent » (300), etc.

<sup>32</sup> C. Guimier, signalons-le, cite fréquemment L. Waugh et discute un certain nombre de ses thèses, en particulier le rôle joué par l'article devant le nom régime avec « dans » et « en ». Il cherche, pour sa part, à montrer que *en* et « dans » possèdent une affinité propre, syntaxique et sémantique, respectivement avec l'absence d'article et avec sa présence. Syntactiquement, cette affinité résulte notamment de la simultanéité, dans le temps opératif (cas le plus courant : voir p 294 et sq), de la mise en œuvre des deux systèmes propres d'une part à l'article, d'autre part à la préposition. Sémantiquement, l'absence d'article, n'opérant pas une limitation de la substance nominale, permet au « locus de rester *malléable*, de ne pas accepter de forme propre afin de pouvoir prendre celle du *situs* qu'il intègre » (297). D'où l'opposition que manifeste l'auteur face à la thèse de L. Waugh qui attribue à la

- 1- L'objet<sup>33</sup> de *en* possède des dimensions propres et c'est relativement à ces dimensions que la relation prépositionnelle est définie.

« Because of the dimensions given to the object, and because of the modification relationship set up by the preposition between the object and the modified, the object is often seen as being a container for the modified or the modified is often seen as being interior to the object. » (*Ibid.*, 80)



« *y en x* » = « *Un homme (y) en prison (x)* »<sup>34</sup>

Les occurrences suivantes sont toutes à ranger dans ce type de variante contextuelle :

- (5) *Il est venu en avion ; faire une promenade en forêt ; il est en France ; il passe ses vacances en Angleterre. en auto, en bateau, en autobus, en voiture, en ville, en pleine campagne ; travailler en chambre ; avoir de l'argent en poche ; avoir un compte en banque ; mettre un aïeul en une tour de pierre ; mettre du vin en bouteilles ; aller en classe ; le mariage aura lieu en l'église St Jean. »*

- 2- L'objet contient le modifié dans un sens plus abstrait :

« But the notion of “container” or “interiority” has to be enlarged to include more abstract containers or simply abstract dimensions or outlines, where the object provides the limits for the modified and “contains” the modified only in a more abstract sense. » (*Ibid.*, 81).

Les frontières de l'objet peuvent être de type temporel :

préposition « dans » le trait [+ (lexically) deictic decalage], alors que, selon lui, « ce décalage ne peut être dû qu'à la présence obligée du déterminant nominal dans le syntagme prépositionnel en *dans* » (298).

<sup>33</sup> Par objet (« object »), l'auteur désigne le terme régi par la préposition, et par modifié (« modified »), le terme régissant le syntagme prépositionnel. « All uses of a preposition presuppose the presence of a prepositional object in the syntagmatic context. There is also built into the preposition as a part of speech the notion of a modified, something else in the utterance about which the preposition (and its object) give some sort of ancillary information. » (74)

<sup>34</sup> On peut être gêné par la notation adoptée par l'auteur « *Y prép. X* », quelque peu contrintuitive, nous semble-t-il. « *This may be seen in as simple an example as « un homme en prison » ('a man in prison') where 'x' (the*

- (6) *En juin ; en automne ; en semaine ; ils ont refait la route en une matinée ; nous avons peint la maison en l'espace de deux jours , ...*

ou spatial :

- (7) *Etre en haut ; en bas ; avoir qqch en tête ; marcher en tête du cortège ; il y a en moi une tendresse énorme ; avoir de l'artifice en sa prose. (Ibid.)*

L'auteur précise que dans des expressions comme *en haut*, *en bas*, les limites de l'objet, quoique floues, n'en demeurent pas moins perceptibles.

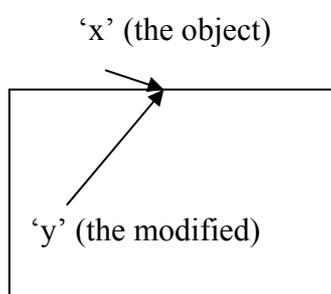
- 3- L'objet installe des frontières qui fixent les limites à l'extension du modifié.

« Furthermore, the feature of dimensionality may have the contextual interpretation of providing the *confines* with respect to which one defines the modified and outside of which the particular modified necessarily does not extend.<sup>35</sup> » (*Ibid.*, 82)

- (8) *Abonder en qualités ; Jacques le Fataliste, en Diderot, nous informe que... ; Rousseau en poète ; éclater en sanglots ; c'est bien beau en théorie ; entrer en rapport avec quelqu'un ; faire qqch en mémoire de qq'n ; faire qqch en l'honneur de qq'n ; donner une chose en échange d'une autre ; être en place ; être en bonne santé ; agir en secret ; en fin de compte ; un pays en guerre ; être en danger ; vivre en liberté ; vivre en république ; croire en Dieu ; se mettre en colère ; avoir confiance en qq'n. »*

- 4- Coïncidence parfaite et simultanée des dimensions de l'objet et du modifié.

« Another contextual variant is one in which there is a *simultaneous delimitation* of the object and of the modified – where the dimensions given for the object coincide exactly with those of the modified » (*Ibid.*, 84)




---

object of the preposition) is « prison », 'y' (the modified of the preposition) is « un homme », and where 'x' 'contains' 'y' and 'y' is 'interior to' 'x' ». (80)

<sup>35</sup> Nous proposons la traduction suivante : « Par ailleurs, le trait distinctif "dimensionnalité" peut s'interpréter - en contexte - comme indiquant les limites suivant lesquelles on définit le modifié et en dehors desquelles, nécessairement, ce modifié ne saurait s'étendre »

- (9) *S'habiller en moine ; agir en (qualité de) président ; venir en ami ; être en bon état ; être en uniforme ; se mettre en colère ; faire en son nom ; arbre en fleurs ; table en acajou ; bas en soie ; sac en papier ; juger en connaisseur ; obéir en enfant bien élevé ; sucre en poudre ; peindre en rouge ; s'habiller en blanc ; ouvrage en prose ; conversation en anglais ; écrire en grosses lettres ; se changer en souris ; être métamorphosé en moine ; s'en aller en fumée ; se convertir en haine ; récolte en blé ; hectares plantés en vigne ; docteur en droit ; la citrouille se trouva transformée en carrosse ; diviser en deux parties ; une comédie en cinq actes ; maison en briques ; montre en or. (85 – 86)*

Dans cette dernière catégorie est versée la forme gérondive : il y a en effet, déclare l'auteur, concomitance entre les deux procès (dénotés par la forme verbale non finie et par la forme fléchie) et co-dimensionnalité : « There may also be complete coincidence between the gerundive and the modified » (*Ibid.*, 86)

- (10) *Il est parti en tremblant ; un ruisseau va en serpentant ; les choses vont en s'améliorant ; en souriant Robert commença à travailler ; on apprend en vieillissant ; il l'a déclaré en mourant ; vous trouverez en cherchant ; il s'est blessé en tombant. (Ibid.)*

L. Waugh distingue donc finalement deux grands cas :

- le *modifié* est vu comme *contenu* par l'*objet*, ce dernier étant pourvu de limites plus ou moins concrètes ; (variantes contextuelles de types 1 & 2)
- le *modifié* est vu comme co-dimensionnel à l'*objet* (variantes contextuelles de types 3 & 4)

Nous n'entrerons pas davantage dans le détail de l'étude proposée par L. Waugh, laquelle ne manque pas, nous semble-t-il, de soulever un certain nombre de difficultés (nous contestons par exemple qu'on puisse ranger les occurrences *Ils ont refait la route en une matinée* et *Ils ont refait la route en automne* dans la même catégorie ...) <sup>36</sup>

Pour conclure, les études présentées ci-dessus (G. Guillaume (1919), C. Guimier (1978), L. Waugh (1976)) nous amènent à proposer cette première description de la signification de *en* : préposition fusionnelle, **elle tend à réunir les deux entités X et Y en une seule entité** (relation de **coalescence**). Telle est sa signification en langue.

<sup>36</sup> Signalons que dans son article, C. Guimier (ce en quoi nous sommes parfaitement d'accord) distingue au contraire très clairement ces deux types de circonstants : dans le cas de « *en une matinée* », il y a selon lui coïncidence locus / situs (tension tardive), tandis qu'avec les circonstants comme « *en automne* », le locus domine le situs (tension précoce). Nous reviendrons sur les circonstants « En DetQuant Ntemps » dans la deuxième partie.



A ce dynamisme fusionnel, l'entité dénotée par  $Y$  peut opposer – en discours - une résistance plus ou moins importante. Cette résistance opposée par  $Y$  est étroitement liée à :

- son ancrage référentiel (lorsqu'il existe)
- ses dimensions<sup>37</sup> propres ( $Y > X$ )

La résistance de l'entité  $Y$  à la tendance fusionnelle opérée par *en* se manifeste sémantiquement par l'apparition en discours

- soit d'une **relation de contenance** : l'entité  $X$  est alors vue comme contenue par l'entité  $Y$ . Cette relation de contenance s'associe le plus souvent à des restrictions sélectionnelles (plus ou moins fortes) opérées par le terme  $Y$  sur le terme  $X$ . (*Le marin est en mer / \* Le poisson est en mer*) ;
- soit d'une **relation de localisation** dans les cas où le terme  $Y$  est **intrinsèquement référentiel** : aucune restriction n'est imposée au terme  $X$  (sinon relevant de nos connaissances encyclopédiques : ? *La Tour Eiffel se trouve en Espagne*)

On assiste par conséquent à une **bipolarité, en discours, de la signification de *en*** : selon la nature *dénotationnelle* et *référentielle* du terme  $Y$ , la relation  $X$  en  $Y$  peut occuper toutes sortes de positions comprises entre deux pôles : « localisation » *versus* « coalescence ».

Notre description de la signification de *en* est, de fait, proche de « l'instruction » proposée par P. Cadiot pour cette préposition (1997), instruction qu'il baptise « *ISRR* » (« *Instruction de Saturation Référentielle Réciproque* ») :

- « (34) *Rousseau en poète.*  
 (35) *pays en guerre.*  
 (36) *arbre en fleurs.*

Ce mécanisme caractéristique de *en* (son instruction) opère en deux temps, l'un correspondant à sa valeur systémique (signification), l'autre à l'application référentielle :

1. coalescence de  $x$  (*Rousseau, pays, arbre*) avec les dimensions de l'objet  $y$  (*poète, guerre, fleurs*) ;
2. restriction de  $y$  au cadre extensionnel fixé par  $x$ .

<sup>37</sup> Par dimensions de  $Y$ , il ne faut pas entendre nécessairement celles qu'on lui affecte sur le plan dénotatif.

Nous nommons ce mécanisme instruction de saturation référentielle réciproque ou ISRR (des deux domaines couverts par les noms reliés). Le deuxième temps (référenciation, restriction référentielle) prend un relief particulier dans les exemples où une localisation spatiale intervient :

(37) *passer ses vacances en Espagne.*

(38) *Etre en bateau, en ville, en vitrine.*

(...) « *en Espagne* » suit linguistiquement le mécanisme non localisateur de l'ISRR et stabilise par inférence empirique les limites d'un territoire indiquées par  $N_2$  » (193-194).

## 2. Une approche distributionnelle : la mise en valeur des concurrences prépositionnelles

E. Spang-Hansen (1963) étudie essentiellement dans son ouvrage les trois prépositions les plus « incolores » du français, à savoir *de*, *à* et *en*. L'originalité de sa démarche consiste moins, selon son propre aveu<sup>38</sup>, dans l'étude des distributions<sup>39</sup> que dans l'examen systématique des concurrences prépositionnelles : *il avait le goût du théâtre - Il avait du goût pour le théâtre ; une place ombragée de platanes - par quelques beaux platanes ; au cinéma - dans un cinéma ; en auto - dans une auto*, etc. (1963, 20). Cette mise en évidence des alternances prépositionnelles par le jeu des manipulations (substitution, effacement / addition, déplacement) constituait pour l'auteur un critère formel sûr pour asseoir son étude. Quant au principe gouvernant ce type d'alternance, il s'agit souvent de l'opposition entre « cohésion<sup>40</sup> du syntagme » et « décomposition du syntagme » : les syntagmes fortement cohésifs utilisent des prépositions le plus souvent « incolores » ; à l'inverse, les syntagmes moins cohésifs, notamment dans lesquels le GP est sémantiquement plus « lourd », appellent des prépositions plus « colores ». La « cohésion » d'un syntagme est un fait sémantique, et la meilleure illustration qu'on puisse en donner est le mot composé (*un arc en ciel*). Celui-ci, en effet, n'exprime plus qu'une seule idée (plan sémantique) alors qu'il est constitué, comme

<sup>38</sup> « Ce qu'il y avait peut-être d'un peu nouveau dans ma thèse sur les prépositions incolores, c'était la comparaison constante entre une acception d'une préposition incolore et son concurrent le plus proche par le sens et par le contexte » (1993, 14)

<sup>39</sup> « Dans le domaine des prépositions, on se consacrait assez naturellement, comme je l'ai fait moi-même (Spang-Hansen, 1963), aux prépositions les plus vides de sens, dont les différents emplois se signalent justement par des distributions différentes, beaucoup plus nettement que par des différences de sens » (E. Spang-Hansen, 1993, 13)

<sup>40</sup> « Par cohésion du syntagme, nous comprenons le fait sémantique que le syntagme correspond à une unité de conception relativement poussée. En accord avec un principe reconnu en linguistique, nous n'employons le mot de cohésion que dans un sens relatif, mis en opposition à l'idée de décomposition » (*Ibid.*, 20)

groupe, de plusieurs unités (plan morphosyntaxique). Ce critère de la cohésion fournit par ailleurs à l'auteur un moyen sûr à ses yeux de définir les prépositions « incolores » :

« (...) nous proposons de définir les prépositions incolores comme les prépositions que la détermination plus précise de l'un des termes peut faire échanger contre d'autres prépositions (simples). Cette définition s'applique sans aucun doute à *de*, à *et en*. » (*Ibid.*, 21)

Dans le travail de E. Spang-Hansen nous retiendrons essentiellement deux aspects liés à *en* :

- 1) L'importance que revêtent les **alternances prépositionnelles** pour l'étude de la signification de cette préposition.
- 2) la notion de **cohésion** développée par E. Spang-Hansen.

## 2.1. Les alternances prépositionnelles

Ces alternances peuvent engager deux ou trois prépositions.

### 2.1.1. La triade à / en / dans

Si les alternances *en / dans* d'une part (ainsi que nous l'avons vu précédemment), *en / à* d'autre part (en particulier devant les noms de pays, de provinces, de saisons, etc., point qui revêt notamment une importance particulière pour l'apprentissage du français-langue étrangère) ont fait l'objet de beaucoup d'attention, en revanche les études portant sur la triade *à, en, dans* sont nettement moins nombreuses (voir E. Katz, 2002)

Le cas « croire, croyance, (avoir) foi à / en » et de leurs compléments :

L'auteur rappelle entre autres la formule de Bally, reprise par G. Gougenheim (1950, 58) : « croire à, c'est simplement être persuadé de l'existence d'un être ou d'une chose ; croire en ajoute à cette idée celle d'un espoir, d'une confiance » (1963, 214). Mais, ajoute E. Spang-Hansen, « La réalité est (...) plus compliquée ».

- Cas où le choix de la préposition n'est pas libre : le cas de « croire » :

Devant l'article *le*, on n'utilise jamais *en* ni *dans*, mais *au* après *croire* : *croire au Christ*. Dans les sortes de locutions comme *croire au St Esprit, au bon Dieu, au diable, au Père Noël*, l'alternance *à / en* possède un caractère mécanique (*Ibid.*, 215) dont il faut chercher la cause dans la phonétique historique (Pour le passage de *en le* à *au* : voir *supra*).

- *Cas où la langue admet une certaine liberté :*

*Croire* : on n'hésite pas à mettre *en* devant toutes sortes d'articles, sauf *le* et *les* : on préfère alors *dans*, quand le sens est « avoir confiance en » (*Ibid.*, 215) : *Je ne crois pas en Dieu...Mais...j'ai appris à croire dans les hommes* (Sartre).

*Foi* : admet les mêmes constructions que « croire » (*Ibid.*, 216) : « *La foi au<sup>41</sup> diable est l'envers de la foi en Dieu* » (Hugo). Il semble cependant que l'alternance *en / dans* y soit davantage le reflet d'une opposition cohésion / décomposition du syntagme, même s'il ne s'agit, selon l'auteur, que d'une « tendance » (*Ibid.*) : *Elle gardait ... une foi intacte en l'avenir* (Peyrefitte) / *Je crois que la foi dans l'avenir du capitalisme est secrètement ébranlée* (R. Martin du Gard)

#### Le cas des compléments de lieu et de temps.

Pour ces compléments, la nature du régime est primordiale dans le choix de la préposition et l'emploi de celle-ci est fortement conditionné.

« *A* et *en* alternant tous les deux avec *dans* suivant le degré de cohésion des syntagmes ; l'alternance *à / en* est d'un ordre différent » (181).

Nous examinerons donc successivement la dyade *à / en* puis la dyade *en / dans*.

#### 2.1.1.1. La dyade *à / en*

Cette alternance revêt avant tout un « caractère mécanique », comme dans *en été / au printemps*<sup>42</sup> par exemple. En effet, « *à* et *en* couvrent en commun une certaine zone à l'intérieur de laquelle ils se répartissent selon un principe purement phonétique » (*Ibid.*, 181).

<sup>41</sup> Cet emploi nous semble cependant vieilli, ce qui tendrait à indiquer que l'alternance prépositionnelle après le N « foi » a tendance à se restreindre à « en / dans », à l'inverse de « croire ». Ex : « Max croit à la réincarnation » / « Max a foi \*à / en la réincarnation »

<sup>42</sup> Sur ce point, voir l'article déjà cité *supra* de C. Molinier (1990)

Il n'en demeure pas moins que l'auteur considère que, au-delà de ces principes, on peut aussi dégager certains aspects sémantiques associables à ces alternances :

« De toute évidence, il existe des expressions qui ne s'expliquent pas par la phonétique, et là même où un principe phonétique préside au jeu des prépositions, la sémantique peut encore se proposer de démontrer, non une convenance parfaite, mais une disconvenance non excessive » (*Ibid.*, 181).

Ainsi reprend-il la formule de Brøndal (1950) :

« *à* montre une affinité nette avec les objets ponctuels (qui sont souvent masculins) ; *en* ... une affinité avec les objets étendus (qui sont souvent féminins) » (*Ibid.*, 182)

formule qui établit une double affinité :

- d'une part l'affinité de *en* avec les objets étendus, eux-mêmes souvent au féminin
- d'autre part l'affinité de *à* avec les objets ponctuels, eux mêmes souvent au masculin.

Quoique cette double affinité se vérifie pour les noms de pays (sous réserve de clauses de détail parfaitement cohérentes au demeurant mais trop spécifiques pour que nous les exposions ici : nous renvoyons à l'ouvrage, pp 181 – 192), E. Spang Hansen fait remarquer que

« les noms communs ne constituent pas comme les noms de lieux une hiérarchie de grandeur. (...) Mais tandis que *à* marque le lieu d'une façon ponctuelle, *en* fait penser à un milieu, à une situation ou à la signification morale qui se rattache à ce lieu<sup>43</sup> » (*Ibid.*, 183).

Ces affinités (sémantiques) sont régulièrement évoquées dans les études sur *en*, les auteurs s'aventurant plus ou moins loin dans l'interprétation qu'ils en font ; ainsi L. Waugh note-t-elle :

« Spang-Hanssen 1963 has also pointed out that many masculine nouns tend to give “points” or “spots” (and thus will be used with *à* or *au*) while feminine nouns tend to give “expanse of space”, i.e, dimensional units, (and thus tend to be used with *en*) - characteristics which are no doubt metaphors for sexual differences. » (1976, 89)

---

<sup>43</sup> Ce commentaire sur « *en* » fait bien entendu référence à la réversion guillaumienne

Nous ne reprendrons pas ici les développements, extrêmement précis et illustrés, que propose l'auteur sur l'alternance « à / en (/ dans) » devant les noms propres et les noms communs<sup>44</sup>. Nous ne ferions qu'en donner une vision tronquée et donc inférieure à l'originale. C'est pourquoi nous renvoyons aux pages concernées (1963, 181-204). Qu'on nous permette seulement de présenter les deux tableaux suivants qui, pour incomplets qu'ils soient, proposent une vision synoptique des affinités évoquées ci-dessus pour les prépositions *en* et *à*.

**Tableau 1** : il rend compte des règles morphophonologiques gouvernant la distribution de *en* / *à* devant les noms de pays **et** des affinités (*en* / étendue ; *à* / ponctualité) qui s'y superposent.

Noms de pays	Féminins + masculins à initiale consonantique	Noms de pays masculins à initiale consonantique	
		Noms de pays européens (donc, <b>proches</b> ) masculins à initiale consonantique (taille objectivement plus petite)	Noms de pays <b>lointains</b> masculins à initiale consonantique (taille <b>vue</b> plus petite, i.e. punctiforme)
Préposition ?	<i>en</i>	<i>au (aux)</i>	<i>au / aux</i>
Exemples	<i>En Espagne</i> <i>En Irak</i> ...	<i>Au Portugal</i> <sup>45</sup> <i>Au Danemark</i> ...	<i>Au Soudan</i> <i>Aux Etats-Unis</i> ...

**Tableau 2** : il reprend le tableau proposé par H. Curat dans son ouvrage (1999, 288). et montre clairement l'existence d'une tendance, pour les noms de pays du continent européen, à associer le genre féminin aux plus étendus, et le genre masculin aux plus petits.

<sup>44</sup> noms qui désignent une localité : « à la cave / en cave / dans la cave » ; noms qui désignent une chose : « les mains aux poches / revolver en poche / dans la poche » ; noms qui désignent une partie du corps : « à la main, en main, dans la main » ; noms de temps « en été, en automne (à l'automne), en hiver, au printemps (196) ; noms abstraits : « au théâtre – en théâtre – dans le théâtre »

<sup>45</sup> En règle générale, « *en* » se met devant les noms féminins et les noms masculins à initiale vocalique, « *au* » devant les noms masculins à initiale consonantique ». Cependant, à côté de « *Au Portugal* » et « *Au Danemark* », il arrive qu'on trouve « *En Portugal* », « *En Danemark* ».

FEMININ		MASCULIN	
Grands pays > 93 000 Km <sup>2</sup>	Pays de taille moyenne < 92 000km <sup>2</sup> > 20 000 km <sup>2</sup>	Petits pays < 3000 km <sup>2</sup>	
<i>France, Espagne, Suède, Allemagne, Finlande, Norvège, Pologne, Italie, Yougoslavie, Angleterre, Roumanie, Grèce, Tchécoslovaquie, Bulgarie, Islande, Hongrie.</i>	<i>Autriche, Irlande Hollande, Suisse, Belgique, Albanie</i>	<i>Portugal  Danemark</i>	<i>Luxembourg, Andorre, Lichtenstein, Saint-Marin, Vatican</i>

### 2.1.1.2. La dyade *en / dans*

Cette alternance est « une des questions les mieux étudiées de la grammaire des prépositions » (1963, 207). Le caractère de nouveauté que revêt l'approche de E. Spang-Hansen consiste en ce que l'auteur envisage cette dyade dans le cadre de l'opposition « cohésion / décomposition » du syntagme prépositionnel.

« (...) tandis que *en* peut servir d'indice à un groupe fortement constitué dans lequel le nom n'a pas sa valeur pleine, l'emploi de *dans* exige une certaine réalisation de l'idée nominale, une indépendance relative du régime. Il nous semble aller de soi d'expliquer, dans une certaine mesure tout au moins,<sup>46</sup> l'opposition *en - dans* comme une opposition cohésion – décomposition » (*Ibid.*, 207).

On opposera ainsi *être en colère - être dans une colère noire ; voyager en voiture – voyager dans une voiture de collection ; en France – dans la France du Nord / de nos ancêtres ; en costume – dans un costume gris clair ; etc.*

### 2.1.2. La dyade *de / en*

#### Compléments marquant la matière

**Rection nominale** : on soulignera que *de* seul s'emploie dans les expressions figurées : *La dame de fer*. On rappellera en outre les commentaires de P. Cadiot concernant les contextes suivants : *Cette statuette est (en + \*de) bois ; cette maison est (en + \*de)*

<sup>46</sup> D'autres paramètres peuvent en effet entrer en ligne de compte, loin d'être évidents parfois : « Vivre en liberté / dans l'indépendance », « Etre en colère – Etre dans le ravissement ». De même, il apparaît clairement que

*briques ; Cette grammaire est (en usage + \*d'usage) ; On espérait pour lui une médaille d'or, mais il en rapporte quand même une, en argent ; Les manteaux (de + ? en ) laine ne figurent pas sur le catalogue.*

« Ces données sont expliquées si l'on vérifie que l'hypothèse *de* (sic)<sup>47</sup> sert à construire une sous-classe de *x*, alors que *en* sert à caractériser une occurrence particulière. L'élément intériorisé par *en* se limite à la laine dont est faite telle occurrence de manteau (Tamba 1983, Franckel & Lebaud 1991). Comme on l'a dit à maintes reprises à la suite de Guillaume, derrière *de*, le trait introduit perd de son actualité et vaut comme étiquette » (1997, 194).

### **Rection verbale :**

« *en* est usuel après des verbes tels que *abonder, déborder, alimenter, pourvoir et ravitailler*, verbes marquant le foisonnement ou la fourniture, surtout, semble-t-il, si le complément ne fait pas corps avec le verbe » (1963, 60).

(11) « *D'autres nations sont entrées en lice, plus favorisées par la nature, mieux pourvues en combustibles et en richesses minières* » (Gaxotte, *Histoire II*, 154)

(12) « *Au surplus, l'insula n'était pas mieux pourvue d'eau* » (Carcopino, *Rome* 55)

**Compléments de l'adjectif :** « *en* entre en concurrence avec *de* après des adjectifs tels que *riche* et *pauvre* » (Riches en mérite - Riche de vertus). L'auteur ajoute : « *de* semble le signe de la cohésion la plus forte » (*Ibid.*, 49).

En conclusion, l'étude de E. Spang-Hansen constitue sans conteste un apport très appréciable à l'étude de la préposition *en*.

Par son caractère systématique d'abord ; l'auteur envisage notamment un grand nombre de « *concurrences prépositionnelles* » dans lesquelles entre la préposition *en* :

- concurrence avec les deux autres prépositions « incolores » du français *de* et *à* d'une part,

- avec la préposition plus colore *dans* (point plus systématiquement étudié par les autres linguistes) d'autre part.

---

l'alternance « *en* / *dans* » pour les noms de département français n'obéit pas le moins du monde à l'opposition « cohésion – décomposition » : voir pp 198 – 199 (ex : « *En Ille-et-Vilaine* » / « *Dans l'Indre-et-Loire* » etc.)

<sup>47</sup> Il semble qu'une coquille se soit glissée dans le texte et qu'il faille lire : « *si l'on vérifie l'hypothèse que « de » sert à construire une sous-classe de « x »...* »

Par la démarche utilisée ensuite, qui cherche à fonder l'examen de ces *concurrentes* sur des critères formels - même si l'auteur envisage aussi des rapprochements qui s'appuient seulement sur des similitudes de sens<sup>48</sup> - et sur l'étude d'un corpus authentique.

Enfin, l'ensemble de l'étude met en évidence l'importance du critère de « cohésion » dans l'apparition d'une préposition plus ou moins colore.

On notera que E. Spang-Hansen ouvre, avec l'étude des alternances prépositionnelles, une voie qui reste encore aujourd'hui, pour une bonne part, à explorer. Ainsi rappellera-t-on par exemple l'esquisse proposée par P. Cadiot sur l'alternance *en / chez*<sup>49</sup>, alternance que E. Spang-Hansen n'examine pas. Or, comme le note P. Cadiot,

« il est certain que la préposition *chez*, jusqu'ici très négligée, en tout cas à notre connaissance, appelle des études beaucoup plus détaillées » (1997, 191)

### 3. La question de la référence

L'article de J.J. Franckel et D. Lebaud (1991) que nous allons examiner maintenant explore l'« invariance du fonctionnement de *en* » en partant de la question de la référence. En effet, l'absence de déterminant, très courante<sup>50</sup> après *en* engendre selon les auteurs deux conséquences majeures :

- 1) *La préposition en « bloque toute autonomie [de son régime] (...) sur le plan de son ancrage situationnel »* (1991, 61) : c'est donc le support du GP qui, seul, effectue cet ancrage (sauf cas particuliers, lorsque *en* précède un terme à valeur référentielle autonome : *en France, en l'église Saint Sulpice, ...* ; « Il s'agit de termes qui constituent leur propre ancrage situationnel » (1991, 71)). Les auteurs proposent de nommer le support *X* « *situeur* » et le régime *Y* « *spécificateur* ». « Situeur et

---

<sup>48</sup> « Comme c'est notre but de comparer les prépositions, nous nous occuperons en particulier des cas où deux (ou plusieurs) prépositions se font concurrence. Quelquefois il n'y aura d'autres motifs de distinguer deux emplois d'une préposition que leur parenté sémantique avec des prépositions différentes : un emploi de « de » s'approche du domaine de « sur », un autre du domaine de « avec » etc., mais nous espérons qu'en respectant les critères formels où il s'en trouve, nous avons su éviter de comparer les prépositions à tort et à travers » (1963, 20)

<sup>49</sup> Cadiot montre ainsi que, avec les N régimes dénotant une qualité, « *chez* » est possible lorsque celle-ci est « extériorisable » (i.e. identifiable par des comportements) Pour « *en* », il faut à la qualité exprimée un certain degré à la fois d'extériorité et d'inhérence. D'où : « *Il y a (\*chez + ? \*en) elle une grande maigreur* » (inhérence trop forte pour rendre l'emploi de « *en* », et a fortiori de « *chez* », possible), « *Il y a (chez + en) Paul une grande faiblesse* » (degré d'extériorité suffisant pour « *en* » et « *chez* »), « *Il y a (chez + ? en) Paul une grande volonté de réussir* » (trop grande extériorité qui l'emploi de « *en* » problématique).

spécificateur n'ont aucune indépendance l'un par rapport à l'autre » (1991, 63) : ils constituent ensemble une « *occurrence complexe* ». Ainsi par exemple, dans la séquence *du papier en rouleau*, le situeur est le GN<sub>1</sub> « *du papier* » et le spécificateur, N<sub>2</sub> « *rouleau* ». Le déterminant « *du* » permet l'ancrage situationnel de l'occurrence complexe « *du papier en rouleau* » tandis que le spécificateur détermine le type ou l'espèce de l'occurrence.

« (...) du papier est *fait rouleau* et, par contrecoup, *rouleau est fait papier*. D'où les métaphores d'*incorporation* ou de *fusion* par lesquelles se trouve couramment décrit ce type d'exemple » (*Ibid.*, 61)

- 2) *La préposition en confère à son régime, quelle que soit sa nature et sa détermination, une fonction purement qualitative.*

Ces deux caractéristiques sont à la source d'effets de sens variés selon les termes *X* et *Y* employés dans la relation prépositionnelle. Les auteurs insistent notamment sur trois sortes de propriétés sémantiques qu'on retrouve - lorsqu'elles sont présentes - réalisées à des degrés divers dans les configurations *Il est en N* : (i) propriétés aspectuo-temporelles, (ii) « centrage » et (iii) « fonction intrinsèque ».

- (i) *Par propriétés aspectuo-temporelles des séquences du type X est en N*, les auteurs entendent avant tout le caractère « actualisé » du prédicat *être en N* qui dénote très souvent des états circonstanciels (mais, dans l'occurrence *Ce manteau est en laine*, cette propriété s'avère complètement absente). Ainsi, une suite comme *Il est en ville* suggère que *il* se trouve localisé momentanément en ville, et donc que cette localisation revêt un caractère circonstanciel (on ne dira pas de la statue de Jaurès, par exemple, qu'elle *est en ville* (*Ibid.*, 58)). C'est pour la même raison (actualisation) que la séquence *Elle est en beauté* se distingue de *Elle est belle* : en effet, *être belle* constitue une propriété prédicable du sujet (*Ibid.*, 60). A l'inverse, dans *Elle est en beauté*, situeur (*Elle*) et spécification (*en beauté*) s'impliquent mutuellement :

« l'actualisation qu'implique cet exemple [= *Il est en beauté*] s'explique par le fait même que la spécification *en beauté* ne vaut que pour la manifestation de *il* à travers laquelle on l'appréhende, et que,

---

<sup>50</sup> « un nominal [régé par « en »] n'admet de déterminant que dans un nombre de cas limité et de façon fortement contrainte » (1991, 57)

récioproquement, *il* n'est considéré qu'à travers cette manifestation » (*Ibid.*, 63).

Dans une perspective analogue, P. Cadiot explique pour sa part l'inacceptabilité des occurrences (b) suivantes par le « marquage aspectuel » opéré par *en* :

(a) *Marie est en tort* vs. (b) \**Marie est en raison*  
 (a) *Max est en colère* vs. (b) \**Marie est en peur*.

« Dans les exemples inacceptables (b), le défaut sémantique tient au fait que « raison » et « peur » sont reçues culturellement comme des propriétés inhérentes aux êtres humains, des propriétés dont le type aspectuel (essentialité, absence de référence à un temps spécifique, et donc d'ancrage empirique net) ne permet pas la construction dans le discours d'un nouvel état attribué localement. C'est au contraire ce qui se passe très naturellement dans les exemples (a) . » (1997, 198)

L'analyse de D. Leeman (1995) concernant la distribution des N de sentiments *Max est en colère* versus \**Max est en peur* rejoint en partie les mêmes conclusions (voir *infra*).

- (ii) Pour illustrer la notion de *centrage*, nous reprendrons la séquence *Il est en ville* et le commentaire de J.J. Franckel & D. Lebaud : « Ville fait l'objet d'une forme de *centrage qualitatif*: *être en ville*, c'est être au cœur même de la ville, près du centre et de ce qui constitue les attributs de la ville » (1991, 58) Ce phénomène de *centrage qualitatif* est lié, là encore, au fait que la préposition *en* n'alloue aucune autonomie référentielle à son régime. En conséquence, la localisation opérée par *en* est une localisation purement qualitative. On retrouve pour partie l'analyse de P. Cadiot qui évoque la « spécialisation de *en* en termes (...) de localisation abstraite » :

(29a) *Le marin est en mer.*  
 (29b) \**Le poisson est en mer.*  
 (30c) *Max est en conférence.*  
 (30d) *Max est à la conférence.*

« Avec *en*, la mer et la conférence sont présentées comme l'extension spécifiquement investie par le sujet à un moment donné : ces entités sont visées seulement en tant que domaines de manifestation

du sujet en situation et ne sont pas configurées dans leur éventuelle autonomie référentielle. Mer et conférence n'existent qu'à travers les activités du sujet et en viennent à construire de simples états sans localisation (*être en mer, être en conférence*). (...) *en* n'alloue aucune forme d'existence autonome au référent de son régime. » (1997, 192)

- (iii) Par *fonction intrinsèque* enfin, J.J. Franckel & D. Lebaud entendent les cas « d'intégration à *il* [dans les séquences *Il est en N*] de la spécification comme propriété intrinsèque » (1991, 67) Dire ainsi *Il est en mer* suggère que *Il* est marin, de sorte que « *être en mer* se dira volontiers d'un marin, d'un pêcheur, d'un paquebot ou d'un chalutier » (*Ibid.*, 59) Mais les auteurs font remarquer que cette propriété (comme les deux autres) n'est pas systématique avec *en*.

« (...) pour que cet effet apparaisse, encore faut-il que le terme spécificateur s'y prête sémantiquement. Cela est le cas pour *mer* (comme pour *classe* ou *pension*) mais non pour *ville* » (*Ibid.*, 66)

Pour conclure, les études sur la référence mettent clairement en évidence le fait que dans la plupart des cas *en* **n'alloue aucune forme d'existence autonome au référent de son régime**. Si l'on reprend les trois fonctions mentionnées ci-dessus, on insistera sur les points suivants :

- 1) tout porte à croire que la *fonction intrinsèque* recouvre pour partie le concept de réversion sur le sujet forgé par G. Guillaume. Plus exactement, elle coïncide avec les cas où le terme *Y* opère une sélection sur la classe dénotationnelle de *X* (*Max est en pension = Max est pensionnaire*, etc.)
- 2) Concernant la *fonction aspectuelle* attachée à *en*, on fera remarquer ici qu'elle reflète souvent une propriété plus profonde de cette préposition, liée au degré d'inhérence existant entre l'entité dénotée par le terme *Y* et l'entité à laquelle réfère le terme (situeur) *X*.<sup>51</sup> Il semble en effet que *en* ne s'accommode ni des termes *Y* dénotant une propriété trop inhérente à *X*, ni de ceux dénotant une propriété trop extérieure. Les travaux de D. Leeman portant sur les noms de sentiments (1995 ; 1998) ont ainsi montré que certains noms dénotant des états psychologiques ne s'accommodent pas de *en* car ils sont considérés par la langue comme actualisant des propriétés intrinsèques du sujet (voir *supra*). La comparaison des constructions *X est un(e) N* et *X est en N*, lorsqu'elle est

possible, peut donner, nous semble-t-il, une autre illustration de ce phénomène lié à l'inhérence:

- (13) *Max est **un** moine / Max est **en** moine*
- (14) *Max est **un** chevalier du moyen-âge / Max est **en** chevalier du moyen-âge*
- (15) *(En réalité), Max est **une** femme / Max est **en** femme*
- (16) *Le chat est **un** mammifère / \*Le chat est **en** mammifère*
- (17) *Le prince est **une** souris / Le prince est **en** souris*

Dans *X est un N*, le prédicat exprime que *X* appartient (de par ses qualités intrinsèques) à la classe des *N*, tandis que *X est en N* exprime une appartenance momentanée [non intrinsèque : d'où le sens de *déguisement*, *travestissement* qui se rattache à ce type d'emploi] de *X* à la classe des *N*. On comprend dès lors l'impossibilité d'un énoncé (générique) comme *\*Le chat est en mammifère* : la classe des chats appartient par définition à celle des mammifères de sorte que cette prédication ne peut être présentée comme provisoire. On expliquera pour des raisons analogues : *Marie est en perruque* (postiche : proximité sans inhérence) / *\*Marie est en cheveux (longs)* (inhérence ; propriété naturelle). Pour les apparentes exceptions comme *Marie est en voix (aujourd'hui)* (la voix est a priori une propriété naturelle humaine) voir D. Leeman, infra.

- 3) *Le centrage*, enfin, met en évidence un trait propre à la saisie opérée par *en* de son régime. On peut s'en assurer en examinant la construction « *X est en plein(e) N* », glosable par : *X a perdu tout contact avec ce qui n'est pas N*. Ainsi, *être en plein cosmos*, c'est avant tout avoir perdu le contact avec tout ce qui n'est pas le cosmos (i.e. la planète habitée : terre). *être en pleine nature*, c'est s'être éloigné de toute trace de domestication de la nature par l'homme ; *en plein désert*, avoir perdu de vue (depuis longtemps) tout ce qui n'est pas le désert. Le même raisonnement peut être tenu pour le temps (*être en plein mois de mars* signifie que l'on a perdu de vue le mois de février et que l'on n'est pas encore en vue du mois d'avril), ou pour les *N* d'action / d'activité : *être en plein vol* suppose que l'on a décollé depuis un certain temps et que l'on est encore loin de l'aéroport d'arrivée, *en pleine déprime*, que l'on a perdu depuis longtemps le contact avec un certain équilibre psychologique, etc. Cette localisation (abstraite) de *X* dans une « zone » (spatiale, temporelle, d'activité, ...) de *Y* envisagée comme sans rapport avec tout ce qui n'est pas *Y*

---

<sup>51</sup> Nous nous référons ici notamment aux observations faites par P. Cadiot (1997) à partir des distributions respectives de « chez » et de « en » concernant les « qualités ou propriétés individuelles » (voir supra) mais aussi aux travaux de D. Leeman (cf. supra et infra)

nous renseigne, par ricochet, sur *en*. Nous poserons l'hypothèse que *en* ne s'accommode que des entités régime qui constituent (pour la langue) **des milieux homogènes**. *En N* est possible chaque fois que N dénote un milieu (spatial, temporel, d'activité, ...) appréhendé comme **continu et uniforme**, et cela que l'on se trouve dans la **zone frontalière** (i.e. dans la zone proche de ce qui est « autre que *Y* ») ou pas. Ainsi est-on *en hiver* dès le 22 décembre jusqu'au 20 ou 21 mars ; *en vol*, dès que l'avion a décollé et jusqu'à ce qu'il touche de nouveau le sol, etc. L'emploi de *en plein N*, quant à lui, permet de situer *X* dans une zone *non frontalière*, marquant ainsi un éloignement vis à vis de *tout ce qui est autre que la réalité dénotée par Y* : *Etre en plein hiver*, c'est être loin de l'automne et du printemps ; etc. Par conséquent, pour un certain nombre d'entités saisies par la langue comme homogènes et continues *uniquement dans leur zone non frontalière*, l'ajout de *plein(e)* débloque la restriction sélectionnelle imposée par *en*. Si cette hypothèse est bonne, *le désert* serait considéré par la langue comme uniforme et continu uniquement lorsque *X* a perdu le contact depuis un certain temps avec ce qui n'est pas le désert (*Max a eu une panne de carburant en (\*E + plein) désert* ; de même : *Max a embrassé Marie en (\*E + plein(e)) (rue + place Bellecour + boulevard + parc + champ + ciel + cosmos)*). Ces remarques ne constituent qu'une esquisse de ce que pourrait constituer une étude approfondie de ce « marqueur de centrage » (J. –J. Franckel, D. Lebaud, 1991, 58) que constitue l'adjectif « plein(e) » après *en*. D'autres éléments restent à éclaircir : par exemple, la question des interdictions d'emploi de ce marqueur « *En (E + \*plein(e)) prison + pension + cuisine + voiture + avion + costume + biologie<sup>52</sup> ...* » etc. En tout état de cause, la problématique du centrage formulée par les auteurs revêt indiscutablement un grand intérêt dans l'analyse de *en*.

Pour conclure, il apparaît que la question de la référence est capitale dans le calcul des effets de sens produits par la relation prépositionnelle *X en Y* en discours. Elle constitue le principe explicatif d'effets contextuels aussi variés que sont *la relation de localisation* (*Y* localise *X*), *la fonction intrinsèque* (proche de la « réversion » de G. Guillaume) et le *centrage*.

---

<sup>52</sup> Probablement que les entités dénotées ici sont appréhendées comme absolument homogènes, i.e. incompatibles avec une distinction « zone frontalière » / « zone non-frontalière ».

## 4. Une approche harissienne.

Dans son ouvrage sur les circonstants (1998), D. Leeman s'attache en premier lieu à montrer les limites qu'atteignent rapidement certaines théories (notamment générativistes et structuraliste) lorsqu'elles s'intéressent aux circonstants<sup>53</sup>. En effet, les généralisations auxquelles elles aboutissent laissent bien souvent irrésolues des questions aussi importantes que la structuration interne des compléments par exemple (*Max est en colère* mais *\*Max est en peur* : voir D. Leeman, 1995) ou bien encore celle de leur compatibilité distributionnelle avec le cotexte (*Dans mon affolement, j'ai lâché mon panier* mais *\*Dans l'affolement de Marie, j'ai lâché mon panier*). C'est pourquoi l'auteur propose de s'orienter vers une autre démarche de caractérisation des compléments circonstanciels adossée cette fois à un cadre théorique postulant la solidarité entre la syntaxe et le lexique<sup>54</sup>. Un tel postulat permet en effet

- de préciser la généralité des règles visées par la syntaxe au moyen de la définition du lexique mis en jeu dans les structures
- d'appréhender l'identité lexicale d'un vocable donné par le biais de ses environnements distributionnels possibles.

Après avoir présenté en particulier les « *soubassements théoriques* » de la théorie harissienne (notamment, les principes de l'autonomie de la syntaxe et de la présence de la métalangue dans la langue), D. Leeman insiste sur le caractère incontournable, pour le linguiste, de l'étude des environnements distributionnels dans la définition du sens :

« l'absence d'une métalangue extérieure à la langue et indépendante d'elle, qui attribuerait une valeur notionnelle à chaque mot ou construction sans considération de leur statut linguistique, fait qu'on ne peut définir le sens qu'à partir de ce que la langue en révèle à travers les associations qu'elle permet ou qu'elle exclut » (1998, 73-74)

Mais, ajoute l'auteur, le principe d'une solidarité entre syntaxe et lexique se justifie aussi par « le fait que le signifié grammatical (...) est en corrélation avec le signifié lexical »

---

<sup>53</sup> Ces approches : « proposent d'emblée une caractérisation générale du circonstanciel à partir d'une théorie (du moins en ce qui concerne le structuralisme ou le générativisme) ; les hypothèses sont simplement illustrées de quelques exemples, ce qui donne l'impression que c'est le modèle qui garantit lui-même a priori sa propre pertinence. » (50)

<sup>54</sup> « la définition des règles syntaxiques passe par la prise en compte du matériel lexical susceptible de remplir les catégories formelles et (...) celle des mots passe par la considération des structures qu'ils peuvent occuper » (1998, 92)

(92), ce qu'illustre en particulier l'étude des contraintes distributionnelles s'exerçant sur la combinaison entre une préposition et ses arguments nominaux.

Autrement dit, l'étude de la préposition *en* permet d'illustrer à la fois l'utilité d'une étude sémantique fondée sur un examen des environnements distributionnels, ainsi que la corrélation entre signifié « grammatical » (de la préposition) et signifié « lexical » du nom régime.

La méthode suivie est en gros la suivante :

- Pour un ensemble de N donné (regroupement établi de manière intuitive<sup>55</sup> ou sur des critères syntaxiques et distributionnels<sup>56</sup>), on liste les possibilités et les impossibilités distributionnelles avec la préposition examinée
- Une hypothèse de caractérisation du rôle de la préposition est ensuite avancée, visant à interpréter les compatibilités et les incompatibilités observées, hypothèse qui est ensuite vérifiée et affinée au fur et à mesure que de nouveaux paradigmes sont établis
- En retour, l'hypothèse forgée sur le signifié de la préposition amène à établir des distinctions à l'intérieur des classes de N que l'on a constituées : par exemple, la distribution *Max est en colère* \**Max est en peur* montre que ces deux noms de sentiment ne sont pas traités de la même manière par la langue.

« Ainsi le signifié postulé pour *en* permet-il d'interpréter la propriété que constitue pour un nom la possibilité de lui être associé ou non, et d'approcher de plus près le sens lexical (tel que le construit la langue et non plus tel qu'on peut l'attribuer par la seule perception intuitive de ce que le mot désigne). » (95)

Les environnements distributionnels successivement examinés ici sont (i) les moyens de déplacement (ii) les parties du corps (iii) les noms de qualités (iv) les verbes construits avec « *en* » et (v) les noms de sentiments.

(i) **Les moyens de transport.** L'hypothèse formulée par D. Leeman pour rendre compte des distributions bien connues *Max y est allé en (voiture + train + \*cheval + \*pied + \*genoux + ...)* versus *Max y est allé à (\*voiture + \*train + cheval + pied + genoux ...)* est la

---

<sup>55</sup> par exemple, les N qui indiquent, en association avec aller, un moyen de se déplacer

suivante : la préposition *à* sélectionne les N dénotant des moyens de transport « naturels » tandis que *en* sélectionne des moyens de transport construits<sup>57</sup>.

(ii) **Les parties du corps.** L'affinité de la préposition *en* avec le construit et non le naturel devrait a priori exclure, comme le fait remarquer l'auteur, toute possibilité pour un N dénotant une partie du corps d'apparaître en position régime. Or si l'on ne peut avoir en effet : *Max est en (\*oreille + \*nez + \*main + \*doigt + ...)* », on trouve en revanche :

- (18) *Max est en (sueur + sang + larmes + ...)*
- (19) *Max, dictionnaire en main, pipe en bouche, ...*
- (20) *Max est en (voix + verve)*
- (21) *Marie est (bien) en chair*
- (22) *Max est en (vie + \*mort)*

Dans tous ces cas, la présence de *en* se justifierait par le fait que cette préposition institue un état résultatif en rapport avec l'extérieur de la personne. Dans *Max est en (sueur + sang + larmes + ...)*, l'état apparent de Max n'est pas naturel mais constitue le résultat visible d'un effort, d'une émotion, d'une blessure... *En main, en bouche* insiste sur le caractère *actif* de la saisie ; par ailleurs, *dictionnaire en main* implique que le sujet se sert du dictionnaire ; *pipe en bouche* exprime plus un comportement qu'une simple description. *Etre en voix* exprime le résultat d'une *vérification* ; *être en verve*, le résultat d'un jugement établi à partir des réparties d'une personne au cours d'une réunion mondaine par exemple. La phrase *Marie est (bien) en chair* dénote la conclusion d'une appréciation portée sur la corpulence d'une personne. Enfin la distribution *en (vie + \*mort)* semble indiquer que pour la langue, l'état naturel de l'homme n'est pas la vie (« état déclenché par un processus extérieur à l'individu et passager ») mais la mort (« terme naturel de la vie ») (*Ibid.*, 89).

(iii) **Les noms de qualités.** L'analyse des possibilités / impossibilités distributionnelles des noms de qualité après *en* confirme, aux yeux de l'auteur, que « le paradigme des qualités naturelles serait incompatible avec *en* » et que cette préposition

---

<sup>56</sup> ainsi les « *noms de qualités* » sont caractérisés par le partitif : « *Max a de l'audace* », le nom approprié *qualité* : « *Max a une qualité qui est de l'audace* », ou la construction : *être de* : « *Max est d'une grande audace* »

<sup>57</sup> A ce sujet, J.C. Anscombe (2001) fait très justement remarquer : « Si *en* convient bien aux moyens de transport construits, ce n'est pas parce qu'ils sont construits, mais parce qu'ils sont construits comme des

« permet d'énoncer le résultat en tant qu'il concerne le terme d'un raisonnement du sujet parlant » (102). On illustrera ce jugement avec les exemples suivants :

- (23) *Max est en délicatesse avec la justice*
- (24) *Max est en incapacité (de travail)*
- (25) *Paul surpasse en élégance tous les hommes que je connais*
- (26) *Marie est en (beauté + \*laideur) ce soir*

*Max est en délicatesse avec la justice* dénote un rapport entre Max et la justice, et non que Max est délicat. *Max est en incapacité (de travail)* exprime une situation temporaire, résultat d'un processus (accident, maladie, ...). *Paul surpasse en élégance tous les hommes que je connais* exprime un point de vue de l'énonciateur porté sur la personne dont il parle. Enfin la contrainte distributionnelle dans *Marie est en (beauté + \*laideur) ce soir* révèle que la beauté est envisagée comme un état résultant d'une préparation, mais non la laideur.

(iv) **Les verbes construits avec en.** Nous reviendrons en détail dans notre deuxième chapitre sur ces verbes répertoriés dans les tables du LADL. (Voir J-P Boons, A. Guillet & C. Leclère 1976 a & b). Ces tables<sup>58</sup> font apparaître selon D. Leeman que, pour les classes de verbes appelant une complémentation au moyen d'un GP<sub>en</sub>, la préposition permet « de construire un complément désignant un état <sup>59</sup>, résultat d'un processus » (D. Leeman, 1995, 60).

De fait :

- 35R : « N<sub>0</sub> V Prep N<sub>1</sub> » (*Dégénérer en, éclater en, exploser en, voler en*)
- 32 A (*Paul bâtit une maison en briques*)<sup>60</sup>
- 32 CV (*Jean caramélise le sucre en un caramel*)
- 32 PL (*Paul amasse des cailloux en tas*)
- 38 PL (*Paul débite le pain en morceaux*)

Dans ces cinq tables, le GP<sub>en</sub> dénote systématiquement l'état résultant du procès exprimé par le verbe, état

---

moyens de transport spécifiques. Imaginons qu'un acrobate fasse Paris-Bordeaux en roulant sur un tonneau, on ne dira pourtant pas qu'il a parcouru cette distance *en tonneau*. » (188)

<sup>58</sup> D. Leeman ne fait pas état dans son ouvrage de la table 38 R qui met pourtant en jeu des compléments en « en N » : « changer en, transformer en, ... » Voir J-P Boons, A. Guillet & C. Leclère 1976b, Annexe pp 21-24. Nous y reviendrons plus loin.

<sup>59</sup> D. Leeman précise dans sa note 10 p 60 : « Kupferman (1991) oppose *propriété* (prédicat stable, non événementiel, interne) et *état* (prédicat épisodique, événementiel, externe) ».

<sup>60</sup> « N<sub>1</sub> désigne ce qu'est N<sub>0</sub> au terme du processus V » (Leeman, 1995, 58) .

« concernant le sujet (*La discussion a dégénéré en dispute*) ou l'objet (*Max a cassé le vase en mille morceaux*) ou le point de vue que l'on a (*La cargaison consiste en bananes, cocos, agrumes ; « Mitterand parle / agit en président*). » (Ibid.)

D. Leeman signale par ailleurs, à juste titre, que ces verbes constituent aux yeux des auteurs « l'ébauche d'un éventuel système de la conversion » (J-P Boons, A. Guillet & C. Leclère, 1976a, 6) système qui peut être décrit comme « le passage d'un état à un autre (...) L'élément formel caractéristique de cette notion est le complément prépositionnel en N<sub>2</sub> (Ibid).

(v) **Les noms de sentiments.** D. Leeman (1995, 1998) fait remarquer que, lorsqu'on cherche à fonder une classe (par ex, la classe des « noms de sentiments »), on se heurte très souvent au problème des tests. Ainsi, quoique les N « *peur* » et « *colère* » partagent un certain nombre de propriétés attachées aux noms de sentiment (ils admettent par exemple « *éprouver, ressentir, de la, une certaine, un sentiment de, un état de N extrême* »), leur comportement diffère face à la structure *Nhum être en N* où N peut être « *colère* » mais non « *peur* ». Cette divergence met en relief les points suivants :

1. Les contraintes distributionnelles concernant la combinaison de *en* avec un argument nominal dénotant une qualité [*Etre en (colère + fureur + rage + émerveillement + extase + adoration + ...)* versus *Etre en (\*peur + \*énervement + \*irritation + \*hargne + ...)* ] » manifestent que, **pour la langue**, il existe deux sous-classes de sentiments, sans qu'aucune intuition sémantique ne permette a priori de dire exactement sur quel critère se fonde cette sous-classification.
2. Les contraintes manifestées par la langue ne confirment pas toujours (beaucoup s'en faut) l'intuition.

« Dans la mesure où, contrairement aux qualités (vues comme des propriétés naturelles), les sentiments sont pensés comme des états provisoires déclenchés par un procès extérieur à la personne, on s'attend à ce qu'ils soient compatibles avec la préposition « en » telle qu'on en a dégagé des aspects significatifs à partir des paradigmes précédents. Or il n'en est rien (...) » (106 – 107)

3. Enfin une étude de ces contraintes distributionnelles doit permettre de tester et d'affiner éventuellement les hypothèses déjà forgées sur le rôle de *en*.

Nous dirons ici rapidement que l'examen d'un certain nombre d'occurrences du type (*Etre*) *en* *Nsentiment* amène l'auteur à envisager deux hypothèses (qui ne s'excluent d'ailleurs pas mutuellement). La première favorise une opposition *naturel* / *résultat d'un procès* : l'auteur avance ainsi l'hypothèse qu'un certain nombre de sentiments seraient appréhendés (par la langue) comme toujours « *déjà là* » dans le sujet, de sorte que le fait d'éprouver tel ou tel sentiment (la peur, l'énervement, l'irritation, la hargne...) constituerait en réalité « l'actualisation d'une propriété latente » (1998, 109). En d'autres termes, ce type N de sentiment désignerait une propriété *naturelle* du sujet, d'où l'exclusion de l'emploi de *en*. Inversement, les N compatibles avec cette même préposition dénoteraient tous un état « entièrement déterminé par l'extérieur » (*Ibid.*). La deuxième hypothèse s'appuie, elle, sur l'opposition : *état manifesté* / *état non manifesté*. La colère (*Etre en colère*), la joie (*Etre en joie*), l'admiration (*Etre en admiration*) etc. seraient ainsi des états supposant une relation avec l'extérieur tandis que l'adulation (*\*Etre en adulation*), la fascination (*\*Etre en fascination*), la vénération (*\*Etre en vénération*) par exemple « resteraient internes au sujet » (*Ibid.*).

La démarche adoptée par l'auteur pourrait faire craindre que l'on tombe dans une sorte de cercle qui rendrait tout résultat finalement infalsifiable (et donc, invérifiable). Prenons un exemple précis : dans le cas des noms de sentiments, D. Leeman envisage - en se plaçant dans l'hypothèse où *en* ne s'accommode pas du naturel - que l'impossibilité des distributions *être en* (*angoisse* + *anxiété* + *douleur*), opposée à la possibilité de *Etre en* (*dépression* + *détresse*), signalerait que, *pour la langue*, la nature humaine serait prédisposée à l'angoisse, à l'anxiété ou à la douleur, mais que la dépression ou la détresse lui viendraient de l'extérieur (1998, 111). L'auteur ajoute :

« (...) il faut sans doute se résigner à l'idée que la langue constitue son système de valeurs à elle plutôt que de refléter directement les conceptualisations des hommes qui la parlent » (*Ibid.*)

Le cercle consisterait à voir dans les occurrences ne confirmant pas l'hypothèse de départ le reflet d'une organisation interne à la langue qui ne coïnciderait pas avec notre intuition. D'où le caractère infalsifiable du résultat : les occurrences confirmant l'hypothèse seraient engrangées à l'appui cette dernière, et les résultats ne la confirmant pas considérés comme reflétant une organisation interne et contre-intuitive de la langue. D. Lemman aperçoit

nous semble-t-il cette difficulté puisqu'elle prend la précaution de préciser, à la fin de son analyse :

« (...) ces hypothèses sur le sens lexical peuvent paraître ne pas correspondre à la manière dont on voit les choses, et il faut bien entendu les vérifier avec d'autres distributions ou propriétés syntaxiques indépendantes de l'association avec *en* » (1998, 113)

Ainsi propose-t-elle par exemple, pour conforter l'analyse de *en* en termes de *relation avec l'extérieur*, la corrélation :

<i>Etre en joie</i>	<i>Etre en (*gaîté + *exultation + *jubilation)</i>
<i>(rayonner + crier + éclater + pousser des cris) de joie</i>	<i>(rayonner + crier + éclater + pousser des cris) de (*gaîté + *exultation + *jubilation)</i>

En conclusion, la démarche adoptée par D. Leeman nous apparaît comme extrêmement stimulante, dans la mesure où elle tente de s'appuyer sur une étude la plus précise possible des contraintes distributionnelles pour en tirer ensuite des hypothèses sur l'invariance de *en*. En retour (et sous réserve de vérifications soigneuses fondées sur d'autres distributions dans lesquelles n'entrent pas *en*), ces hypothèses formulées sur le sens de la préposition devraient permettre d'enrichir notre connaissance sur la manière dont la langue (parfois de manière inaperçue par l'intuition) établit des distinctions à l'intérieur de telle ou telle classe (supposée homogène) de N. Parmi les traits invariants mis en évidence par l'auteur, on retiendra que ***en* manifeste une prédisposition pour les états<sup>61</sup> (manifestes) résultant d'un processus** et une aversion pour les propriétés naturelles (par nature internes). En discours, cette invariance se traduit par les possibilités (*versus* impossibilités) distributionnelles suivantes concernant telle ou telle classe de N :

- sélection des N *moyens de transports construits* (1998, 95) : *Venir en avion* (*versus* naturels : *\*venir en pied*)

<sup>61</sup> Rappelons que D. Leeman (1995, 60) reprend la distinction établie par Kupferman (1991) entre *état* et *propriété*.

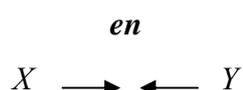
- sélection des N *parties du corps* avec lesquelles *en N* dénote le résultat d'une **évaluation** (au terme d'un jugement fondé sur un certain nombre d'observations : *Etre en sueur, en voix, ...*)
- sélection des N *qualités contingentes*, résultats d'un procès de production ou de préparation : *Un arbre en plastique, Etre en beauté* (versus *qualités essentielles* : *\*Un champ en terre, \*Etre en laideur*)
- sélection des N *sentiments* désignant un état « **entièrement déterminé par l'extérieur** » (1998, 109) et « **manifesté** » (1998, 111)
- enfin, lorsque la préposition est appelée par le verbe, sélection des compléments verbaux dénotant un « état résultat d'un processus » (1995, 60)

## Conclusion de la première partie

Au seuil de cette étude, nous avons comparé la préposition *en* à une sorte de boîte de Pandore. Il nous semble désormais qu'un bon nombre des interrogations soulevées alors ont trouvé, au cours de notre exposé, des réponses satisfaisantes.

Récapitulons rapidement les acquis essentiels de ce premier chapitre.

Nous proposons en premier lieu de considérer *en*, ***en langue***, comme une préposition **fusionnelle** qui tend à réunir les deux entités *X* et *Y* qu'elle met en relation en une seule entité (relation de coalescence).



A ce dynamisme fusionnel, l'entité dénotée par *Y* peut opposer ***en discours*** une résistance plus ou moins importante, résistance étroitement liée :

- à l'ancrage référentiel de *Y* (lorsqu'il existe)
- aux dimensions propres des entités dénotées par *X* et *Y* lorsqu'elles existent (la relation dimensionnelle entre *X* et *Y* ne reflétant pas nécessairement la réalité dénotationnelle de même que notre connaissance du monde.

Autrement dit, ***en discours***, la relation *X en Y* se **bipolarise** entre deux types d'emplois : **coalescence** complète de *X* et de *Y* d'une part (*Une table en bois ; du sucre en poudre ; une maison en ruines ; un homme en colère ; transformer son sous-sol en bowling ; etc.* ), et **localisation** d'autre part (*Max a épousé Marie en Espagne* : la situation « *Max a épousé Marie* » est localisée en « *Espagne* »)

Entre ces deux pôles, il existe **toutes sortes d'états intermédiaires** dans lesquels les deux entités *X* et *Y*, quoique distinctes, entretiennent une relation étroite : par exemple de **fonctionnalité** (*Max est en classe* : localisation spatiale et notionnelle ; implique les activités de la classe, le travail, etc. )

Une description de ces états intermédiaires nécessiterait que l'on isole des micro-systèmes en prenant en considération les critères suivants :

- la classe dénotative des *Y* mis en jeu ;
- les concurrences prépositionnelles dans lesquelles entre la préposition « *en* »

Ainsi isole-t-on par exemple le micro système des ***moyens de transport*** (N régime = moyen de transport ; alternances mises en jeu : notamment « à » : *à cheval...*), ***des parties du corps*** ( alternances *à, en, dans* : *à la main / en main / dans la main*), ***des sous-lieux de la maison*** (alternance *à, en, dans* : *à la cave / en cave / dans la cave ; au grenier / \*en grenier / dans le grenier ; etc.*), des ***qualités*** (voir D. Leeman, supra), des ***activités*** (activités non dénombrables : *Max est en biologie / philosophie /... versus nombrables Max est en promenade / vol / voyage /... ) etc.*

Ainsi que l'ont montré notamment les travaux de D. Leeman (en part., 1998) et d'E. Katz (2002), l'étude systématique de ces micro-systèmes permet de construire une identité plus fine de la préposition. En particulier, elle ouvre la voie à l'étude des restrictions sélectionnelles qu'impose *en* à son terme *Y* et éventuellement à *X* (d'où les notions de « réversion » : G. Guillaume, ou encore de « fonction intrinsèque » : J.-J. Franckel et D. Lebaud), éclairant en retour certaines facettes de sa signification.

## Deuxième partie. Les GP<sub>en</sub> détachés en tête de phrase : relations d'incidence avec la prédication principale.

Dans cette partie consacrée aux relations d'incidence<sup>62</sup>, nous examinerons successivement les GP<sub>en</sub>

- régis par un constituant de la prédication principale
- adverbiaux<sup>63</sup> circonstants
- adverbiaux de phrase

Nous chercherons avant tout à donner une idée des grands *paliers d'intégration syntaxique* dans lesquels se répartissent les GP<sub>en</sub> détachés frontaux. Il nous arrivera aussi d'examiner en détail tel ou tel type d'emploi afin de nous interroger sur les changements d'incidence (syntaxique) et de portée (sémantique) qui s'associent au détachement frontal du complément. Pourquoi, par exemple, infère-t-on une relation temporelle entre le constituant détaché et le reste de la prédication dans l'énoncé *En boîte, les épinards ont souvent un drôle de goût*, alors que cette valeur circonstancielle semble inexistante lorsque le GP est en position postverbale liée : *Les épinards en boîte ont un drôle de goût ?* Faut-il accorder un statut syntaxique identique au GP *En homme avisé* dans *Max a répondu à Marie en homme avisé* et *En homme avisé, Max a répondu à Marie ?* Pourquoi l'adverbial *en une nuit* convient-il parfaitement dans le premier énoncé mais non dans le second ?

---

<sup>62</sup> Par *incidence*, nous entendons – comme C. Guimier (1996) – la relation syntaxique qui unit un constituant à son support. Comme le précise F. Neveu (2000b), « l'incidence se calcule par rapport à des marques de dépendance rectionnelle » (112)

<sup>63</sup> Pour la notion d'adverbial, nous renvoyons à H. Nølke 1990b, 17 : « A l'instar de la tradition danoise, je considérerai un complément adverbial (abrégé en « adverbial ») comme un certain type de membre de phrase. L'adverbial entre ainsi dans un paradigme conceptuel avec des notions comme « sujet », « objet », « attribut », etc. Dans le cadre de ce paradigme, il recevra – au moins dans un premier temps – une définition négative : (...) Un adverbial est un membre de phrase qui n'est pas défini comme un autre type de membre. Cette définition sera censée inclure aussi les compléments circonstanciels au sens classique de ce terme. » L'auteur fait remarquer en note que L. Melis (1983) « parle de circonstants pour cerner la classe des adverbiaux ».

a) *Cette année-là fut très fructueuse pour Marie : elle se maria, eut son premier enfant et écrivit sa première nouvelle à succès en une nuit!*

b) *Cette année-là fut très fructueuse pour Marie : en une nuit, elle se maria, eut son premier enfant et écrivit sa première nouvelle à succès!*

L'adverbial *En toute franchise* possède-t-il la même portée sémantique dans *Max a répondu à la question en toute franchise* et *En toute franchise, Max a répondu à la question ?*

Tout au long de cette deuxième partie, nous examinerons ces diverses questions, toutes liées à la position du GP en tête de phrase, en tentant d'y apporter des réponses plus ou moins détaillées.

Mais, précisons-le, le premier objectif de cette partie, au-delà de la problématique de l'intégration syntaxique du constituant détaché vis-à-vis de la prédication principale, consiste à nous doter de bases syntaxiques (et sémantiques : voir partie I) solides afin d'aborder dans notre troisième partie ce qui constitue *le coeur de ce travail* : l'étude **discursive** de la fonction possiblement cadrative de certains GP<sub>en</sub> détachés frontaux.

# Chapitre 1. Les GP<sub>en</sub> régis par un constituant de la prédication principale

Nous adopterons désormais la définition de la *fonction syntaxique* donnée par P. Le Goffic dans sa grammaire :

« Une **fonction syntaxique** est la relation syntaxique qu'entretient un constituant (groupe) donné avec un autre (ou le cas échéant avec la phrase dans son ensemble) (...) » (1993, 70)

L'auteur distingue deux sortes de fonctions syntaxiques : les fonctions primaires et secondaires ; **les fonctions primaires** s'exercent au niveau de la phrase (« Les fonctions primaires se situent au niveau de la phrase (exemples : sujet, attribut, circonstant) » (*Ibid.*, § 40, p 71) et **les fonctions secondaires** s'exercent « au niveau interne des constituants de la phrase (exemple : complément de nom, complément d'adjectif). » (*Ibid.*).

Nous nous intéresserons dans ce premier chapitre aux fonctions « secondaires », en envisageant d'abord les GP<sub>en</sub> régis par un nom ou un adjectif (intraprédicatifs), puis le cas des compléments sous-catégorisés.

## 1. GP<sub>en</sub> régis par un nom (/pronom) ou un adjectif.

### 1.1. GP<sub>en</sub> régis par un nom (ou un pronom)

Soit le corpus construit suivant :

- (1) *En chaussettes, le jeune homme (il) courut dans la rue.*
- (2) *En panne, la voiture (elle) avait été garée le long de la route.*
- (3) *En bois, cette charpente (elle) mériterait d'être mise en valeur.*
- (4) *En (pleine) forme, Max (il) s'élança sur la piste.*
- (5) *En boîte, les épinards (ils) ont souvent un drôle de goût.*
- (6) *En moine, le voisin (il) était impayable.*

Tous ces GP<sub>en</sub> détachés sont **incidents** (syntaxiquement) **au terme nominal sujet** ainsi que nous le montrerons de façon détaillée plus loin ; dans tous les cas, la construction antéposée n'est pas référentiellement autonome : elle s'applique à un référent sous-jacent toujours coréférent dans notre corpus au sujet de la prédication principale.

Un premier constat s'impose d'emblée : la position détachée du GP<sub>en</sub> se caractérise par **un gain d'autonomie** comparativement à la position intraprédicative (intonativement) liée lorsque celle-ci est possible

- (7) *Le jeune homme en chaussettes courut dans la rue.*
- (8) *La voiture en panne avait été garée le long de la route*
- (9) *Cette charpente en bois mériterait d'être mise en valeur.*
- (10) *? Max en (pleine) forme s'élança sur la piste.*
- (11) *Les épinards en boîte ont souvent un drôle de goût.*
- (12) *?\* Le voisin en moine était impayable*

Ce gain se signale notamment par diverses caractéristiques d'ordre syntaxique (réactions aux tests de la négation et de l'interrogation totale) et sémantique (apparition courante d'une valeur nettement circonstancielle). D'où cette question capitale : **ces GP<sub>en</sub> détachés, quoique incidents au terme nominal sujet, possèdent-ils vraiment le statut de « constituants secondaires » régis?** Une telle réaction semble en effet compromise par un certain nombre de faits syntaxiques.

En premier lieu, dans l'occurrence (1), on peut légitimement douter si le GP<sub>en</sub> doit être syntaxiquement rattaché au GN sujet « un jeune homme » (complément secondaire : GP de type adjectival), ou bien au verbe « courut » (complément primaire : GP de type adverbial):

- (13) *Le jeune homme, en chaussettes, courut dans la rue.*
- (14) *Le jeune homme courut en chaussettes dans la rue*

En réalité, rien ne permet de trancher : les deux possibilités de rattachement coexistent mutuellement sans s'exclure ; tout se passe comme si, dans le cas du détachement frontal, la distinction entre « fonction secondaire » et « fonction primaire » du GP tendait à s'estomper.

Plus largement, on constate que, pour chacune de ces occurrences, la coordination est presque toujours possible avec un adverbial *circonstant*

- (15) *En chaussettes, et sans égard pour ses pauvres pieds, le jeune homme (il) courut dans la rue.*
- (16) *?En panne, et après que toutes les tentatives de réparation sur place eurent échoué, la voiture (elle) avait été garée le long de la route*
- (17) *En bois, et sous réserve que les poutres demeurent apparentes, cette charpente (elle) mériterait d'être mise en valeur.*
- (18) *En (pleine) forme et arborant un sourire de vainqueur, Max s'élança sur la piste.*
- (19) *En boîte, et quelle que soit la manière dont ils sont apprêtés, les épinards (ils) ont souvent un drôle de goût.*
- (20) *?En moine, et même quand il ne cherchait pas à faire rire la galerie, le voisin était impayable*

Comme le souligne P. Le Goffic,

« la coordination marque une homologie de fonctionnement entre un constituant réputé « secondaire » (...) et un constituant réputé primaire (...) » (1993, § 41, 74)

Autrement dit, ces constituants détachés, du fait de l'autonomie que leur confère leur position détachée frontale, tendent à rendre moins nette la frontière entre niveaux « primaire » et « secondaire » :

« La distinction [entre les niveaux primaire et secondaire] est en théorie d'une netteté absolue : un constituant donné relève nécessairement soit du niveau de la phrase, soit d'un niveau inférieur à la phrase. (...) Mais dans plusieurs séries de cas, la distinction entre les deux niveaux ne peut pas être maintenue sans difficulté et semble même être neutralisée » P. Le Goffic, (1993, 73).

### 1.1.1. Les constructions appositives de H. Van Den Bussche

Dans sa typologie, cet auteur distingue les constructions *incidentes à la phrase entière* :

- (21) *Chose pire encore, Clarke donna aux alliés les renseignements les plus utiles (1988, 118).*

des constructions *incidentes à un terme nominal*. Parmi ces dernières, il envisage trois sous-classes, dont celle des « constructions contiguës » (*Ibid.*, 122) :

« Le deuxième groupe comporte les constructions contiguës au terme nominal auquel elles sont incidentes. Ces constructions prennent la forme d'un syntagme

nominal, d'un syntagme adjectival ou d'un syntagme prépositionnel à valeur adjectivale : (...) *La chasse, en argent gravé, était de forme rectangulaire* ».

Au sein de ces constructions contiguës apparaissent deux sous-classes : celles qui ne s'accrochent pas d'une position antéposée (le constituant est plus étroitement lié au terme nominal auquel il est incident) :

(22) \**Mon meilleur ami, Paul m'aidera*

et celles qui s'en accrochent sans difficulté. Tel est le cas de tous les GP<sub>en</sub> proposés dans notre corpus .

(23) *En chaussettes, le jeune homme (il) courut dans la rue.*

(24) *En panne, la voiture (elle) avait été garée le long de la route*

(25) *En bois, cette charpente (elle) mériterait d'être mise en valeur.*

(26) *En (pleine) forme, Max (il) s'élança sur la piste.*

(27) *En boîte, les épinards (ils) ont souvent un drôle de goût.*

(28) *En moine, le voisin (il) était impayable*

Comme nous allons maintenant le montrer, tous ces GP<sub>en</sub> vérifient les propriétés attribuées aux *constructions contiguës antéposables*, sous-catégorie des *constructions dites appositives antéposées* . Rappelons d'abord les critères qui, selon l'auteur, définissent ces constructions :

- **Critère 1** : ils constituent des *syntagmes prépositionnels* « à valeur adjectivale » (*Ibid.*, 122)
- **Critère 2** : Ils sont *incidents au terme nominal sujet* (*Ibid.*)
- **Critère 3** : En tant que syntagmes prédicatifs incidents au sujet de la phrase, leur comportement face à la phrase clivée avec mise en relief du sujet est le suivant :
  - 3a) ils peuvent garder leur place primitive dans la phrase clivée :
    - (29) *Fabrice, ivre de colère, y arriva aussi*
    - (30) *C'est Fabrice qui, ivre de colère, y arriva aussi* (*Ibid.*, 123)
  - 3b) ils peuvent aussi suivre le terme nominal mis en relief
    - (31) *C'est Fabrice, ivre de colère, qui y arriva aussi.* (*Ibid.*)
- **Critère 4** : Ils ne peuvent « devenir le foyer d'une phrase clivée »

(32) *Rassurée, elle s'est calmée*

(33) \**C'est, rassurée, qu'elle s'est calmée*<sup>64</sup> (*Ibid.*, 126)

- **Critère 5** : Ils ne peuvent pas être affectés « *par la négation du verbe centre de la phrase* »

(34) *Rassurée, elle ne s'est pas calmée.* » (*Ibid.*)

- **Critère 6** : Ils ne peuvent pas être affectés non plus « *par l'interrogation globale de la phrase* »

(35) *Rassurée, est-ce qu'elle s'est calmée ?* (*Ibid.*,)

Vérifions maintenant que ces critères s'appliquent aux GP<sub>en</sub> antéposés de notre corpus construit :

- **Critère 1** : *tous les GP<sub>en</sub> de notre corpus constituent des syntagmes prépositionnels « à valeur adjectivale »*. En effet,

a) Ils peuvent apparaître en **fonction d'attribut** puisque, dans tous les cas, ils peuvent être analysés comme le prédicat d'une proposition attributive ellipsée dont le sujet serait coréférentiel au sujet de la phrase<sup>65</sup>.

(23) *En chaussettes, le jeune homme (il) courut dans la rue.*

= *X est en chaussettes* / *X* = « *Le jeune homme* »

*En chaussettes ? Le jeune homme l'est !*

(24) *En panne, la voiture (elle) avait été garée le long de la route*

= *X est en panne* / *X* = « *La voiture* »

*En panne ? la voiture l'est !*

<sup>64</sup> Concernant ce critère 4, nous nous étonnons du sens que l'auteur donne à la notion de « foyer d'une phrase clivée » (ou de mise en relief) qu'il associe systématiquement à la présence de virgules : ainsi déclare-t-il que l'adverbe « *hier* » « *ne se prête pas à la mise en relief* » dans l'occurrence : « *Hier, il a lu ce beau roman* » et cela, assure-t-il, du fait que la transformation suivante : \**C'est, hier, qu'il a lu ce beau roman* (127) est inacceptable. On notera qu'à notre connaissance, ce test n'est répertorié ni chez Ø. Mordrup, ni chez L. Melis, ni chez C. Molinier. Pour notre part, nous considérerons quant à nous que « *hier* » (dans l'occurrence qui précède) ainsi que les GP<sub>en</sub> examinés ci-dessus peuvent tous constituer le focus d'une phrase clivée, suivant en cela la manière dont Ø. Mordrup définit ce test (ainsi que la plupart des auteurs traitant des adverbiaux : cf. notamment H. Nølke, L. Melis, C. Guimier, C. Molinier):

« *La possibilité pour l'adverbe d'être le focus d'une phrase clivée : C'est \_ que ...*

*Ex : C'est calmement que Marie a répondu à toutes les questions.* » (*Mordrup, 1976, 11*)

Cependant, nous respecterons provisoirement dans ce chapitre consacré aux « constructions de type appositif » le test proposé par H. Van Den Bussche.

(25) *En bois, cette charpente (elle) mériterait d'être mise en valeur.*

= *X serait en bois / X = « Cette charpente »*

*En bois ? Cette charpente le serait.*

(26) *En (pleine) forme, Max s'élança sur la piste.*

= *X est en (pleine) forme / X = « Max »*

*En (pleine) forme? Max l'est.*

(27) *En boîte, les épinards (ils) ont souvent un drôle de goût.*

= *X est en boîte / X = « Les épinards »*

*En boîte ? Les épinards le sont.*

(28) *En moine, le voisin était impayable*

= *«X était en moine / X = « Le voisin ».*

*En moine ? Le voisin l'était.*

b) Ils peuvent apparaître en **fonction d'épithète** :

(36) *Le jeune homme en chaussettes courut dans la rue.*

(37) *La voiture en panne avait été garée le long de la route*

(38) *Cette charpente en bois mériterait d'être mise en valeur.*

(39) *Max, en (pleine) forme, s'élança sur la piste.*

(40) *Les épinards en boîte ont souvent un drôle de goût.*

(41) *Le voisin, en moine, était impayable*

- **Critère 2** : *Ils sont tous incidents au terme nominal sujet.* La possibilité de les analyser comme le prédicat d'une proposition attributive ellipsée dont le sujet serait coréférentiel au sujet de la phrase (voir supra) montre qu'ils sont incidents au sujet.
- **Les critères 3** (*comportement dans la phrase clivée avec mise en relief du sujet*), **4** (*ils ne peuvent devenir le foyer d'une phrase clivée*), **5** (*ils ne peuvent pas être affectés par la négation du verbe centre de la phrase*) **et 6** (*ils ne peuvent pas être affectés par l'interrogation globale de la phrase*) sont examinés dans le tableau suivant.

---

<sup>65</sup> Nous reprenons ici la démarche démonstrative de B. Combettes, 1998, 12 sq : « *A la différence de l'épithète, la CD [Construction Détachée] peut en effet être analysée comme une sorte de proposition réduite qui, après ellipse du sujet, ne conserverait que le prédicat ou qu'une partie du prédicat* »

Occurrences	Critères 3		Critère 4 <sup>66</sup>	Critère 5	Critère 6
	3a	3b			
<i>En chaussettes, le jeune homme courut dans la rue.</i>	<i>C'est le jeune homme qui, en chaussettes, courut dans la rue.</i>	<i>C'est le jeune homme, en chaussettes, qui courut dans la rue</i>	<i>*C'est, en chaussettes, que le jeune homme courut dans la rue</i>	<i>En chaussettes, le jeune homme ne courut pas dans la rue.</i>	<i>En chaussettes, le jeune homme courut-il dans la rue ?</i>
<i>En panne, la voiture (elle) avait été garée le long de la route</i>	<i>C'est la voiture qui, en panne, avait été garée sur la route</i>	<i>C'est la voiture, en panne, qui avait été garée sur la route</i>	<i>*C'est, en panne, que la voiture avait été garée sur la route</i>	<i>En panne, la voiture n'avait pas été garée le long de la route (mais le long de la voie ferrée)</i>	<i>En panne, la voiture avait-elle été garée le long de la route ?</i>
<i>En bois, cette charpente (elle) mériterait d'être mise en valeur.</i>	<i>C'est cette charpente qui, en bois, mériterait d'être mise en valeur</i>	<i>C'est cette charpente, en bois, qui mériterait d'être mise en valeur</i>	<i>*C'est, en bois, que cette charpente mériterait d'être mise en valeur</i>	<i>En bois, cette charpente ne mériterait pas d'être mise en valeur.</i>	<i>En bois, cette charpente mériterait-elle d'être mise en valeur ?</i>
<i>En (pleine) forme, Max s'élança sur la piste .</i>	<i>C'est Max qui, en pleine forme, s'élança sur la piste</i>	<i>C'est Max, en pleine forme, qui s'élança sur la piste</i>	<i>*C'est, en pleine forme, que Max s'élança sur la piste</i>	<i>En (pleine) forme, Max ne s'élança pas sur la piste.</i>	<i>En (pleine) forme, Max s'élança-t-il sur la piste ?</i>
<i>En boîte, les épinards (ils) ont un drôle de goût.</i>	<i>Ce sont les épinards qui, en boîte, ont un drôle de goût</i>	<i>Ce sont les épinards, en boîte, qui ont un drôle de goût</i>	<i>*Ce sont, en boîte, que les épinards ont un drôle de goût</i>	<i>En boîte, les épinards n'ont pas un drôle de goût.</i>	<i>En boîte, les épinards ont-ils un drôle de goût ?</i>
<i>En moine, le voisin était impayable</i>	<i>C'est le voisin qui, en moine, était impayable</i>	<i>C'est le voisin, en moine, qui était impayable</i>	<i>*C'est, en moine, que le voisin était impayable</i>	<i>En moine, le voisin n'était pas impayable, mais assez amusant tout de même.</i>	<i>En moine, le voisin était-il impayable ?</i>

**En conclusion**, il apparaît clairement que les GP<sub>en</sub> de type adjectival, détachés frontaux et incidents (le plus souvent) au terme nominal sujet, constituent bien des constructions de type appositif dans la terminologie adoptée par H. Van Den Bussche (1988)

### **Inaccessibilité à la négation et à l'interrogation totale du constituant et degré d'intégration syntaxique :**

Les trois derniers critères, selon H. Van Den Bussche<sup>67</sup>, montrent que « la construction antéposée est lâchement associée à la phrase sans y être intégrée ; c'est un complément périphérique » (*Ibid.*, 126 - 127). Ce point confirme notre propos introductif concernant le gain

<sup>66</sup> Rappelons que nous reprenons ici le test proposé par Van Den Bussche avec toutes les réserves que nous avons formulées (cf. notre note *supra*)

<sup>67</sup> Nous ne suivons son analyse que pour ce qui regarde les deux derniers critères 5 et 6 (négation et interrogation totale) mais non pour le critère 4 dont nous contestons la validité.

d'autonomie que confère la préfixation aux GP<sub>en</sub> ; tout porte même à considérer que cette autonomie les amène à acquérir un certain nombre de caractéristiques propres à des paliers de moindre intégration syntaxique : en particulier, leurs réactions aux tests de la négation et de l'interrogation totale les rapproche des circonstants transpropositionnels et des adverbiaux de phrase que nous étudierons plus loin, i.e. d'adverbiaux non régis par un constituant de la prédication. H. Van Den Bussche conclut dans le même sens :

« Or, les propriétés toutes négatives que nous venons de relever<sup>68</sup> caractérisent également une série de tournures prépositionnelles, adverbiales ou conjonctionnelles (non incidentes au sujet de la phrase) et que l'on pourrait grouper sous l'étiquette de circonstancielle. (...) Bref, les constructions antéposées, constructions incidentes au terme nominal sujet, partagent leurs caractéristiques syntaxiques avec ces tournures circonstancielle qui, elles, ne sont pas incidentes à quelque terme nominal dans la phrase. » (1988, 127)

Comme autre point commun que partageraient les constructions appositives antéposées avec les tournures circonstancielle figure, dans le domaine sémantique cette fois, la valeur circonstancielle qui, le plus souvent, s'établit entre le constituant détaché et le reste de la prédication. Nous reviendrons ci-dessous sur ce point (« la subordination sémantique »).

### 1.1.2. Les « constructions détachées » de B. Combettes

Dans son ouvrage (1988), cet auteur isole parmi l'ensemble extrêmement large des « structures détachées », les « constructions détachées » qui se définissent par la « présence de la prédication seconde » et la « nécessité de la coréférence avec une autre expression » (*Ibid.*, 14). La deuxième condition a déjà été vérifiée ci-dessus. Quant à la valeur de prédication seconde, elle découle précisément du fait que tous ces syntagmes peuvent être analysés comme les prédicats d'une proposition attributive ellipsée.

« La CD peut en effet être analysée comme une sorte de proposition réduite qui, après ellipse du sujet, ne conserverait que le prédicat ou qu'une partie du prédicat. (...) la CD introduit dans l'énoncé une nouvelle structure prédictive, réduite certes, (...) mais qui établit avec un sujet une relation identique à celle d'une prédication complète » (*Ibid.*, 12)

Nous ajouterons que cette valeur de « prédication seconde » est confirmée par l'emploi des tests de la négation et de l'interrogation.

---

<sup>68</sup> Critères 4,5,6 évoqués ci-dessus

« Cette nature de prédication seconde est bien mise en lumière lorsqu'on procède à certains tests, tels que celui de la négation, par exemple. (...) Dans le cas de la CD (« elle est partie, rassurée ») la négation (« elle n'est pas partie, rassurée ») modifie, si l'on peut dire, la prédication première, mais n'affecte pas la prédication seconde (« elle était rassurée »). Il en irait de même de l'interrogation. » (*Ibid.*, 13)

Il apparaît par conséquent que les GP<sub>en</sub> détachés de notre corpus constituent des « constructions détachées » dans la terminologie de B. Combettes.

### 1.1.2.1. La « subordination sémantique »<sup>69</sup>

Si l'on examine notre corpus précédent,

- (23) *En chaussettes, le jeune homme courut dans la rue.*
- (24) *En panne, la voiture (elle) avait été garée le long de la route*
- (25) *En bois, cette charpente (elle) mériterait d'être mise en valeur.*
- (26) *En (pleine) forme, Max s'élança sur la piste.*
- (27) *En boîte, les épinards (ils) ont souvent un drôle de goût.*
- (28) *En moine, le voisin était impayable*

on constate que dans tous ces emplois, les GP, en plus de leur valeur caractéristique du GN sujet, possèdent une **valeur nettement circonstancielle**. En effet, dans les exemples cités, le complément préfixé est systématiquement paraphrasable par une subordonnée dont la valeur sémantique peut par ailleurs varier : valeur concessive : (1') *Bien qu'il fût en chaussettes, le jeune homme (il) courut dans la rue.* (2') *Parce qu'elle était en panne, la voiture (elle) avait été garée le long de la route,* hypothétique (3') *Si elle était en bois, cette charpente (elle) mériterait d'être mise en valeur,* temporelle (4') *Quand ils sont en boîte, les épinards (ils) ont souvent un drôle de goût,* (6') *Quand il était (déguisé) en moine, le voisin était impayable,* causale (5') *Comme il était en (pleine) forme, Max s'élança sur la piste.*

Cette valeur circonstancielle n'est cependant pas toujours aussi perceptible que dans ces exemples construits. Voici une occurrence tirée du Web :

- (41) *En souliers plats, longue jupe à godets et petit caraco de soie, elle arrive légère et aérienne comme dans Fanfan. Sophie Marceau parle avec animation, tantôt souriante, tantôt sérieuse, toujours passionnée.*

<sup>69</sup> Nous empruntons ce terme à B. Combettes (47)

Force est, cette fois, de reconnaître qu'il est malaisé de définir clairement une valeur circonstancielle que le GP<sub>en</sub> préfixé nouerait avec la prédication toute entière : le syntagme nous semble avant tout « descriptif <sup>70</sup> ». A l'inverse, dans l'exemple suivant :

(42) *Ce jour-là, après avoir labouré un lopin de terre, le bouvier mena le buffle au bord de la rivière pour l'abreuver. C'est alors qu'il vit les sept soeurs se baigner dans la rivière et s'ébattre joyeusement dans l'eau. Toutes étaient très belles, surtout la plus jeune.*

*Les cheveux relevés en chignon, les joues tendres et cramoisies, le sourire rayonnant, elle était gracieuse et charmante comme une fleur de lotus sortant de l'eau. **En extase devant le magnifique spectacle**, le bouvier ne bougeait pas et rêvait.* (Web)

il semble que le GP « *En extase devant le magnifique spectacle* » invite à une lecture circonstancielle de type causal : « *Parce qu'il était en extase devant le magnifique spectacle, le bouvier ne bougeait pas...* »

**Pour conclure**, il apparaît que dans ce type de construction, en plus de la caractérisation du référent du sujet assurée par les GP<sub>en</sub> fonctionnellement adjectivaux, **certains d'entre eux** peuvent nouer en outre une **relation purement sémantique** de type circonstanciel avec la relation prédicative toute entière. Cette relation sémantique est inférée à partir du contexte : comme le signale F. Neveu (2000c)

« La circonstance n'est pas ici une valeur sémantique intégrée à la construction, elle est construite par le contexte de l'énoncé » (88)

### 1.1.2.2. Les relations sémantiques entre le GP et le reste de la prédication

Dans les constructions de type appositifs comme celles examinées ci-dessus, *en* relateur établit un rapport entre le terme Y (régime) et le terme nominal sujet (X). Tout porte à croire que dans cette configuration syntaxique, la préposition tend préférentiellement à instaurer un rapport de *coalescence* entre X et Y. Si la relation de contenance n'est cependant pas exclue - comme dans *En boîte, les épinards (ils) ont souvent un drôle de goût* - il semble cependant que l'idée de *typification* (le *type* de conditionnement « en boîte ») s'oppose aux

<sup>70</sup> B. Combettes évoque une « répartition en deux grandes catégories de CD – celles qui prennent une valeur de subordonnée circonstancielle, celles qui jouent un rôle purement descriptif (...) » (47)

autres types possibles « *en sachet / en brique / ...* ») l'emporte nettement sur celle de contenance qui demeure très en retrait. Enfin, toujours dans le cas des constructions de type appositif, la relation de localisation apparaît exclue : un GP intrinsèquement référentiel engendrerait en effet une relation de nature adverbiale avec tout le reste de la prédication. Ainsi, dans des occurrences comme

(43) *En France, les épinards ont un drôle de goût*

(44) *En 1989, les épinards avaient un drôle de goût*

le terme X de la relation est toute la prédication principale.

### 1.1.2.3. Les constructions détachées et le critère de la coréférence

Nous avons vu précédemment que le GP<sub>en</sub> pouvait être considéré, dans les constructions étudiées ci-dessus, comme prédisant une propriété d'un sujet sous-entendu *via* une construction attributive ellipsée (voir analyse de B. Combettes). Par ailleurs, ce sujet sous-entendu coréfère avec un référent représenté dans la prédication principale, et qui est - dans l'ensemble de notre corpus - le terme nominal sujet.

Dans la période récente, l'usage – comme le montre B. Combettes – a *grammaticalisé* ce type de construction en faisant de la coréférence avec le sujet la norme. Mais, d'un point de vue diachronique, la construction détachée était initialement beaucoup plus libre syntaxiquement vis-à-vis de sa proposition hôte. Autrement dit, l'intégration syntaxique de ces constructions de type appositif à la phrase s'est peu à peu opérée par un mouvement progressif de grammaticalisation :

« il s'agit de voir dans les CD (...) des groupes périphériques peu à peu intégrés dans le jeu des dépendances propositionnelles » (B. Combettes, 1998, 41).

Voilà pourquoi une telle construction s'accommode bien souvent d'écarts par rapport à la norme, écarts qu'il s'agit alors d'interpréter « comme le résultat d'une tension entre les facteurs textuels et les facteurs d'ordre syntaxique » (*Ibid.*, 41) Somme toute, la construction détachée est au croisement de deux tensions contradictoires : la tension informationnelle qui la soumet à la pression de l'environnement textuel et la norme qui tend à contraindre son rattachement au sujet. Bien entendu, ces deux tensions peuvent converger : c'est le cas chaque fois que « sujet » et « thème » se recouvrent. Mais il peut y avoir aussi tension contradictoire. En ce cas, plus les facteurs textuels sont importants, plus la norme est « malmenée »...

« Une sorte d'équilibre s'établit entre les deux domaines : une diminution de l'importance de la dimension textuelle va de pair avec un renforcement du cadre phrastique » (*Ibid.*, 46).

L'exemple suivant, que nous tirons des *Soirées de Saint-Pétersbourg* de J. de Maistre, illustre un cas de ce type :

(45) *Je ne puis m'empêcher dans ce moment de songer à cette jeune fille devenue célèbre, dans cette grande ville, parmi les personnes bienfaisantes qui se font un devoir sacré de chercher le malheur pour le secourir. Elle a dix-huit ans; il y en a cinq qu'elle est tourmentée par un horrible cancer qui lui ronge la tête. Déjà les yeux et le nez ont disparu, et le mal s'avance sur ses chairs virginales, comme un incendie qui dévore un palais. En proie aux souffrances les plus aiguës, une piété tendre et presque céleste la détache entièrement de la terre, et semble la rendre inaccessible ou indifférente à la douleur. Elle ne dit pas comme le fastueux stoïcien: O douleur! tu as beau faire, tu ne me feras jamais convenir que tu sois un mal. Elle fait bien mieux: elle n'en parle pas.*

*(Les Soirées de Saint-Pétersbourg (1821), ou « Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence », par le comte Joseph de Maistre)*

La construction détachée *En proie aux souffrances les plus aiguës* ne se rapporte pas au sujet de la proposition mais au clitique objet. Cet « écart » qui ne pose aucun problème d'interprétation, s'explique du fait que, à partir de la proposition « *Elle a dix-huit ans* », le référent le plus saillant devient « *cette jeune fille* ». Dans la proposition devant laquelle figure la construction détachée, le clitique « *la* » assure par conséquent la continuité thématique tout en permettant l'introduction d'un nouveau référent : la piété religieuse.

### 1.1.3. Le cas des constructions comme *En femme d'affaires avisée, Marie a renoncé à cette entreprise périlleuse*

Nous ne traiterons ici que des emplois antéposés de ces constructions. Dans cette position, on peut hésiter entre deux fonctions syntaxiques essentiellement : *construction détachée* (au sens où l'entend B. Combettes (1998) : voir *supra*) ou *circonstant*<sup>71</sup> ? Les trois « séries » d'exemples (construits) proposés ci-dessous illustrent la proximité entretenue par la construction examinée avec ces deux fonctions.

Série 1 :

<sup>71</sup> Une fois de plus, la distinction entre niveau des fonctions « *primaire* » et « *secondaire* » s'avère délicate.

(46) **Prudemment**, Marie n'a pas donné sa réponse tout de suite

(47) **En femme prudente**, Marie n'a pas donné sa réponse tout de suite

(= Marie n'a pas donné sa réponse tout de suite, ce qui a été prudent de sa part)

(= Que Marie n'ait pas donné sa réponse tout de suite a été prudent de sa part)

(48) **Docilement**, Max obéit à ses maîtres.

(49) **En serviteur docile**, Max obéit à ses maîtres.

(= Max a été docile)

(= Max a obéit à ses maîtres de (façon + manière) docile)

Dans tous les cas, les GP<sub>en</sub> examinés manifestent une parenté étroite (comme le montrent notamment<sup>72</sup> les paraphrases) avec les adverbes en -ment orientés vers le sujet, qu'il s'agisse des adverbes comme « *prudemment* » antéposés (« disjonctifs d'attitude orientés vers le sujet » pour C. Molinier et F. Levrier (2000)) ou des adverbes comme « *docilement* » (« adverbes de manière orientés vers le sujet » (Ibid.))

Série 2 :

(50) **Habile négociateur** (qu'il<sub>i</sub> est), Max<sub>i</sub> a réussi à décrocher le marché

(= Max est un habile négociateur)

(51) **En habile négociateur** (qu'il<sub>i</sub> est), Max<sub>i</sub> a réussi à décrocher le marché

(= Max est un habile négociateur)

Dans la première phrase, le GN antéposé constitue une construction détachée<sup>73</sup>. Dans tous les cas, le constituant antéposé prédique quelque chose du sujet ; cette *prédication (seconde)* peut être mise en évidence par la construction avec « *que + être* » (toujours possible). Dans le cas de la première occurrence, c'est la totalité du constituant (GN) antéposé qui est incident au clitique « il » qui représente le terme sujet de la prédication principale. Dans le cas du GP<sub>en</sub> antéposé, c'est le régime prépositionnel qui est incident à ce même

<sup>72</sup> Le recours aux tests formels de la négation et de l'interrogation totale montrerait aussi un comportement identique.

<sup>73</sup> « (...) le terme d'apposition recouvre encore aujourd'hui des réalités fort diverses dont certaines seulement possèdent les propriétés que l'on peut exiger pour une CD. L'adjectif en apposition, par exemple, peut fort bien être classé dans la catégorie qui nous intéresse ici (...) Il en va de même pour le groupe nominal apposé, en position détachée : « Etudiant de première année, il attend ses résultats » » (B. Combettes, 1998 :16)

clitique. Autrement dit, ces deux phrases dévoilent certes une forte similarité entre les deux constructions, mais aussi une différence de taille.

On peut enfin rapprocher les GP<sub>en</sub> antéposés étudiés ici des constructions détachées avec « *comme + GN déterminé* ».

Série 3 :

(52) *En professeur soucieux de la réussite de ses élèves, Max a entraîné ses terminales aux épreuves du baccalauréat.*

(53) *Comme un professeur soucieux de la réussite de ses élèves, Max a entraîné ses terminales aux épreuves du baccalauréat.*

Sur le plan sémantique, ces deux constructions, quoique proches, se distinguent cependant. Dans le premier cas, *en* attribue la qualité « *être un professeur soucieux de la réussite de ses élèves* » davantage comme une « *propriété*<sup>74</sup> » tandis que « *comme* » l'attribue davantage comme un prédicat provisoire, circonstanciel. Le GAdverbial<sup>75</sup> introduit par « *comme* » spécifie que Max se comporte à la manière d'« *un professeur soucieux etc.* » ; à l'inverse, le GPN<sup>76</sup> introduit par *en* spécifie que Max *est* « *un professeur soucieux etc.* ». En termes d'analyse syntaxique maintenant, signalons que B. Combettes (1998) insiste sur la proximité des « *tours comparatifs* » introduits par *comme* avec les « *constructions détachées* » :

« Une place doit être accordée aux syntagmes introduits par *comme*. Ces constructions comparatives, que l'on pourrait analyser comme des propositions subordonnées réduites, elliptiques du verbe, sont très proches, en ce qui concerne la coréférence et les valeurs sémantiques, des CD adjectivales. Le partage est parfois difficile à faire entre la fonction strictement comparative, qui permettrait d'assimiler ces constituants aux circonstanciers, et la fonction prédicative, qui autoriserait à analyser ces groupes comme des prédictions secondes s'appliquant au sujet postposé ou à l'objet direct. » (*Ibid.*, 90).

<sup>74</sup> « Kupferman (1991) oppose « propriété » (prédicat stable, non événementiel, interne) et « état » (prédicat épisodique, événementiel, externe) » D. Leeman (1995 : 60, note 11)

<sup>75</sup> Selon P. Le Goffic (1993 : 395-399), ces groupes antéposés « Comme + GN » constituent des Groupes adverbiaux.

<sup>76</sup> Le « groupe prépositionnel nominal » : P. Le Goffic (1993, 38) propose d'appeler ainsi les groupes prépositionnels dans lesquels la préposition a pour complément un nom ou un pronom.

Concernant les constructions avec un GP<sub>en</sub> antéposé étudiées ici, nous considérerons quant à nous que leur fonction de prédication seconde sur le sujet en fait avant tout **des constructions détachées**<sup>77</sup>. Ces groupes en effet marquent une coréférence<sup>78</sup> – que dénonce l'accord grammatical – avec le sujet dont ils prédisent quelque chose. Cette fonction « *prédicative* » sur le sujet, qui domine dans l'emploi de ces constituants **en position antéposée**, les distingue des constituants construits avec « *comme + GN* » pour lesquels domine la fonction comparative.

- **Le cas particulier des constructions détachées avec « que + être » :** « *En pharmacienne expérimentée qu'elle est, Caroline m'a conseillé le bon médicament* »

La présence d'une relative dans le segment détaché confère un statut nettement plus autonome à ce dernier. **La construction détachée bascule alors du côté des sous-phrases** : on peut établir ici un rapprochement intéressant avec la construction « *Pour SN que ...* ». Considérons les deux phrases :

(54) *Pour jeune fille qu'elle était alors, ma mère ne comprenait pas la vie de cette façon*<sup>79</sup>

(55) *En jeune fille qu'elle était alors, ma mère ne comprenait pas la vie de cette façon*

Le changement de préposition entraîne un changement d'interprétation très net : dans un cas (« *pour* ») la construction déclenche une interprétation concessive ; dans l'autre (« *en* »), une interprétation causale<sup>80</sup>. M.-A. Morel (1996) voit dans ces *subordonnées concessives* « *pour SN que ...* » une *focalisation* délimitant un cadre à l'intérieur duquel la classe d'éléments dénotée est interprétée comme prototypique :

<sup>77</sup> Là encore au sens où l'entend B. Combettes. Rappelons que ce dernier n'accueille pas seulement dans cette catégorie les adjectifs et les GP mais aussi les « constructions absolues », les participes et les « gérondifs ».

<sup>78</sup> L'emploi du terme de « coréférence » est ici un raccourci : en fait, le GN non déterminé « professeur soucieux etc. » ne réfère pas : il s'applique à un référent identique à celui auquel réfère le sujet « Max ». Comme y insiste B. Combettes (1998 : 14) : « Il convient de signaler que si nous parlons parfois de « coréférence » entre la CD et un autre constituant, c'est par un raccourci d'expression : il faudrait parler de co-référence entre le référent sous-jacent à la CD et le référent auquel renvoie l'expression nominale »

<sup>79</sup> Phrase empruntée à M.-A. Morel (1996, 108).

<sup>80</sup> Le lien étroit qui relie la cause et la concession est un autre argument qui plaide en faveur du rapprochement des deux constructions : « (...) leur emploi [celui des concessives] suppose que quelqu'un, quelque part (un « on

« Dans son emploi concessif, *pour* stipule (...) qu'à l'extérieur de ce cadre les objets n'ont pas au même degré les propriétés qui définissent les éléments de la classe ainsi circonscrite, et d'autre part qu'à l'intérieur les objets sont au contraire à considérer comme des parangons présentant le degré prototypique de la propriété définitoire de la classe. » (*Ibid.*, 105)

A l'image de « pour », on proposera de considérer que « *En* » effectue - dans la construction étudiée - un cadrage à l'intérieur duquel le N modifié dénote une norme (cf. infra), un prototype ; la construction « *En GN que + être* » détachée stipule alors que la situation dénotée par la prédication principale illustre de manière exemplaire la norme spécifiée dans le constituant antéposé<sup>81</sup>. Sur le plan syntaxique, nous rapprocherons la structure « *En GN que + être* » des « *sous-phrases sans connecteur* » évoquées par P. Le Goffic :

« Il existe de nombreuses sous-phrases accessoires (de structure de base sujet-prédicat), qui ne sont reliées à la phrase qui les domine par aucun terme connecteur, aucune cheville. (...) Le rapport entre les deux structures est alors assuré par divers facteurs : modes verbaux (...), intonation, place, rapports sémantiques, ... ». (1993, 486)<sup>82</sup>.

- **Remarques complémentaires d'ordre sémantique**

Sémantiquement, les constructions comme « *En femme d'affaires avisée, Marie a renoncé à cette entreprise périlleuse* » permettent au locuteur de prédiquer d'un sujet, à partir de l'observation de son comportement dans une action, quelque chose qui se réfère à un prototype, à une norme<sup>83</sup> ; l'adjectif antéposé (s'il y en a un : « *vrai(e), véritable, parfait(e), ...* ») marquant alors le degré d'excellence atteint par le sujet dans la réalisation de son action. Cette idée de « norme » (de prototype) explique que des séquences telles que *\*Max a agi en bourgeois à cheveux blonds* sont exclues : en effet, « *un bourgeois* » constitue un type humain (réputé) socialement<sup>84</sup> identifiable, mais non « *un bourgeois à cheveux blond* ». Enfin, lorsque cette construction est employée en position postverbale liée, rien ne permet de décider si le

---

dit ») affirme un lien causal que pour sa propre part le locuteur ou le scripteur refuse » M. Riegel et al. (1994 : 513)

<sup>81</sup> Bien entendu, ce commentaire s'étend aux constructions sans « que + être ». Simplement, sur le plan syntaxique, l'absence de la relative amoindrit l'autonomie du segment antéposé que nous faisons figurer, par conséquent, parmi les constructions détachées.

<sup>82</sup> Dans la construction « *En GN que + être* » antéposée, le rapport avec la principale est de nature sémantique (cause) référentielle (cataphore).

<sup>83</sup> Sur ce point, voir en particulier D. Leeman (1995, 60) et (1998, 149, 159).

<sup>84</sup> Sur le caractère parfois subjectif de cette norme : voir D. Leeman, 1995, 60.

sujet possède de manière permanente ou non la qualité spécifiée par le GP. Comme le note D. Leeman (1995 : 60), « (...) des phrases telles que *Il agit en président* ou *Il parle en président* sont ambiguës, le sujet pouvant ou non être président »

Pour illustrer ce point, on peut considérer la phrase :

(56) *J'ai d'abord réagi en homme de droite* (LMD, juillet 1986)

et lui apporter la modification suivante :

(57) *Quoiqu'étant de gauche, j'ai d'abord réagi en homme de droite*

Le recours possible à cette concessive montre que - en l'absence de tout contexte éclairant - le GP<sub>en</sub> postposé lié exprime une qualité purement circonstancielle. En effet, la concession initiale, construite avec le verbe « être », attribue<sup>85</sup> déjà la propriété contraire – être de gauche – au sujet. Par conséquent, « réagir en homme de droite », compatible avec la construction, ne peut exprimer qu'un prédicat épisodique, qui contredit provisoirement la propriété initialement énoncée.

En revanche, en position antéposée, il semble que la qualité spécifiée par le GP soit plutôt de l'ordre de la propriété<sup>86</sup> :

(58) \* *En homme de droite, et quoiqu'étant de gauche, j'ai immédiatement eu une réaction hostile.*

L'inacceptabilité de la concessive montre que la construction détachée qui la précède attribue cette fois la qualité « (être) de droite » comme un prédicat stable, i.e. une propriété.

Enfin, on soulignera que le constituant détaché antéposé entretient systématiquement une relation de cause à conséquence avec le reste de la prédication. Comme le déclarent J.-J. Franckel et D. Lebaud (1991, 71) :

« *En homme avisé* [dans la séquence : *En homme avisé, il a réservé sa réponse*] s'interprète comme une forme de repère causal : sa qualité d'homme l'a fait agir comme il a agi (en réservant sa réponse). Une glose de l'énoncé pourrait être : c'est un homme avisé et, **de ce fait**, il a réservé sa réponse. Il se construit un rapport de

<sup>85</sup> Pour ce type d'emploi de « *Etre de ...* », P. Le Goffic parle de « valeur proche de l'attribution » (1993 :216)

<sup>86</sup> D. Leeman (1995 : 60, note 11) précise la distinction qu'elle fait entre « propriété » et « état » : « *Kupferman* (1991) oppose « propriété » (prédicat stable, non événementiel, interne) et « état » (prédicat épisodique, événementiel, externe) ». Sur ce point, voir aussi B. Fradin (1980)

consécution qui n'est interprétable que si l'on peut établir une relation causale entre *en N* et le procès *P* de la proposition principale ».

Cette permanence du lien causal, quel que soit par ailleurs le contexte, fait d'ailleurs que cette construction antéposée ne peut jamais posséder une valeur simplement descriptive :

CD descriptive :

(59) *Homme politique de grande envergure, Max est né à Munich en 1947.*

(60) *\*En homme politique de grande envergure, Max est né à Munich en 1947.*

CD circonstancielle :

(61) *Homme politique de grande envergure, Max a su résoudre la crise qui agitait son pays.*

(62) *En homme politique de grande envergure, Max a su résoudre la crise qui agitait son pays.*

Pour terminer, il semble exclu que la construction détachée antéposée puisse prédiquer quelque chose d'une autre entité que le sujet de la principale :

(63) *\*En pharmacienne expérimentée<sub>i</sub>, il la<sub>i</sub> pria de le conseiller pour la prise d'un médicament*

(64) *\*En pharmacienne expérimentée<sub>i</sub>, il lui<sub>i</sub> demanda quel médicament acheter*

(65) *\*En pharmacienne expérimentée<sub>i</sub>, il la<sub>i</sub> regarda conseiller avec justesse son client*

(66) *\*En pharmacienne expérimentée<sub>i</sub>, il se fit conseiller par elle<sub>i</sub>*

#### **1.1.4. Conclusion. L'intégration syntaxique des GP<sub>en</sub> détachés frontaux à valeur adjectivale**

Tout au long de nos commentaires, nous avons souligné que divers indices syntaxiques et sémantiques traduisaient le caractère faiblement intégré des GP<sub>en</sub> examinées ci-dessus, GP<sub>en</sub> que nous avons rangés parmi les « Constructions détachées » (au sens défini par B. Combettes (1998)). Rappelons rapidement ces indices:

- Coordination fréquemment possible avec un adverbial *circonstant*
- Inaccessibilité à la négation
- Inaccessibilité à l'interrogation totale
- Apparition fréquente d'une valeur circonstancielle.

Ces structures fréquemment qualifiées de « périphériques » du fait de leur détachement *se rapprochent indéniablement du palier de moindre intégration syntaxique* que constituent les fonctions primaires (= les GP adverbiaux) et se situent par conséquent à la frontière entre compléments secondaires et primaires. Le caractère peu intégré de ces constituants détachés « brouille » les grandes distinctions syntaxiques traditionnellement ménagées par la grammaire.

## 1.2. GP<sub>en</sub> régis par un adjectif

Très nombreux sont les adjectifs susceptibles d'accepter, en position intraprédicative, un GP<sub>en</sub> pour complément. E. Spang-Hansen signale que le GP<sub>en</sub> constitue alors un

« complément qui marque le point de vue (...) : *en* relie un substantif à des adjectifs marquant l'abondance (ou le contraire) : riche, fertile, fécond, opulent, doué, pauvre (...) (ou) se rattache, avec la même valeur, à des mots marquant une idée d'excellence, de supériorité (ou le contraire) ou d'égalité : être supérieur en intelligence et en volonté » (1963, 222-223)

En revanche, il nous est apparu très clairement que les occurrences dans lesquelles figurerait un *GP<sub>en</sub> préfixé complément d'un adjectif (intraprédicatif)* s'avèrent extrêmement rares et douteuses... Nos requêtes effectuées sur le Web, Frantext et *Le Monde Diplomatique* ne nous ont permis de sélectionner qu'une seule occurrence pour laquelle il semble légitime de s'interroger si, en effet, le GP<sub>en</sub> est régi (ou non) par l'adjectif présent dans la prédication.

(67) *Le Fils Originel est universellement et spirituellement conscient de lui-même. En sagesse, il est pleinement égal au Père. (Web)*

Afin d'élargir quelque peu notre corpus, nous nous proposons d'examiner les exemples (construits) suivants qui nous semblent acceptables :

(68) *En intelligence, Marie était supérieure à toutes ses amies.*

(69) *En puissance, ce coureur s'est montré supérieur à ses concurrents*

(70) *En ruse et en expérience, Spartes s'est toujours montrée supérieure à Athènes*

Si l'on remplace dans ces phrases l'adjectif « supérieur(e) » par un autre qui ne s'accommode pas d'un complément introduit par *en* (« *Etre attentif \* en qqch* »), on constate qu'elles deviennent toutes inacceptables :

- (71) \* **En sagesse**, il est attentif au Père.  
 (72) \* **En intelligence**, Marie était attentive à toutes ses amies  
 (73) \* **En puissance**, ce coureur s'est montré attentif à ses concurrents  
 (74) \* **En ruse et en expérience**, Spartes s'est toujours montrée attentive à Athènes

Cette observation semble donc plaider pour un rattachement syntaxique à l'adjectif.

Force est par ailleurs de souligner que, dans un très grand nombre de cas, le détachement frontal du GP<sub>en</sub> entraîne la rupture totale du lien de dépendance avec la prédication principale. Illustrons ce point par quelques exemples :

- (75) Max paraissait peu doué **en escalade**.  
 (76) **En escalade**, Max paraissait peu doué.  
 (77) Marie est très forte **en tir à l'arc**  
 (78) **En tir à l'arc**, Marie est très forte  
 (79) Max est vraiment doué **en musique**  
 (80) **En musique**, Max est vraiment doué

En position intrapredicative liée, les GP<sub>en</sub> ci-dessus sont régis par une tête adjectivale. Mais qu'ils figurent en position préfixée et ce lien de rection cesse sur le champ. Le remplacement de l'adjectif initial par « *attentif* » ne pose d'ailleurs aucune difficulté cette fois :

- (81) **En escalade**, Max paraissait peu attentif.  
 (82) **En tir à l'arc**, Marie est très attentive  
 (83) **En musique**, Max est vraiment attentif

L'explication de cette différence avec les phrases examinées plus haut tient aux **caractéristiques lexicales propres au N régi par en**. En effet, les N « *escalade* », « *tir à l'arc* » et « *musique* » sont, de façon primaire ou secondaire, des N d'activité. Or la plupart de ces N d'activité, lorsqu'ils sont régis par *en* dans un GP<sub>en</sub> préfixé, constituent des introducteurs de cadres prototypiquement « **praxéologiques** » ( i.e. qui dénotent des domaines d'activité, de pratique : voir notre troisième partie). Par conséquent, lorsque l'interprétant rencontre un GP<sub>en</sub> préfixé dans lequel le N dénote une activité, il a systématiquement tendance à ouvrir un cadre plutôt qu'à établir un lien entre le GP et l'adjectif présent dans la prédication, lequel pourrait pourtant constituer son support recteur.

Nous n'irons pas plus avant dans l'examen de ce type de construction (GP<sub>en</sub> régis par un adjectif) qui nous paraît, une fois encore, extrêmement rare et fort sujette à caution. Cet

état de fait montre qu'entre la tête adjectivale du GA et son complément prépositionnel, la liaison est extrêmement cohésive.

## 2. Les compléments argumentaux

Avant toute chose, il convient de fixer le sens de certains termes. Nous considérerons désormais que :

*Un argument est* « un constituant nominal d'une relation prédicative qui sature une des positions syntaxiques définies par la structure du verbe. (sujet, objet) »

*Un actant*, « par distinction, désigne un participant au procès » (*niveau sémantique*) (F. Neveu, 2000c, 6)

*Un complément argumental*, enfin, est un complément (éventuellement prépositionnel) qui sature une position d'argument dans la structure argumentale du verbe. Par conséquent, un *actant* du verbe peut ou non occuper une position argumentale.

Dans la phrase :

(84) *Max tond sa pelouse avec un tracteur de jardin*

les *arguments* sont : « *Max* » et « *sa pelouse* » (« tondre » est un verbe divalent); les *actants* sont « *Max* », « *sa pelouse* », et « *un tracteur de jardin* » (la sémantique propre du verbe tondre appelle un trait spécifique : « *instrument de tonte* » qui peut être ou non explicite).

### 2.1. Entre « complément argumentaux<sup>87</sup> » et « circonstants » : une frontière difficile à tracer

La délimitation d'une frontière tranchée entre les « compléments argumentaux » et les « circonstants » entraîne inmanquablement difficultés et controverses. Loin de nous l'idée de reprendre ici cette question (« *problème maintes fois soulevé, jamais résolu* » déclare C. Guimier, 1996, 20) à nouveaux frais. Afin simplement d'illustrer de la manière la plus claire possible notre propos, nous évoquerons d'abord cursivement certaines des difficultés que soulèvent deux tests pourtant très couramment utilisés pour distinguer les compléments essentiels. [J. Cervoni (1991), P. Le Goffic (1996, 76 - 78), D. Leeman (1998, 13 – 32).] Puis, nous évoquerons trois propriétés syntaxiques et sémantiques retenues par A. Delaveau et par L. Melis, (deux sur trois figurent chez les deux auteurs), et qui nous paraissent pouvoir faire

partie des « tests » à envisager lorsqu'il s'agit de déterminer le degré d'intégration du complément. Enfin nous étudierons spécifiquement les GP<sub>en</sub> compléments des verbes répertoriés dans les tables du LADL, verbes appartenant tous à ce que J-P Boons, A. Guillet, C. Leclère (1976a) nomment un « *éventuel système de la conversion* ». En effet, ces compléments entrent dans des structures à prévisibilité forte ( ex : *(transformer + convertir + changer + ...) qqch en qqch*) qui toutes participent d'un même champ sémantique, « qui pourrait être décrit comme le passage pour un objet concret d'un état à un autre » (6). Ces compléments nous intéressent donc à un double titre : ils sont fortement appelés par le verbe (d'où la question de leur cohésion avec ce dernier) ; ils revêtent systématiquement la forme d'un GP « *en N* »

### 2.1.1. Examen de deux critères : mobilité et suppressibilité du complément

Deux des critères les plus utilisés dans les grammaires scolaires pour aider les élèves à identifier les compléments essentiels sont les tests de mobilité et de suppressibilité. Voici un extrait tiré d'une grammaire de collège (Mauffrey A. & alii, 1988) :

« Le complément d'objet direct (...) est un élément de la phrase minimale qui ne peut, le plus souvent, être ni déplacé ni supprimé » (61)

« Comme le complément d'objet direct, le complément d'objet indirect est un complément du verbe et il ne peut, le plus souvent, être supprimé ni déplacé. » (76)

a) **Le critère de mobilité** (les compléments essentiels sont considérés comme généralement non mobiles, les circonstants comme mobiles), est certainement le plus fragile des deux critères invoqués. Certes, il apparaît justifié lorsqu'il est appliqué aux GN compléments d'objet d'un verbe, car en ce cas la non-mobilité reflète le « *principe de visibilité des fonctions* » que rappelle A. Delaveau:

« Les constituants portent des marques de leur fonction qui rendent celle-ci visible : dans une langue comme le français, dite à ordre fixe, cela signifie que les groupes nominaux ont des places respectives identifiables (...) Ceci explique la place fixe du complément d'objet, alors que le sujet peut être inversé, parce qu'il est rendu visible par l'accord avec le verbe. Les groupes prépositionnels peuvent occuper des places variées, puisqu'ils ont une marque inhérente, la préposition (...) » (2001, 56)

---

<sup>87</sup> ou « essentiels » ou « sous-catégorisés »

Mais dès qu'il est appliqué aux COI – groupes prépositionnels – la manière dont ces derniers « répondent » est beaucoup plus aléatoire. Non mobiles dans certains cas :

(85) *Max pense à Marie / \*A Marie, Max pense.*

leur préfixation ne pose aucun problème dans d'autres où, pour des raisons d'ordre informationnel, le locuteur choisit de faire figurer en tête le complément :

(86) *J'ai donné une montre à Max*

(87) *A Max, j'ai donné une montre ; à Marie, des boucles d'oreilles.*

Par ailleurs, la mobilité qu'on accorde à l'inverse aux circonstanciels pose tout autant de problèmes. En effet, bon nombre de circonstanciels s'avèrent très peu mobiles. Ainsi J. Cervoni (1998, 111) fait-il remarquer que les circonstanciels de manière, contrairement aux spatio-temporels, « acceptent beaucoup moins facilement (l') antéposition ». Nous citerons le cas de certains adverbes de manière verbaux comme « *mortellement* » dans l'occurrence suivante :

(88) *La balle du chasseur a mortellement touché le promeneur.*

qui ne peut en aucun cas être préfixé :

(89) *\*Mortellement, la balle du chasseur a touché le promeneur.*

En outre, comme le souligne P. Le Goffic dans sa grammaire :

« (...) le caractère accessoire d'un complément initial détaché n'entraîne pas le caractère accessoire du même constituant lié au verbe » (1993, 77).

En effet, le déplacement en tête d'un circonstant bouleverse l'économie générale de l'énoncé. On comparera

(90) *Max a décidé de renvoyer cet élève en classe*

(91) *En classe, Max a décidé de renvoyer cet élève*

Dans le premier cas, le complément est attiré dans la sphère réactionnelle du verbe et a tendance à être interprété comme un locatif sémiématique (voir infra) ; dans le second énoncé, le complément constitue un adverbial « transpositionnel » (Voir L. Melis, infra) non régi, et dont la portée sémantique s'effectue sur la phrase entière.

En conclusion, mis à part certains cas où le test de mobilité reflète une propriété stable des compléments argumentaux (celui de la *visibilité* des fonctions : cas du COD), il est dans tous les autres cas non probant (du moins utilisé seul).

**b) Le critère de suppressibilité**, quant à lui, appelle aussi de nombreux commentaires. Ce critère est avant tout fondé sur le sentiment de complétude sémantique<sup>88</sup> : deux cas semblent essentiellement à envisager :

- la suppression du complément essentiel n'est pas possible car, sémantiquement, son absence est sentie comme une incomplétude qui rend la phrase agrammaticale :

(92) *Max attrape une truite* / \**Max attrape*

(93) *Max allume la lampe* / \**Max allume*

(94) *Max habite en France* / \**Max habite*

(95) *Max ressemble à Pierre* / \**Max ressemble*

- la suppression modifie profondément le sens du prédicat initial :

(96) *Max boit un verre d'eau* / *Max boit*

(97) *Max écrit une lettre* / *Max écrit*

Pourtant l'application de ce test fait surgir un bon nombre de difficultés. Outre le fait que les compléments indiscutablement *obligatoires* sont relativement rares (voir notre note précédente qui fait état des commentaires de J-P Boons, A. Guillet, C. Leclère (1976a)), l'existence même d'une *modification* du sens du prédicat liée à la suppression du complément est en certains cas sujette à désaccord selon les sujets (même experts). Ainsi D. Leeman dans son ouvrage (1998, 19 - 20) s'interroge-t-elle notamment sur des emplois comme *Elle a payé son manteau 5000 F.* (exemple repris du Bon Usage, 13<sup>e</sup> édition revue et refondue par A. Goosse, 1993) où le complément y est considéré comme essentiel). Ce complément est-il essentiel ? Du moins est-il suppressible : la phrase *Elle a payé son manteau* tient en effet

---

<sup>88</sup> J-P Boons, A. Guillet, C. Leclère (1976a) notent : « Une hypothèse naturelle est de considérer que les compléments les plus liés à un verbe sont ceux qui l'accompagnent toujours, c'est-à-dire qu'on ne peut omettre sans rendre la phrase inacceptable » (192) Après avoir examiné diverses difficultés que rencontre son application, ils concluent : « Toutes ces limitations, en plus du fait statistique que 2% environ des verbes ont des compléments obligatoires, empêchent d'utiliser l'obligatoirité comme seule propriété de choix de compléments prépositionnels » (194)

debout (comparer avec *Ce manteau coûte cinq mille francs* / \* *Ce manteau coûte*). Mais le sens du prédicat est-il *profondément* altéré par cette modification?

« D'un côté, on peut soutenir (...) que l'indication de la somme fait partie de la définition sémantique du verbe : si l'on paie qqch, on le paie nécessairement un certain prix, mais cette indication est facultative (comme d'ailleurs celle du vendeur ou du moyen de paiement : Elle l'a payé (cinq mille francs) (en liquide) (à la caissière)) – auquel cas cinq mille francs est non-essentiel. D'un autre côté, on peut admettre que le verbe n'a pas tout à fait le même sens : *Elle a payé son manteau* s'opposant par exemple à *Elle a volé son manteau*, mais *Elle a payé son manteau 5000 F* n'impliquant rien de tel, mettant plutôt l'accent sur la somme versée – auquel cas cinq mille francs est essentiel » (D. Leeman, 1998, 20)

Il nous semble qu'en tout état de cause il convient de « penser » la réaction d'un complément au test de suppressibilité en termes de **graduam** : entre les cas où la suppression est impossible (*Max a opté (\*E + pour la linguistique)*) et ceux où elle ne pose aucun problème (*Max et Marie se sont mariés (E + l'année dernière)*) existent toutes sortes de cas intermédiaires plus ou moins aisées à trancher. Par exemple, ceux où la suppression du complément entraîne une modification de sens évidente (*Le petit Max parle à Marie / Le petit Max parle*) ; ceux où on peut supposer que, pour diverses raisons, le complément peut être omis : ainsi L. Melis distingue-t-il une série de cas où le caractère suppressible du complément n'est pas incompatible avec un rôle d'argument :

« l'actant<sup>89</sup> est omissible mais il est suppléable grâce aux informations données par l'interaction du verbe et des autres actants : Mon voisin boit ; ce papier boit. » (1983, 195)

Autrement dit, comme l'indique P. Le Goffic, « Le critère de la suppressibilité (...) est souvent peu net, avec une réponse en « plus ou moins<sup>90</sup> » (1993, 77)

C'est à J. Cervoni<sup>91</sup> que nous emprunterons la conclusion de ce court développement sur deux des critères les plus traditionnellement utilisés pour tenter de distinguer les compléments essentiels des circonstanciés :

<sup>89</sup> Par actant, il faut entendre « argument » dans la terminologie que nous avons adoptée.

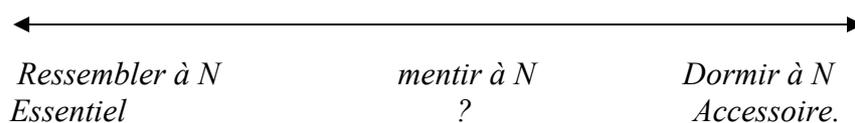
<sup>90</sup> L'auteur note aussi les difficultés auxquelles ce test conduit, et propose comme illustration l'exemple suivant « *Il mange du pain* » / « *Il mange* » : « Faut-il considérer l'objet de « *Il mange du pain* » comme accessoire, en raison de la possibilité de dire simplement « *il mange* » ? » (77)

<sup>91</sup> Signalons que cet auteur propose dans son ouvrage de conjointre les critères d'incomplétude et d'affinité sémantique (entre le verbe et le complément) afin d'affiner l'analyse : « Une définition [de la transitivité] qui

« (...) du point de vue de la cohésion, il n'existe pas de différence suffisamment nette entre la « transitivité indirecte » et « la circonstance » pour qu'apparaisse comme justifiée la vue dichotomique qu'impliquent ces deux termes. Si en effet il est vrai globalement que les compléments indirects sont plus étroitement liés à leur support dès qu'on cherche à établir une frontière entre les uns et les autres, les critères formels sont défailants ». (1998, 110)

Tout plaide par conséquent en faveur d'une conception plus *continuiste* du passage de la transitivité indirecte à la circonstance, et nous adhérons quant à nous entièrement à la conclusion de P. Le Goffic (1993, 77) :

« Il faut donc admettre le caractère relatif de l'opposition entre essentiel et accessoire : un complément est senti comme essentiel s'il est fortement lié au verbe ; (...) Il existe en fait dans le degré de liaison entre le verbe et un complément un continuum qu'on peut schématiser comme suit :



Le complément du verbe *mentir* a un statut intermédiaire :

« il n'est pas syntaxiquement nécessaire, mais il est très lié au verbe, auprès duquel sa présence a un caractère naturel et attendu en tant qu'il indique un des participants au procès. C'est donc un cas frontière »

### 2.1.2. Quatre tests pour déterminer le degré de dépendance réactionnelle entre un complément et le verbe

On vient de le voir, le passage de la « transitivité indirecte » à la « circonstance » relève d'un graduum ; ainsi, dans la zone intermédiaire entre ces deux pôles, il ne semble pas très facile – ni surtout très utile – de dire si le complément considéré est ou non « essentiel ». Pourtant, tout recours à des « tests » pour établir une distinction entre ces deux types de compléments n'est pas pour autant inopportun, beaucoup s'en faut. Simplement les réactions des compléments doivent être regardées essentiellement comme des indices : « Les critères

---

*conjoindrait explicitement l'idée d'affinité sémantique et l'idée d'incomplétude présenterait, selon nous, quelque avantage sur les définitions plus sommaires » (1998, 113)*

formels utilisés peuvent donc servir d'indice et non pas de critère d'identification.<sup>92</sup> » (L. Melis, 1983, 194) Lorsque ces réactions ne convergent pas de façon claire, c'est en général le signe que le complément constitue un « cas frontière »

Par conséquent, pour déterminer si un complément constitue ou non un complément essentiel, nous retiendrons quant à nous les critères suivants<sup>93</sup> :

### **Critères syntaxiques :**

**Critère A** : Remplacement du groupe verbal par « *le faire (aussi)* », « *en faire autant* », « *faire la même chose* » autorisant l'ajout d'un constituant distinct de celui employé dans la première phrase. Si ce remplacement + ajout n'est pas possible, on a affaire à un complément très intégré (A<sup>+</sup>) ; s'il est possible, le complément est peu intégré (A<sup>-</sup>).

(98) *Max ressemble à son père et Marie \*en fait autant à sa mère* » (A<sup>+</sup> : GP complément sous catégorisé)

(99) *Max prépare sa thèse de linguistique à Paris et Marie en fait autant à Strasbourg* (A<sup>-</sup> : GP complément peu intégré)

**Critère B** : « *Prévisibilité* » constructionnelle et distributionnelle (Melis, 1983, 26-27). A relier au test de suppressibilité. Si la construction et éventuellement la distribution du complément sont prévisibles, alors le complément est sous-catégorisé par le verbe. (B<sup>+</sup>)

### **Critère sémantique :**

**Critère C** : Variation du matériau sémantique et « co-détermination de sens » (L. Melis, 1983, 27). Si la variation lexicale du terme postprépositionnel entraîne une modification notable du sens du lexème verbal, alors le complément est intégré (C<sup>+</sup>)

**Le critère A** est évoqué par L. Melis (voir supra, note) et A. Delaveau :

<sup>92</sup> L. Melis retient en particulier deux traits de type formel auquel il faut attacher « une importance particulière » :

- *l'absorption des actants autres que le sujet par le pro-verbe « le faire »*
- *la nécessité de rendre un actant présent sous la forme d'un pronom dans une structure disloquée (« La maison, je l'ai achetée »)*

<sup>93</sup> Le critère de mobilité n'est pas retenu ici, même s'il demeure parfaitement opératoire, nous semble-t-il, pour déterminer le caractère de complément essentiel (ou non) d'un GN : en effet, nous avons indiqué que le principe de visibilité nécessite, pour un COD, qu'il suive le verbe. La place à tester est alors la position préverbale (frontale, en particulier). A. Delaveau, dans son ouvrage cité (2001, 142 – 146) le range parmi ses tests destinés à distinguer les « compléments » (sous-catégorisés) des « modificateurs ».

« Le remplacement du groupe verbal par *le faire (aussi), en faire autant, faire la même chose* est tel que, si ce remplacement autorise l'ajout d'un constituant distinct de celui employé dans la première phrase, alors celui de la première phrase est un modifieur. » (2001, 142).

Ce test s'appuie notamment sur la pro-forme verbale complexe « *le faire* », laquelle selon Riegel, (1994, 193) « fonctionne comme l'équivalent syntaxique d'un groupe verbal <sup>94</sup> ». Il en va de même pour les autres pro-formes proposées par A. Delaveau. Illustrons ce point par quelques exemples. Soient les phrases :

(100) *Max a lu un journal hier*

(101) *Max a donné une rose à Marie*

(102) *Elle partageait ses bonbons avec ses copines.*

Appliquons le test :

(103) \**Max a lu **un journal** hier et Paul (l'a fait aussi + en a fait autant + a fait la même chose) un livre* (ajout impossible : « un journal » est un complément argumental)

(104) *Max a lu un journal **hier** et Paul (l'a fait aussi + en a fait autant + a fait la même chose) aujourd'hui* (ajout possible : « hier » est un modifieur (= circonstant))

(105) \**Max a donné **une rose** à Marie et Paul (l'a fait aussi + en a fait autant + a fait la même chose) une tulipe*

(106) \**Max a donné une rose à **Marie** et Paul (l'a fait aussi + en a fait autant + a fait la même chose) à Caroline*

(107) \**Elle partageait **ses bonbons** avec ses copines et il ( le faisait aussi + en faisait autant + faisait la même chose) ses chewing-gums*

(108) *Elle partageait ses bonbons **avec ses copines** et il ( ? ? le faisait aussi + en faisait autant + faisait la même chose) avec ses frères*

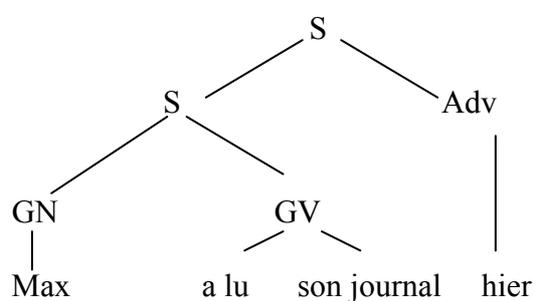
Seuls l'adverbe « *hier* » et le GP « *avec ses copines* » peuvent être regardés comme des circonstants. La pertinence de ce test s'explique comme suit : si l'on considère - ainsi que le montre A. Delaveau - que les compléments essentiels (ou « sous-catégorisés ») ont comme caractéristique d'être dominés par le GV, tandis que les circonstants ( les « *modifieurs* », ou « *adjoints* ») sont sous le nœud « S » (voir figure suivante), on comprend que la pro-forme verbale « *le faire* », capable de reprendre un GV, « *absorbe* » comme le déclare Melis (1983, 194) nécessairement l'actant complément, mais non le circonstant qui peut donc réapparaître -

<sup>94</sup> De même, C. Tellier écrit : « L'expression *en faire autant* a la particularité de remplacer obligatoirement le verbe et ses compléments sélectionnés » (1995, 75).

moyennant quelques modifications lexicales - dans une autre proposition coordonnée, sans dommage pour la grammaticalité de la phrase.



(A. Delaveau, 2001, 59)



On notera pour finir que J-P Boons, A. Guillet, C. Leclère considèrent ce test comme peu utile dans la mesure où il est reproductible uniquement dans les cas de figure « où l'intuition immédiate est suffisante » (1976a, 192). Sans entrer dans le détail de leur argumentation, il nous paraît cependant (*i*) qu'il est déjà fort appréciable de disposer, dans les cas nets, d'un test robuste qui permette précisément de ne pas en rester à l'intuition (*ii*) que les jugements d'acceptabilité proposés par J-P Boons, A. Guillet & C. Leclère comme mettant en question l'efficacité du test ne nous semblent pas toujours convaincants. Ainsi les auteurs argumentent-ils de l'acceptabilité suivante pour contester la validité du test :

« On constate cependant que certains compléments obligatoires ne fournissent pas le degré d'inacceptabilité attendu :

(109) *Jean a opté (\*E + pour des chaussettes rouges) et Marie l'a fait (\*E + pour des vertes) » (1976a, 200)*

Or, précisément, il ne nous semble pas que la phrase : « *Jean a opté pour des chaussettes rouges et Marie l'a fait pour des vertes* » soit acceptable...

**Le critère B** (« *Prévisibilité* » constructionnelle et distributionnelle ) est lié à la sous-catégorisation du complément par le verbe. En effet, comme l'écrit A. Delaveau, « un verbe détermine le nombre et la catégorie de ses compléments » (2001, 45). C'est, nous semble-t-il, le même point que signale L. Melis à travers cette notion de « prévisibilité » que nous reprenons pour étiqueter ce critère B :

« La prévisibilité peut être définie comme la relation qui existe du verbe à l'actant ; elle se situe sur deux plans distincts, celui de la construction et celui de la sélection. » (1983, 26-27)

Par « construction », l'auteur entend que « pour un verbe donné, dans une interprétation et un emploi particuliers, la construction des actants est définie » ; et par « sélection », que « pour ce verbe, dans cet emploi, la classe des termes pouvant fonctionner comme actants, et dans certains cas la liste des termes, est définie » (*Ibid.*). En d'autres termes, un verbe - dans une interprétation donnée - « appelle » un ou deux compléments dont il détermine les propriétés constructionnelle et distributionnelle. Par exemple :

*donner [GN] [à GN]*

*prendre [GN] [à GN]*

*manger [GN]*

*dormir*

(A. Delaveau, 2001, 45)

Il est par conséquent possible d'apprécier le degré de « *prévisibilité* » du complément afin de déterminer son caractère sous-catégorisé (par le verbe) ou non. C'est du moins le point de vue de A. Delaveau qui signale cette caractéristique parmi les cinq propriétés permettant à ses yeux de distinguer un complément sous-catégorisé d'un modifieur :

« La sous-catégorisation est la propriété qu'a un verbe de définir la forme d'un complément, qui est **prévisible**, alors que la forme d'un modifieur ne dépend pas d'un terme qui le sous-catégorise » (2001, 142)

En ce qui concerne les compléments prépositionnels régis par *en*, nous disposons désormais des listes établies par le LADL (voir *infra*) : celles-ci permettent de déterminer à quelle *table* appartient tel ou tel verbe, et par conséquent quelles sont les propriétés constructionnelle et catégorielle du complément qu'il appelle.

**Critère C :** A la prévisibilité correspond en retour la « *co-détermination de sens* » : d'où notre test C. « La co-détermination de sens est la relation qui existe de l'actant au verbe » (L. Melis , 1983, 27). Cette co-détermination peut être mise en valeur par la variation lexicale du complément qui permet de faire apparaître des variations dans l'interprétation du lexème verbal. Ainsi l'auteur évoque-t-il le cas du verbe *aller* pour lequel la variation du matériau apparaissant en position de complément argumental déclenche des changements d'interprétations notables.

« Ainsi, l'élément de déplacement dans l'espace est altéré, voire même remplacé par celui de déplacement dans le temps ou dans le domaine des idées dans les phrases suivantes où *aller* apparaît dans un emploi que la tradition lexicographique qualifierait de figuré.

(110) *Ainsi parlent les profs qui vont de conséquences en conséquences (Saint-Exupéry, ILF)*

(111) *Ce pays tourmenté par la guerre va vers la catastrophe démographique*

(112) *Le malade alla jusqu'à haïr le temps* » (1983, 21)

Ces variations dans l'interprétation du verbe, i.e. cette co-détermination du sens du lexème verbal par l'un de ses arguments, montrent que « les actants présumés déterminent, au moins partiellement, l'interprétation du verbe » (*Ibid.*, 22).

### 2.1.3. Compléments « en N » et tables du LADL

Nous nous proposons maintenant d'examiner le degré d'intégration d'un certain nombre de compléments GP<sub>en</sub> régis par des verbes répertoriés dans les tables proposées par le LADL<sup>95</sup>. Nous avons précisé plus haut que ces tables revêtaient un net intérêt à nos yeux puisqu'elles regroupent les verbes dont la **construction** admet, de manière obligatoire ou facultative, un complément de type *en N*. Cette forte prévisibilité du GP amène par conséquent à (i) nous interroger sur le degré de rection verbe-complément (ii) à examiner si ce type de complément peut apparaître en position détachée frontale, et sous quelle(s) condition(s).

<sup>95</sup> Boons, J-P, A. Guillet, C. Leclere, (1976a) *La structure des phrases simples en français*. Constructions intransitives. Genève-Paris, Droz ; (1976b) *La structure des phrases simples en français*. Constructions transitives. Paris VII, LADL. )

Quelques mots des différentes tables concernées. La **Table 35 R** répertoriée dans (1976a) et définie par la construction **N<sub>0</sub> V en N<sub>1</sub>**, regroupe les *emplois verbaux intransitifs* suivants : « (*se confondre + consister + croire + dégénérer + éclater + exploser + fondre + se pourvoir + se répandre voler*) en N. » (Voir 1976a, 343-349). Les tables **32 A**, **32 CV**, **32 PL**, **38 PL** et **38 R** répertoriées dans (1976b) regroupent des *classes de verbes à objet direct suivis (ou non) d'un second complément*. Ces tables se définissent respectivement par les constructions :

N<sub>0</sub> V N<sub>1</sub> (E + en N) (E + Loc N). (*Paul bâtit une maison en briques*)

N<sub>0</sub> V N<sub>1</sub> (E + en V - n) (*Jean caramélise le sucre en un caramel*)

N<sub>0</sub> V N<sub>1</sub><sup>plur. obl.</sup> (*Paul amasse des cailloux en tas*)

N<sub>0</sub> V N<sub>1</sub> en N<sub>2</sub><sup>plur. obl.</sup> (*Paul débite le pain en morceaux*)

N<sub>0</sub> V N<sub>1</sub> en N<sub>2</sub><sup>96</sup> (*Luc a métamorphosé Max en grenouille*)

Dans (1976b), les auteurs – à propos de ces diverses tables - évoquent l'ébauche d'un « éventuel « système de la conversion » » dont les compléments « en N » constitueraient une des pièces maîtresses.

« L'élément formel fondamental caractéristique de cette notion est le complément prépositionnel *en N<sub>2</sub>* tel qu'on peut le reconnaître dans :  
*L'alchimiste a (changé + métamorphosé + converti + etc.) le plomb en or* »  
(*Ibid.*, 6)

Dans le corpus examiné ci-dessous, et qui pour une part illustre ces constructions, nous utiliserons les tests cités précédemment auxquels nous ajouterons le test de suppressibilité (D). Rappelons que le **Critère A** consiste à remplacer le groupe verbal par « *le faire (aussi)* », « *en faire autant* », « *faire la même chose* » ; le **Critère B** (*prévisibilité*) à déterminer si la construction du complément est prévisible ; le **Critère C** (*co-détermination de sens*) à déterminer si la variation lexicale du terme postprépositionnel entraîne une modification notable du sens du lexème verbal. Chaque fois que le critère ira **dans le sens d'un complément intégré**, nous affecterons la lettre désignant ce critère du **coefficient** « + » ; en cas contraire, nous emploierons le coefficient « - » .

**(a) Le rocher vole en éclats**

A<sup>+</sup> : \* *et le vase (le fait aussi + en fait autant + fait la même chose) en morceaux.*

<sup>96</sup> Il s'agit ici d'une sous-classe parmi les « constructions exceptionnelles à divers titres » (*Ibid.*, 60) que regroupe la table (résiduelle) 38R.

B<sup>+</sup> : N<sub>0</sub> V en N<sub>1</sub>.

C<sup>+</sup> : *Le rocher vola dans les airs* (codétermination)

D<sup>+</sup> : \**Le rocher vole*

**(b) Paul bâtit une maison en briques**

A<sup>+</sup> : \* *et Max (le fait aussi + en fait autant + fait la même chose) en pierres.*

B<sup>+</sup> : N<sub>0</sub> V N<sub>1</sub> **apparition** (E + en N<sub>2</sub>) (E + Loc N).

C<sup>-</sup> : *Paul bâtit une maison (en rêve + sur le rocher + ...)*

D<sup>-</sup> : *Paul bâtit une maison*

**(c) Jean caramélise le sucre en un caramel**

A<sup>+</sup> : \* *et Max (le fait aussi + en fait autant + fait la même chose) en un chocolat.*

B<sup>+</sup> : N<sub>0</sub> V N<sub>1</sub> (E + en V – n)

C<sup>-</sup> : aucune variation possible

D<sup>-</sup> : *Jean caramélise le sucre*

**(d) Paul amasse des cailloux en tas**

A<sup>+</sup> : \* *et Max (le fait aussi + en fait autant + fait la même chose) en monticules.*

B<sup>+</sup> : N<sub>0</sub> V N<sub>1</sub> plur. obl. (E + en N<sub>2</sub>)

C<sup>-</sup> : *Paul amasse des cailloux (avec adresse + sur la plage + ...)*

D<sup>-</sup> : *Paul amasse des cailloux*

**(e) Paul débite le pain en morceaux**

A<sup>+</sup> : \* *et Max (le fait aussi + en fait autant + fait la même chose) en tranches*

B<sup>+</sup> : N<sub>0</sub> V N<sub>1</sub> en N<sub>2</sub> plur. obl.

C<sup>-</sup> : *Paul débite le pain (avec indifférence + sur la table + ...).*

D<sup>-</sup> : *Paul débite le pain*

**(f) Ils voulaient changer le plomb en or<sup>97</sup>**

A<sup>+</sup> : \* *et elle (l'a aussi fait + en a fait autant + a fait la même chose) en argent*

B<sup>+</sup> : N<sub>0</sub> V N<sub>1</sub> en N<sub>2</sub>

C<sup>+</sup> : « *Ils voulaient changer le plomb contre de l'or* ». Variation de sens :  
Changer qqch contre qqch = « troquer »

D<sup>+</sup> : \* *Ils voulaient changer le plomb*

**(g) Jean décore sa chambre en boudoir Louis XV**

A<sup>+</sup> : \* *et Marie (le fait aussi + en fait autant + fait la même chose) en salon Empire*

B<sup>+</sup> : N<sub>0</sub> V N<sub>1</sub> en N<sub>2</sub>

C<sup>-</sup> : *Jean décore sa chambre (contre l'avis de sa mère + pour faire plaisir à Marie + ...)*

D<sup>-</sup> : *Jean décore sa chambre*

Adverbiaux circonstants :

<sup>97</sup> Exemple emprunté à A. Delaveau, 2001, 142 – 146.



(j) *Max a fui en Italie*

$A^- B^- C^+ D^-$

(k) *Max a soutenu sa thèse en Espagne*

$A^- B^- C^- D^-$

On relèvera que, dans la terminologie de L. Melis, les compléments *en France* et *en Italie* constituent des circonstants du nœud actantiel, *locatifs sémiématiques*. Autrement dit, ce sont des circonstants mais qui demeurent encore très liés au « nœud actantiel » : plus intégrés que les circonstants propositionnels (comparer avec *Max a soutenu sa thèse en Espagne*), ils le sont moins que les compléments argumentaux (« actants » chez L. Melis).

Pour conclure, il apparaît que, nonobstant le caractère continu du degré de liaison entre verbe et complément, et l'impossibilité de déterminer au moyen de tests une frontière **tranchée** entre compléments « essentiels » et compléments « accessoires », il demeure absolument nécessaire de tester certaines propriétés des compléments afin de les situer sur un graduum d'intégration. Nous avons ainsi repris ci-dessus quelques-uns des tests cités par L. Melis et / ou A. Delaveau :

- emploi de pro-formes verbales (L. Melis & A. Delaveau)
- prévisibilité (L. Melis & A. Delaveau)
- variation du matériau sémantique et « *co-détermination de sens* » (L. Melis)
- suppressibilité (liée à la propriété précédente) (L. Melis & A. Delaveau)

L'usage de ces tests permet d'établir et de classer le degré d'intégration des compléments. Pour les constructions répertoriées dans les tables du LADL, il apparaît que les GP<sub>en</sub> compléments entretiennent des relations de plus ou moins grande cohésion avec le verbe, et l'on notera que pour une occurrence comme *Ils voulaient changer le plomb en or*, A. Delaveau classe précisément le GP « *en or* » parmi les compléments sous-catégorisés du verbe.

Nous allons simplement nous demander si ces compléments peuvent apparaître en position frontale et si oui, sous quelles conditions.

### **La position détachée frontale<sup>98</sup> :**

(113) \* *En éclats, le rocher vole*

(114) \* *En briques, Paul bâtit une maison.*

<sup>98</sup> Dans le corpus qui suit, nous n'avons pas conservé les GP<sub>en</sub> qui sont nettement classifiables parmi les circonstants du nœud ou les propositionnels. Nous examinerons ces catégories plus loin.

Mais : *En briques, Paul te bâtit une maison en deux temps trois mouvements !*

(115) \* *En un caramel, Jean caramélise le sucre.*

Mais : *?En un onctueux caramel, Max caramélisa tout le sucre qui restait dans ses placards.*

(116) \* *En tas, Paul amasse des cailloux.*

Mais : *En petits tas serrés, Paul amassait de superbes cailloux qu'il avait réunis sur le sable.*

(117) \* *En morceaux, Paul débite le pain .*

Mais : *En petits morceaux réguliers, Paul débite avec précaution le merveilleux pain qu'il a lui-même pétri et cuit*

(118) \* *En or, ils voulaient changer le plomb.*

(119) \* *En boudoir Louis XV, Jean décore sa chambre.*

Mais : *?En un superbe boudoir Louis XV, Jean avait, sa vie durant, amoureusement décoré la chambre qu'il occupait chez ses parents.*

(120) \* *En Espagne, Max est allé.*

Mais : *En Espagne, Max y est allé.*

En premier lieu, il apparaît très clairement que la position détachée frontale [sans reprise par un clitique dans la relation prédicative] pose systématiquement problème dans tous les cas. Néanmoins, elle semble parfois possible sous réserve d'ajout de déterminations supplémentaires. L'explication de ce phénomène tient, selon J-J. Franckel et D. Paillard, au fait que « *Chaque verbe a un scénario qui lui est propre* » (1999, 284). La possibilité pour un GP complément de figurer en position détachée est directement liée au rôle qu'il joue dans le « *scénario*<sup>99</sup> » du verbe. Plus le GP est étroitement associé au scénario, moins il est mobile. Ainsi « le blocage de l'antéposition est lié au cas où *X R Y* redéploie le scénario du verbe, et, à ce titre *R Y* ne peut pas en être dissocié » (*Ibid.*, 284) Mais l'ajout de déterminations supplémentaires peut rendre l'antéposition possible du fait qu'elles « tendent à dissocier le scénario du verbe du Sprep. » (*Ibid.*, 285). Quel est alors le degré de dépendance du constituant détaché vis-à-vis de la prédication principale ?

Observons la réaction des énoncés avec détachement frontal à la négation et à l'interrogation totale :

---

<sup>99</sup> On songe au « **petit drame** » de L. Tesnières (1959) : « Le nœud verbal, que l'on trouve au centre de la plupart de nos langues européennes (...) exprime tout un petit drame. Comme un drame en effet, il comporte obligatoirement un procès, et le plus souvent des acteurs et des circonstances. Transposé du plan de la réalité dramatique sur celui de la syntaxe structurale, le procès, les acteurs et les circonstances deviennent respectivement le verbe, les actants et les circonstants » (102)

- (121) *En briques, Paul **ne** te bâtit **pas** une maison en deux temps trois mouvements, mais assez vite tout de même !*
- (122) *En briques, Paul te bâtit-**il** une maison en deux temps trois mouvements ?*
- (123) \* *En un onctueux caramel, Max **ne** caramélisa **pas** tout le sucre qui lui restait dans ses placards mais presque...*
- (124) \* *En un onctueux caramel, Max caramélisa-**t-il** tout le sucre qui lui restait dans ses placards ?*
- (125) \* *En petits tas serrés, Paul **n'**amasse **pas** de larges cailloux sur le sable mais de petites assiettes.*
- (126) \* *En petits tas serrés, Paul amasse-**t-il** de larges cailloux sur le sable ou bien de petites assiettes ?*
- (127) \* *En petits morceaux réguliers, Paul **ne** débite **pas** avec précaution ce merveilleux pain qu'il a lui-même pétri et cuit mais un infâme biscuit*
- (128) \* *En petits morceaux réguliers, Paul débite-**t-il** avec précaution ce merveilleux pain qu'il a lui-même pétri et cuit ou bien un infâme biscuit*
- (129) \* *En un superbe boudoir Louis XV, Jean n'avait pas, sa vie durant, amoureuxment décoré la chambre qu'il occupait chez ses parents.*
- (130) \* *En un superbe boudoir Louis XV, Jean avait-il, sa vie durant, amoureuxment décoré la chambre qu'il occupait chez ses parents ?*
- (131) *En Espagne, Max **n'** y est **pas** allé.*
- (132) *En Espagne, Max y est-**il** allé ?*

Les cas d'inacceptabilité signalent que le complément, en cas de négation ou d'interrogation, doit *nécessairement* tomber sous la portée de ces dernières : constat qui met par conséquent en relief le fort degré de dépendance qu'entretient encore le constituant vis-à-vis du verbe. Les deux premières phrases ont, à cet égard, un statut nettement à part : leur acceptabilité tient probablement à ce que le constituant antéposé « en briques » joue, dans cette position, le rôle d'une construction de type appositif. Le GP<sub>en</sub> n'est plus senti comme un complément régi par le verbe mais comme une prédication seconde qui porte sur le nom « maison ».

Par conséquent, les compléments *en N* régis par les verbes répertoriés par les tables du LADL se montrent globalement très peu enclins à figurer en position antéposée.

Avant de nous tourner désormais vers les circonstants, il nous faut dire quelques mots des constructions « locatives ».

## 2.2. Locatifs essentiels et accessoires.

Les termes « locatifs essentiels » et « locatifs accessoires » sont empruntés à P. Le Goffic (1993, § 146, § 200 et § 264.)<sup>100</sup> Examinons les occurrences suivantes :

(133) *Max est en colère*

(134) *La voiture a été retrouvée en piteux état*<sup>101</sup>

(135) a) *Paul est sorti en rage*    b) *Paul est sorti rageusement*

(136) *Max est sorti en (larmes + sueur + pleine déprime + ...)*

(137) *Je te sens en forme*

(138) *On dit Paul en piteux état*

(139) *On l'a retrouvé en pleurs.*

(140) *On les a choisies en vrac*

Dans les quatre dernières occurrences, le GP<sub>en</sub> constitue un locatif de **l'objet** : essentiel en (137) (138), accessoire en (139) (140). En (133), le GP<sub>en</sub> est un locatif essentiel du **sujet**, en (134), un locatif accessoire (du sujet). Les occurrences (135) et (136) illustrent le statut ambigu que peut revêtir un GP<sub>en</sub> dans certaines constructions : locatif accessoire ou circonstant ? P. Le Goffic souligne plusieurs fois la difficulté à trancher entre ces deux types de fonction (1993, 365) ; il propose cependant de distinguer nettement le circonstant de manière dans

(141) *Paul est parti joyusement* (portée directe sur le verbe, indirecte sur le sujet)<sup>102</sup>

de l'attribut accessoire dans

(142) *Paul est parti joyeux.*

Cependant, la frontière est moins nette dans le cas des GP<sub>en</sub> (cf. (135)). Nous considérerons quant à nous que l'on a affaire plutôt à un locatif du sujet dans (135a) *Paul est sorti en rage* et dans (136) *Max est sorti en (larmes + sueur + pleine déprime + ...)*<sup>103</sup>. En revanche,

<sup>100</sup> § 146 et sq (locatifs essentiels du sujet), § 200 (locatifs essentiels de l'objet), § 264 (localisation accessoire).

<sup>101</sup> Voir P. Le Goffic, 1993, § 264 : « La voiture a été retrouvée sans plaque d'immatriculation »

<sup>102</sup> Il s'agit d'un *complément d'attitude* dans la classification de L. Melis (1983) – cf infra -, ou encore d'un *adverbe de manière orienté sujet* dans la classification de C. Molinier et F. Levrier (2000)

<sup>103</sup> On ne dispose pas dans ces cas de formes correspondantes parmi les adverbes en -ment.

« *rageusement* » est un complément de manière (complément d'attitude (L. Melis, 1983) dans (135b).

### Détachement frontal :

- (143) \**En colère*, Max est [mais : « *En colère*, Max l'est »]  
 (144) *En piteux état*, la voiture a été retrouvée sur le bord de l'autoroute  
 (145) a) *En rage*, Paul est sorti    b) *Rageusement*, Paul est sorti  
 (146) *En (larmes + sueur + pleine déprime + ...)*, Max est sorti  
 (147) ?\**En forme*, je te sens  
 (148) \**En piteux état*, on dit Paul  
 (149) ?\* *En pleurs*, on l'a retrouvé.  
 (150) ?\* *En vrac*, on les a choisies

Chaque fois que le GP<sub>en</sub> accepte d'être détaché en tête, il assure une fonction de **construction détachée**<sup>104</sup> (cf (144), (145a) et (146)). Les anciens locatifs de l'objet de notre corpus, eux, ne peuvent être antéposés ; dans les cas où cette antéposition est possible :

- (151)            *Nous avons quittée Marie en pleurs*<sup>105</sup>  
 (152)            *En pleurs*, nous avons quitté Marie.

le GP est systématiquement absorbé dans la sphère réactionnelle du sujet et assure un rôle de construction détachée.

Pour conclure, il apparaît clairement que l'antéposition d'un constituant lui interdit de jouer un rôle de locatif (essentiel ou accessoire) du sujet ou de l'objet de la prédication principale.

### 3. Conclusion

L'impossibilité quasi-systématique pour un complément argumental – ou un complément très régi par le verbe - de figurer en position détachée frontale montre, par contraste, le caractère nettement plus « lâche » de la relation qui lie les constructions appositives au constituant intraprédicatif (généralement, le sujet) auquel elle sont incidentes.

<sup>104</sup> Comme le note P. Le Goffic, « (...) le détachement brise la relation entre l'adjectif et le verbe (relation nécessaire pour qu'il y ait attribut) ; l'adjectif n'est plus en relation qu'avec le nom auquel il se rapporte (...) C'est un complément secondaire (détaché).» (1993 : 361)

Ces constructions, fréquemment antéposées, ne peuvent relever uniquement d'une analyse en terme de rection (voir A. Berrendonner, 2002 ; M.J. Béguelin, 2002 ; F. Neveu, 2000b). Certes, les faits incidentiels qui les caractérisent ainsi que leur absence d'autonomie référentielle plaident pour une approche micro-syntaxique de ces structures : telle est « l'entrée » que nous avons privilégiée dans ce chapitre. Mais on ne peut s'en tenir là : les constructions appositives (frontales en particulier) ressortissent aussi au niveau d'analyse propre à la macrosyntaxe comme le montre notamment B. Combettes (1998, 2000) :

« La CD apparaît ainsi (...) comme un constituant dont le fonctionnement dépend autant, sinon plus, de contraintes textuelles, de facteurs discursifs, que de caractéristiques purement syntaxiques » (B. Combettes, 1998, 39)

Ce double fonctionnement – micro- et macro-syntaxique - des constructions détachées (« appositives ») rend par conséquent bien moins nette la distinction traditionnelle entre niveau secondaire et niveau primaire, sans la remettre en cause cependant. A cet égard, le cas des constructions du type *En femme d'affaires avisée, Marie a renoncé à cette entreprise périlleuse* est intéressant. Elles partagent en effet de nombreux traits avec les appositions (voir F. Neveu, 2000b, 120-121) – et notamment le fait de constituer un

« apport dont le fonctionnement syntacticosémantique est régi par un mécanisme d'incidence exercé en direction du support, et confirmé par des faits rectionnels (accord en nombre, voire en genre) » (*Ibid.*)

Mais leur valeur circonstancielle apparaît comme fixe et systématique : en cela elles se démarquent nettement des autres constructions de type appositif susceptibles

« d'activer des valeurs circonstancielle aléatoires, variables selon (leur) nature et (leur) positionnement dans l'énoncé, mais non intégrées et construites par le micro comme par le macrocontexte » (*Ibid.*)

Nous dirons par conséquent que ces structures (*En femme d'affaires avisée, Marie...*) se caractérisent comme les plus « adverbiales » des constructions de type appositif que nous avons étudiées.

---

<sup>105</sup> On notera que cette phrase est ambiguë : le GP peut en effet être un locatif de l'objet (« *Marie était en pleurs quand nous l'avons quittée* ») ou du sujet (= Nous étions en pleurs quand nous avons quitté Marie).

## Chapitre 2. Une première catégorie de circonstants : « les circonstants du nœud actantiel »

Les circonstants du nœud actantiel, selon L. Melis (1983), *caractérisent*<sup>106</sup> certains traits sélectionnés par des éléments particuliers de la phrase (à savoir le verbe et ses arguments) : ils « sont sélectionnés par le verbe comme élément lexical spécifique ou par le verbe et ses actants<sup>107</sup> » (*Ibid.*, 29). L'auteur distingue quatre sortes de compléments du nœud actantiel :

### 1. Les compléments d'attitude

#### 1.1. Présentation

La présence de la **propriété « C »** (= « **contrôle** ») dans la structure verbale conditionne l'apparition d'un complément d'attitude dans la phrase. Cette propriété « C » « signifie qu'un des actants, qui sera le sujet de la voix active, exerce par rapport au procès un pouvoir d'initiative et de contrôle » (1983, 55). Le complément d'attitude caractérise la relation entretenue par cette instance de contrôle avec le procès.

Test (non spécifique cependant) : possibilité d'utiliser la construction : « *X a fait cela + adverbial* » (34)

(1) *Max range soigneusement ses chaussures dans l'armoire*

= (*Max est soigneux*) (*Max a fait cela soigneusement*)

---

<sup>106</sup> « Les compléments du nœud actantiel partagent en effet avec les compléments propositionnels la propriété d'être intégrés au contenu ; mais, ils s'opposent à ces derniers parce qu'ils sont caractérisants et qu'ils sont sélectionnés par des propriétés particulières, alors que les compléments propositionnels – tout comme les compléments transpositionnels – contractent une relation globale avec le reste de la phrase. » (187)

<sup>107</sup> Rappelons-le, L. Melis emploie le terme *d'actant* pour désigner ce que nous nommons les *arguments* du verbe.

Si l'on s'en tient aux adverbes en –ment, les compléments d'attitude sont **très proches des adverbes de manière sujet** (voir C. Molinier & F. Levrier, 2000<sup>108</sup>), mais en réalité, L. Melis est beaucoup plus accueillant puisque:

- il accepte aussi certains adverbes exclus dans la classification de C. Molinier & F. Levrier ( par exemple, *(in)volontairement* » (\**Max est (in)volontaire*), adverbes de manière verbaux pour C. Molinier & F. Levrier)

(2) *Gaston touche volontairement le bras de Henriette.* (L. Melis, 1983, 37)

- Il ouvre (d'où l'intérêt de son travail) sa classification aux groupes prépositionnels :

(3) *Il dispersa la foule avec brutalité.*

(4) *Elle le reçut avec l'attention craintive des débutantes*

(5) *Ils se saluèrent sans regret (Ibid, 34)*

## 1.2. La position détachée en tête de phrase

Dans un paragraphe consacré à « l'accessibilité des compléments à la négation et à l'interrogation », l'auteur envisage le détachement d'un complément d'attitude en tête de phrase (*Ibid.*, 106) :

(6) *Soigneusement, Pierre ne peint pas le mur au rouleau, mais à la brosse*

(7) *Soigneusement, Pierre ne peint pas le mur rapidement*

(8) *Soigneusement, Pierre ne peint pas le mur partiellement*<sup>109</sup>

Son propos consiste à montrer que le complément d'attitude échappe ainsi à la portée de la négation alors que c'est préférentiellement sur lui (*versus* sur les autres types de compléments du nœud actantiel) que cette portée s'exerce en position intrapredicative liée.

« Cette antéposition a toutefois pour effet de situer le complément d'attitude comme un commentaire du locuteur en dehors de l'énoncé communiqué (...) Dans tous les cas, l'antéposition se fait plus facilement pour certains termes que pour d'autres. Les compléments antéposés changent de catégorie : s'ils expriment un jugement, ils seront des compléments de phrase évaluatifs (...) » (*Ibid.*).

<sup>108</sup> Les adverbes de manière orientés vers le sujet = « Ces adverbes sont inacceptables en position détachée en tête de phrase négative, peuvent être extraits dans C'est ...que et autorisent pour toute phrase à sujet humain où ils figurent l'association à une phrase prédicative dans laquelle l'adjectif radical qualifie ce même sujet humain. Anxieusement dans l'exemple suivant appartient à cette classe :Max regarde anxieusement l'horizon. (50)

<sup>109</sup> Ces deux dernières occurrences nous paraissent, quant à nous, peu acceptables

Dans la classification adoptée par L. Melis, les « compléments de phrase évaluatifs » constituent une sous-catégorie des adverbes de phrase « interprétatifs » qui, tous, « *traduisent le jugement que le locuteur porte sur son énoncé* » (voir *infra*). Or, si l'on examine de plus près cette classe des « évaluatifs » on constate que l'auteur y range côte à côte des adverbes (détachés frontaux) comme « *soigneusement* » et « *prudemment* » :

(9) *Soigneusement, Jean coupe les carottes en petits dés*

(10) *Prudemment, il s'est abstenu. (1983, 165)*

On s'étonnera ici que figurent dans une même classe ces deux types d'adverbes alors que de nombreux linguistes les placent **dans deux catégories distinctes**<sup>110</sup> - et cela à juste titre selon nous. En effet, il apparaît que ces deux types d'adverbes ne manifestent pas les mêmes propriétés formelles et sémantiques. Ils ne réagissent ainsi pas de la même façon lorsque la proposition en tête de laquelle ils se trouvent est mise à la forme négative :

(11) *Prudemment, il ne s'est pas abstenu*

(12) *\*Soigneusement, Jean ne coupe pas les carottes en petits dés.*

Certes, ainsi que le fait remarquer C. Guimier, cette inacceptabilité « *est davantage d'ordre sémantique que syntaxique* » (1996, 79). De fait, les phrases suivantes s'avèrent parfaitement acceptables :

(13) *Fièremment, Pierre ne sollicita pas de dérogation.*

(14) *Marie, jalousement, ne voulait pas livrer son secret.*

(15) *Anxieusement, la jeune mère ne cessait de regarder sa petite fille jouer près de l'eau.*

Il n'en demeure pas moins que la fréquente inacceptabilité des phrases négatives en tête de laquelle figurent des adverbes du type : « *soigneusement, cérémonieusement, anxieusement, attentivement, ...* »

(16) *\*Cérémonieusement, le pharmacien ne m'invita pas à m'asseoir.*

(17) *\*Anxieusement, Marie ne regardait pas sa petite fille jouer près de l'eau.*

(18) *\*Attentivement, il n'examina pas le contenu de la boîte.*

<sup>110</sup> Dans les emplois qui précèdent, les adverbes « *soigneusement* » et « *prudemment* » sont respectivement étiquetés : « adverbe de sujet-manière et adverbe de sujet-phrase » par O. Mørdrup (1976), « adverbe de sujet-prédicat et adverbe de sujet-phrase » par C. Guimier (1996), « adverbes disjonctif d'attitude orienté sujet et adverbe de manière-sujet » par C. Molinier & F. Levrier (2000).

autorise à considérer que ces adverbes sont **plus intimement liés au prédicat** que les adverbes du type « *sottement, bêtement, prudemment, ...* » : les premiers *caractérisent plus étroitement le procès* (d'où la nécessité pour leur signifié d'être compatible avec le sémantisme verbal), contrairement aux seconds qui – *antéposés* - portent sur le fait dénoté par la totalité de la prédication principale. Nous ne développerons pas davantage ce point ici car nous y reviendrons plus loin dans cette deuxième partie. Retenons néanmoins ceci : **les compléments d'attitude antéposés n'appartiennent pas tous à une même catégorie**. Certains (comme « *soigneusement* ») manifestent, en position détachée frontale, des relations syntaxique et sémantique encore étroites avec le reste de la prédication, tandis que d'autres (comme « *prudemment* ») se comportent comme de véritables compléments de phrase.

### 1.3. GP<sub>en</sub> assurant une fonction de complément d'attitude

Les compléments suivants peuvent être rangés parmi les compléments d'attitude. En effet

- 1) les verbes concernés possèdent tous la propriété « Contrôle » ; c'est à chaque fois l'actant sujet qui exerce par rapport au procès le pouvoir d'initiative et de contrôle ;
- 2) tous les GP<sub>en</sub> proposés instancient dans l'énoncé « l'attitude du sujet dans l'accomplissement du procès ». (L. Melis, 1983, 34)
- 3) Le test non spécifique : « *X a fait cela + adverbial* » est toujours possible.

(19) *Marie est entrée en silence ;*

(20) *Les enfants sont entrés en (file indienne + rangs serrés + ...)*

...

(21) *Max a répondu au procureur en toute ( prudence + sérénité + inconscience + discrétion + générosité ... )*

(22) *Luc a répondu au procureur en toute (honnêteté + franchise + ...)*

...

(23) *Marie a réglé cette affaire en (femme prudente + militante convaincue + mère avisée + ...)*<sup>111</sup>

---

<sup>111</sup> Nous avons placé dans cette classe les constituants postposés liés du type : *en (parfait + véritable + E) (brave + ami + lâche + vainqueur + idiot + diplomate + négociateur + savant ...)* ( fanatique + dégénéré + mégalomane + ... + de la pire espèce ). En effet, dans cette position, ils ont un fonctionnement identique aux compléments d'attitude comme nous allons le montrer (P. Le Goffic en fait des circonstants (1993, 425)

Concernant les adverbiaux tels que « *en (file indienne + rangs serrés + groupes parsemés + ...)* », on notera qu'ils ne trouvent aucun correspondant parmi les adverbes en *-ment* (\**groupément*, \**filément*, ...).

Ajoutons que dans des occurrences comme

(24) *L'eau du ruissellement s'écoulait en minces filets sur la pente*

le complément « en minces filets » n'est pas un circonstant d'attitude puisque le sujet n'exerce aucun contrôle sur le procès.

**Le rôle des paraphrases.** On le sait, deux paraphrases sont traditionnellement utilisées pour vérifier la portée sur le sujet et sur le prédicat de certains adverbes en *-ment*<sup>112</sup> : elles consistent à déterminer si *l'adjectif morphologiquement associé à l'adverbe* est prédicable (i) du sujet (ii) du prédicat nominalisé.

*Sujet V adv (-ment) ———> (i) Sujet être Adj. (ii) Prédicat nominalisé être Adj.*

*Max travaille minutieusement ———> (i) Max est minutieux / (ii) le travail est minutieux*

Bien entendu, leur application « tel quel » aux compléments d'attitude instanciés par un GP est exclue : l'adjectif utilisé ne peut en effet être morphologiquement associé à aucun adverbe. On peut cependant les *adapter* en déterminant par exemple si ***l'adjectif associable morphologiquement au N régi par la préposition*** est prédicable du sujet / du prédicat (nominalisé). Ainsi :

***Paraphrase 1 : portée du GP sur le sujet.***

*Sujet V en N ———> Sujet être N-adj<sup>113</sup>*

***Paraphrase 2 : portée du GP sur le prédicat.***

*Sujet V en N ———> Prédicat nominalisé de Sujet être N-Adj*

<sup>112</sup> voir notamment O. Mørdrup, 1976 ; C. Guimier, 1996 ; C. Molinier, 2000.

<sup>113</sup> N-Adj : adjectif morphologiquement associé à un substantif. Cette notation est inspirée de celle de C. Molinier & F. Levrier (2000, 20)

L'application de ces deux paraphrases pose cependant des problèmes car nombreux sont les GP<sub>en</sub> dont le N régi ne dispose pas d'un adjectif morphologiquement associé :

**Paraphrase 1 : Sujet être N-adj**

- (25) *Marie a été silencieuse dans son entrée*
- (26) *Les enfants étaient ( \*filés + \*rangés + ...) dans leur entrée*
- (27) *Max a été ( prudent + serein + inconscient + discret + généreux ...) dans ses réponses*
- (28) *Max a été (honnête + franc + ...) dans ses réponses*
- (29) *Marie a été (\*féminine + militante + maternelle + ...) dans le règlement de cette affaire*

**Paraphrase 2 : Prédicat nominalisé de Sujet être N-Adj**

- (30) *L'entrée de Marie a été silencieuse*
- (31) *\*L'entrée des enfants était ( \*filée + \*rangée + ...)*
- (32) *Les réponses de Max ont été ( prudentes + sereines + inconscientes + discrètes + généreuses ...)*
- (33) *La réponse de Luc a été (honnête + franche + ...)*
- (34) *Le règlement de cette affaire par Marie a été (\*féminin + militant + maternel + ...)*

Ces remarques mettent en relief la difficulté qu'il y a à vouloir appliquer des paraphrases initialement forgées pour les adverbes en *-ment* aux compléments de manière que constituent certains GP. Cette difficulté amène L. Melis à renoncer à elles :

« [la paraphrase à l'aide d'un adjectif] n'est pas nécessaire, car dans de nombreux cas la construction d'une phrase attributive est exclue. Ceci se produit quand aucun adjectif ne correspond à l'adverbe ou que l'adjectif n'a pas le même sens ; ceci se produit surtout si l'on veut étendre la condition aux compléments prépositionnels » (1983, 46).

De fait, bien d'autres compléments d'attitude manifestent une impossibilité de figurer dans de telles paraphrases :

- (35) *Max marche **en canard***
- (36) *Max s'est adressé au président de la séance **en aparté***

(37) *Max a quitté la salle en ( secret + tapinois + catimini + ... )*

*etc.*<sup>114</sup>

#### 1.4. Détachement en tête des GP<sub>en</sub> compléments d'attitude

Le cas des compléments du type : *Marie a réglé cette affaire en (femme prudente + militante convaincue + mère avisée + ...)* constitue un cas à part : en effet, nous avons montré (cf. *supra*) que ces constituants, antéposés, assurent une fonction de **construction détachée** (au sens où l'entend B. Combettes). Nous les écartons par conséquent désormais de notre corpus. Reste le cas des autres compléments envisagés précédemment :

(38) *En silence, Max est entré*

(39) *En (rangs serrés + file indienne + ...), les enfants sont entrés dans la classe.*

...

(40) *En toute (prudence + sérénité + inconscience + discrétion + générosité ...), Max s'est engagé dans cette histoire*

(41) *En toute (honnêteté + franchise + sincérité + confidentialité ...), Luc a répondu*

...

(42) *\*En canard, Max marche*

(43) *En aparté, Max s'est adressé au président de la séance*

(44) *En ( secret + tapinois + catimini + ... ), Max a quitté la salle*

L'antéposition de ces compléments ne semble en général pas poser de problèmes (le blocage pour « *en canard* » tient certainement au caractère figé du groupe que constitue le verbe et son complément).

Comme nous l'avons signalé plus haut, la question de savoir si ces compléments antéposés constituent ou non des compléments de phrase (au même titre que « *prudemment* » détaché frontal par exemple) n'est pas sans importance. Elle sera cependant traitée plus loin dans cette deuxième partie, lorsque nous disposerons des **tests** permettant de distinguer les classes de circonstants que sont les compléments propositionnels, transpropositionnels et les compléments de phrase (cf. *infra*). La seule chose que avancerons pour l'instant est que ces compléments (comme les compléments *instrumentaux, aspectuels et sémiématiques* (cf.

*infra*), antéposés, **ne constituent plus des compléments du nœud actantiel**. Comme y insiste L. Melis (1983, 201), « Dans tous les cas (...) les compléments antéposés changent de catégorie ».

## 2. Les complément instrumentaux

« *(L)e complément instrumental caractérise le lien entre l'instance de réalisation et le verbe* » (L. Melis, 1983, 63). Afin de préciser et d'illustrer cette définition, examinons les phrases suivantes :

- (45) *Max ouvrit la porte*
- (46) *Max ouvrit la porte avec la clef de Marie*
- (47) *Le chirurgien ouvrit l'abcès avec un bistouri.*
- (48) *La clef de Marie ouvre la porte.*

En contexte, le verbe « ouvrir » possède, dans sa signification propre, un *complexe* de traits qui « nous renseignent sur la procédure aboutissant à la réalisation » (*Ibid.*, 61). Ce complexe de traits permet de définir un *mode de réalisation du procès* qui peut être instancié dans l'énoncé au moyen d'un complément instrumental (« tous les compléments instrumentaux caractérisent le mode de réalisation du procès » (*Ibid.*, 60)). Tel est le cas dans nos deuxième et troisième exemples. Dans la première phrase en revanche, le mode de réalisation du procès n'est pas instancié, tandis que dans la dernière, l'instrument impliqué par le mode de réalisation occupe une position de sujet (et donc argumentale) dans la structure du verbe (sans contrôler le procès).

Les circonstants régis par *en* suivants peuvent être rangés selon nous parmi les compléments instrumentaux :

- (49) *Mon frère est parti en voiture.*
- (50) *Max a voyagé en avion.*
- (51) *Ma femme est allée au Portugal en vélo.*
- (52) *Max a voyagé en train partout dans le monde.*

Il s'agit des compléments étiquetés traditionnellement « de moyen (de transport) », lesquels ne se distinguent guère des instrumentaux (Riegel les réunit). Si l'on reprend les

---

<sup>114</sup> Dans ces exemples, les verbes présentent la propriété « contrôle = « C » » dans leur structure et le complément *en N* caractérise la relation entretenue par l'instance de contrôle (à savoir ici le sujet « Max ») avec le procès.

caractéristiques des compléments instrumentaux définies par L. Mélis, on voit qu'elles s'appliquent parfaitement à eux :

- Ils répondent à la question *comment* ?
- Ils caractérisent le mode de réalisation du procès
- Ils sont sélectionnés en accord avec les éléments sémantiques du verbe qui nous renseignent sur la procédure aboutissant à la réalisation ;
  - Si certains verbes « *instrumentaux* » portent, inscrit de manière précise dans leur sémantisme, le mode de réalisation du procès (*bêcher* (\**bêcher avec une bêche*), *scier* (\**scier avec une scie*), ... »), il en va de même des verbes suivants : « *skier* » (\**skier en ski*), *surfer* (\**surfer en surf*) ... »

Si l'on cherche maintenant à les antéposer :

- (53) \**En voiture, mon frère est parti*  
 (54) ? *En avion, Max a voyagé*  
 (55) *En vélo, ma femme est allée au Portugal.*  
 (56) *En train, Max a voyagé partout dans le monde.*

on constate que lorsque le verbe est employé absolument, l'antéposition est plus malaisée. L'ajout de compléments postverbaux liés rétablit aussitôt l'acceptabilité : cet ajout tend en effet à relâcher les liens du complément antéposé avec le prédicat.

- (57) *En voiture, mon frère est parti plusieurs fois aux Etats-Unis*  
 (58) *En avion, Max a voyagé dans les provinces les plus reculées de l'Alaska*

On notera que, selon la prédication, le complément antéposé, outre sa valeur de complément exprimant le moyen de locomotion employé, peut se charger de valeurs circonstancielles temporelle ou hypothétique :

- (59) *En voiture, vous mettrez plus longtemps.* (valeur hypothétique : « *Si vous venez en voiture, ...* »)  
 (60) *En train, il faut éviter de poser son verre plein sur sa tablette.* (valeur temporelle : « *Quand on voyage en train, ...* »)

Là encore, nous renvoyons l'analyse de la fonction syntaxique de ces compléments antéposés à un paragraphe ultérieur de cette deuxième partie.

### 3. Les compléments sémiématiques

« Vu le fait que ces adverbes semblent caractériser le verbe et la phrase en ce qu'ils ont de particulier, nous proposons de les appeler compléments *sémiématiques* » (L. Melis, 1983, 89)

Ce type de complément actualise un trait ou un complexe de traits propre au verbe et qui l'oppose à d'autres verbes d'un même ensemble.

« (I)ls sont sélectionnés par les traits de sens des verbes, et plus exactement par ces traits qui rendent compte des différences entre les verbes et non leur appartenance à des ensembles » (91).

L'auteur propose ainsi de faire figurer parmi ces compléments le GP *au ras du sol*. Si l'on considère en effet les verbes de mouvement, ce GP n'est compatible qu'avec un certain nombre d'entre eux seulement :

(61) *Il (volait + \*marchait + \*courait + \*se promenait) au ras du sol.*

Appartiennent aussi à ce type de complément des GP<sub>en</sub> tels que :

(62) *Il volait en altitude.*

ainsi que les locatifs sémiématiques comme :

(63) *Max court en Avignon (au sens de : « en direction de ») etc.*

Certains adverbiaux du type « **en tout(e) N** » relèvent aussi de plein droit de la catégorie des sémiématiques<sup>115</sup>. Voici quelques exemples :

(64) *Max a agi dans cette affaire en toute (illégalité + facilité + intimité + légitimité + ...).*

(65) *Les événements se sont enchaînés en toute logique.*

Le recours aux paraphrases suivantes montrent que ces compléments ont une portée sur le prédicat seulement, mais non sur le sujet :

**Paraphrase 1 :** (portée sur le sujet)

---

<sup>115</sup> D. Leeman (1998 : 163) : « Nous nous en tiendrons donc à la conclusion que « en tout(e) N » est un adverbial de manière, soit orienté vers le sujet, soit **orienté vers le verbe** (...) »

(66) \*Max a été (illégal + facile + intime + légitime + ...) dans son action.

(67) \*Les événements ont été logiques dans leur enchaînement.

**Paraphrase 2 :** (portée sur le prédicat)

(68) L'action de Max a été (illégale + facile + intime + légitime + ...) <sup>116</sup>

(69) L'enchaînement des événements a été logique.

D'autres compléments de type GP<sub>en</sub> exprimant une intensité <sup>117</sup> relèvent aussi de cette catégorie :

(70) *Philomène est paresseuse en diable*

**Détachement frontal :**

(71) *En altitude, il volait*

(avec une nuance hypothético-temporelle : « quand / s'il était en altitude, il volait »)

(72) *En Avignon, Max court.*

(Le sens est modifié : « En Avignon » localise tout le fait (la scène) dénoté(e) par la prédication principale)

(73) *En diable, Philomène est paresseuse*

(Modification significative du sens : la séquence est paraphrasable par « (Déguisée) en diable, ... » : il s'agit d'une « construction détachée »)

(74) ?\*En toute (illégalité + facilité + intimité + légitimité + ...), Max a agi dans cette affaire <sup>118</sup>

(75) *En toute logique, les événements se sont enchaînés.*

L'antéposition des compléments du type « En tout(e) N » apparaît dans certains cas malaisée.

On notera cependant :

<sup>116</sup> Nous nous permettons de recourir à ces paraphrases parce qu'elles s'avèrent utilisables pour les compléments « En tout(e) N » comme on a pu le voir dans le développement consacré aux compléments d'attitude.

<sup>117</sup> (Les sémiématiques) « appartient tous à la catégorie traditionnelle des compléments de manière ou à la catégorie apparentée des compléments d'intensité » (97)

<sup>118</sup> Le signe ?\* devant la phrase signifie que celle-ci est proche de l'inacceptabilité (cf. C. Molinier, F. Levrier, 2000, 22)

(76) *En toute illégalité, Max exploite une paillote en bord de mer.*

Nous avons aussi trouvé sur le Web :

(77) *En toute légalité, il travestissent l'information au mieux de leurs propres intérêts.*

## 4. Les compléments aspectuels

### 4.1. Présentation

« (Ces) adverbes caractérisent le déroulement du procès et plus exactement la manière dont il se déroule dans le temps. Ils répondent donc tant à la question *comment?* qu'à la question *en combien de temps?* » (L. Melis, 1983, 64)

L'auteur distingue, parmi les compléments « *aspectuels* », deux « séries » (*Ibid.*, 67 – 74) :

1) des adverbiaux tels *rapidement, lentement, vite, ... graduellement, progressivement, ... pas à pas, en étapes, par étapes*<sup>119</sup> ...

2) « Une seconde série de compléments (...) est constituée par les compléments dits de durée » (*Ibid.* : 70) : groupes prépositionnels « introduits par la préposition *en* (*en cinq minutes + en deux ans + ...*) ou par « *pendant* » (*pendant trois mois + deux jours + ...*)<sup>120</sup> ainsi que des « *compléments directs* : *Un an, trois heures, quelque temps, longtemps.* » (71)

Comme le note L. Melis,

« (A)u niveau sémantique, il y a une continuité remarquable entre les adverbes et les compléments de durée. Un adverbe comme *lentement* peut être rendu par *en beaucoup de temps, en un laps de temps (fort) long, rapidement* par *en peu de temps*<sup>121</sup> et *brusquement* par *en un instant* » (1983 : 71).

Nous allons nous intéresser aux compléments de durée introduits par *en*.

<sup>119</sup> Tandis que les adverbes « *rapidement, lentement, vite* » caractérisent qualitativement et quantitativement le procès, les adverbiaux « *graduellement, progressivement, ... pas à pas, en étapes, par étapes...* » n'en offrent qu'une caractérisation qualitative. (Cf. Melis, *Ibid.* : 70)

<sup>120</sup> L'auteur écarte les compléments de durée introduits par « *depuis* » ou « *pour* ». (*Ibid.* : 74)

<sup>121</sup> « *en un temps record, en un clin d'œil, ....* »

## 4.2. Les compléments aspectuels « En DetQuant Ntps »

Nous empruntons cette formulation à A. Borillo qui l'utilise dans son ouvrage « *L'espace et son expression en français* » (1998) – mais nous aurions pu tout autant reprendre celle employée par M. Gross dans « *Grammaire transformationnelle du français – 3 : syntaxe de l'adverbe* » qui consacre un court développement à « l'adverbe de durée « en Dnum Ntps » » (300). Cette notation « **En + DetQuant + Ntps** » se justifie par le fait que ce type d'adverbial se caractérise

- de manière **systématique** par
  - la présence de la préposition simple en en tête du syntagme
  - la présence d'un déterminant exprimant une quantité, (*DetQuant*) : prototypiquement un *numéral* (quantité précise), mais pas nécessairement cependant : certains déterminants exprimant une quantité imprécise sont possibles : « *en plusieurs semaines, en quelques mois, en peu de temps, ...* »
- De manière **prototypique** par la présence d'un « nom de temps » après le déterminant : nous reprenons cette notion de « nom de temps notée Ntps » à M. Gross (1986, 207). L'auteur propose dans son ouvrage un panorama de ces noms auquel on se reportera. Concernant ces Ntps susceptibles d'apparaître en position postprépositionnelle, nous ferons deux remarques. En premier lieu, tous les noms listés par M. Gross dans son ouvrage ne sont pas susceptibles d'apparaître dans ce type de complément. Ainsi : parmi les noms dénotant les « *divisions habituelles du temps* » par exemple (Ibid), les N *seconde, minute, heure* semblent échapper à toute restriction (*En (deux + quelques + plusieurs + ...) (secondes + minutes + heures)*) tandis que d'autres Ntps apparaissent entièrement exclus dans ce type de syntagme : *En (deux + quelques + plusieurs + ...) \* (aubes + aurores + lendemains + ...)*. En second lieu, on peut trouver, - notamment dans des séquences plus ou moins figées - outre les Ntemps, des noms qui « incorporent » une notion de durée sans être des Ntps à proprement parler. Par exemple : *En (deux + trois) coups de (cuillère à pot + louche), en un clin d'œil*, ou encore *En cinq sec*, expression nettement plus figée<sup>122</sup>. Dans tous ces cas, le GN dénote, de manière *métonymique*, un temps extrêmement court : celui précisément mis pour donner un

<sup>122</sup> Le sens initial : « *partie à l'écarté jouée en une seule manche de cinq points* » est perdu, d'où la fréquente confusion avec le terme anglais : « *En cinq sets* » (sur les caractéristiques du figement, voir G. Gross, 1996, 9 – 23.)

coup de cuillère ou de louche, pour cligner des yeux ou accomplir une partie d'écartée en cinq points.

Tous les énoncés ne sont pas compatibles avec l'adverbial de durée « *En DetQuant Ntps* ». Et de fait, l'emploi de cet adverbial sert classiquement de test afin de distinguer deux grandes classes de procès. On rappellera ici brièvement la description que propose C. Fuchs des typologies de procès (1991, 11) :

Typologies		Classe A	Classe B	Classe C	Classe C2
Tripartites	Desclés	<i>état</i>	<i>processus</i>	<i>événement</i>	
	Kenny	<i>état</i>	<i>activité</i>	<i>performance</i>	
	Culioli	<i>compact</i>	<i>dense</i>	<i>discret</i>	
Quadri-partites	Vendler	<i>states</i>	<i>activities</i>	<i>accomplishments</i>	<i>achievements</i>
	Mourelatos	<i>état</i>	<i>processus</i>	<i>développement</i>	<i>occurrences ponctuelles</i>

Ces diverses typologies, généralement, « s'accordent (...) sur un certain nombre de tests linguistiques distinctifs de ces grandes classes de procès » (Ibid.); la classe B est réputée incompatible avec *en + durée* mais compatible avec *pendant + durée* : *Marie a écrit pendant (\*en) une heure*. La classe C présente les compatibilités inverses : *Marie a écrit la lettre en (\*pendant) une heure*. Et de fait, si l'on considère plus en détail l'approche développée par Vendler (1957) qui présente « (le système) le plus connu et le plus utilisé » (A. Borillo, 1991, 97), on constate qu'il « appelle accomplissement les situations<sup>123</sup> qui se combinent avec *en x temps* et activités celles qui se combinent avec *pendant x temps*. (Vetters, 1996, 88).

Sans entrer davantage dans cette question complexe des typologies de procès ni dans le rôle que les tests peuvent / doivent y jouer, nous nous proposons d'examiner si les restrictions qu'impose telle ou telle « situation » sur l'apparition d'un complément *En DetQuant Ntps* perdure lorsque ce dernier apparaît en position frontale. Pour cela, il convient de disposer d'une typologie des procès à laquelle nous puissions nous référer. Celle adoptée par Melis (1983) distingue les énoncés « téliques » *versus* « non-téliques » :

« Un énoncé sera dit télique s'il rapporte l'envisagement d'un procès s'achevant, tendant vers sa fin. (...) cette définition implique que le procès comporte ordinairement une modification, il sera donc dynamique ; elle implique également que

<sup>123</sup> C. Vetters utilise le terme de « *situation* » comme terme générique pour désigner les états / activités / accomplissements / réalisations instantanées ; on peut rappeler que A. Borillo adopte aussi ce terme: « *J'utiliserai ici le terme de « situation » que j'emploierai comme terme générique pour désigner les diverses catégories d'actions, d'événements, de procès, d'états qu'expriment les énoncés du langage* » (Borillo, 1991, 97))

la réalisation du procès est envisagée. On opposera ainsi : *Il va à Paris* qui est un énoncé téléique à l'énoncé non téléique *Il va vers Paris* » (L. Melis, 1983, 75 - 76)

Cette classification se situe dans le droit fil de celle de Garey H.B. (1957) et non de Vendler (1957). Pour notre part, nous préférons reprendre la typologie des « situations » de C. Vetters, à nos yeux plus détaillée et fondée, d'après son auteur, non sur des tests formels mais sur une « définition sémantique ou conceptuelle de la catégorie étudiée » (1996, 96).<sup>124</sup>

« Les états sont des situations qui ont une certaine durée, qui ne subissent pas de changement dans l'intervalle de temps pris en considération et qui n'ont pas de borne inhérente après laquelle elles ne peuvent pas continuer » (*Ibid.*, 105)

Les activités sont des situations qui ont une certaine durée, qui subissent un changement dans l'intervalle de temps pris en considération, mais qui n'ont pas de borne inhérente après laquelle elles ne peuvent plus continuer. (*Ibid.*, 105 – 106)

Les accomplissements sont des situations qui ont une certaine durée, qui subissent un changement dans l'intervalle de temps pris en considération et qui ont une borne inhérente après laquelle elles ne peuvent plus continuer. (*Ibid.*, 106)

Les réalisations instantanées sont des situations ponctuelles dont on n'envisage pas la durée, qui subissent un changement et qui ont une borne inhérente après laquelle elles ne peuvent plus continuer. (*Ibid.*, 106)

	<i>changement</i>	<i>borne inhérente</i>	<i>ponctualité</i>
<i>États</i>	-	-	-
<i>Activités</i>	+	-	-
<i>Accomplissements</i>	+	+	-
<i>Réalisations instantanées</i>	+	+	+

Nous distinguerons deux cas :

**Cas 1 : aucune itération n'apparaît au sein de la relation prédicative principale :**

**(Etats) :**

(78) (\**En une heure,* ) *Max était vivant* (\**en une heure*)

(79) *Tous les samedis, (en cinq minutes) Marie était maquillée (en 5 minutes), mais maintenant qu'elle est amoureuse, il lui faut un temps infini.* (Interprétation itérative pour la première proposition )

**(Activités)**

(80) (\**En une heure,* ) *Max agitait les bras* (\**en une heure*)

<sup>124</sup> Ce faisant, l'auteur se situe explicitement dans la perspective adoptée par H. Nølke pour les typologies adverbiales.

(81) *Tous les soirs, (en 5 minutes, ) Max dormait (en 5 minutes), mais maintenant qu'il est plus âgé, il a complètement perdu le sommeil.* (Même remarque que précédemment)

**(Accomplissements)**

(82) *(En une heure,) Max lut son livre (en une heure)*

**(Réalizations instantanées)**

(83) *(\*En cinq minutes,) la bombe explosa (\*en cinq minutes)*

(84) *(En 5 minutes, )Max (trouva la solution + découvrit le pot aux roses ) (en 5 minutes).*

L'examen de ces exemples construits suggère deux observations :

- Les compatibilités / incompatibilités des énoncés avec un adverbial « *En DetQuant Ntps* » **ne subissent pas de variation liée à la position du complément** (préverbale détachée *versus* postverbale liée) .
- Les situations « *accomplissement* » sont **toutes** compatibles avec les adverbiaux étudiés, ce qui s'explique par la conjonction des traits « + *bornes inhérentes* » et « - *ponctualité* » constitutifs de cette classe; pour les trois autres classes, on constate que, dans certains cas seulement, la compatibilité est possible : cela se produit **chaque fois que la situation dénotée possède une phase préparatoire** : l'adverbial de durée ne quantifie alors pas le temps nécessaire à l'achèvement<sup>125</sup> de la situation dénotée (comme c'est le cas pour les situations d'accomplissement) mais le temps nécessaire **à l'achèvement de sa phase préparatoire**. Ainsi :

(79) *Tous les samedis, en cinq minutes, Marie était maquillée* = Marie mettait cinq minutes pour entrer dans l'état « être maquillée »

(81) *Autrefois, en cinq minutes, Max dormait* » = Max mettait cinq minutes pour entrer dans l'activité « dormir »

(84) *En cinq minutes, Max (trouva la solution + découvrit le pot aux roses )* = Max mit cinq minutes pour (trouver la solution + découvrir le trésor caché)

<sup>125</sup> Nous reprenons à notre compte la distinction établie par J-P. Desclés entre « accomplissement » et « achèvement » : « Lorsque le processus a atteint son terme  $T_f$ , la borne de droite  $T_d$  de l'événement coïncide avec ce terme  $T_f$ :  $T_d = T_f$ , l'événement est *achevé*. Lorsque le processus est simplement accompli (avec aucune signification de l'achèvement), la borne de droite  $T_d$  de l'événement est en général distincte de  $T_f$ :  $T_d \neq T_f$ . » (1991, 183) Par conséquent, un événement peut être *accompli achevé* : « Jean a écrit sa thèse en deux ans avant de partir dans un laboratoire étranger » ou *accompli non achevé* ; « Jean a travaillé sa thèse pendant deux mois cet été, puis il est parti au Canada ».

Inversement, pour les autres occurrences, les situations sont appréhendées comme dépourvues de phase préparatoire possible ; par conséquent, l'emploi de l'adverbial « *En DetQuant NTps* » est exclu. Ces compatibilités et l'interprétation auxquelles elles s'associent (caractérisation de la phase préparatoire) sont bien connues : voir notamment L. Melis (1983, 70) pour les *activités*, A. Borillo (1998, 44) pour les « *achievements* » dans la typologie de Vendler.

### **Cas 2 : Présence d'une itération à l'intérieur de la prédication principale.**

(85) *Autrefois, (en une heure,) Max était cinq fois vainqueur (en une heure).*

(86) *Autrefois, (en une heure, ) Max agitait cinq fois les bras (en une heure).*

(87) *(En une heure,) Max avala cinq repas (en une heure.)*

(88) *(En une heure,) les cinq bombes explosèrent (en une heure).*

Ici, l'introduction d'une quantification « itère » la situation dénotée par le verbe et ses arguments : chacune de ces phrases dénote une classe d'états / d'activités / d'accomplissements ou de réalisations instantanées. Cette quantification débloque les restrictions habituellement imposées par le complément aspectuel sur le type de situation dénotée par le reste de la proposition. L. Melis explique ce phénomène ainsi : « Les compléments de fréquence (...) semblent rendre un énoncé non télique télique » (1983 : 128).

Pour récapituler, on peut distinguer **deux cas** :

1) la prédication principale **ne contient pas d'itération** : **en position postverbale liée**, l'adverbial quantifie alors la durée qu'a nécessité l'achèvement de la « situation » (au sens générique : cf. C. Vetters (1996), A. Borillo (1991), *supra*) dénotée par la relation prédicative principale, ou éventuellement l'achèvement de sa *phase préparatoire*.

2) la prédication principale contient **une itération**.

Enfin, dans tous les cas, l'antéposition de l'adverbial n'introduit pas de différence de compatibilité par rapport à la position postverbale liée.

Examinons maintenant la **portée sémantique**<sup>126</sup> du complément de durée dans les deux exemples construits suivants :

- (89) *Max a probablement lavé la vaisselle **en une heure**.*  
 (90) ***En une heure**, Max a probablement lavé la vaisselle.*

Dans la première phrase, le complément « *en une heure* » dit préférentiellement quelque chose du procès dénoté par le noyau prédicatif constitué par le verbe et son complément : on a affaire à un complément aspectuel du nœud actantiel. En revanche, dans la seconde phrase, le complément n'exprime pas nécessairement le temps que Max a réellement mis pour faire la vaisselle : le locuteur dit seulement qu'il subodore que, dans l'espace de temps que constitue une heure, Max a eu le temps de faire la vaisselle (même s'il n'a mis que dix minutes). Cette différence de portée du complément « *en une heure* » a une influence directe sur la portée de l'adverbe « *probablement* » : dans la première phrase en effet l'adverbe de phrase « *probablement* », « modal » (Cf. C. Molinier & F. Levrier, 2000, 91-106), « *évalue le degré de certitude (...) de la proposition qu'il accompagne* » (92). Or comme le complément « *en une heure* » (intrapredicatif) a une portée sur le noyau actantiel, il entre dans la portée de l'adverbe « *probablement* ». La phrase suivante constitue une paraphrase possible :

- (91) *Il est probable que Max a mis une heure pour laver la vaisselle.*

En revanche, dans la phrase : « *En une heure, Max a probablement lavé la vaisselle* », le complément de durée, extrapredicatif, échappe à la portée de « *probablement* » : l'intervalle de temps « *une heure* » est d'abord asserté puis la modalité exprimée par l'adverbe « *probablement* » intervient afin d'évaluer la possibilité pour Max d'avoir achevé l'action de *laver la vaisselle à l'intérieur de cette durée quantifiée par le complément*. En d'autres termes, *Max peut avoir mis moins d'une heure* pour achever son procès. Il faut donc envisager une nouvelle paraphrase :

- (90) *En une heure, Max a probablement lavé la vaisselle.*

≠ *Il est probable que Max a mis une heure pour laver la vaisselle.*  
 = *Il est probable que Max a mis **tout au plus** une heure pour laver la vaisselle.*

---

<sup>126</sup> Nous adoptons la conception de C. Guimier (1996) qui définit la « portée » comme la référence sémantique d'un adverbe à un support, « c'est-à-dire l'élément à propos duquel l'adverbe dit préférentiellement quelque chose » (4).

Autrement dit, les compléments « En DetQuant Ntps » antéposés quantifient **une durée supérieure ou égale à celle qu'a nécessité l'achèvement de la situation dénotée.**

Bien entendu, il arrive que le complément antéposé exprime le temps qu'a réellement nécessité l'achèvement du procès dénoté par le prédicat : mais il s'agit là d'un fait accidentel (au sens de « non nécessaire ») et non d'une caractéristique essentielle du complément (à l'inverse des compléments aspectuels postposés liés). Les deux exemples suivants illustrent les deux cas de figure possibles :

(91) *En trois mois, celui-ci [= le baht] perd 40 % de sa valeur comparée au dollar. (LMD, mai 1998.)*

(92) *En trente ans d'indépendance, l'armée française a manifesté concrètement sa présence durant vingt-et-un ans. (LMD, janvier 1991.)*

Dans le premier exemple, le complément détaché indique le temps qui fut nécessaire au baht pour perdre 40 % de sa valeur (= temps nécessaire à l'achèvement du procès). Inversement, dans le second exemple, le complément antéposé dénote une durée incluant celle qu'a nécessité la manifestation de la présence française sans se confondre avec elle.

La situation est parfaitement identique dans le cas des phrases exprimant un procès quantifié. Là encore, le complément « en DetQuant Ntps » exprime **une quantité de temps supérieure ou égale à la durée nécessaire à l'achèvement de l'itération dénotée.**

(93) *En onze ans, Mitterrand et le roi Hassan II se rencontreront au moins cinq fois dans des conférences africaines et internationales. (LMD, novembre 1992)*

(94) *En deux ans, c'est à peine s'il adressa trois fois la parole à sa bru. (G. Perrec. Frantext)*

En conclusion, l'antéposition d'un complément « En DetQuant Ntps » devant une phrase ne contenant pas de quantification (complément de fréquence, ...) **modifie très significativement sa portée** : affranchi du nœud actantiel (il ne caractérise plus le noyau phrastique), le complément possède une portée qui s'exerce sur toute la proposition.

Trois observations d'ordre sémantique et informationnel nous restent à faire : elles concernent la **signification** de la proposition *en* dans les circonstants « En DetQuant Ntps » antéposés, la manière dont s'effectue le **bornage** de la quantité de temps dénotée par l'adverbial et la répartition des **informations** connues *versus* nouvelles.

- **Valeur sémantique de *en***

Il est particulièrement net que l'antéposition du complément « *En DetQuant Ntps* » fait passer la préposition *en* de la valeur de « *coalescence* » à celle de « *contenance* ». Examinons d'abord la position postposée liée : on se souviendra qu'à propos de l'exemple

(95) *Je ferai le trajet en trois jours*

G. Gougenheim déclarait : « (il y a) une espèce d'identité entre le trajet et les trois jours qu'il durera, une prise de possession de ces trois jours par le trajet » (1919, 64). Nous considérerons quant à nous que dans cette phrase, le terme « Y » de la relation prépositionnelle est le syntagme « trois jours (= « *DetQuantNtps* ») et le terme « X », le prédicat « *ferai le trajet* ». La préposition *en* opère une coalescence du procès *accomplissement* dénoté par le prédicat - procès doté de bornes inhérentes - avec la durée spécifiée par le GN « *trois jours* » ; il y a bien alors identité totale entre les trois jours et le trajet. En position antéposée maintenant,

(96) *En trois jours, je ferai le trajet*

le terme « Y » reste le GN « trois jours » ; le terme « X », quant à lui, est la durée nécessaire à l'achèvement du procès dénoté par la prédication principale. « *En* », qui code dans ce contexte une relation de **contenance**, spécifie que cette durée est incluse dans (inférieure ou égale à) celle spécifiée par l'adverbial. D'où la compatibilité et l'incompatibilité suivantes :

(97) *Tranquillisez-vous ! En trois jours, j'aurai fait le trajet : vingt-quatre heures me suffiront.*

(98) \* *Tranquillisez-vous ! J'aurai fait le trajet en trois jours : vingt-quatre heures me suffiront*

Dans le premier énoncé, le circonstant antéposé spécifie un intervalle qui contient la durée de « vingt-quatre heures » présentée comme nécessaire à l'achèvement du voyage. Dans la seconde phrase, l'incompatibilité vient de ce que les deux durées sont présentées comme nécessaires à ce même achèvement.

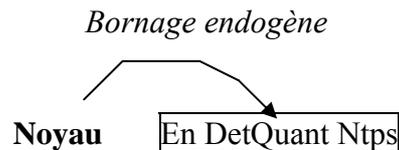
- **Bornage de la durée spécifiée par le complément « *En DetQuant Ntps* ».**

En position postposée liée tout d'abord, lorsque la prédication ne dénote pas une itération, le complément aspectuel exprime la durée nécessaire à l'achèvement de la situation

dénotée par le verbe et ses arguments : nous qualifierons le bornage de cette durée d'« **endogène** » car assuré *via* un élément contenu dans la prédication au sein de laquelle apparaît le complément.

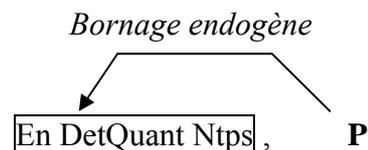
(99) *Max a lu son livre en deux heures*

On peut représenter schématiquement ce type de bornage comme suit (« N » = noyau actantiel)



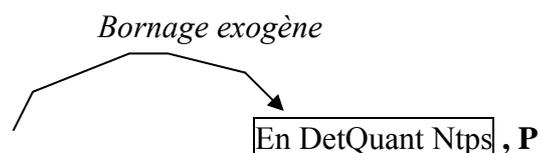
**En position frontale détachée**, le complément antéposé n'est plus un complément du noeud actantiel : certes, la durée qu'il exprime peut coïncider avec celle qu'a occupée la réalisation intégrale du procès dénoté (ou de la classe de procès en cas d'itération), mais il s'agit là d'une caractéristique non nécessaire (accidentelle) du complément. Deux cas peuvent se présenter :

1. Bornage « **endogène** » : la durée spécifiée par le complément exprime la durée occupée par la réalisation du procès dénoté par le reste de la proposition (= P) :



(91) *En trois mois, celui-ci [= le baht] perd 40 % de sa valeur comparée au dollar.*  
(LMD, mai 1998. Cité *supra*)

2. Bornage « **exogène** » : c'est le cas chaque fois que la durée spécifiée est supérieure à celle qu'a nécessité la réalisation du fait dénoté par la proposition.



Ainsi, dans :

(92) *En trente ans d'indépendance, l'armée française a manifesté concrètement sa présence durant vingt-et-un ans* (LMD, janvier 1991. Cité *supra*)

la durée « *trente ans* » correspond à la période écoulée entre la déclaration d'indépendance du Mali et le moment de l'écriture de l'article. Dans les deux exemples suivants :

(100) *Entre août 1990 et août 1992, le nombre officiel des chômeurs indemnisés a progressé de 1 300 000, pour atteindre 2 900 000. (...) En deux ans, les banques ont supprimé 70 000 emplois et fermé 1 000 succursales.* (LMD janvier 1993)

(101) *En mai 1981, alors qu'il vient d'accéder au pouvoir, M. Mitterrand envoie à Rabat MM. Bérégovoy et de Grossouvre conclure ce que l'auteur appelle "un accord secret" avec le roi Hassan II du Maroc, (...) En onze ans, Mitterrand et le roi Hassan II se rencontreront au moins cinq fois dans des conférences africaines et internationales.* (LMD Novembre 1992)

la durée est bornée par un intervalle de temps spécifié intégralement (premier exemple) ou partiellement (second exemple) **en amont** (bornage exogène).

- **Antéposition de l'adverbial et répartition de l'information connue vs nouvelle.**

Nous adopterons ici comme définition du « thème » *versus* « rhème » celle proposée par B. Combettes (1988, 30) :

« Le thème pourra alors être défini (...) comme l'élément qui porte le degré le plus bas de dynamisme communicatif<sup>127</sup> ; inversement, le rhème a le degré le plus haut ».

Des remarques précédentes concernant le bornage, on peut légitimement déduire que les compléments *les plus thématiques* seront les compléments antéposés à bornage exogène (les bornes de la durée quantifiée sont accessibles dans le contexte), alors que les compléments postposés liés seront naturellement les plus rhématiques.

---

<sup>127</sup> La notion de dynamisme communicatif introduite par J. Firbas (1964) cherche à rendre compte du fait que « chaque élément de la phrase contribue en effet plus ou moins au développement de la communication (*pushes the communication forwards*) ; plus un élément permettra à l'information de se développer, plus son degré – dans l'échelle du dynamisme communicatif – sera élevé ; inversement, un élément qui ne fera presque pas « avancer » l'information portée par la phrase aura un degré inférieur » (Ibid.)

<b>Complément antéposé</b>	<b>Valeur thématique</b>	<b>Valeur rhématique</b>
Bornage exogène	+	-
Bornage endogène	↑ ↓	↑ ↓
<b>Complément postposé lié</b>	-	+

## 5. Conclusion

L. Melis isole donc parmi les circonstants une classe spécifique qu'il nomme « compléments du nœud actantiel ». Ces compléments se rapportent au « noyau phrastique » constitué par le verbe et ses actants. Ils sont susceptibles de caractériser quatre traits distincts : l'attitude adoptée par l'instance de contrôle au cours de la réalisation du procès (*compléments d'attitude*), le mode de réalisation du procès (*compléments instrumentaux*), le déroulement du procès dans le temps (*compléments aspectuels*), et enfin un ensemble que L. Melis nomme « sémième » (*compléments sémiématiques*). Pour chacune de ces sous-classes de compléments du nœud, nous avons proposé un corpus de groupes prépositionnels régis par *en*, examinant à chaque fois si leur antéposition s'avérait possible. Dans tous les cas, nous avons souligné que cette antéposition modifiait nécessairement l'incidence syntaxique ainsi que la portée sémantique du complément, lequel changeait nécessairement de catégorie. Concernant les compléments « d'attitude » en outre, nous avons signalé que notre analyse s'écartait de celle proposée par L. Melis pour les compléments comme « *soigneusement* » qu'il range, lorsqu'ils apparaissent en position antéposée, parmi les compléments de phrase « évaluatifs ». Ces compléments ne manifestent en effet pas le même comportement formel que les adverbes du type « *prudemment* » qui, détachés frontaux, constituent bien quant à eux des compléments de phrase (voir à ce sujet la classification de C. Molinier & F. Levrier (2000) ainsi que celle de C. Guimier (1996)). Nous nous sommes par ailleurs arrêté sur le cas des compléments de durée du type « *En DetQuant Ntps* » dont la portée sémantique change sensiblement lorsqu'ils figurent en position détachée frontale. Postposés liés, ces compléments spécifient en effet la durée nécessaire à l'achèvement du procès dénoté par le noyau phrastique. Antéposés, ils changent de catégorie et quantifient une durée supérieure ou égale à celle nécessitée pour l'achèvement de l'état de choses dénoté par le reste de la prédication.

Dans tous les cas enfin, nous avons repoussé à la fin de cette deuxième partie l'identification de la fonction syntaxique de ces divers compléments en position antéposée : il nous a paru en effet nécessaire de présenter auparavant les critères associés aux autres catégories de circonstants dans la terminologie de L. Melis.

## Chapitre 3. Les circonstants « propositionnels » et « transpropositionnels »

D'après L. Melis, qu'ils soient propositionnels ou transpropositionnels, les circonstants qui ne relèvent pas du nœud actanciel peuvent exprimer une relation *de temps*, *de lieu* ou une relation « *implicative* ». Le terme « implicatif », indique l'auteur

« a été choisi parce qu'il permet d'évoquer le niveau notionnel auquel se situe la relation entre ces compléments et la phrase et la présence d'un raisonnement qui permet de rendre la relation explicite » (1983, 178 – 179)

L'auteur propose de distinguer, au sein des relations implicatives exprimées par ces compléments, deux types :

- les relations implicatives **d'ordre** :

« Les relations d'ordre sont celles qui établissent une relation entre un antécédent et un conséquent, c'est-à-dire entre un avant et un après » (*Ibid.*, 179)

- les relations implicatives de **coexistence** :

« Les relations de coexistence sont construites à partir de la juxtaposition de deux éléments, le circonstant et la phrase ; cette juxtaposition peut prendre la valeur d'une opposition ou non. » (*ibid.*)

Au premier type appartiennent les relations causales, conditionnelles, consécutives, finales et concessives ; au second, les relations adversatives, restrictives et de « compatibilité ».

<b>Circonstants propositionnels / transpositionnels</b>	
Catégories	Exemples
<b>1. Compléments temporels</b>	<i>La condition paysanne était dure au XVII<sup>e</sup> siècle. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la condition paysanne était dure. (1983, 186)</i>
<b>2. Compléments spatiaux</b>	<i>Les bonnes terres sont rares dans le Morvan. Dans le Morvan, les bonnes terres sont rares. (1979, 26)</i>
<b>3. Compléments implicatifs</b>	
<b>3.a. Relation d'ordre entre un antécédent et un conséquent</b>	
<b>Relation causale</b>	<i>Je ne l'ai pas vu immédiatement parce qu'il était bien caché Je ne l'ai pas vu immédiatement, puisqu'il était bien caché (1983, 139) Puisqu'il est tard, allons nous coucher (1983, 151)</i>
<b>Relation conditionnelle</b>	<i>Je ne sortirai pas si Pierre entre mais si cet imbécile ose m'adresser la parole (1979, 24) Si Marie est devenue citadine, c'est par nécessité » (1983, 144))</i>
<b>Relation consécutive</b>	<i>Il pleut de sorte que Poum rentre à la maison Poum se presse de sorte qu'il soit là à temps [consécutive intentionnelle] (1983, 180)</i>
<b>Relation finale</b>	<i>Poum se presse pour rentrer à la maison. Il lui faut se presser pour arriver à temps (1983, 180)</i>
<b>Relation concessive</b>	<i>Quoiqu'il soit bête, il est devenu ministre. (1979, 23)</i>
<b>3.b. Relation de coexistence</b>	
<b>Relation adversative</b>	<i>On l'a pris longtemps pour un compilateur, alors qu'il est un vrai savant. (1983, 182)</i>
<b>Relation restrictive</b> (Définit un domaine d'interprétation) « Compléments de point de vue et de domaine » (1979, 25)	<i>Pour une tortue, elle est bien rapide (1979, 25) Au sujet de Pierre, sa femme l'a quitté (1979, 25) De tous ses amis, il est le plus fidèle (1979, 25) Légalement parlant, tu es dans ton droit, mais moralement, tu portes tous les torts. (1983, 182 – 183) Légalement (parlant), scientifiquement, globalement, théoriquement, en théorie, selon la loi, en général, ... (1979, 25) Comme infirmière, elle est très compétente (1979, 26) Oses-tu dire cela, en tant que démocrate convaincu ? (1979, 26)</i>
<b>Relation de compatibilité</b>	<i>Tout cela est venu sans que je sache ni que je veuille quoi que ce soit (1983, 183) Il avait appris le grec avec un manuel ancien pour unique guide (Ibid.)</i>

# 1. Critères de distinction entre les circonstants propositionnels et transpositionnels.

« Les critères (...) qui concernent respectivement l'interrogation, la mise en relief et la négation, peuvent servir à séparer les compléments de phrase et les compléments transpositionnels des autres compléments » (Mélis, 1983, 153)<sup>128</sup>.

Nous nous arrêterons plus loin sur le cas des compléments de phrase. Nous allons en revanche examiner le cas des compléments transpositionnels et propositionnels sur un corpus construit (l'abréviation CTP correspond à l'étiquette « *Complément TransPositionnel* » et l'abréviation CP à l'étiquette « *Complément Propositionnel* »). Soient les phrases :

- (1) *Pierre travaille énormément. Néanmoins, il a échoué à ses examens* (CTP : L.Melis classe « néanmoins » dans les transpositionnels : 1983, 152 - 156)
- (2) *Puisqu'il est tard, allons nous coucher* (CTP : 1983, 151)
- (3) *Quant à Pierre, il a attrapé la grippe* (CTP) (« (...) les compléments de propos ou de domaine, introduits par *pour*, *quant à* ou *en ce qui concerne* (...) sont des compléments transpositionnels » (1983, 152))
- (4) *Au XVII<sup>e</sup> siècle, la condition paysanne était dure.* (CTP : 1983, 186)
- (5) *Dans le Morvan, les bonnes terres sont rares.* (CTP : 1979 , 26)
- (6) *La condition paysanne était dure au XVII<sup>e</sup> siècle.* (CP : 1983, 186)
- (7) *Les bonnes terres sont rares dans le Morvan.* (CP)
- (8) *Elle travaillait à l'usine du Nord.* (CP)
- (9) *Max a lavé son linge dans l'évier.* (CP)

Appliquons leur les trois critères proposés par L. Mélis :

Critères	Phrases	Oui : +	Non = -	Complément ?
L'interrogation globale peut-elle porter sur le complément ?	<i>Pierre travaille énormément. Néanmoins, a-t-il obtenu ses examens ?</i>		-	CTP
	<i>Puisqu'il est tard, allons-nous nous coucher ?</i>		-	CTP
	<i>Quant à Pierre, a-t-il attrapé la grippe ?</i>		-	CTP
	<i>Au XVII<sup>e</sup> siècle, la condition paysanne était-elle dure ?</i>		-	CTP
	<i>Dans le Morvan, les bonnes terres sont-elles rares ?</i>		-	CTP
	<i>La condition paysanne était-elle dure au XVII<sup>e</sup> siècle ?</i>	+		CP
	<i>Les bonnes terres sont-elles rares dans le Morvan ?</i>	+		CP
	<i>Travaillait-elle à l'usine du Nord ?</i>	+		CP
<i>Max a-t-il lavé son linge dans l'évier ?</i>	+		CP	

<sup>128</sup> Sur l'emploi de ces tests, voir aussi H. Nölke, 1990 a,b,c.

Dans une phrase négative, la négation peut-elle porter sur le complément ?	* Pierre travaille énormément. Néanmoins, il n'a pas échoué à ses examens. <sup>129</sup>		-	CTP
	? <i>Puisqu'il est tard</i> , n'allons pas nous coucher. <sup>130</sup>		-	CTP
	<i>Quant à Pierre</i> , il n'a pas attrapé la grippe.		-	CTP
	<i>Au XVII<sup>e</sup> siècle</i> , la condition paysanne n'était pas dure.		-	CTP
	<i>Dans le Morvan</i> , les bonnes terres ne sont pas rares.		-	CTP
	La condition paysanne n'était dure <i>au XVII<sup>e</sup> siècle</i> (mais au XVI <sup>e</sup> siècle)	+		CP
	Les bonnes terres ne sont pas rares <i>dans le Morvan</i> .	+		CP
	Elle ne travaillait pas <i>à l'usine du Nord</i> (mais à l'usine du sud)	+		CP
Max n'a pas lavé son linge <i>dans l'évier</i> (mais dans une bassine)	+		CP	

Le complément peut-il constituer le foyer d'une phrase clivée ?	Pierre travaille énormément. *C'est néanmoins qu'il a échoué à ses examens		-	CTP
	*C'est <i>puisque'il est tard</i> que nous allons coucher		-	CTP
	*C'est <i>quant à Pierre</i> qu'il a attrapé la grippe		-	CTP
	C'est <i>au XVII<sup>e</sup> siècle</i> que la condition paysanne était dure.	+		CP
	C'est <i>dans le Morvan</i> que les bonnes terres sont rares	+		CP
	C'est <i>à l'usine du Nord</i> qu'elle travaillait	+		CP
	C'est <i>dans l'évier</i> que Max a lavé son linge	+		CP

L'emploi de ces tests appelle plusieurs observations :

**La réaction des compléments transpropositionnels est homogène pour les tests de l'interrogation globale et de la négation.** On notera en particulier que, dans le cas des compléments propositionnels, le complément « peut » être le foyer de la négation ou de l'interrogation, mais ne l'est pas nécessairement :

- (10) *Les bonnes terres ne sont pas rares mais nombreuses dans le Morvan*
- (11) *Les bonnes terres ne sont pas rares dans le Morvan mais dans le Limousin*
- (12) *Les bonnes terres sont-elles rares ou bien nombreuses dans le Morvan ?*
- (13) *Les bonnes terres sont-elles rares dans le Morvan ou dans le Limousin ?*

**La réaction des compléments transpropositionnels n'est pas homogène pour le test du clivage.** Il convient en effet de distinguer deux cas :

- celui des compléments qui, *en aucune manière*, ne peuvent être clivés : dans notre tableau, « néanmoins », « puisqu'il est tard », « quant à Pierre » .

<sup>129</sup> L'inacceptabilité de la séquence est due aux restrictions sémantiques imposées par le complément transpropositionnel implicatif.

<sup>130</sup> L'étrangeté de cette phrase est liée aux mêmes raisons que celles indiquées dans la note précédente.

- Celui où le complément *peut* être clivé. Dans ce cas, le clivage annule les différences entre compléments transpositionnels et compléments propositionnels puisque la phrase obtenue après clivage est identique dans tous les cas :

(14) « *Dans le Morvan, les bonnes terres sont rares.* » (Complément transpositionnel)

(15) « *Les bonnes terres sont rares dans le Morvan.* » (Complément propositionnel)

« = *C'est dans le Morvan que les bonnes terres sont rares* »

Autrement dit, le test de la focalisabilité « écrase » la distinction entre complément transpositionnel et complément propositionnel dans un certain nombre de cas. Ce constat illustre que les tests formels ne peuvent pas être appliqués de manière mécanique mais nécessitent d'être analysés et contrebalancés par des arguments d'ordre sémantique<sup>131</sup>. Dans ce cas précis, il apparaît que le test du clivage n'est pas pertinent chaque fois que le complément examiné peut posséder un fonctionnement propositionnel **ou** transpositionnel. La position détachée frontale en particulier est systématiquement associée au fonctionnement transpositionnel : voilà pourquoi l'extraction par « *C'est ... que* », qui réintègre le complément en position liée dans la prédication, annule du même coup son statut transpositionnel.

Pour conclure, nous dirons que les compléments transpositionnels se distinguent des compléments propositionnels essentiellement **par leur capacité à échapper à la portée de la négation et de l'interrogation totale**. En revanche, la possibilité du clivage, lorsqu'elle existe, ne peut avoir un caractère décisif lorsque le fonctionnement transpositionnel du circonstant est directement lié à sa position (et à son détachement) dans la phrase.

A cet égard, la distinction établie par O. Bonami et alii (2004) entre « parentheticals » et « incidentals » apporte un éclairage particulièrement pertinent.

« First, an adverb may have a special, 'parenthetical' interpretation, in that the semantic contribution of the adverb is not integrated into the proposition the sentence asserts ; rather, it has the status of a 'comment' on that assertion. Second, in some positions, adverbs have a particular prosody which sets them apart from other

<sup>131</sup> Comme le souligne H. Nölke, il faut associer « des critères de nature sémantico-pragmatique » (1990b, 20) aux tests formels

constituents of the sentence (...). Finally, parentheticality appears to be a lexical property of adverbs, whereas incidentality is a property of particular occurrences. » (O. Bonami et alii, 2004, 4-5)

Les circonstants transpositionnels antéposés « *Dans le Morvan* » et « *Au XVIII<sup>e</sup> siècle* » (*Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la condition paysanne était dure / Dans le Morvan, les bonnes terres sont rares*) examinés ci-avant relèvent à l'évidence des « incidentals » :

« To sum up, the default situation is that non-extracted adverbs occurring in zone 1 are incidentals. » (*Ibid.*, 8)

Voilà pourquoi ils perdent leur caractère « transpositionnel » quand ils entrent dans la construction focalisante « *C'est... que* » : intégrés, ils ne sont plus « incidents ». En revanche, l'adverbial « *Néanmoins* » (qui appartient à la classe des « connectives » selon O. Bonami et alii, 2004) est un « parenthétique » (voir *Ibid.*, 30). C'est pourquoi dans

(16) *Pierre travaille énormément. Il a néanmoins échoué à ses examens*

son absence de détachement ne lui ôte pas son caractère « transpositionnel » : non incident, il demeure parenthétique. Les deux autres adverbiaux enfin : « *Puisqu'il est tard* » et « *Quant à Pierre* » ont un statut particulier : liés sur le plan du contenu à la prédication principale (voir L. Melis, 1979, 14-19), ils ne peuvent être considérés comme « parenthétiques ». Mais systématiquement détachés prosodiquement du reste des constituants, ils s'avèrent systématiquement incidents : d'où leur incapacité à figurer dans des constructions clivées.

Autrement dit, le caractère « transpositionnel » d'un circonstant peut être lié

- à une propriété *prosodique* qui lui est attachée de manière systématique (cas de « *Puisqu'il est tard* », « *Quant à Pierre* ») ou non (cas des compléments spatio-temporels antéposés) : il s'agit d'un « incident »
- à une propriété sémantico-pragmatique : « the semantic contribution of the adverb is not integrated into the proposition the sentence asserts » (O. Bonami et alii, 2004, 4). L'adverbial, systématiquement « parenthétique », est toujours extérieur à la prédication, qu'il soit « incident » (1) ou non (16)

(1) *Pierre travaille énormément. Néanmoins, il a échoué à ses examens.*

(16) *Pierre travaille énormément. Il a néanmoins échoué à ses examens*

## 2. Réalisation des compléments comme circonstants propositionnels et / ou transpositionnels.

L. Méliis note :

« Nous observons qu'il existe, pour la plupart des relations examinées plus haut [i.e. relations spatiale, temporelle et implicatives], des réalisations comme compléments transpositionnels et des réalisations comme compléments propositionnels » (1983, 186)

Nous proposons ici de distinguer **trois cas de figure** quant à la répartition possible des circonstants en compléments propositionnels et en compléments transpositionnels.

**Cas 1.** Certains circonstants ne peuvent avoir de réalisation **que propositionnelle**. Tel est par exemple le cas, du moins en français standard<sup>132</sup>, des causales introduites par « *parce que* » :

« (la conjonction « *puisque* ») s'oppose à « *parce que* » dans la mesure où seule cette dernière peut introduire des compléments propositionnels. En français standard, « *parce que* » n'a pas d'autre emploi » (151).

**Cas 2.** Certains circonstants ne peuvent jamais assurer la fonction de **complément propositionnel**. Ils sont soit compléments transpositionnels soit compléments de phrase. Tel est le cas par exemple des causales introduites par « *puisque* » ou encore des concessives<sup>133</sup>. Dans la phrase *Puisqu'il est tard, allons nous coucher*, la causale constitue un complément transpositionnel mais dans *Puisque tu veux tout savoir, Max passera demain*, il s'agit d'un complément de phrase. De même, dans *Quoiqu'il soit bête, il est devenu ministre*, la concessive est complément transpositionnel tandis que dans *Quoique tu ne m'aies encore rien demandé, je te raconterai l'entrevue que j'ai eue*, il s'agit d'un complément de phrase.

Dans tous les cas, ces implicatives réalisées comme compléments transpositionnels ne peuvent être niées, ni questionnées, ni extraposées :

<sup>132</sup> L. Méliis cite deux exemples, possibles en français parlé seulement, d'emploi transpositionnel d'une causale en « *parce que* ». (1983 (151) et (187))

<sup>133</sup> Signalons à ce sujet que, dans une note (Note 41 p 208), l'auteur déclare : « *Les compléments qui expriment une restriction sont toujours des compléments transpositionnels ainsi que les compléments concessifs. Les premiers n'ont de sens qu'en tant que termes qui limitent le domaine d'interprétation et les seconds créent une tension entre le message et un élément contraire présenté dans le complément et donné comme un fait connu* ».

- (17) *Puisqu'il est tard, allons nous coucher*  
 (18) *Puisqu'il est tard, n'allons pas nous coucher*  
 (19) *Puisqu'il est tard, allons-nous nous coucher ?*  
 (20) \* *C'est puisqu'il est tard que nous allons nous coucher*
- (21) *Quoiqu'il soit bête, il est devenu ministre.*  
 (22) *Quoiqu'il soit bête, il n'est pas devenu ministre.* (i.e. il faut être bête pour devenir ministre)  
 (23) *Quoiqu'il soit bête, est-il devenu ministre ?*  
 (24) \* *C'est quoiqu'il soit bête qu'il est devenu ministre.*

On signalera en outre que L. Melis classe un certain nombre de connecteurs parmi les compléments transpropositionnels et non parmi les adverbes de phrases « conjonctifs », contrairement à la plupart des auteurs :

« Habituellement, des adverbes comme *ainsi, cependant, néanmoins* sont également rangés parmi les conjonctifs. Comme nous l'avons fait plus haut, nous rangerons ces adverbes parmi les compléments transpropositionnels » (*Ibid.*, 156)

Une des raisons essentielles à ce classement tient au fait que l'adverbial entretient des restrictions sélectionnelles avec le reste de la phrase.

Dans cette catégorie de circonstants figureront des groupes prépositionnels en « En N » comme « *en fait* », « *en effet* » (cf. L. Melis, *Ibid.*).

**Cas 3.** Certains circonstants, enfin, peuvent avoir une **réalisation propositionnelle ou transpropositionnelle** :

On rappellera ici les commentaires faits par l'auteur à propos de la paire suivante :

- (25) *Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la condition paysanne était dure.*  
 (26) *La condition paysanne était dure au XVIII<sup>e</sup> siècle.*

« Le complément temporel fonctionne dans le premier cas comme complément transpropositionnel ; dans le second cas il est intégré à la proposition. (...) Le changement de catégorie entraîne aussi un changement d'interprétation ; celui-ci est plus facile à appréhender à partir de la phrase qui contient un complément transpropositionnel. La signification de celle-ci peut être rendue de la manière suivante :

*Soit le XVIII<sup>e</sup> siècle ; pour ce siècle, il est vrai que la condition paysanne est dure.*

Le complément définit donc un monde, un domaine d'interprétation, qui sert de cadre à l'interprétation de la phrase. » (*Ibid.*, 186 – 187)

On aura noté que la différence entre les deux phrases tient uniquement à une *modification positionnelle* du circonstant (accompagnée d'un détachement i.e. d'une virgule à l'écrit). En réalité, dans ce type de cas, le détachement joue un rôle crucial puisqu'il permet de doter le circonstant d'un fonctionnement transpropositionnel (voir *supra*).

Dans cette catégorie figurent les compléments transpropositionnels en « En N » spatiaux (*En (France + Espagne + Dordogne + Creuse + ...), P*)<sup>134</sup>, temporels (*En (1989 + été + quelques semaines + ...), P*), de domaine (*En (biologie + linguistique + ...), P*), ...

### 3. Conclusion

Tandis que les compléments du nœud actantiel établissent une relation avec le noyau phrastique en instanciant dans la phrase (en position postverbale liée) certains traits spécifiques contenus dans le lexème verbal, les compléments (trans)propositionnels établissent quant à eux une relation (spatiale, temporelle, implicative) avec tout le reste de la proposition. Dans un grand nombre de cas, le détachement frontal d'un complément propositionnel (lorsqu'il est possible) entraîne son passage dans la catégorie des transpropositionnels. Ces compléments, nettement plus périphériques par rapport à la prédication principale que lorsqu'ils apparaissent en position postverbale liée, s'avèrent inaccessibles à l'interrogative totale et à la négation. Concernant le test du « clivage » nous avons montré qu'il ne pouvait pas être appliqué « mécaniquement ». En effet, si un certain nombre de compléments transpropositionnels excluent, de fait, systématiquement la possibilité d'être extraits par la construction « *C'est ...que* » (tel est le cas pour des adverbiaux comme « *néanmoins* », « *puisque'il est tard* », « *quant à Pierre* » ...), d'autres se montrent parfaitement clivables (ainsi en va-t-il des compléments spatio-temporels antéposés ou des compléments faisant allusion à un domaine d'activité). Cette divergence de comportement formel s'explique aisément par le fait que dans certains cas, le caractère « transpropositionnel » du complément est *directement lié* à son détachement et à sa position dans la phrase.

---

<sup>134</sup> La notation : « *En France, P* » signale que le GP « En France » est placé en tête de la relation prédicative principale « P ».

## Chapitre 4. Les compléments de phrase

### 1. Critères définitoires

Dans son ouvrage, L. Melis n'examine pas moins de **seize critères** susceptibles d'aider à identifier les compléments de phrase. Les deux premiers (distributionnels) apparaissent, de son propre aveu, très importants pour le repérage des adverbiaux de phrase :

« Les deux critères que nous venons de présenter [= critères 1 et 2 : voir ci-dessous] peuvent être considérés comme les critères principaux pour l'identification des compléments de phrase (...) » (1983, 135)

**(1) Les compléments de phrase manifestent des restrictions de cooccurrence avec les divers types d'énoncés**<sup>135</sup> (*Ibid.*, 133).

- (1) *Heureusement, Max vient.*
- (2) *\* Heureusement, Max viendra-t-il ?*
- (3) *\* Heureusement, viens !*

Ce critère n'est cependant pas pertinent pour les adverbiaux « phraséologiques » (cf. *infra*):

- (4) *En deux mots, Max vient.*
- (5) *En deux mots, Max viendra-t-il ?*
- (6) *En deux mots, viens !*

**(2) Les compléments de phrase ne manifestent pas de relations sélectionnelles avec les éléments du contenu propositionnel** (*Ibid.*, 134).

- (7) *Heureusement, (la tour Eiffel fait 386 m + La Nausée est un roman + Max est sauvé + ...).*

---

<sup>135</sup> Signalons que l'auteur insiste sur le fait que « Ces restrictions peuvent se présenter sous deux formes. Il peut s'agir en premier lieu d'incompatibilités ; (...) (mais) Les relations entre les compléments de phrase et les types phrastiques ne doivent (...) pas nécessairement prendre la forme d'incompatibilités ; des modifications dans l'interprétation peuvent également apparaître. » (133 – 134)

Les deux critères suivants [(3) & (4)], ainsi que l'indique l'auteur lui-même, sont « d'application plus limitée » (*Ibid.*, 135)

**(3) Un complément de phrase peut servir de réponse à une interrogation globale** (*Ibid.*, 135).

(8) *Marie est-elle mariée ? - (Probablement + Certainement + Heureusement + ...).*

mais

(9) *Marie est-elle mariée ? - (\*Inversement + \*Pourtant + \* En d'autres termes + ...)*<sup>136</sup>

**(4) Un complément de phrase peut assurer l'insertion de la phrase dans le discours** (*Ibid.*, 135). On retrouve ce critère notamment sous la plume de C. Molinier & F. Levrier (2000, 55) formulé comme suit :

« Les adverbes conjonctifs (...) sont inaptes à figurer dans l'énoncé initial d'un discours, ou, de façon plus spécifique, leur interprétation nécessite l'existence et la prise en compte d'un énoncé ou d'énoncés antérieurs »

(10) *La canicule s'est calmée. Ainsi les personnes âgées souffriront-elles un peu moins de la chaleur.*

Concernant maintenant les trois critères (syntaxiques) qui suivent [(5), (6) & (7)], l'auteur déclare :

« Les critères d'ordre syntaxique que nous présenterons ici et en particulier les trois premiers sont utilisés ordinairement comme critères principaux pour l'identification des compléments de phrase (...) parce que leur maniement est aisé et que le découpage obtenu est net. » (*Ibid.*, 135 - 136)

Plus loin, il les caractérise de critères *fondamentaux* : « les critères fondamentaux de l'interrogation, de la mise en relief et de la négation » (*Ibid.*, 140).

**(5) L'interrogation globale ne porte pas sur le complément de phrase** (*Ibid.*, 136)

(11) *Franchement, Pierre viendra-t-il demain ?*

(12) *\*Heureusement, Max viendra-t-il demain ?*

(13) *\*Max viendra-t-il heureusement demain ?*

<sup>136</sup> Dans la classification de C. Molinier, il s'agit de conjonctifs. On comprend pourquoi ils ne peuvent pas apparaître dans ce type de contexte : ils exigent un contexte gauche auquel ils renvoient.

**(6) Les compléments de phrase ne peuvent pas constituer le foyer d'une phrase clivée** (*Ibid.*, 136).

(14) \* *C'est heureusement que Max viendra demain.*

**(7) Dans une phrase négative, la négation ne peut pas porter sur le complément de phrase** (*Ibid.*, 137)

(15) *Heureusement, Max ne viendra pas demain.*

(16) \**Max n'est pas venu heureusement (mais malheureusement).*

**(8) Les compléments de phrase ne peuvent pas être affectés par la restriction** (*Ibid.*, 138) :

(17) \* *Max ne viendra que heureusement.*

(18) \* *Max viendra seulement heureusement.*

**(9) Les compléments de phrase ne peuvent pas fournir le pivot d'une comparaison** (*Ibid.*, 138).

(19) \**Max viendra plus heureusement demain que lundi.*

**(10) Les compléments de phrase n'apparaissent pas librement dans les propositions subordonnées** (*Ibid.*, 140). Comme l'indique l'auteur « le critère ne peut être formulé de manière positive ». Ainsi trouve-t-on :

(20) *Quoique Pierre ne soit probablement pas intéressé, il faut quand même lui proposer le poste.*

mais

(21) \* *Je m'arrangerai pour que Pierre vienne probablement.*

**(11) Le complément de phrase se rapporte à la phrase considérée globalement** (*Ibid.*). Critère « inutilisable dans le cas particulier des compléments qui portent sur la phraséologie et sur le choix des termes » :

(22) *Justin, mon cousin – strictement parlant mon arrière cousin - ...*

**(12) Le complément de phrase ne peut pas entrer dans la portée d'un quantificateur** (*Ibid.*).

(23) *Peu de gens seront probablement venus le féliciter pour ce succès de pacotille.*

(24) *Honnêtement, peu de gens seront venus le féliciter pour ce succès de pacotille.*

(25) *Heureusement, peu de gens sont venus.*

En ce qui concerne enfin les critères *positionnels* et *intonatifs*, l'auteur signale:

« Les compléments de phrase se singularisent également sur le plan de leur intégration dans la phrase. Ils se caractérisent globalement par une mobilité plus grande et par des particularités intonatives qui les rapprochent des incises (...) » (*Ibid.*, 141)

Il retient finalement quatre critères [critères (13), (14), (15) & (16)], dont trois « positionnels ».

**(13) Les compléments de phrase peuvent occuper la position initiale dans une phrase niée** (*Ibid.*, 142).

(26) *Heureusement, Max n'est pas venu.*

**(14) Les compléments de phrase peuvent apparaître devant la formule explicative « C'est que »** (*Ibid.*).

(27) *Manifestement, c'est que Pierre est trop timide.*  
mais

(28) *(\*Heureusement + \*Prudemment + ...), c'est que Pierre est trop timide.*

**(15) Les compléments de phrase peuvent apparaître devant le second élément de la négation** (*Ibid.*).

(29) *Jean n'a probablement pas tort.*

(30) *Max n'est heureusement pas venu.*

**(16) Les compléments de phrase sont fréquemment isolés du reste de la phrase au niveau prosodique.** (*Ibid.*, 142) Notons que, quoique souvent exact, ce critère souffre de deux défauts majeurs : il est soumis à appréciation subjective ; il est loin d'être systématique<sup>137</sup> :

<sup>137</sup> Voir à ce sujet H. Nølke (2001, 246 et sq) qui fait remarquer que dans cette position (qualifiée de « neutre ») « l'adverbial s'intègre à la courbe intonative » : *Pierre a peut-être vendu sa voiture.*

(31) *Pierre vient, à mon avis, demain.*

**Pour récapituler :**

<b>Critères distributionnels</b>		
1	Les compléments de phrase manifestent des restrictions de cooccurrence avec les divers types d'énoncés	<i>*Heureusement, Max est-il venu ?</i>
2	Les compléments de phrase ne manifestent pas de relations sélectionnelles avec les éléments du contenu propositionnel.	<i>Heureusement, p</i>
3	Les compléments de phrase peuvent servir de réponse à une interrogation globale	<i>- Marie est-elle mariée ? - Probablement</i>
4	Les compléments de phrase peuvent assurer l'insertion de la phrase dans le discours <sup>138</sup>	<i>La canicule s'est calmée. Ainsi les personnes âgées souffriront-elles un peu moins de la chaleur</i>
<b>Critères syntaxiques</b>		
5	L'interrogation globale ne porte pas sur le complément de phrase	<i>*Max viendra-t-il heureusement demain ?</i>
6	Les compléments de phrase ne peuvent pas constituer le foyer d'une phrase clivée.	<i>*C'est heureusement que Max est venu</i>
7	Dans une phrase négative, la négation ne peut pas porter sur le complément de phrase	<i>Heureusement, Max n'est pas venu</i>
8	Les compléments de phrase ne peuvent pas être affectés par la restriction	<i>* Max ne viendra que heureusement * Max viendra seulement heureusement</i>
9	Les compléments de phrase ne peuvent pas fournir le pivot d'une comparaison	<i>*Max viendra plus heureusement demain que lundi.</i>
10	Les compléments de phrase n'apparaissent pas librement dans les propositions subordonnées	<i>* Je m'arrangerai pour que Pierre vienne probablement</i>
11	Les compléments de phrase se rapportent à la phrase considérée globalement	<i>Heureusement, Max est venu</i>
12	Les compléments de phrase ne peuvent pas entrer dans la portée d'un quantificateur.	<i>Peu de gens sont heureusement venus</i>
<b>Critères positionnels</b>		
13	Les compléments de phrase peuvent occuper la position initiale dans une phrase niée	<i>Heureusement, Max n'est pas venu</i>
14	Les compléments de phrase peuvent apparaître devant la formule explicative « C'est que »	<i>Manifestement, c'est que Pierre est trop timide</i>
15	Les compléments de phrase peuvent apparaître devant le second élément de la négation.	<i>Jean n'a probablement pas tort Max n'est heureusement pas venu.</i>
<b>Critère intonatif</b>		
16	Les compléments de phrase sont fréquemment isolés du reste de la phrase au niveau prosodique	<i>Pierre vient, à mon avis, demain</i>

<sup>138</sup> Conjonctifs uniquement

## 2. Tests permettant de distinguer les compléments de phrase des compléments transpositionnels

Les compléments de phrase et les compléments transpositionnels réagissent de manière identique à un certain nombre des tests cités ci-dessus. Le cas des tests (5) (interrogation totale) et (7) (négation) constituent à cet égard un exemple très net. D'où la question : quels sont les critères qui, d'après L. Melis, permettent spécifiquement de distinguer les compléments de phrase des compléments transpositionnels ? Pour répondre, examinons rapidement l'étude qu'il propose sur « *les propositions subordonnées introduites par « si »* » (1983, 144 – 153). L'auteur présente en premier lieu le corpus suivant (144):

- a) *Si vous permettez, j'aimerais que...*
- b) *Pierre est, si vous me passez le mot, un imbécile*
- c) *Cette pièce est, si vous voulez, imagiste.*
- d) *Si tu as faim, le frigo est bien rempli*
- e) *Si Paris est le cœur de la France, Les Landes en sont le poumon*
- f) *Si Paris est le cœur de la France, il en est le cœur malade*
- g) *Si Marie est devenue citadine, c'est par nécessité*
- h) *Si je la voyais, j'étais heureux*
- i) *Si Pierre vient, c'est qu'il veut voir Marie*
- j) *S'il pleut, Pierre viendra.*

Dans la suite de son développement, il s'attache à montrer que :

- 1) toutes les occurrences proposées répondent positivement à **douze** des seize critères énoncés plus haut. En effet, l'auteur déclare

« On vérifiera aisément que, dans tous les cas, la proposition subordonnée ne peut être niée (C7), ni questionnée (C5) ni mise en relief (C6). Les autres critères concernant la restriction (C8) et la comparaison (C9), les quantificateurs (C12) et les restrictions sur l'enclassement des compléments dans les subordonnées (C10) sont également satisfaits ; de même les critères (13) et (16) (...) les critères (14) et (15) ne sont pas d'application : le premier parce qu'il n'est opérationnel que pour des adverbes et des syntagmes figés relativement brefs comme *sans doute* et le second parce que la structure *Si...c'est que*<sup>139</sup>, représentée par (i), possède une valeur particulière, celle d'invertir le rapport d'ordre entre l'antécédent et le conséquent. Un dernier critère, le critère (11) (...) s'applique à tous les cas sauf à (b)<sup>140</sup> » (1983, 144).

<sup>139</sup> On notera ici que l'auteur, par erreur, invertit la numérotation de ses critères : le critère (14) correspond en réalité à l'emploi de la formule explicative « C'est que » et le critère (15), à l'emploi du complément devant le second terme de la négation.

<sup>140</sup> ce qui est normal : la subordonnée fonctionne dans cette occurrence comme un adverbial phraséologique : voir commentaire pour ce critère (11), ci-dessus.

- 2) En revanche, les occurrences **(a) (b) (c)** du corpus se distinguent nettement de toutes les autres pour les deux premiers critères. En effet,

« Les trois premières (phrases) manifestent des restrictions avec les formes phrastiques et elles réagissent donc positivement au premier critère ; elles ne manifestent pas non plus de restrictions avec le contenu du message (critère 2) ; les autres phrases peuvent par contre être utilisées avec les diverses formes phrastiques et elles entretiennent manifestement des rapports de contenu avec la principale » (*Ibid.*, 146)

- 3) Concernant les critères (3) et (4), l'auteur signale que seule la subordonnée en (c) pourrait servir de réponse à une interrogative totale (« *Si vous voulez* » = oui) (C3) et qu'un emploi destiné à lier l'énoncé au reste du discours n'est pas exclu mais avec d'autres formules (cependant proches de (a,b,c) : « *Si je puis me permettre une dernière observation, ...* » etc.(voir 148).

Cette différence de fonctionnement des subordonnées en « si » dans les énoncés (a), (b), (c) traduit, aux yeux de l'auteur, leur statut d'adverbiaux de phrase, alors que l'ensemble des autres occurrences ((d) à (j)) instancient des transpositionnels.

« Nous réservons le terme de complément de phrase, qui a acquis droit de cité en linguistique, aux compléments qui se rapportent aux circonstances du dire (phrases (a), (b) et (c)) et nous proposerons pour les compléments qui figurent dans les phrases (d) à (j) le terme de complément transpositionnels : ils se rapportent en effet à la proposition à laquelle ils sont liés étroitement au niveau du contenu, mais ils se situent en dehors de celle-ci, définissant le cadre dans lequel elle doit être comprise. » (*Ibid.*, 150)

En conséquence, il ressort que seuls les critères (1) à (4) sont opératoires pour distinguer les compléments de phrase des compléments transpositionnels. Les **critères 1 et 2** font figure de critères principaux (l'auteur les considère en effet comme « *les critères principaux pour l'identification des compléments de phrase (...)* » (1983, 135)) – les critères (3) et (4), de critères accessoires (car d'application nettement plus limitée).

### **3. Les compléments de phrase : une classe tripartite**

L. Melis propose en premier lieu de ranger dans une catégorie à part - celles des **compléments phraséologiques** - des compléments comme *en bref, en deux mots, en d'autres*

*termes, ensuite, puis...* N'entretenant pas de relation de contenu avec le contenu spécifique des phrases (ce ne sont donc pas des transpositionnels), ils concernent la forme de cette dernière ainsi que sa place dans le discours.

Parmi les phraséologiques, l'auteur distingue deux sous-ensembles :

« Le premier comporte les compléments qui expliquent ou qui justifient le choix des termes et le second les compléments qui intègrent la phrase dans le discours. Ce second groupe correspond au groupe des conjonctifs » (1983, 155)

Dans le premier sous-ensemble, il range les compléments comme *Si vous permettez ce mot, Puisqu'il faut employer le terme correct, en français, dans le langage moderne, dans la langue des sciences, pour ainsi dire, ...* Dans le second, les compléments *Premièrement, deuxièmement, tertio, alors, ensuite, puis, d'une part...d'autre part, en conclusion, en outre, ...*

Viennent ensuite deux autres catégories qui se distinguent par le critère suivant : les uns – **les compléments de style** – peuvent figurer dans plusieurs types de phrases avec des nuances interprétatives diverses, tandis que les autres – **les compléments interprétatifs** – ne peuvent apparaître normalement que dans une phrase déclarative.

**Les compléments de style** permettent au locuteur de fournir des indications « de régie » sur l'attitude adoptée par les participants à la communication.

« (L)es compléments de style se rapportent aux caractéristiques de l'acte de communication et plus particulièrement aux rapports entre les locuteurs. L'adverbe « honnêtement » en est un représentant typique » (*Ibid.*, 157).

(32) *Honnêtement, tu n'es pas assez convaincant.*

L'auteur range aussi dans cette catégorie les compléments qui justifient ou excusent la prise de parole (*Puisque vous le permettez, Si vous voulez bien, ...*) ainsi que ceux qui renseignent sur la source du dire (*en mon nom, au nom de la République, personnellement, à mon avis, selon ton opinion, ...*).

**Les compléments interprétatifs**, enfin, traduisent le jugement que porte le locuteur sur son énoncé (*probablement, peut-être, certes, certainement, vraisemblablement, évidemment, sans doute, sans nul doute, manifestement, indiscutablement, curieusement, heureusement, malheureusement ...*). Ces compléments, beaucoup étudiés, peuvent se

répartir en deux sous-catégories : les compléments évaluatifs **assertifs** qui peuvent servir de réponse à une interrogation globale (cf. critère (3) ci-dessus) : *probablement, vraisemblablement, manifestement, certainement, ...* et ceux qui ne le peuvent pas : les compléments interprétatifs **évaluatifs** : *curieusement, étrangement, heureusement, par bonheur, ...*

#### 4. Conclusion

Il n'y a pas de classification « naturelle » des adverbiaux, ni a fortiori des compléments de phrase. Chaque auteur propose des critères plus ou moins formels de classement, et l'on pourrait à cet égard comparer les classifications plus récentes de H. Nølke (1990 a, b, c), de C. Guimier (1996) ou de C. Molinier et F. Levrier (2000) avec celle de L. Melis. On constaterait alors une convergence globale de ces auteurs concernant les formes qu'il convient de ranger parmi les compléments (ou adverbiaux) de phrase, même si dans le détail apparaîtraient des divergences plus ou moins notables.

A cet égard, les GP<sub>en</sub> spatiaux du type « *En France, P* », temporels « *En 1989, P* », de « domaine / point de vue » (*Linguistiquement + géographiquement + ... + En (linguistique + biologie + ...)*), *P* méritent une attention toute particulière. Nous avons vu que l'auteur les rangeait parmi les compléments transpropositionnels, dans une catégorie distincte donc des compléments de phrase. A l'inverse, ils figurent chez C. Guimier (1996) dans la même catégorie (exophrastique) que les compléments de phrase comme *Heureusement, en premier lieu, apparemment...* Quant à H. Nølke (1990b), il place les adverbiaux de point de vue parmi les « contextuels », à côté des connecteurs (*donc, ...*), des adverbiaux d'énoncé (*heureusement, ...*) et d'énonciation (*entre nous, ...*).

Autrement dit, les frontières entre compléments de phrase et circonstants « transpropositionnels » (cf. notre chapitre précédent) s'avèrent parfois ténues et les divergences de classement entre les différents auteurs traduisent une hésitation sur le statut de certains d'entre eux.

## Chapitre 5. Retour à l'analyse des fonctions occupées par les compléments du nœud actantiel lorsqu'ils figurent détachés en tête de phrase

Dans le deuxième chapitre de cette seconde partie, après avoir présenté la classe des compléments du nœud actantiel, nous avons décidé de reporter l'analyse de la fonction occupée par ces compléments déplacés en tête de phrase. Nous ne disposons en effet pas encore des divers tests permettant, selon L. Melis, de distinguer les compléments transpositionnels des compléments propositionnels et des compléments de phrase. Tel n'est plus le cas maintenant.

### 1. Les compléments d'attitude

Nous avons distingué trois catégories de compléments :

- (1) *En silence, Max est entré*
- (2) *En (rangs serrés + file indienne + ...), les enfants sont entrés dans la classe.*
- ...
- (3) *En toute (prudence + sérénité + inconscience + discrétion + générosité ...), Max s'est engagé dans cette histoire*
- (4) *En toute (honnêteté + franchise + sincérité + confidentialité ...), Luc a répondu*
- ...
- (5) *\*En canard, Max marche*
- (6) *En aparté, Max s'est adressé au président de la séance*
- (7) *En (secret + tapinois + catimini + ...), Max a quitté la salle*

Examinons la réaction de ces compléments antéposés aux tests suivants :

(test 1) Le complément antéposé présente-t-il des restrictions de cooccurrence avec les divers types d'énoncés ?

(test 5) Le complément antéposé peut-il tomber sous la portée de l'interrogation globale ?

(test 6) Le complément antéposé peut-il devenir le foyer d'une phrase clivée

(test 7) Le complément antéposé peut-il tomber sous la portée de la négation ?

Critères	phrases	Oui	Non
Le complément antéposé présente-t-il des restrictions de cooccurrence avec les divers types d'énoncés ?	<p><i>?* En silence, entrez !</i></p> <p><i>?* En file indienne, entrez !</i></p> <p><i>?* En toute discrétion, entrez !</i></p> <p><i>En toute franchise, entrez !</i></p> <p><i>?* En ( secret + tapinois + catimini + ... ), quittez la salle !</i></p> <p><i>?* En silence, Max est-il entré ?</i></p> <p><i>?* En file indienne, les enfants sont-ils entrés ?</i></p> <p><i>?* En toute discrétion, Marie a-t-elle ouvert la porte au visiteur?<sup>141</sup></i></p> <p><i>En toute franchise, Max est-il entré ?</i></p> <p><i>?* En ( secret + tapinois + catimini + ... ), Max a-t-il quitté la salle ?</i></p>	+	+
L'interrogation globale peut-elle porter sur le complément ?	<p><i>?* En silence, Max est-il entré ?</i></p> <p><i>?* En file indienne, les enfants sont-ils entrés ?</i></p> <p><i>?* En toute discrétion, Marie a-t-elle ouvert la porte au visiteur?</i></p> <p><i>En toute franchise, offrons-nous l'un des meilleurs rapport qualité / prix de Londres ? (Web)</i></p> <p><i>?* En ( secret + tapinois + catimini + ... ), Max a-t-il quitté la salle ?</i></p>		+
Dans une phrase négative, la négation peut-elle porter sur le complément ?	<p><i>* En silence, Max n'est pas entré</i></p> <p><i>* En file indienne, les enfants ne sont pas entrés</i></p> <p><i>* En toute discrétion, Marie n'a pas ouvert la porte au visiteur</i></p> <p><i>En toute franchise, nous n'offrons pas l'un des meilleurs rapport qualité / prix de Londres</i></p> <p><i>* En ( secret + tapinois + catimini + ... ), Max n'a pas quitté la salle</i></p>		+
Le complément peut-il constituer le foyer d'une phrase clivée ?	<p><i>C'est en silence que Max est entré</i></p> <p><i>C'est en file indienne que les enfants sont entrés</i></p> <p><i>C'est en toute discrétion que Marie a ouvert la porte au visiteur</i></p> <p><i>* C'est en toute franchise que nous offrons l'un des meilleurs rapport qualité / prix de Londres</i></p> <p><i>C'est en ( secret + tapinois + catimini + ... ) que Max a-t-il quitté la salle ?</i></p>	+	+

De ce tableau il se dégage **deux grandes catégories** de compléments antéposés :

1. Ceux qui se montrent récalcitrants à figurer devant une phrase négative ou interrogative. Ce trait formel signale que même antéposés, ces compléments demeurent très liés au contenu propositionnel : incidents au rapport sujet-prédicat, ils continuent à dénoter

<sup>141</sup> Cette phrase devient acceptable si l'on donne à l'adverbiale antéposée « en toute discrétion » un sens de « complément de style » (L. Melis, 1983, 157 & sq.)

l'attitude adoptée par le sujet (l'instance de contrôle) engagé dans son action. A tous égards, ils se rapprochent très clairement des adverbes de manière comme *soigneusement*<sup>142</sup> :

- (8) *Soigneusement, Jean coupe les carottes en petits dés*
- (9) *\*Soigneusement, coupe les carottes en petits dés !*
- (10) *\*Soigneusement, Jean coupe-t-il les carottes en petits dés ?*
- (11) *\*Soigneusement, Jean ne coupe pas les carottes en petits dés*
- (12) *C'est soigneusement que Jean coupe les carottes en petits dés*

Peut-on, comme le fait L. Melis, considérer ces compléments comme des compléments de phrase...? alors que les tests les plus cruciaux que sont ceux de la négation, de l'interrogation totale et du clivage ne correspondent pas aux résultats attendus... Pour notre part, nous considérerons ces compléments comme des **compléments propositionnels**<sup>143</sup>, même en position détachée frontale.

2. La seconde catégorie de compléments qui se dégage de l'analyse du tableau placé plus haut est constituée par les GP<sub>en</sub> antéposés : *en toute (honnêteté + franchise + ...)* :

A l'inverse des compléments précédents, ces derniers – en position détachée frontale - se montrent aptes à figurer devant une phrase négative ou interrogative (totale). Leur compatibilité avec l'interrogation ne doit pas masquer que, dans ce type de phrase, leur interprétation **change** très sensiblement. En effet, en déclarant :

- (13) ***En toute franchise**, Max est-il entré ?*

le locuteur dit quelque chose non pas de l'attitude qu'il compte adopter dans la communication, mais bien plutôt celle qu'il souhaite voir adopter par son interlocuteur.

Ces divers traits permettent de conclure que cette seconde catégorie de complément relève des **compléments de style** (compléments de phrase). Et de fait, C. Molinier et F. Levrier en citent quelques-uns lorsqu'ils examinent les caractéristiques des « adverbes de phrase disjonctifs de style » :

« Parallèlement à ces formes en –ment [ comme *confidemment*, *franchement*, *honnêtement*, ...], nous relevons des formes synonymes *en tout N* : *en*

<sup>142</sup> Rappelons que C. Molinier et F. Levrier (2000) le classent parmi les adverbes de manière orienté vers le sujet

<sup>143</sup> Leurs réactions aux tests signalées ci-dessus les empêchent en effet de figurer aussi parmi les compléments « transpositionnels ».

*toute confidentialité, en toute franchise, en toute honnêteté*, mais \**en tout sérieux* n'est pas attesté. On remarquera que la structure *en tout N* se rencontre dans d'autres classes d'adverbiaux (cf. *en toute bonne foi, en toute innocence ...*). » ( 67)

Le propos de C. Molinier & F. Levrier reproduit ci-dessus nous amène à formuler deux observations. Tout d'abord, le complément « *en toute bonne foi* » manifeste selon nous deux sortes d'emplois qui l'amènent à figurer dans deux classes distinctes : dans l'exemple attesté suivant :

- (14) ***En toute bonne foi***, nous n'avons ni les moyens ni le temps de contrôler si chaque grappe de raisin vient bien d'un pied de vigne de la quinta en question!  
(Web)

il constitue un commentaire du locuteur porté sur l'attitude qu'il adopte dans la communication (l'adverbe est ici nettement illocutif). Il s'agit d'un complément de style (complément de phrase).

En revanche, dans l'énoncé suivant, « *En toute bonne foi* » adopte un fonctionnement de complément propositionnel ; il spécifie l'attitude observée par les « banques commerciales » dans leur action :

- (15) ***En toute bonne foi***, les banques commerciales ont cru réaliser une bonne affaire en ouvrant des crédits au tiers-monde: leurs "experts" se sont trompés (...). » (LMD, mars 1989)

Notre deuxième observation concerne la catégorie des compléments comme « *en toute innocence* ». Ces compléments appartiennent à la classe des *complément propositionnels* même lorsqu'ils figurent en position détachée en tête de phrase (affirmative). Ces adverbiaux, comme le signalent C. Molinier et F. Levrier, font l'objet dans (Leeman, 1988) d'une étude approfondie. On retiendra que cette dernière les classe parmi les « adverbies intégrés à la proposition » (*Ibid.*, 161) et considère qu'ils décrivent « la modalité même du rapport sujet-prédicat, jugé (par le locuteur) du point de vue exprimé par N [dans *en tout N*] pris comme étalon » (*Ibid.*, 167).

## 2. Les compléments aspectuels « En DetQuant Ntps »

Comparons le fonctionnement syntaxique des compléments *En DetQuant Ntps* détachés frontaux et postposés liés au moyen de tests.

### Cas n°1 : pas d'itération dans la relation prédicative.

- (16) *Max avala son repas en dix minutes*  
*Max n'avalait pas son repas en dix minutes mais en un quart d'heure*  
*Max avala-t-il son repas en dix minutes ou en un quart d'heure ?*  
*Avale ton repas en dix minutes !*
- (17) *En dix minutes, Max avala son repas.*  
*\*En dix minutes, Max n'avalait pas son repas, mais en un quart d'heure*  
*En dix minutes, Max n'avalait pas son repas : il refusait d'obéir à son*  
*père.*  
*\*En dix minutes, Max avala-t-il son repas, ou en un quart d'heure ?*  
*En dix minutes, Max a-t-il avalé son repas ?*  
*En dix minutes, avale ton repas !*

### Cas n°2 : présence d'une itération dans la relation prédicative.

- (18) *Max avala cinq repas en une heure*  
*Max n'avalait pas cinq repas en une heure mais en cinq heures.*  
*Max avala-t-il cinq repas en une heure ou en cinq heures ?*  
*Avale cinq repas en une heure !*
- (19) *En une heure, Max avala cinq repas*  
*\*En une heure, Max n'avalait pas cinq repas, mais en cinq heures.*  
*En une heure, Max n'avalait pas cinq repas : il en avait assez de jouer*  
*les recordmen.*  
*\*En une heure, Max avala-t-il cinq repas, ou en cinq heures ?*  
*En une heure, Max avala-t-il cinq repas ?*  
*En une heure, avale cinq repas !*
- (20) *Max a eu deux accidents en vingt ans*  
*Max n'a pas eu deux accidents en vingt ans mais en quarante ans.*  
*Max a-t-il eu deux accidents en vingt ans ou en quarante ans ?*
- (21) *En vingt ans, Max a eu deux accidents.*  
*\*En vingt ans, Max n'a pas eu deux accidents, mais en quarante ans*  
*En vingt ans, Max n'a (même) pas eu deux accidents!*  
*\*En vingt ans, Max a-t-il eu deux accidents, ou en quarante ans ?*  
*En vingt ans, Max a-t-il eu (seulement + ?E) deux accidents ?*

*En vingt ans, aies (seulement) deux accidents ! Ensuite, tu pourras me donner des conseils*

Ces tests, appliqués à l'ensemble des exemples examinés précédemment montrent que l'adverbial *En DetQuant Ntps* antéposé échappe à la portée de la négation et de l'interrogation totale alors qu'il en constitue le focus privilégié lorsqu'il apparaît en position postverbale.

Comme L. Melis, nous considérerons ces compléments de durée antéposés comme des « compléments transpropositionnels de durée » (1983, 85 & 201).

Le tableau suivant récapitule le fonctionnement syntaxique et la portée sémantique des compléments *En DetQuant Ntps* postposés liés et antéposés.

	Complément « <i>En DetQuant Ntps</i> » antéposé	Complément « <i>En DetQuant Ntps</i> » postposé lié
<i>Absence d'une itération dans la relation prédicative principale</i>	<p><b>Incidence</b> : extraprédicative  <b>Portée</b> : totalité de la proposition ; l'adverbial quantifie une durée supérieure (a) (c) ou égale (b) (d) à celle que nécessite l'achèvement de la situation dénotée par le reste de la prédication.</p> <p>(a) <i>En trente ans d'indépendance, l'armée française a manifesté concrètement sa présence durant vingt-et-un ans</i>            (b) <i>En quelques secondes, Max a essuyé le tableau.</i></p>	<p><b>Incidence</b> : intraprédicative  <b>Portée</b> : noyau actantiel ; l'adverbial spécifie la durée que nécessite l'achèvement de la situation dénotée par le reste de la prédication (e) ou éventuellement de sa phase préparatoire (f).</p> <p>(e) <i>Max a avalé son repas en cinq minutes.</i> (situation « accomplissement »)            (f) <i>Max a découvert la solution en quelques minutes</i> (situation « réalisation instantanée »)</p>
<i>Présence d'une itération dans la relation prédicative principale</i>	<p>(c) <i>En vingt ans (de permis), Max a eu deux accidents</i>            (d) <i>En quelques secondes, Max a fait trois fois le tour du pâté de maison.</i></p>	<p><b>Incidence</b> : intraprédicative  <b>Portée</b> : prédicat qui inclut l'éventuel complément de fréquence; l'adverbial quantifie une durée supérieure (e) ou égal (f) à celle que nécessite l'achèvement de la situation dénotée par le reste de la prédication.</p> <p>(e) <i>Max a eu deux accidents en vingt ans de permis</i>            (f) <i>Max a fait trois fois le tour du pâté de maison en quelques secondes</i></p>

### 3. Les compléments instrumentaux et sémiématiques

Rappelons les occurrences présentées *supra* dans le chapitre consacré à ces compléments :

- (22) *En vélo, ma femme est allée au Portugal.*
- (23) *En train, Max a voyagé partout dans le monde.*
- (24) *En voiture, mon frère est parti plusieurs fois aux Etats-Unis*
- (25) *En avion, Max a voyagé dans les provinces les plus reculées de l'Alaska*

(26) *En voiture, vous mettrez plus longtemps.*

(27) *En train, il faut éviter de poser son verre plein sur sa tablette.*

...

(28) *En altitude, on apercevait les confins du désert*

(29) *En Avignon, Max court.*

(30) *?\*En toute (illégalité + facilité + intimité + légitimité + ...), Max a agi dans cette affaire*

mais :

(31) *En toute illégalité, Max exploite une paillote en bord de mer.*

(32) *En toute (légalité + facilité + ...), il travestissent l'information<sup>144</sup>.*

(33) *En toute logique, les événements se sont enchaînés.*

...

(34) *En diable, Philomène est paresseuse* (Le GP<sub>en</sub> assure ici une fonction de construction détachée et non d'adverbial. Nous écartons donc désormais cette occurrence de notre analyse)

---

<sup>144</sup> « En toute légalité, il travestissent l'information au mieux de leurs propres intérêts ». Web

Critères	phrases	Oui	Non
Le complément antéposé présente-t-il des restrictions de cooccurrence avec tel ou tel type d'énoncé ?	<i>En (train + voiture + avion + ...), voyagez partout dans le monde !</i>		+
	<i>En Avignon, cours !</i>		+
	<i>En altitude, cherchez à apercevoir les confins du désert !</i>		+
	<i>En toute logique, que les événements s'enchaînent !</i>		+
	<i>En toute (légalité + facilité + ...), travestissez l'information !</i>		+
	<i>En (train + voiture + avion + ...), voyage-t-on partout dans le monde ?</i>		+
	<i>En Avignon, court-il ?</i>		+
	<i>En altitude, apercevez-vous les confins du désert ?</i>		+
L'interrogation globale peut-elle porter sur le complément ?	<i>En (train + voiture + avion + ...), Max a-t-il voyagé partout dans le monde ?</i>		+
	<i>En Avignon, court-il ?</i>		+
	<i>En altitude, apercevez-vous les confins du désert ?</i>		+
	<i>En toute logique, les événements se sont-ils enchaînés ?</i>		+
	<i>?*En toute (légalité + facilité + ...), travestissent-ils l'information?</i>	+	
Dans une phrase négative, la négation peut-elle porter sur le complément ?	<i>En (train + voiture + avion + ...), Max n'a pas voyagé partout dans le monde.</i>		+
	<i>En Avignon, il ne court pas</i>		+
	<i>En altitude, vous n'apercevez pas les confins du désert.</i>		+
	<i>En toute logique, les événements ne se sont pas enchaînés</i>		+
	<i>*En toute (légalité + facilité + ...), ils ne travestissent pas l'information.</i>		
Le complément peut-il constituer le foyer d'une phrase clivée ?	<i>C'est en (train + voiture + avion + ...) que Max a voyagé partout dans le monde.</i>	+	
	<i>C'est en Avignon qu'il court le mieux.</i>	+	
	<i>C'est en altitude que vous apercevez les confins du désert.</i>	+	
	<i>C'est en toute logique que les événements se sont enchaînés</i>	+	
	<i>C'est en toute (légalité + facilité + ...) qu'ils travestissent l'information</i>	+	

Il se dégage deux familles de compléments.

- Les premiers, transpositionnels, sont compatibles avec la négation et l'interrogation totale : « *En (voiture + vélo + ... + Avignon + altitude)* ».
- Les autres (*En toute (illégalité + facilité + intimité + légitimité + ...)*) ne sont compatibles ni avec l'interrogation ni avec la négation : nous les considérerons comme des compléments propositionnels (cf. *supra*).

Le cas de « *En toute logique* » mérite une attention particulière : détaché en tête de phrase, il change de catégorie et devient un complément (transpositionnel) de « domaine / point de

vue » dont le sens est très proche de « *Logiquement, P* ». (cf. C. Molinier et F. Levrier, 2000, 219 & sq. pour cette classe d'adverbes). Ainsi, dans l'exemple attesté suivant :

- (35) *En toute logique, il faudrait (...) maintenir l'interdiction des essais nucléaires*  
(LMD, juillet 1990)

le complément antéposé est compatible avec une phrase négative

- (36) *En toute logique, il ne faudrait pas maintenir l'interdiction des essais nucléaires*

et paraphrasable par « *Logiquement (parlant)* », « *d'un point de vue logique* », « *sur le plan logique* ». On ajoutera que « *En toute logique* » antéposé n'a pas le même sens que *En logique (E + mathématique)* comme dans:

- (37) *En logique mathématique, le système d'outils comprend à la fois des propositions (par exemple, une proposition P : « j'ai faim » et une proposition Q (...)) (Web).*

Dans ce dernier cas, il s'agit d'un complément « praxéologique » (cf *infra*) : le locuteur ouvre un domaine de connaissance à l'intérieur duquel il demande à son interlocuteur de se situer.

#### 4. Conclusion

Le tableau suivant récapitule nos analyses :

Compléments « en N » antéposés		
Compléments de phrase	Compléments transpositionnels	Compléments propositionnels
Phraséologiques : <i>En termes de droit, P</i> ... <i>En premier lieu, P</i> <i>En outre, P</i> ... <i>En introduction, P</i> <i>En conclusion, P</i> ... <i>En d'autres termes, P</i> <i>En un mot, P</i> <i>En bref, P</i> <i>En résumé, P</i> ... De style : <i>En toute (franchise + honnêteté + confiance + bonne foi + ...), P</i>	<i>En effet, en fait, en revanche</i> <sup>145</sup>  <i>En France, P</i> <i>En 1989, P</i> <i>En (biologie + logique (mathématique) + droit + ...), P</i> <i>En français</i> <sup>146</sup> , <i>P</i>  <i>En (vélo + voiture + ...), P</i>  <i>En (deux + quelques + ...) (heures + ans + coups de cuillère à pot + ...), P</i>  <i>En (toute + bonne) logique, P</i> ...	<i>En silence, Max s'avança vers Marie.</i>  <i>En (rangs serrés + file indienne + ...), les enfants entrèrent dans la classe.</i>  <i>En toute (sérénité + humilité + courtoisie + ...), Max nous ouvrit la porte.</i> ...  <i>En toute (illégalité + ...), Max a maquillé la vérité.</i>  <i>En toute (intimité + bienséance + ...), Max a rendu une visite à sa famille</i> ...  <i>En (cachette + secret + tapinois + catimini + ...), Max quitta la salle</i>

Tous les circonstants du nœud actantiel changent de catégorie du fait de leur antéposition.

<sup>145</sup> Contrairement à la classification proposée par C. Molinier et F. Levrier (2000), L. Melis (1983) considère que ces adverbiaux constituent des transpositionnels : « Nous rangerons ces adverbes parmi les transpositionnels. En effet, comme l'ont montré des études particulières telles que Danjou-Flaux (...), consacrée à *de fait, en fait, en effet* et *effectivement* et Danjou-Flaux (...), concernant *au contraire, par contre* et *en revanche*, ces adverbes entretiennent des rapports complexes avec le contenu de la phrase. » (1983, 156).

<sup>146</sup> Nous reviendrons plus loin sur ce type de complément que nous plaçons parmi les transpositionnels (« praxéologiques ») et non les compléments de phrase (compléments phraséologiques) comme le propose L. Melis (1983 : 156).

## Conclusion de la deuxième partie

Dans cette deuxième partie, nous nous sommes intéressé essentiellement aux relations de dépendance syntaxique que peuvent entretenir les GP<sub>en</sub> détachés frontaux avec le reste de la prédication. Lorsqu'ils sont incidents à un constituant intraprédicatif, ils assurent une fonction de « construction détachée » (B. Combettes, 1998) ou de « construction de type appositif » (H. Van Den Bussche, 1988). Le caractère peu intégré de ces constructions estompe (sans l'annuler cependant) la distinction entre fonctions « primaires » (qui se situent au niveau de la phrase : sujet, complément du verbe, ...) et « secondaires » (complément d'un autre constituant). Quoique incidents à un constituant intraprédicatif (généralement le terme sujet), ces GP<sub>en</sub> manifestent en effet des propriétés qui les rapprochent des « circonstants » (inaccessibilité à l'interrogation totale et à la négation, « subordination sémantique » (B. Combettes, 1998), coordination possible avec un circonstant). Comme l'écrit P. Le Goffic (1993, 75), ces cas sont « embarrassants pour la théorie syntaxique » puisqu'ils « semblent montrer qu'il n'y a pas contradiction ou incompatibilité entre le rattachement à un terme et un rôle au niveau de l'énoncé ».

Ces GP<sub>en</sub> antéposés peuvent aussi assurer une fonction *de complément propositionnel, transpropositionnel ou de phrase* ; en revanche, il est exclu qu'ils jouent le rôle d'un *complément du nœud actantiel* car leur détachement les amène inmanquablement à changer de catégorie. Ainsi, des compléments comme *en deux heures* (aspectuels), circonstants du nœud actantiel lorsqu'ils figurent en position postverbale intonativement liée, passent dans la catégorie des compléments transpropositionnels en position préfixée. La classe des compléments *propositionnels* regroupe quant à elle des adverbiaux dont les réactions aux tests de l'interrogation totale et de la négation montrent un certain degré d'attachement au prédicat. Voilà pourquoi nous avons considéré que, même antéposés, ils n'étaient pas aptes – comme les transpropositionnels – à définir « un monde, un domaine d'interprétation, qui sert de cadre à l'interprétation de la phrase » (L. Melis, 1983, 187). Les compléments transpropositionnels et les compléments de phrase enfin sont ceux qui manifestent la plus large autonomie syntaxique vis-à-vis de la prédication principale.

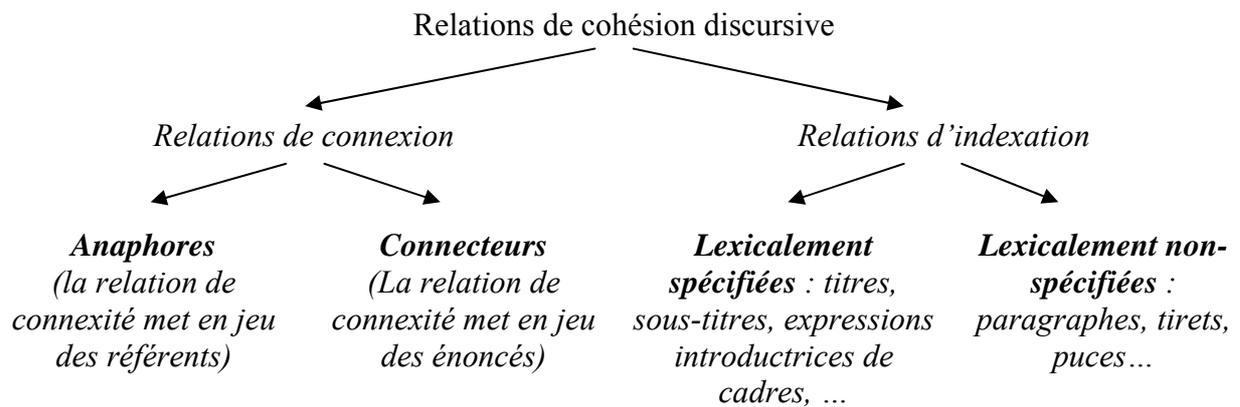
## **Troisième partie. Les groupes prépositionnels en « en N » détachés en tête de phrase : des expressions potentiellement introductrices de cadres ?**

Jusqu'au niveau de la phrase<sup>147</sup>, le dispositif majeur réglant les relations entre les constituants ( la syntaxe<sup>148</sup> au sens traditionnel ) est de nature rectionnelle et positionnelle. Le discours commence dès que cesse ce système de dépendances structurales pour céder la place à un dispositif de relations de nature fondamentalement sémantico-pragmatique. Afin de guider l'interlocuteur dans son travail d'interprétation des relations discursives non-structurales établies entre les énoncés, le locuteur dispose d'une vaste gamme de marques de *cohésion* à l'intérieur desquelles M. Charolles (1997) distingue deux grandes familles : (i) les marques connexionnelles (ii) les marques indexicales. Les marques connexionnelles délivrent des informations concernant la mise en relation d'unités adjacentes ou proches ; parmi elles, on peut distinguer deux grandes sous-classes « selon que la relation indiquée met en jeu des référents (anaphores) ou des énoncés avec leur valeur illocutionnaire et leur contenu propositionnel (connecteurs). » (*Ibid.*, 3) Les marques d'indexation, elles, délivrent des informations sur le traitement d'une suite d'énoncés relativement à un critère qu'elles spécifient plus ou moins univoquement. Parmi ces marques, on trouve en premier lieu les expressions introductrices de cadre de discours ainsi que le découpage du texte en paragraphes, sections, parties, etc. qui initient des cadres sous-déterminés sémantiquement.

---

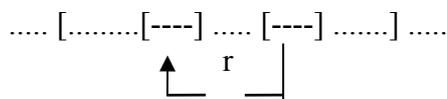
<sup>147</sup> La question de savoir si l'unité-phrase constitue bien le palier pertinent à partir duquel on passerait de la syntaxe au sens traditionnel à une forme de « macro-syntaxe » non structurale fait l'objet d'un débat nourri depuis une période récente (cf. M. J. Béguelin qui note que si les « *unités de bas rang* » comme le *mot* et la *lettre* ont tôt fait l'objet d'une critique scientifique, « *la critique de la phrase, elle, n'a eu lieu que bien plus tard (...)* » (2002, 86). Pour cette question, nous renvoyons au numéro de *Verbum*, coordonné par M. Charolles, P. Le Goffic et A.-M. Morel (tome XXIV, 2002).

<sup>148</sup> « La syntaxe traite de la combinaison des mots dans la phrase. Il y est question à la fois de l'ordre des mots et des phénomènes de rection » (O. Ducrot, J.-M. Schaeffer (1972, 1995 ; 119)

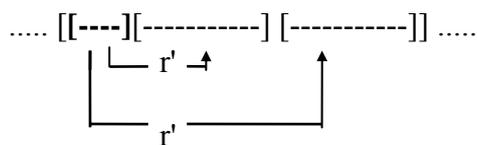


Les figures proposées ci-dessous (reprises de M. Charolles (1997)) illustrent le fonctionnement de ces marques et la manière dont elles collaborent dans le discours. L'orientation des flèches indique que les marques connexionnelles établissent une relation d'amont vers l'aval, à l'inverse des marques indexicales.

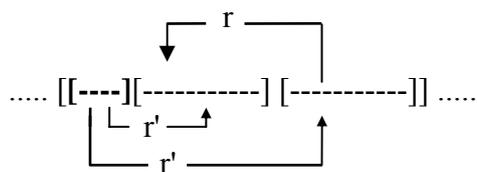
### Relations de connexion (connecteurs, anaphores, marqueurs aspecto-temporels, ...)



### Relations d'indexation (portée) : expressions introductrices de cadres de discours



### Les relations de connexion et d'indexation sont cumulables



Parmi les **expressions introductrices de cadres** figurent en bonne place, comme nous allons progressivement le montrer, un grand nombre de **GP<sub>en</sub>**. Dans cette troisième partie, nous examinerons **le fonctionnement cadratif de certains de ces GP<sub>en</sub> antéposés**. Autant que possible, nous nous appuyerons sur des exemples authentiques tirés des corpus du « *Monde Diplomatique* », de « *La Recherche* », de l'« *Atlas de la France scolaire* » ou encore du Web. Mais avant de nous engager dans ces études de détail, nous allons préciser certaines des caractéristiques propres aux cadres ainsi qu'aux expressions qui les instancient.

# Chapitre 1. Les cadres de discours et leur fonctionnement textuel

Dans ce premier chapitre, nous nous attacherons tout d'abord à présenter certaines caractéristiques spécifiques des cadres de discours en insistant sur les « univers parents »; puis nous nous interrogerons sur la notion de « portée » des expressions introductrices de cadres afin de déterminer si l'extension de portée d'un adverbial au-delà de sa proposition d'accueil met en jeu les mêmes mécanismes que ceux qui régissent sa portée intrapositionnelle.

## 1. Présentation des cadres de discours (M. Charolles, 1997) et considérations plus particulières sur les univers parents

Pour illustrer notre propos, nous partirons d'un exemple tiré du *Monde Diplomatique* (cet extrait a déjà été cité dans notre introduction générale) :

- (1) *Le mouvement<sup>149</sup> est parti de Florence en juin 1996, quand se sont rencontrés des responsables d'associations et de syndicats de plusieurs pays européens. Les militants voulaient, en Toscane comme plus tard à Bruxelles, enclencher un mouvement européen. Il n'y a pas de modèle générique pour l'organisation des marches, mais des configurations particulières dépendantes des histoires nationales et reflétant, dans chaque pays, l'état des mouvements de résistance à la politique commune des gouvernements européens.*

***En France**, l'organisation des marches européennes est atypique, où l'on voit côte à côte des responsables nationaux de syndicats et des associations de lutte. **En Italie**, les mouvements de chômeurs et de précaires se sont structurés au niveau local; les deux grandes centrales syndicales ont proposé leurs services pour la mise en place des marches, mais n'étaient pas présentes lors de leur déroulement (3). Toutefois, les "sincobas" (syndicats intercatégoriels qui représentent une minorité importante de la Confédération générale italienne du travail (CGIL) participent activement au mouvement tant sur le plan national que sur le plan local, et tout particulièrement à Turin. **En Espagne**, où les diverses "réformes" du code du travail, signées par les deux grandes centrales syndicales, ont accentué la précarité de l'emploi et réduit son coût, les marches ont rassemblé de très nombreuses organisations et associations regroupées régionalement ou localement. Elles ont débuté le 14 avril 1997, jour anniversaire de la République espagnole.*

---

<sup>149</sup> Il s'agit du mouvement des chômeurs

*En Belgique, 80 % des chômeurs sont regroupés dans les organisations syndicales, car ce sont elles qui effectuent le paiement des indemnités de chômage.*  
(...)

(« *Un mouvement qui bouscule les règles du jeu européen* ». LMD, Février 1998)

Dans ce texte, on trouve quatre expressions introductrices de cadres que nous avons surlignées : il s'agit des adverbiaux spatiaux « En France » « En Italie » « En Espagne », « En Belgique » détachés en tête de phrase et qui occupent une position périphérique par rapport à la prédication. Ces compléments fixent un critère sémantique valable non seulement pour la proposition qu'ils préfixent, mais aussi pour les propositions suivantes : il s'agit d'expressions introductrices de cadres qui indiquent que les propositions arrivantes doivent être traitées de manière identique relativement au critère qu'elles spécifient ; ces propositions traitées identiquement constituent des blocs sémantiquement homogènes que M. Charolles propose d'appeler « cadres ».

### **1.1. Potentiel intégrateur des expressions introductrices de cadres**

Une des caractéristiques remarquables de ces expressions introductrices de cadres est leur **potentiel intégrateur** : en effet, elles ouvrent des cadres qui ont une forte tendance à intégrer plusieurs propositions à la suite, jusqu'à ce qu'un ou plusieurs indices concordants amènent le lecteur à fermer le cadre qu'il a ouvert, éventuellement pour en ouvrir un autre. Cette tendance à l'intégration s'explique par « un principe général d'attachement à gauche prévoyant que toute proposition arrivante, sauf indication contraire, (est) inscrite dans le dernier univers ouvert en cours. » (M. Charolles, 1997, 42) La validité de ce principe repose sur des hypothèses d'ordre cognitif. Son application soulève la question des indices de fermeture d'un cadre : quand celui-ci se ferme-t-il ? Sur quels indices l'interprétant s'appuie-t-il pour décider de cette fermeture ? Si l'on examine notre exemple, on constate que l'instanciation d'une nouvelle expression introductrice de cadre (« En Italie », « En Espagne », « En Belgique » ) peut entraîner la fermeture du cadre précédemment ouvert. De fait, l'espace géographique auquel réfère chacun de ces adverbiaux ne partage aucune partie commune avec celui auquel réfère l'adverbial précédent. De surcroît, pour ce qui concerne la fermeture du cadre instancié par « En Espagne », le changement de paragraphe constitue un indice supplémentaire de fermeture.

Toute expression introductrice de cadre apparaissant à la suite d'une autre **ne ferme** cependant **pas nécessairement le précédent**. Le cadre qu'elle installe peut aussi :

- être intégré dans le cadre précédent (« *En Europe, (p). En France, (q).* »)
- ou entraîner une *reconfiguration rétrospective* du / des cadre(s) précédent(s). (Sur ce point particulier, voir M. Charolles (1997, 12-13) notamment.

## 1.2. Expressions introductrices de cadres et univers parents

Autre caractéristique majeure des expressions introductrices de cadres : elles **mettent en jeu des relations de contraste**. D'abord, fait remarquer M. Charolles,

« préciser qu'une proposition [p] est vérifiée sous une circonstance C ou, plus généralement, relativement à un certain critère C, donne en effet à entendre, vu que précisément on prend soin de préciser C, qu'elle n'est vraie que sous C (...) » (1997, 8).

On retrouve ici, nous semble-t-il, le vieux principe spinoziste<sup>150</sup> « *omnis determinatio est negatio* » (toute détermination, ou limitation, est en même temps une négation). Or, déclarer qu'un ou plusieurs états de choses sont vérifiés relativement à un critère C<sub>1</sub> équivaut à dire qu'ils ne le sont pas relativement à d'autres critères de même nature ( C<sub>2</sub>, C<sub>3</sub>, ... C<sub>n</sub>), ce qui est une façon d'évoquer, précisément, cet ensemble possible d'autres critères. En conséquence, par contraste, l'instanciation d'un cadre projette un ensemble d'autres cadres que M. Charolles appelle « univers parents »<sup>151</sup>. De fait, dans notre extrait du *Monde Diplomatique*, l'interprétation de l'adverbial antéposé « En France » fait que l'on s'attend à ce que soient évoquées dans la suite du texte, au moyen de nouvelles expressions introductrices de cadres, d'autres aires géographiques (pays, région, département...) avec lesquelles le cadre instancié par l'expression introductrice de cadre entrante constituera un paradigme<sup>152</sup>. Autrement dit, en plus de la structure cadrative que déclenche l'expression introductrice de cadre au moment de son traitement, s'ajoute une projection d'un ensemble de cadres de même

<sup>150</sup> La formule se trouve dans une lettre à un inconnu du 2 juin 1674. Cf. *Correspondance de Baruch de Spinoza*, lettre 50.

<sup>151</sup> « L'instanciation d'un univers de discours projette donc, par inférence locale, ce que nous appellerons un ensemble d'univers parents (correspondant à l'ensemble des circonstances différentes de C), univers qui demeurent virtuels tant qu'il ne sont pas instanciés dans le texte. » (1997, 8). Voir aussi Fauconnier (1984)

<sup>152</sup> Comme le note M. Charolles, les cadres « ont une fonction qu'à la suite de H. Nølke (1994) on peut qualifier de "paradigmatisante" dans la mesure où ils rentrent dans des listes plus ou moins préconstruites. Ce trait explique les effets de contraste et, plus largement, les phénomènes de projection d'univers parents. »

nature que M. Charolles propose de nommer « ensemble d'univers parents ». Cet ensemble demeure dans un premier temps « vide », et il est parfaitement possible que la totalité des univers parents initialement projetés au moment de l'instanciation d'un cadre restent des virtualités pures jusqu'à la fin du texte. Mais il peut aussi y avoir **unification** d'univers arrivants avec les univers parents initialement projetés : les premiers sont alors interprétés comme des instanciations de ces derniers. De fait, dans l'exemple du *Monde Diplomatique*, les cadres spatiaux installés par les expressions introductrices de cadres « En Italie », « En Espagne » et « En Belgique » sont immédiatement interprétés comme des instances des divers univers parents projetés par « *En France* ».

Si la notion générale de **contraste** est effectivement à la source du mécanisme de projection des univers parents, d'autres éléments entrent en jeu lors de cette projection.

### **1.3. Incidence du contenu lexical de l'expression introductrice de cadre sur le paradigme des univers parents projetés**

Ainsi que le signale M. Charolles (1997, 8) :

« Le contenu de l'expression introductrice sélectionne plus ou moins par avance un ou plusieurs univers qui sont associés à l'univers qu'elle introduit. »

Cette sélection s'effectue à plusieurs niveaux.

En premier lieu<sup>153</sup>, tout porte à croire qu'une expression introductrice de cadre sélectionne un ensemble d'univers parents de même « nature » que celui qu'elle instancie : ainsi un introducteur de cadre spatial, par exemple, sélectionne-t-il un ensemble d'univers parents spatiaux, une expression introductrice de cadre introduisant un cadre médiatif projette des univers parents énonciatifs, etc. Ce point se déduit logiquement du phénomène de « contraste » antérieurement décrit : un critère « C » sous lequel est vérifié un état de choses dénoté par [p] ne peut en effet entretenir une relation de *contraste* qu'avec d'autres critères de même nature.

En second lieu, les expressions introductrices de cadres sélectionnent, **selon leur contenu lexical et leur degré de figement**, des paradigmes d'univers parents plus ou moins étendus.

---

<sup>153</sup> Bien entendu, ce « premier » point (comme les suivants) n'a de valeur que logique, et non chronologique.

Tout d'abord, **les adverbiaux peu ou pas figés** s'avèrent fréquemment (mais non systématiquement) associés à des paradigmes d'univers parents qui peuvent être soit ouverts, soit fermés. Dans les deux cas, ils instancient des cadres généralement associés à des **taxinomies préconstruites** résultant d'une **structuration plus ou moins partagée des états de choses**. Ces taxinomies peuvent être spécifiées et donc finies : par exemple, l'ensemble des moyens de transport collectifs disponibles en France (« en voiture », « en train », « en bus », ...), la totalité des classes fréquentées par un élève de primaire (« en maternelle », « en CP », ...), etc. Mais elles peuvent aussi être ouvertes : une date, par exemple, projette un ensemble non-fini d'autres dates passées ou à venir... Par ailleurs, ces taxinomies peuvent être « plus ou moins partagées ». Des adverbiaux dénotant par exemple un département, un moyen de transport, une étape du cursus scolaire, etc. seront-ils spontanément associés par la plupart des lecteurs (français ou familiers des pratiques socio-culturelles des français) à des taxinomies. D'autres adverbiaux en revanche, liés à des taxinomies plus spécialisées, seront spontanément associés à un paradigme (et donc à un ensemble d'univers parents) uniquement par des lecteurs experts du domaine évoqué. Ainsi l'adverbial « En phonétique » esquissera-t-il par exemple, dans un contexte favorable, le paradigme « En morphologie », « En syntaxe », etc. uniquement chez un lecteur rompu aux taxinomies qui structurent traditionnellement le découpage des niveaux d'analyse dans cette discipline. Enfin, parmi l'ensemble des adverbiaux peu ou pas figés, signalons que certains peuvent ne renvoyer à **aucun paradigme prédictible** du fait précisément qu'ils ne sont associés à aucune taxinomie socialement partagée. Voici un exemple (construit) proposé par M. Charolles (1997 : 27 )

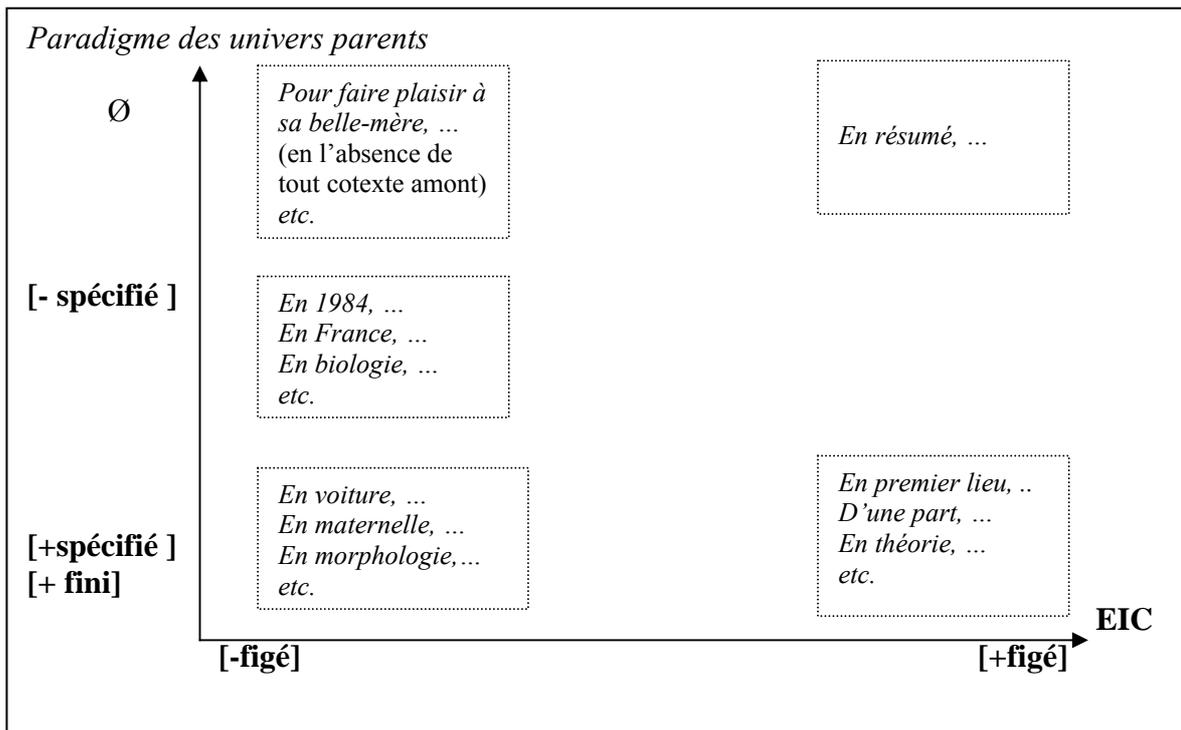
(2) *Pour faire plaisir à sa belle-mère, Paul mit une cravate. Il fit la vaisselle puis rangea son bureau.*

Il est ici flagrant que, en dehors de tout contexte (à l'initiale d'un texte par exemple et en l'absence de tout titre), l'interprétation de l'infinitive antéposée n'active aucune taxinomie associée. Nous verrons cependant (infra) qu'un contexte approprié peut transformer cette situation.

A l'inverse des adverbiaux peu ou pas figés évoqués ci-dessus, il semble que **les adverbiaux très figés soient systématiquement associés à un paradigme spécifique – et par conséquent fini -**, sous réserve bien entendu qu'il existe. Ce paradigme peut en particulier être réduit à un singleton dans certains cas. Ainsi, par exemple, des adverbiaux comme « En théorie », « En général », « Côté cour », « D'une part », ... sont-ils associés à un seul type d'univers parent **prototypiquement** instancié par l'adverbial « En pratique », « En

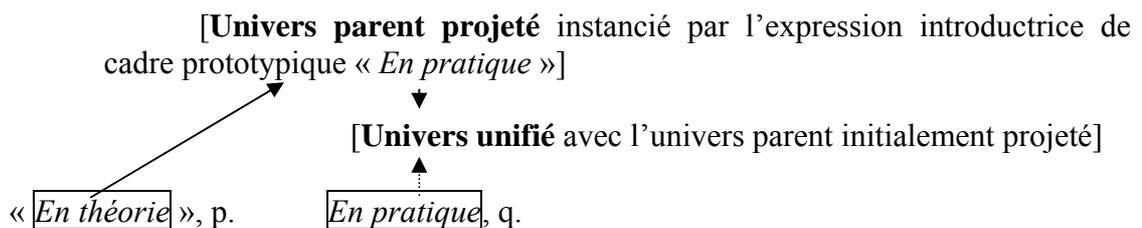
particulier », « Côté jardin », « D'autre part ». Ajoutons que certains adverbiaux, nettement figés eux aussi, ne projettent pas d'univers parents dans la mesure où ils ne sont associables à aucun paradigme. Ainsi en va-t-il par exemple de l'adverbial de phrase « En résumé » qui n'appelle aucun autre adverbial («\* En développé »...).

La figure suivante se propose de réunir l'ensemble des observations faites ci-dessus :



Concernant des expressions introductrices de cadres figés comme « En théorie », « En général », « Côté cour », « D'une part », ... nous avons vu qu'elles étaient prototypiquement associées à d'autres expressions introductrices de cadres (« En pratique », « En particulier », ...). Par exemple :

- (3) *Le peuple juif souffre d'une "peur de sa patrie". En théorie, il aspire toujours à la retrouver mais, en pratique, il l'évite. (LMD, décembre 1992.)*



Il demeure cependant tout à fait possible (et, de fait, *très courant*) que, dans la suite du discours, l'univers (ou les univers... cf infra) unifié(s) à l'univers parent projeté **ne soi(en)t pas instancié(s) par l'expression introductrice de cadre prototypiquement associée à l'adverbial initial**. Ainsi, par exemple, un cadre instancié par l'expression introductrice de cadre « D'une part » peut-il être suivi par un ou plusieurs autres cadres organisationnels, tous instanciés par une autre expression introductrice de cadre que « D'autre part » :

- (4) *Les sujets de concours conceptuels comme celui-ci sont plus agréables à travailler que les sujets littéraux comme "Water" ou "Fortress", car ils permettent une plus grande liberté artistique. L'idée de l'image est venue rapidement. Elle offrait des perspectives intéressantes. **D'une part**, c'était l'occasion d'utiliser Michael et Victoria, les deux nouveaux modèles humains haute-résolution de DAZ dans une scène réaliste. **Ensuite**, j'avais fait assez peu de scènes d'intérieur. **Enfin**, j'allais pouvoir utiliser de la radiosité dans un contexte complexe.* » (Web)

Quoiqu'on puisse conjecturer, au moment de son traitement, que l'adverbial « D'une part » projette un univers parent prototypiquement introduit par « D'autre part », les cadres (organisationnels) instanciés par « Ensuite » et « Enfin » sont unifiés sans difficultés apparentes à l'univers parent projeté.

#### 1.4. Incidence du contexte sur le paradigme des univers parents projetés

Examinons une nouvelle fois l'exemple tiré du *Monde Diplomatique* (*Un mouvement qui bouscule les règles du jeu européen*. Février 1998):

- (5) *Les marches **européennes** "contre le chômage, la précarité et l'exclusion" ont souligné ce lien entre des situations voisines. Marcher à travers **l'Europe** est en effet devenu le mode d'expression choisi par plusieurs milliers de chômeurs et précaires qui, en avril 1997, ont commencé à traverser villes et campagnes, **en Italie, Espagne, France, Grèce, Royaume-Uni**, etc. (...).*<sup>154</sup>

*Le mouvement est parti de **Florence** en juin 1996, quand se sont rencontrés des responsables d'associations et de syndicats de plusieurs pays **européens**. Les militants voulaient, **en Toscane** comme plus tard à **Bruxelles**, enclencher un mouvement **européen**. Il n'y a pas de modèle générique pour l'organisation des marches, mais des configurations particulières dépendantes des histoires nationales et reflétant, dans chaque pays, l'état des mouvements de résistance à la politique commune des gouvernements **européens**.*

***En France**, l'organisation des marches européennes est atypique, où l'on voit côte à côte des responsables nationaux de syndicats et des associations de lutte. **En Italie**, les mouvements de chômeurs et de précaires se sont structurés au*

<sup>154</sup> Paragraphe ajouté à la version donnée antérieurement de cet exemple

niveau local; (...). **En Espagne**, où les diverses "réformes" du code du travail, (...).

**En Belgique**, 80 % des chômeurs sont regroupés dans les organisations syndicales, car ce sont elles qui effectuent le paiement des indemnités de chômage. (...)

Il apparaît clairement que le cotexte amont pèse ici directement sur la sélection des univers parents projetés par l'adverbial antéposé *En France* : l'ensemble des univers potentiellement projetés est restreint, par l'entremise du contexte, au paradigme des pays européens (adhérant à l'Union Economique Européenne de l'époque)<sup>155</sup>.

Voici un autre exemple, en anglais cette fois, qui illustre le même cas de figure :

- (6) (...) *A pan-European "electronic health passport" has been proposed which would carry at least emergency medical information such as blood type and allergy information, but movement toward such a system has met with much opposition on privacy grounds. In France the Health Ministry has announced that by 1999 doctors must submit all of their bills electronically; but the medical establishment is resisting. In the U.K., communication of medical data via a new "NHS-Net" Internet service has been promoted by the National Health Service (NHS); but protests by both doctors and the public, largely over security and confidentiality, have forced a standoff, which has not yet been resolved. (Web)*

Là aussi, l'adjectif de nationalité « pan-European » qui détermine le N « electronic health passport » pèse directement sur le paradigme des expressions introductrices de cadres (et donc des cadres auxquels elles sont associées) potentiellement sélectionnées par l'adverbial « In France ».

Outre le fait que le contexte (amont, en particulier) peut restreindre l'extension du paradigme des univers parents projetés par une expression introductrice de cadre, il peut également justifier qu'une expression introductrice de cadre non paradigmatique hors contexte puisse le devenir. Reprenons l'exemple proposé par M. Charolles (1997, 27) que nous avons cité plus haut :

- (2) *Pour faire plaisir à sa belle-mère, Paul mit une cravate. Il fit la vaisselle puis rangea son bureau.*

---

<sup>155</sup> Une expérience psycholinguistique destinée à mettre en relief le poids du cotexte sur la sélection des univers parents pourrait être envisagée. Elle consisterait par exemple à présenter à un sujet un texte (méthode APS) dans lequel on aurait d'abord ménagé un cotexte amont pesant sur la sélection des univers parents. Succéderait alors une série de cadres dont le dernier serait introduit par une expression introductrice de cadre extérieure au paradigme a priori sélectionné par le cotexte initial. L'hypothèse que l'on peut avancer est que le sujet, à la lecture de cet introducteur, devrait marquer un temps d'arrêt.

Dans un contexte approprié, l'infinitive de but antéposée peut parfaitement être associée, au moment de son interprétation, à un paradigme d'univers parents :

- (7) *Ce jour-là, Paul voulut enchainer toute sa famille afin de se faire pardonner ses écarts passés. Pour faire plaisir à sa belle-mère, il mit une cravate. Il fit la vaisselle puis rangea son bureau.*

La phrase que nous avons ajoutée crée ici un contexte favorable à la fonction paradigmatrice de l'infinitive<sup>156</sup> : en effet, les événements dénotés dans [p][q][r] sont désormais interprétés comme *illustrant* l'assertion initiale ; or le N collectif<sup>157</sup> « famille » fait attendre que, après avoir évoqué la « belle-mère » de Paul, le locuteur passe en revue d'autres membres : « *Pour se concilier les bonnes grâces de son beau-père, (...). Pour faire rire ses enfants, (...)* ».

Si on récapitule les différentes remarques concernant les univers parents, on voit que les expressions introductrices de cadres mettent en jeu des relations de contraste. L'instanciation d'un cadre appelle un paradigme d'univers « parents » et suivant la nature (plus ou moins figée) de l'expression introductrice de cadre - mais aussi, éventuellement, selon le contexte - ce paradigme peut être plus ou moins ouvert, et dans certains cas se réduire à un singleton (« En théorie » ... « En pratique » ...).

Ainsi que nous allons le voir maintenant, l'instanciation effective dans la suite du discours de cadres unifiés au paradigme des univers parents projetés par une expression introductrice de cadre inaugurale donne naissance à une séquence de cadres.

## 1.5. Les séquences de cadres

Dans la mesure où ils constituent des blocs sémantiquement homogènes, les cadres peuvent jouer **un rôle de premier plan dans la structuration du discours**. Ils permettent en effet au locuteur de répartir les informations qu'il a à transmettre relativement à une série de critères qu'il spécifie au moyen des expressions introductrices de cadres. Chacune de ces expressions joue alors un rôle « d'index », invitant l'interprétant à ouvrir une sorte de fichier jusqu'à ce qu'un faisceau d'indices convergents l'amène à le refermer. Les cadres ainsi

<sup>156</sup> Nous nous contentons ici de reprendre en l'étoffant un petit peu l'argumentation développée par M. Charolles dans son article (1997 : 27)

<sup>157</sup> Pour une définition des noms collectifs, voir en particulier N. Flaux & D. Van de Velde (2000, 57-61)

instanciés constituent des séquences. Il apparaît en particulier que certaines séquences de cadres sont étroitement liée au genre<sup>158</sup> discursif. Ainsi **un texte biographique** structure-t-il prototypiquement l'information au moyen de cadres temporels tandis qu'un texte **injonctif - instructionnel** du type *mode d'emploi* recourra plus typiquement à des cadres instanciés par des infinitives de but antéposées. Les deux exemples suivants illustrent respectivement chacun de ces cas :

- (8) *En 1907, Monsieur Abel ROSSIGNOL père crée à Voiron (Isère) une fabrique de canettes et d'articles en bois pour l'industrie textile et réalise sa première paire de skis en bois massif. En 1911, il organise dans son usine une branche de fabrication de skis, qui se distingue dans plusieurs concours par sa technique et également par ses résultats sportifs.*

*En 1955, alors que l'entreprise connaît des difficultés liées au déclin de l'industrie textile, Monsieur Laurent BOIX VIVES décide d'en assurer la reprise, il en prend la direction en 1956 et concentre toute l'activité sur le ski.*

*En 1959, le lancement d'un nouveau type de ski compétition, "l'Allais 60", vainqueur de la descente des Jeux Olympiques de 1960 (Squaw-Valley – Etats-Unis), confère une nouvelle et forte notoriété à ROSSIGNOL qui bénéficie dès lors d'une demande croissante en France et à l'étranger.*

(...) (Web)

- (9) *Vous pouvez télécharger les sources et le programme sous forme d'un fichier tar ici -> bsp.tar **Pour utiliser le programme** tapez sur la ligne de commande : visu -obj filename.bsp. Après un court instant, le programme affichera le niveau correspondant au fichier .bsp. **Pour sélectionner**<sup>159</sup> sa direction il faut appuyer sur le bouton du centre et bouger la souris. **Pour avancer** il faut appuyer sur le bouton de droite de la souris. **Pour afficher le niveau en fil de fer** il faut appuyer sur la touche 'L' du clavier. **Pour afficher le niveau en face pleine** il faut appuyer sur la touche 'F' du clavier. Enfin, **pour quitter le programme** il faut appuyer sur la touche 'Q' du clavier. (Web)*

Ce point met en lumière, nous semble-t-il, que toute étude approfondie sur tel ou tel genre de discours ( voir J.- M. Adam, 1999, 189), O. Ducrot & J.- M. Scheaffer, 1995, 606) ne saurait ignorer, parmi ses critères d'étude (et en particulier lorsqu'il s'agit de définir ce que

<sup>158</sup> Pour une définition du « genre », voir J.-M. Adam (1999 : 93-94) : « En résumé, les genres sont définissables comme des catégories : - pratiques-empiriques indispensables tant à la production qu'à la réception-interprétation ; - régulatrices des énoncés en discours et des pratiques socio-discursives des sujets (...); - prototypiques-stéréotypiques, c'est-à-dire définissables par des tendances ou des gradients de typicalité, par des faisceaux de régularités et des dominantes plutôt que par des critères très stricts ».

<sup>159</sup> Dans le texte prélevé sur la Web, on trouvait : « Pour sélection sa direction ... » Nous avons considéré qu'il s'agissait d'une coquille et avons restauré l'infinitif.

J.-M. Adam (1999) nomme le « noyau normatif<sup>160</sup> » du genre), la présence prototypique de tel ou tel type de cadre discours.

Enfin, de récents travaux (M. Charolles et B. Lamiroy (2001)) invitent à considérer que **les configurations réalisées par ces structures cadratives séquentielles peuvent différer selon les expressions introductrices de cadres mises en jeu**. Ainsi, dans le cas des adverbiaux spatiaux, temporels, praxéologiques notamment, une suite de cadres se réalise prototypiquement de la manière suivante (les cadres sont matérialisés par une ligne ; les acronymes «*EIC*» désignent les « expressions introductrices de cadres ») :

EIC<sub>1</sub>, p. q. r. EIC<sub>2</sub>, s. t. u. EIC<sub>3</sub>, v. w. x.

En revanche, il apparaît que les infinitives de but antéposées par exemple possèdent des caractéristiques spécifiques qui pèsent sur l'enchaînement des cadres qu'elles peuvent instancier. Ainsi, dans l'exemple extrait du Web reproduit ci-dessus, on peut remarquer que les cadres instanciés par les infinitives de but (cadres matérialisés par un trait ci-dessous) ne se succèdent pas tous immédiatement :

- (9) *Vous pouvez télécharger les sources et le programme sous forme d'un fichier tar ici -> bsp.tar* Pour utiliser le programme tapez sur la ligne de commande : visu -obj filename.bsp **Après un court instant, le programme affichera le niveau correspondant au fichier .bsp.** Pour sélectionner<sup>161</sup> sa direction il faut appuyer sur le bouton du centre et bouger la souris. Pour avancer il faut appuyer sur le bouton de droite de la souris. Pour afficher le niveau en fil de fer il faut appuyer sur la touche 'L' du clavier. Pour afficher le niveau en face pleine il faut appuyer sur la touche 'F' du clavier. Enfin, pour quitter le programme il faut appuyer sur la touche 'Q' du clavier. (Web)

Entre le premier et le second cadre figure une phrase que nous avons graissée : « Après un court instant, le programme affichera le niveau correspondant au fichier .bsp. » ; celle-ci exprime le résultat de l'action dénotée (sur le mode injonctif) par le segment propositionnel « tapez sur la ligne de commande : visu -obj filename.bsp », action dont le but visé est par ailleurs explicité par l'infinitif antéposé. Par conséquent, le cadre ici instancié par

<sup>160</sup> « Les genres possèdent (...) un noyau normatif relativement stable et contraignant pour l'énonciateur », « (une) zone normative, représentée par les constantes de plus haute fréquence ». (1999, 93)

l'infinitive de but se trouve **emboîté** à l'intérieur d'une structure plus étendue que constitue le scénario<sup>162</sup> « But – Moyen – Résultat » (M. Charolles & B. Lamiroy, *Ibid*, 408 – 415). Entre les deux premier cadres de cet extrait, l'enchaînement a donc lieu **non pas de cadre à cadre mais de scénario à cadre** :

*Vous pouvez télécharger les sources et le programme sous forme d'un fichier tar ici -> [bsp.tar](#)*

*Pour utiliser le programme tapez sur la ligne de commande : visu -obj filename.bsp* Après un court instant, le programme affichera le niveau correspondant au fichier .bsp. Pour sélectionner<sup>163</sup> sa direction il faut appuyer sur le bouton du centre et bouger la souris. Pour avancer il faut appuyer sur le bouton de droite de la souris. (...)

Bien entendu, on peut aussi trouver des enchaînements **de scénario à scénario** : en voici un exemple tiré du Corpus « *La Recherche* » :

- (10) *Pour percer ensuite l'énigme de la fabrication des objets bitumineux de Suse, il était essentiel de sonder minutieusement les échantillons archéologiques afin d'extraire toutes les informations qu'ils recelaient. Au microscope optique, les échantillons paraissent très hétérogènes. Le microscope électronique à balayage révéla un mélange de petits grains de calcite, avec parfois des éléments plus gros, par exemple des fragments de carbonate de un à trois millimètres de diamètre. Ainsi les bitumes et les mastics bitumineux de Suse ont été préparés à partir d'une poudre de carbonate (généralement de la calcite), à laquelle des argiles, du sable et du bitume ont été ajoutés.*
- La partie organique du matériau est composée de trois types principaux d'ingrédients: le bitume, des fibres végétales (paille, roseaux, etc.) et des débris végétaux carbonisés (cendres...). Pour démontrer que les objets en mastic de bitume ont été chauffés, les géochimistes de Pau ont cherché à reproduire expérimentalement le mastic de Suse. Ils ont utilisé des mélanges modèles qu'ils ont chauffés à diverses températures. A mesure qu'ils augmentaient la température de chauffage, la réflectance des échantillons augmentait. Elle atteignait celle du mastic de bitume à des températures voisines de 250°C, températures que l'on atteint dans les fours traditionnels de boulanger. Ainsi les artisans asphaltteurs semblent avoir procédé de la façon suivante: : de l'asphalte aussi pur que possible était fondu à 160°C, puis on y ajoutait des minéraux (sable, calcite,*

<sup>161</sup> Dans le texte prélevé sur la Web, on trouvait : « Pour sélection sa direction ... » Nous avons considéré qu'il s'agissait d'une coquille et avons restauré l'infinitif.

<sup>162</sup> M. Charolles & B. Lamiroy nomment « scénario » des « structures conceptuelles » ou « schèmes conceptuels correspondant à des structures événementielles stéréotypiques » (417). Le schème But – Moyen – Résultat – en constitue un.

<sup>163</sup> Dans le texte prélevé sur la Web, on trouvait : « Pour sélection sa direction ... » Nous avons considéré qu'il s'agissait d'une coquille et avons restauré l'infinitif.

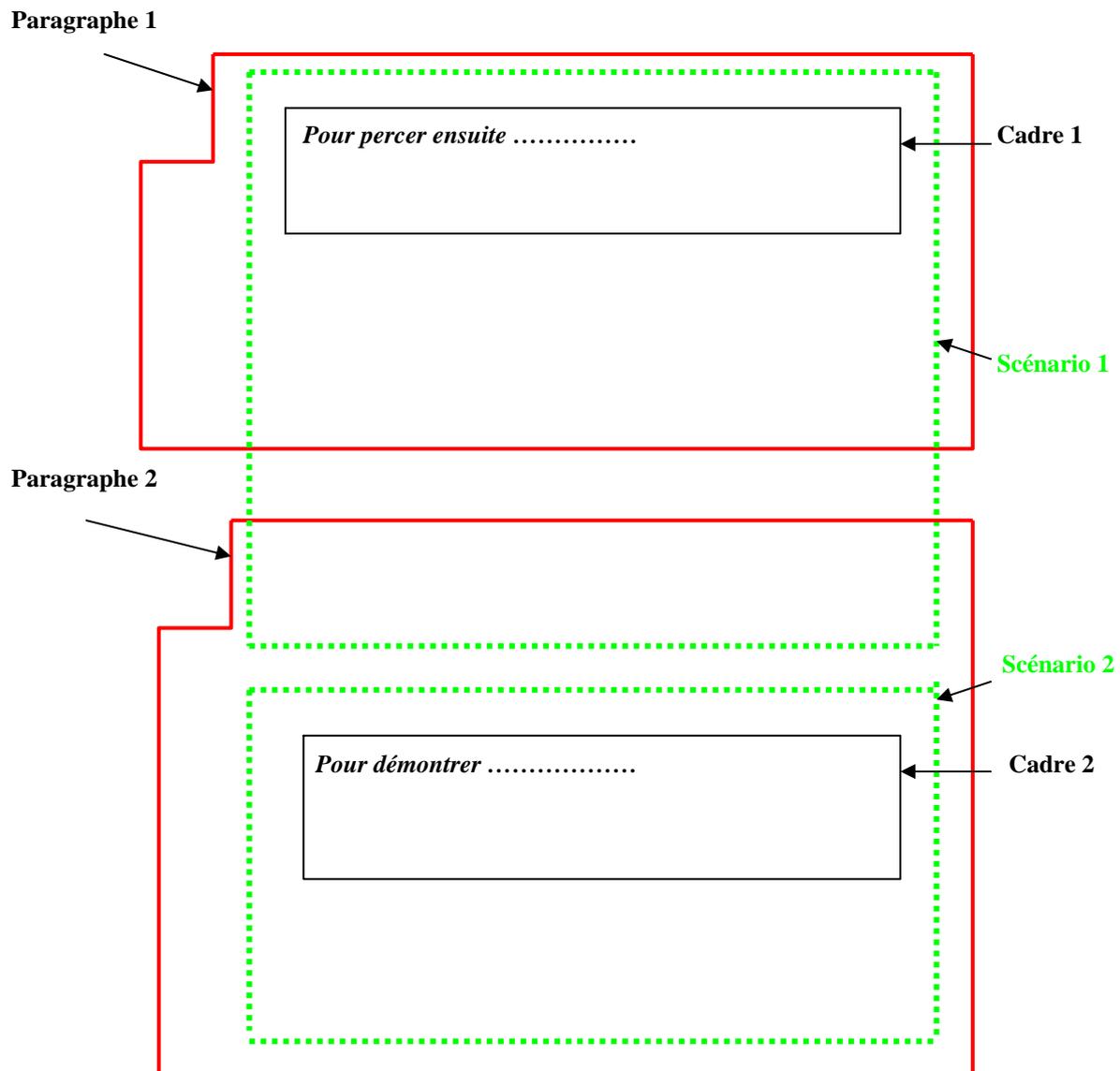
*argile, gypse) et une charge végétale. Les mélanges bitumineux pouvaient en outre être moulés et recuits à des températures supérieures, atteignant 250°C pour fabriquer le mastic de bitume. Les blocs étaient alors utilisés par les sculpteurs comme matière première pour réaliser les objets aujourd'hui présents au Louvre. Si la Suze est inimitable, le mastic du même nom, lui, l'est.* (Fin de l'article)

Nous avons encadré les phrases intégrées sous le cadre instancié par chacune des deux infinitives de but antéposées et fait figurer en gras le résultat des scénarios « *But – Moyen – Résultat* ». Que constate-t-on ? D'abord la présence d'un enchaînement de scénario à scénario (et non de cadre à cadre). Cette succession est due au fait que l'un des *résultats* (la composition de la partie organique du matériaux) obtenu par la première expérimentation (observation au microscope électronique) suscite un nouveau problème : la présence de débris végétaux carbonisés (cendres etc.) indiquerait-elle que les objets en mastic de bitume ont été chauffés ? Dès lors, la seconde infinitive « Pour démontrer que les objets en mastic de bitume ont été chauffés », qui ouvre le second cadre et le second scénario, fait à la fois le lien avec le cotexte amont (fonction procédurale<sup>164</sup>) en explicitant le problème implicite contenu dans la dernière phrase du « scénario » (1), et annonce un développement nouveau : la mise en place des moyens destinés à vérifier l'hypothèse explicitée dans l'infinitive (fonction idéationnelle). Autre point à souligner : l'alinéa sépare la dernière phrase du scénario (1) pour la placer dans le second paragraphe où figure le scénario (2). On rappellera ici que le découpage en paragraphes constitue une structure supplémentaire qui vient s'ajouter aux deux précédentes (cadres et scénarios)<sup>165</sup>. Or il apparaît que dans son découpage en alinéas, le producteur du texte a préféré séparer un des éléments du scénario (1) du paragraphe dans lequel il est exposé pour le placer dans le paragraphe suivant : preuve que la relation de connexion<sup>166</sup> qui lie le **résultat** au reste du scénario (1) a été sentie comme moins forte que celle qui lie l'infinitive antéposée au problème (semi-activé dans le cotexte amont) qu'elle explicite.

<sup>164</sup> Les deux fonctions « procédurale » et « idéationnelle » des infinitives de but ont été mises en évidence par S. Thompson dans une étude sur l'anglais que présentent en détail M. Charolles & B. Lamiroy dans leur article (Ibid., 396-397)

<sup>165</sup> On retrouve ici la cohabitation entre différentes unités d'organisation textuelle dont M. Charolles (1988a, 3-13) montre qu'elles sont en constante interaction les unes avec les autres

<sup>166</sup> Sur la nature connexionnelle des relations (référentielles et rhétoriques) qui lient les états de choses dénotés dans les « résultats » à ceux dénotés dans les « buts » et les « moyens », voir M. Charolles & B. Lamiroy, Ibid., p 407.



**Pour conclure**, les cadres de discours apparaissent comme un dispositif de cohésion discursive permettant de regrouper et de classer des informations nouvelles au sein de blocs sémantiquement homogènes relativement au critère spécifié par les expressions qui les instancient. Ces expressions introductrices possèdent certaines caractéristiques très spécifiques :

- elles sont généralement peu intégrées dans la prédication principale ;

- elles sont associées – *via* des taxinomies préconstruites plus ou moins figées – à un paradigme (plus ou moins fermé) d'autres expressions introductives avec lesquelles elles contrastent ;
- elles appellent, du fait de leur pouvoir contrastif et paradigmatissant, un ensemble d'univers parents auxquels peuvent ensuite être unifiés d'autres cadres arrivants, cadres avec lesquels le cadre inaugural constitue une séquence.
- Enfin, ces expressions introductrices possèdent un pouvoir intégrateur important. En d'autres termes, elles peuvent étendre leur **portée** très au-delà de leur proposition d'accueil.

Cette notion de portée ne va pas de soi : comme le souligne H. Nølke, « (...) si tout le monde parle de la portée, il semble que peu de gens s'efforcent d'en fournir une définition linguistique. » (1994, 99) Afin d'éviter cet écueil, nous allons tenter de la cerner le plus clairement possible.

## 2. La notion de portée

Dans un premier temps, nous définirons ce que l'on peut entendre par « portée intra-propositionnelle » d'un constituant, en nous appuyant notamment sur les travaux de C. Guimier (1996) et de H. Nølke (1993 ; 1994 ; 2001)<sup>167</sup>

### 2.1. La portée intra-propositionnelle d'un constituant

#### 2.1.1. La notion de portée chez C. Guimier

« **Portée** » *versus* « **incidence** » :

L'auteur définit la portée comme la référence sémantique d'un adverbe à un support, « c'est-à-dire l'élément à propos duquel l'adverbe dit préférentiellement quelque chose. » Il la distingue de l'incidence qu'il définit comme « la référence syntaxique à un support » (1996 : 4). La portée est donc d'ordre sémantique, l'incidence d'ordre syntaxique. Dans les exemples

---

<sup>167</sup> Voir aussi K. J. Danell (1998)

suiuants, tous les aduertes en –ment ont une *incidence* sur le uerte. En reuanche, leur *portée* (que nous auons soulignée) diffère :

- (11) Pierre travaille *manuellement*
- (12) Pierre travaille *jouialement*
- (13) Pierre travaille *minutieusement*.

Outre la distinction portée / incidence, C. Guimier introduit deux autres couples de notions : « intraprédicatif » *versus* « extraprédicatif », « exophrastique » *versus* « endophrastique ».

### **Aduertes « intraprédicatifs » *versus* « extraprédicatifs »**

L'opposition intra-prédicatif / extra-prédicatif « *est proprement syntaxique* » (*Ibid.*, 7). Comparons :

- (14) *Il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement* (intraprédicatif)
- (15) *Naturellement, tu as encore oublié de m'acheter des cigarettes !* (extraprédicatif)

Dans la première phrase,

« l'aduerbe est intégré dans la phrase ; en particulier, il n'est pas séparé intonatiuement du uerte et constitue avec lui le prédicat. On dira qu'il est intraprédicatif ».

Dans la seconde,

« l'aduerbe n'est pas intégré dans la phrase. Il ne porte d'ailleurs pas sur le uerte mais sur l'intégralité de la phrase, qu'il modalise de l'extérieur : il est extraprédicatif. » (*Ibid.* : 5)

### **Aduertes « endophrastiques » *versus* « exophrastiques »**

Les aduertes endophrastiques

« sont, d'un point de uue sémantique, des constituants internes à la phrase, qui affectent le contenu même de l'élément sur lequel ils portent et, ce faisant, participent à la construction du sens référentiel de la phrase<sup>168</sup>» (*Ibid.* : 6).

---

<sup>168</sup> ( Note « 7 » de l'auteur, p 6) : «Le sens référentiel est celui « par lequel, quand ils sont employés, les signes linguistiques, individuellement ou en combinaison, sont mis en rapport avec des portions du monde réel ou d'un monde imaginaire » » (Baylon et Mignot, 1995 :49)

Les trois adverbes qui apparaissent dans les exemples proposés *supra* (*Pierre travaille (manuellement + jovialement + minutieusement)*) sont endophrastiques et nous renseignent sur certaines propriétés du procès en cours de réalisation.

Les adverbes exophrastiques, en revanche,

« sont des constituants externes à la phrase, en ce sens qu'ils ne participent pas à la construction de son sens référentiel, mais représentent les traces de l'intervention du locuteur, qui commente tout ou partie de son énoncé ou de l'acte qui le produit » (Ibid. : 6).

Voici un exemple :

(16) *Apparemment, elle juge qu'elle en sait assez sur moi.* (Sartre ; exemple cité par C. Guimier (Ibid., 5))

Dans cette phrase, l'adverbe ne contribue pas à la *construction* de la situation extralinguistique mais

« constitue un commentaire de l'énonciateur, qui signale que la situation extralinguistique n'est qu'apparente pour lui, qu'elle ne correspond peut-être pas à la réalité. (...). « Apparemment », adverbe exophrastique, constitue ainsi ce qu'on appellera une idée regardante au travers de laquelle l'énoncé tout entier, ou une portion de l'énoncé, est envisagé. » (Ibid., 6-7)

Pour C. Guimier, les adverbes exophrastiques possèdent une « *unité de fonctionnement* » (Ibid., 105) : tous caractérisent en effet, à un stade ou à un autre, l'acte d'énonciation. Cet acte d'énonciation, nous dit l'auteur, « comporte trois grands étapes » (Ibid., 104) : la production d'un contenu propositionnel, c'est-à-dire un « dit<sup>169</sup> » ; 2) ce dit est lui-même le résultat d'une étape opérative que constitue le « dire<sup>170</sup> », étape elle-même engendrée 3) à partir d'un vouloir dire (une « visée de discours<sup>171</sup> »). Tous les adverbes exophrastiques partagent donc pour caractéristique spécifique de « sémantiquement qualifier, caractériser, dire quelque chose de

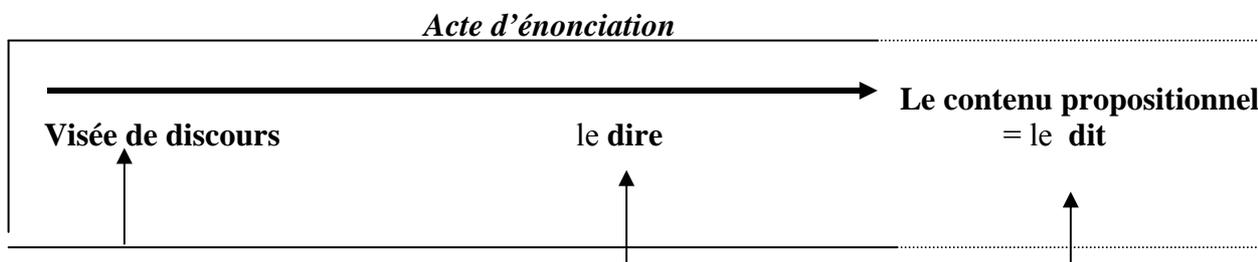
<sup>169</sup> « L'acte d'énonciation a un objectif et un seul : la production d'un contenu propositionnel, d'un dit, c'est-à-dire d'une information livrée à un interlocuteur, réel ou fictif. Ce dit constitue l'étape ultime de l'acte d'énonciation, ce vers quoi il tend tout entier à partir du moment où il est enclenché. » (Ibid.)

<sup>170</sup> « Cette étape de l'énonciation, qu'on peut appeler le dire pour souligner son caractère opératif, est capitale : on y retrouve, pêle-mêle, le choix des unités lexicales et grammaticales, leur mise en relation, les choix énonciatifs etc. » (Ibid.)

<sup>171</sup> « La visée de discours peut être définie comme l'intention de donner une forme linguistique à un fait appartenant à l'extra-linguistique en vue de communication à un destinataire. La visée de discours met en cause trois éléments constitutifs : un locuteur (...), une donnée événementielle à communiquer et un destinataire » (105)

l'une ou l'autre de ces strates, de l'un ou l'autre de ces niveaux enfouis dans la phrase »  
*(Ibid., 105)*

Le schéma suivant récapitule, à notre sens, les vues de l'auteur :



Adv. de cadrage  
*(linguistiquement, P)*  
 Adv. illocutifs  
*(franchement)*

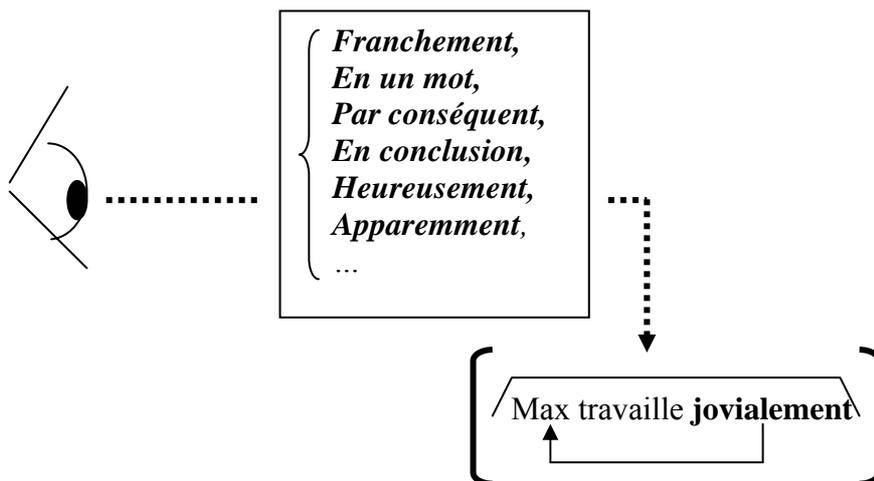
Conjonctifs (*conséquemment*)  
 métalinguistiques (*en un mot*)  
 paradigmatissants (*notamment*)

évaluatifs (*heureusement*)  
 assertifs (*certainement*)

C. Guimier ajoute :

« L'adverbe exophrastique apparaît ainsi comme étant le signe d'un regard porté par l'énonciateur sur sa phrase. A ce titre, il engage toujours la subjectivité de l'énonciateur, dont il est la trace d'une intervention directe. » *(Ibid. : 106)*

En nous appuyant sur cette dernière précision, nous proposons de représenter ci-dessous la distinction entre adverbess endo- et exo- phrastiques :



**Portée et incidence des adverbess exophrastiques.**

C. Guimier fait remarquer :

« Le problème de l'adverbe exophrastique n'est pas celui de son **incidence**, c'est-à-dire de la nature du constituant auquel il se rattache, mais bien celui de sa **portée**, c'est-à-dire ce à propos de quoi il dit quelque chose de ce constituant » (104)

Prenons l'exemple de l'adverbe illocutif « *franchement* » dans :

(17) *Franchement, Max est un imbécile.*

Cet adverbe est **incident** à toute la phrase moins l'adverbe lui-même ; en second lieu, il **porte** sur la visée de discours puisqu'il permet au locuteur de caractériser son acte illocutoire en disant quelque chose de lui-même en tant que locuteur.

Pour conclure, nous retiendrons que la portée intrapropositionnelle, selon C. Guimier, est une relation de nature sémantique (distincte de la relation d'incidence syntaxique) que noue un constituant - en l'occurrence, un adverbe- avec son support de portée. Ce support peut être défini comme l'élément dont le constituant à portée *dit préférentiellement quelque chose* : il peut s'agir soit d'un autre constituant propositionnel (l'adverbe est alors dit « endophrastique »), soit d'une des trois dimensions de l'acte d'énonciation : le dire, le dit ou la visée de discours (l'adverbe est alors « exophrastique »).

### 2.1.2. La notion de portée chez H. Nølke

#### Définitions préalables de la portée.

Voici trois définitions quelque peu différentes de la portée que l'on trouve chez H. Nølke :

**Définition 1** : (Nølke 2001, 262-263) « En linguistique on définit souvent la portée comme le domaine de la phrase où l'unité à portée exerce une influence sur l'occurrence et la signification des morphèmes et des syntagmes ».

**Définition 2** : (Nølke 1994, 101): « la portée d'une unité à portée est la partie de la phrase sur laquelle cette unité à portée exerce une influence sémantique »

**Définition 3** : (Nølke 2001, 281) : « La portée est la partie de la phrase sur laquelle l'unité à portée exerce une influence particulière. Cette influence peut être morpho-syntaxique pour autant que certains termes peuvent être exclus de la portée ou que d'autres ne peuvent apparaître que dans la portée d'une unité à portée. (...) Sémantiquement parlant, la portée est la partie de la phrase qui est pertinente pour l'interprétation de l'unité à portée. »

En premier lieu, ces définitions entendent toutes la portée d'une unité comme incluant nécessairement l'idée d'**étendue** (« le domaine de la phrase », « la partie de la phrase »).

« Par *étendue* j'entends le segment de la phrase qui entre dans la portée. Il peut s'agir de la phrase totale ou seulement d'une partie de celle-ci, par exemple une subordonnée » (Nølke 1994, 101 – 102).

Par ailleurs, la portée d'une unité est la portion de la phrase qui se trouve sous « l'influence » de l'unité à portée. Cette *influence* peut être de deux ordres : « sémantique » ou « morpho-syntaxique ».

Illustrons d'abord l'influence morpho-syntaxique :

(18) \**Paul ne vient pas heureusement*

(19) *Paul ne vient pas, heureusement.*

Dans la première phrase, la *portée* de la négation exerce une influence (morpho-syntaxique) sur l'*occurrence* de l'adverbe « *heureusement* » et bloque son apparition (il l'*exclut* par conséquent *de sa portée*<sup>172</sup>). En revanche, dans la deuxième phrase, l'adverbe échappe à la portée de la négation du fait de la présence de « l'intonème parenthétique » (Nølke, 1994, 103).

Voici maintenant divers exemples illustrant l'*influence sémantique* exercée par une unité à portée (« hier » / « maintenant ») sur une partie de l'énoncé ( l'*étendue* de portée, explicitée entre parenthèses, a été soulignée) :

- a. *Pierre est revenu de Paris **hier*** (phrase entière)
  - b. *Pierre, qui est revenu de Paris **hier**, est déjà reparti.* (subordonnée)
  - c. *Revenu de Paris **hier**, Pierre est déjà reparti.* (groupe participial)
  - d. *Cette plante, **maintenant jaune**, était verte il y a quelques jours.* (groupe adjectival)
  - e. *L'explosion au musée **hier** a causé beaucoup de ravages.* (groupe nominal)
- (Nølke, 2001, 262)

A la notion d'*étendue* de portée, H. Nølke ajoute celle de *perspective* de portée :

« Par *perspective*, j'entendrai l'**aspect** sous lequel ce segment<sup>173</sup> est vu. On peut distinguer au moins quatre perspectives : l'unité à portée peut porter sur le contenu propositionnel, abrégé en **proposition** (*soigneusement*), sur l'**énoncé** (*peut-*

<sup>172</sup> Voir Définition 3 : « Cette influence peut être morpho-syntaxique pour autant que certains termes peuvent être exclus de la portée (...) »

<sup>173</sup> i.e. le segment qui entre dans la portée, c'est-à-dire l'*étendue* de la portée.

*être*), sur **l'énonciation** (*sans blague*) ou sur la **forme** de l'étendue de sa portée (*bref*) » (1994, 102).

Considérons les exemples suivants :

- (20) *A Paris, Max fait des études de linguistique.*
- (21) *Heureusement, Max fait des études de linguistique.*
- (22) *Franchement, Max fait des études de linguistique.*
- (23) *En deux mots, Max fait des études de linguistique.*

Ces adverbiaux détachés, unités à portée, ont tous comme « *étendue de portée* » le reste de la phrase (i.e. la relation prédicative : *Max fait des études de linguistique* ). Mais, en termes de *perspective*, ils diffèrent nettement les uns des autres : « A Paris » possède une perspective *proposition* (« par suite de leur propriété référentielle fondamentale, les spatio-temporels ont tous la perspective *proposition* » ) (2001, 262), « Heureusement », possède une perspective *énoncé*, « Franchement » une perspective *énonciation*, « En deux mots » une perspective *forme*.

Si l'on adopte la notation proposée par l'auteur (1994, 103), on peut noter l'étendue (identique) et la perspective (différente) de ces constituants adverbiaux comme suit :

*A PARIS* (' *Max fait des études de linguistique* ') **p**  
*HEUREUSEMENT* (' *Max fait des études de linguistique* ') **é**  
*FRANCHEMENT* (' *Max fait des études de linguistique* ') **E**  
*EN DEUX MOTS* (' *Max fait des études de linguistique* ') **f**

### 2.1.3. Les approches de C. Guimier et de H. Nølke : une conception finalement proche de la portée

Par-delà la divergence de terminologie, les faits identifiés par les auteurs sont globalement identiques : c'est leur regroupement sous telle ou telle notion qui diffère. Ainsi, dans le cas des adverbiaux endophrastiques<sup>174</sup> (Guimier) :

<sup>174</sup> Nous considérons ici que les classements adoptés par les deux auteurs se recouvrent massivement : ainsi Guimier indique-t-il : « L'adverbe exophrastique correspond d'assez près à « l'adverbe contextuel » défini par Nølke (1993 : chapitre I ) » (1993, Note 6 p 6). Il n'en demeure pas moins que ces deux auteurs divergent sur le contenu de certaines catégories : les adverbiaux spatio-temporels cadratifs sont ainsi considérés par H. Nølke

Exemple	GUIMIER	NØLKE
<i>Cette plante, maintenant jaune, était verte il y a quelques jours.</i>	<p><b>Support de portée</b> = « jaune »</p> <p><b>Adverbe endophrastique</b> = <i>portée sur le contenu propositionnel</i></p>	<p><b>Etendue de portée</b> : « jaune »</p> <p><b>Perspective de portée</b> = <i>proposition</i></p>

On constate que le **support de portée** chez Guimier correspond à **l'étendue de la portée** chez Nølke ; mais Guimier traite de la « **perspective de portée** » au moyen de la catégorie « **endophrastique** » qu'il distingue, dans sa terminologie, de la portée.

Cas des adverbiaux exophrastiques (Guimier) :

Exemple	NØLKE	GUIMIER
<i>Franchement, cette affaire est un fiasco</i>	<p><b>Etendue de portée</b> = « cette affaire est un fiasco »</p> <p><b>Perspective de portée</b> = <i>énonciation</i></p>	<p>Ø</p> <p><b>Adverbe exophrastique.</b> <b>Support de portée</b> = <i>La visée de discours</i></p>

Pour ce type d'adverbiaux, on constate une divergence d'analyse entre les deux auteurs : pour C. Guimier, la portée de *Franchement* (qui caractérise « le locuteur en tant que locuteur » (1996, 155)) n'est pas représentée linguistiquement dans la phrase.

Les analyses proposées par les deux auteurs – en particulier pour les adverbes endophrastiques - n'en demeurent pas moins sensiblement proches.

---

comme dotés d'une perspective « proposition » tandis que Guimier les considère comme des exophrastiques à portée sur la visée de discours.

#### 2.1.4. Une autre approche possible de la portée intra-propositionnelle.

Pour pertinentes que soient les deux approches de la portée intra-propositionnelle développées C. Guimier et H. Nølke, elles s'appuient sur une conception le plus souvent « géométrique<sup>175</sup> » de la syntaxe : chaque phrase étudiée y est en effet envisagée comme un tout préalablement interprété, les auteurs se fixant pour but, au moyen de l'analyse, de mettre au jour l'ensemble des relations hiérarchiques et dépendantielles existant entre les diverses catégories qui s'y trouvent représentées. Or, à procéder ainsi, on s'interdit de considérer la dimension dynamique, temporelle et linéaire du traitement des données linguistiques mis en œuvre par le sujet interprétant, i.e. les diverses stratégies que ce dernier adopte au fur et à mesure qu'il prend connaissance d'une phrase donnée. Bien entendu, une telle approche *dynamique* ne peut formuler que des hypothèses au sujet de ces stratégies, hypothèses par conséquent à confirmer ou à infirmer par des études de nature psycholinguistique<sup>176</sup>. Mais la perspective dynamique et temporelle ainsi introduite dans l'analyse linguistique ne constitue pas « une simple clause de style » (M. Charolles & B. Pachoud, 2001) : elle permet **d'évaluer comment les divers niveaux d'organisation du discours interagissent**<sup>177</sup>. Dans le développement qui va suivre, nous allons examiner quelques exemples en nous efforçant d'adopter le point de vue du sujet interprétant, afin de rendre compte de la manière

- 1) dont la reconnaissance de telle ou telle structure projective codée par la syntaxe influe directement sur la fixation du support de la portée du GP détaché;
- 2) dont les niveaux micro-syntaxique et macro-syntaxique interagissent dans la détermination du potentiel cadratif ou non de ce constituant.

Voici trois phrases :

(24) *En boîte, les épinards ont souvent un drôle de goût.*

(25) *En boîte, les enfants de Max y vont presque chaque soir.*

(26) *En boîte, Marie a rencontré un garçon formidable.*

Tout d'abord, on constate que, au moment où l'interprétant prend connaissance du GP antéposé dans l'une quelconque de ces trois phrases, il n'est en mesure de déterminer

<sup>175</sup> Nous empruntons ce terme à M. Charolles & B. Combettes (1999 : 95, 103)

<sup>176</sup> « Pour dépasser les conjectures fondées sur la seule intuition réflexive il n'est cependant d'autre solution, une fois ce pas franchi, que de chercher à les tester psychologiquement dans le cadre de modèles cognitifs où ces opérations sont envisagées en temps réel » (M. Charolles, 1994 : 146)

<sup>177</sup> Sur ce point, voir en part. M. Charolles, 1997 ; M. Charolles et B. Pachoud, 2001.

- ni le sens exact que revêt le N polysémique « boîte » : s'agit-il d'un mode de conditionnement ou d'un dancing ?
- ni si ce GP va jouer un rôle d'expression introductrice de cadre dans la suite du discours.

Seule l'interprétation du reste de la proposition en tête de laquelle il figure va permettre de fournir une réponse plus ou moins précoce à ces deux questions.

Dans le premier exemple (*En boîte, les épinards ont souvent un drôle de goût*), il est hautement prévisible (mais non certain : cf *infra*) que le traitement du GN sujet « les épinards » amène l'interprétant à affecter au constituant détaché une valeur prédicative de construction détachée (CD) en relation avec ce terme sujet. Par conséquent, au moment où il découvre le GN sujet, l'interprétant effectue vraisemblablement les opérations suivantes :

- attribution, à la pause matérialisée par la virgule, d'un rôle de « *constituant de surface qui fait fonction, tout comme la copule être, d'indicateur de la combinaison propositionnelle qui unit l'argument à son prédicat* »<sup>178</sup>.
- Affectation simultanée du signifié « *contenant destiné au conditionnement* » au N polysémique « boîte » : le GN sujet impose en effet *rétrospectivement* au GP<sub>en</sub>, du fait de la relation qu'il noue avec lui, une sous-catégorisation sémantique qui élimine le sens de « dancing ».

Cette mise à jour effectuée, l'interprétation de la proposition peut continuer. En terme de portée, le support du GP « *En boîte* » devient le GN sujet « *les épinards* » (c'est de ce GN en effet que le GP<sub>en</sub> dit *préférentiellement* quelque chose (C. Guimier, 1996). Simultanément, l'interprétant construit aussi une relation circonstancielle (temporelle : « *Quand ils sont en boîte, les épinards...* ») avec l'état de choses que dénote le reste de la proposition.

Il convient cependant de souligner que l'affectation au GP<sub>en</sub> antéposé du rôle fonctionnel de CD n'a *pas ici un caractère de certitude*. En effet, rien n'interdit - sous réserve que l'on serve des épinards dans les dancings et que le contexte de la phrase soit favorable - d'envisager une tout autre interprétation dans laquelle le GP<sub>en</sub> jouerait cette fois le rôle d'adverbial spatial antéposé localisant tout le fait dénoté par le reste de la proposition (= *Dans les dancings, les épinards ont souvent un drôle de goût* »). En ce cas, le constituant détaché ne nouerait aucune relation particulière avec un quelconque élément de la prédication principale et l'on tomberait dans le cas de figure du troisième exemple (Cf *infra*). Le support

---

<sup>178</sup> cf. M. Forgsen (1993 :17) cité par B. Combettes (1998 : 12)

de portée de l'adverbial détaché deviendrait alors tout le reste de la proposition (Nølke) ou bien la visée de discours (Guimier).

Dans le deuxième exemple (*En boîte, les enfants de Max y vont presque chaque soir*), dès l'instant où l'interprétant prend connaissance du GN « les enfants de Max », il y a de fortes chances pour qu'il abandonne la possibilité de voir affecté au N régime « boîte » le signifié de « contenant destiné au conditionnement », préférant plutôt celui de « dancing ». En effet, le GP<sub>en</sub> ne peut ici constituer une CD qui s'appliquerait au même référent (sous-jacent) que celui auquel réfère le GN sujet (« *\*Les enfants sont en boîte et non en surgelés* »). Toute possibilité pour le GP antéposé de constituer une CD ne peut cependant être écartée car, quoique la grammaticalisation de ce type de construction (voir B. Combettes, 1996, 40 & 129)) plaide pour son rattachement au sujet, on ne peut exclure une construction comme « *En boîte, les enfants de Max détestent les épinards* », dans laquelle le GP antéposé *peut*<sup>179</sup> être interprété comme une CD rattachée à l'objet direct. Cette remarque faite, il apparaît indiscutable qu'au moment où l'interprétant prend connaissance du clitique « y » et de la forme verbale postposée « vont », il identifie aussitôt le GP<sub>en</sub> comme saturant une des variables argumentales appelées par le verbe : ce GP est dès lors identifié comme un complément sous-catégorisé extraposé, repris à l'intérieur de la prédication au moyen de « y » qui le représente. Partant, le signifié de « dancing » est définitivement affecté au N régime du GP<sub>en</sub> antéposé. Sur le plan de la portée, le support de ce GP est identifié au verbe.

Dans le troisième exemple enfin (*En boîte, Marie a rencontré un garçon formidable*), jusqu'à la fin de la phrase, le GP<sub>en</sub> ne noue aucune relation de dépendance avec un quelconque élément de la proposition. Dans un arbre syntagmatique, le syntagme prépositionnel figurerait sous le nœud S (cf. C. Tellier, 1995, 35 – 36)<sup>180</sup>. Par ailleurs, le signifié définitivement affecté au N régime du GP<sub>en</sub> est, dès le traitement du lexème verbal, celle de « dancing ». Au terme de l'interprétation de la phrase enfin, le support de portée du GP<sub>en</sub> est identifié au reste de la proposition (Nølke) ou à la visée de discours (Guimier).

Deux remarques, pour terminer.

En premier lieu, l'identification, en cours de traitement, d'une structure projective de nature syntaxique attribuant une fonction appelée à un constituant antéposé n'exclut pas que,

<sup>179</sup> On peut imaginer un contexte favorable : « *En surgelés, les haricots verts ont toujours un franc succès à la maison. Par contre, en boîte, les enfants de Max détestent les épinards.* »

<sup>180</sup> « Il existe (...) des adverbiaux qui modifient non pas le verbe mais toute la phrase. Nous les appellerons adverbiaux de phrase et nous supposerons qu'ils relèvent directement de Ph. On pourrait diviser ces adverbiaux en trois grands types. (...) Le second type d'adverbial de phrase s'emploie pour préciser le lieu ou le moment de l'événement dénoté par la phrase : (...) *A Calgary / dans les cafétérias d'université / ici, on mange très mal* ».

dans la suite de ce traitement, cette structure soit abandonnée au profit d'une autre. Ainsi, dans une phrase comme :

(27) *Au fond de son bureau, Max déposa, en se cachant de sa secrétaire qui le guettait depuis le couloir, sa paire de chaussures toute crottée »,*

le GP antéposé est probablement interprété, au moment où le lecteur prend connaissance du prédicat « déposa », préférablement comme un complément très lié au verbe : « Dans son bureau » est vu en effet comme instanciant dans la phrase le lieu où Max a déposé la paire de chaussures : le support de portée du GP est le verbe. Mais, si en place de la phrase précédente, on avait :

(28) *Au fond de son bureau, Max déposa, en se cachant de sa secrétaire qui le guettait depuis le couloir, sa paire de chaussures toute crottée sous une armoire.*

l'interprétant – au moment où il découvre le circonstant spatial final- est amené à renoncer à la structure antérieurement projetée puisque le GP final sature désormais la place du locatif « sémiématique » (L. Melis). Il y a donc remise à jour de la première interprétation et affectation au GP antéposé d'un autre rôle fonctionnel : celui d'adverbial cadratif.

Seconde remarque : un constituant détaché peut voir sa portée intrapropositionnelle conditionnée aussi par des phénomènes de nature pragmatique. Ainsi, dans les deux exemples suivants :

(29) ***Au fond de sa poche**, Max déposa une balle de revolver.*

(30) ***Au fond du cinéma**, Luc bécotait sa voisine*

nos connaissances du monde nous indiquent que Max ne peut pas se trouver dans sa poche mais que Luc et sa voisine peuvent se trouver dans un cinéma.

Le développement qui précède montre donc que, au moment où un sujet prend connaissance d'un GP<sub>en</sub> antéposé, **il n'est pas en mesure de déterminer si celui-ci va jouer ou non un rôle d'expression introductrice de cadre dans la suite du discours** : il s'agit là d'une possibilité, mais **ce n'est que lorsque l'interprétation de la proposition toute entière aura été achevée que ce constituant pourra éventuellement être considéré comme tel**. Par ailleurs, la reconnaissance par le sujet des différentes structures projectives codées par la syntaxe au sein de la proposition possède une incidence directe sur la fixation de la portée du GP antéposé : soit, en effet, l'une de ces structures affecte un rôle argumental à ce dernier, et fixe du même coup son incidence et sa portée au sein de la proposition ; soit, au contraire,

aucune de ces structures n' « appelle » le GP qui ne noue par conséquent pas de relation dépendantielle avec aucun des constituants intraphrastiques : sa portée englobe alors la totalité de la proposition (Nølke) ou une étape de l'acte d'énonciation (Guimier).

Enfin, si l'hypothèse avancée par M. Charolles et B. Lamiroy (2002, 384) - à savoir que « moins un élément est syntaxiquement intégré, plus il sera susceptible d'assurer des fonctions discursives » - est exacte, il en résulte que, dans les cas où le GP antéposé n'est pas sélectionné comme argument par une structure (micro-) syntaxique intrapropositionnelle, tout porte à croire qu'il est dès lors identifié par le sujet comme susceptible de remplir un rôle de premier plan dans la structuration (macro-syntaxique) du discours en cours de traitement. Ce dernier point nous amène à la portée *extrapropositionnelle*.

## 2.2. La portée extra-propositionnelle d'un constituant

Les définitions de la portée de C. Guimier et par H. Nølke valent essentiellement *pour la phrase* ; le terme « phrase » apparaît d'ailleurs explicitement dans trois des définitions de la portée<sup>181</sup> que nous avons proposées *supra*. On pourrait certes chercher à les amender et modifier celle proposée par H. Nølke comme suit : *la portée d'une unité à portée est le segment sur lequel cette unité à portée exerce une influence sémantique : ce segment peut être constitué de tout ou partie de la proposition hôte de l'unité à portée et peut s'étendre éventuellement à d'autres propositions subséquentes*. On pourrait faire de même pour la définition de C. Guimier. Mais de tels amendements masqueraient un problème de fond : **la portée « extra-propositionnelle » obéit-elle aux mêmes mécanismes que ceux qui régissent la portée « intra-propositionnelle » ?**

C'est à ce problème que nous allons maintenant nous atteler, en examinant d'abord la manière dont M. Charolles traite de la portée dans son article de (1997).

---

<sup>181</sup> Définition 1 : (Nølke 2001, 262-263) « En linguistique on définit souvent la portée comme **le domaine de la phrase** où l'unité à portée exerce une influence sur l'occurrence et la signification des morphèmes et des syntagmes ». Définition 2 : (Nølke 1994, 101): « la portée d'une unité à portée est **la partie de la phrase** sur laquelle cette unité à portée exerce une influence sémantique » Définition 3 : (Nølke 2001, 281) : « La portée est **la partie de la phrase** sur laquelle l'unité à portée exerce une influence particulière. Cette influence peut être morpho-syntaxique pour autant que certains termes peuvent être exclus de la portée ou que d'autres ne peuvent apparaître que dans la portée d'une unité à portée. (...) Sémantiquement parlant, la portée est **la partie de la phrase** qui est pertinente pour l'interprétation de l'unité à portée. »

### 2.2.1. La notion de portée dans M. Charolles (1997)

Tout d'abord, il convient de remarquer que l'auteur évoque dans son article tout aussi bien la *portée des expressions introductrices de cadres* que la *portée des univers qu'elles instancient* : nous considérerons que ces deux notions recouvrent une seule et même réalité.

Concernant la « portée », force est de constater qu'à aucun endroit dans son article, à notre connaissance, l'auteur ne *définit explicitement* ce qu'il entend par cette notion. Voilà pourquoi, en nous fondant sur un relevé systématique des emplois du terme de « portée » dans l'ensemble de l'article, nous proposons cette première définition :

**Dans l'article de M. Charolles (1997), une expression introductrice de cadre possède une portée (sémantique) sur la proposition [p] qui l'héberge si et seulement si le critère qu'elle énonce intervient dans l'interprétation du fait dénoté par cette proposition.**

Il est crucial de préciser ici que la portée d'une expression introductrice de cadre s'effectue sur le *fait* dénoté par la proposition et non sur le contenu propositionnel. En effet, dans l'approche développée par M. Charolles, les adverbiaux introducteurs de cadres *ne participent pas à la mise en place de la relation prédicative*; ils interviennent lorsque celle-ci est construite. Ainsi, dans une phrase comme

(31) *En France, les Français sont ingouvernables*

« le circonstanciel détaché » déclare l'auteur

« n'a aucune incidence sur la façon d'établir la vérité ou la fausseté de la proposition énonçant que les Français sont ingouvernables. L'action du circonstant intervient après que cette vérité a été calculée » (1997, 24).<sup>182</sup>

Voici maintenant une seconde définition relative à la portée extrapropositionnelle des expressions introductrices de cadres :

**Une expression introductrice de cadre, hôte d'une proposition [p], étend sa portée à la proposition suivante [q] si et seulement si le critère qu'elle exprime intervient dans l'interprétation du fait dénoté par [q].**

<sup>182</sup> Dans un article récent, M. Charolles revient sur ce point : « (...) les adverbiaux cadratifs sont clairement séparés et cette séparation suffit (...) pour qu'ils interviennent, non pas sur le contenu propositionnel de la proposition en tête de laquelle ils apparaissent, mais sur le fait qu'elle dénote, ce qui n'est possible qu'une fois

Par comparaison avec la « portée » au sens où l'entendent C. Guimier et H. Nølke, on constate :

- que M. Charolles (1997) n'envisage que la portée des adverbiaux dominés par le nœud S : adverbiaux fréquemment dits « scéniques » (cf. C. Tellier, 1995, 36)) et adverbiaux de phrase (au sens de C. Molinier & F. Levrier, 2000);
- que cette portée peut être non seulement intra-propositionnelle mais extra-propositionnelle.

Le fait que la notion d'extension de la portée, presque<sup>183</sup> totalement absente de l'ouvrage de C. Guimier par exemple, passe au premier plan dans l'article de M. Charolles s'explique sans aucun doute par le fait que celui-ci se place dans une perspective d'analyse du *discours* là où le premier adopte avant tout une perspective phrastique. Mais un autre point doit être souligné : M. Charolles cherche à mettre en valeur le rôle **de marque de cohésion** que jouent les expressions introductrices de cadres dans le discours ; il est par conséquent amené très vite à examiner comment un adverbial détaché peut voir le critère qu'il énonce s'appliquer **aussi** à la proposition qui suit sa proposition-hôte. C'est sur ce point que nous allons nous arrêter.

### 2.2.2. Les mécanismes au coeur de l'extension de la portée dans M. Charolles (1997).

#### **Le Principe général d'attachement à gauche :**

L'auteur fait rapidement état, dans son article, d'un « principe général d'attachement à gauche » (cf. supra) qui stipule, rappelons-le, que « les propositions arrivantes prennent place, sauf indication contraire, dans le dernier univers en cours au moment où elles apparaissent. » (M. Charolles 1997, 15). Ce principe tient

« à des raisons d'économie de coût de traitement qui ont une incidence à tous les niveaux de l'interprétation du langage (en particulier au niveau syntaxique) et pas seulement à propos de l'extension des cadres de discours. Un grand nombre d'observations psycholinguistiques montrent que le traitement des données verbales se fait au fur et à mesure de la lecture et, dans ces conditions, on comprend que les

---

que celui-ci a été construit comme tel, donc une fois que sa valeur modale a été calculée. » (M. Charolles (2004 :

<sup>183</sup> C. Guimier fait tout de même état du fait que les adverbes extra-prédicatifs peuvent « être « en facteur commun » à une série de prédicats : « Lentement, il est entré dans la chambre, il s'est approché du lit. (Le Clézio) » (1996 :75). Il ajoute plus loin : « (...) l'adverbe en position initiale peut porter sur plusieurs prédicats : « Cérémonieusement, le pharmacien m'invitait à m'asseoir, feuilletait son registre de commandes, puis me tendait une boîte en carton vert. » » (Ibid. : 77)

lecteurs aient tendance, dès lors qu'ils ont été conduits à mettre en place une structure projective quelconque (syntaxique par exemple) ou un cadre potentiellement intégrateur (du genre des univers de discours), à l'exploiter au maximum. » (*Ibid.*)

En d'autres termes, à partir du moment où un sujet a identifié la présence d'un cadre instancié par une expression introductrice de cadre dans le fil du texte – ce qui suppose que celui-ci ait pris connaissance non seulement du constituant détaché frontal (s'il s'agit d'une expression introductrice de cadre antéposée), *mais aussi du reste de la prédication* (cf supra) – il a tendance à étendre les limites de ce cadre au-delà de cette prédication. Dans le cas des cadres de discours, ce principe général d'attachement à gauche s'appuie sur des mécanismes que l'on peut approcher de manière plus précise.

### **Règles gouvernant le principe d'attachement à gauche dans le cas des cadres de discours.**

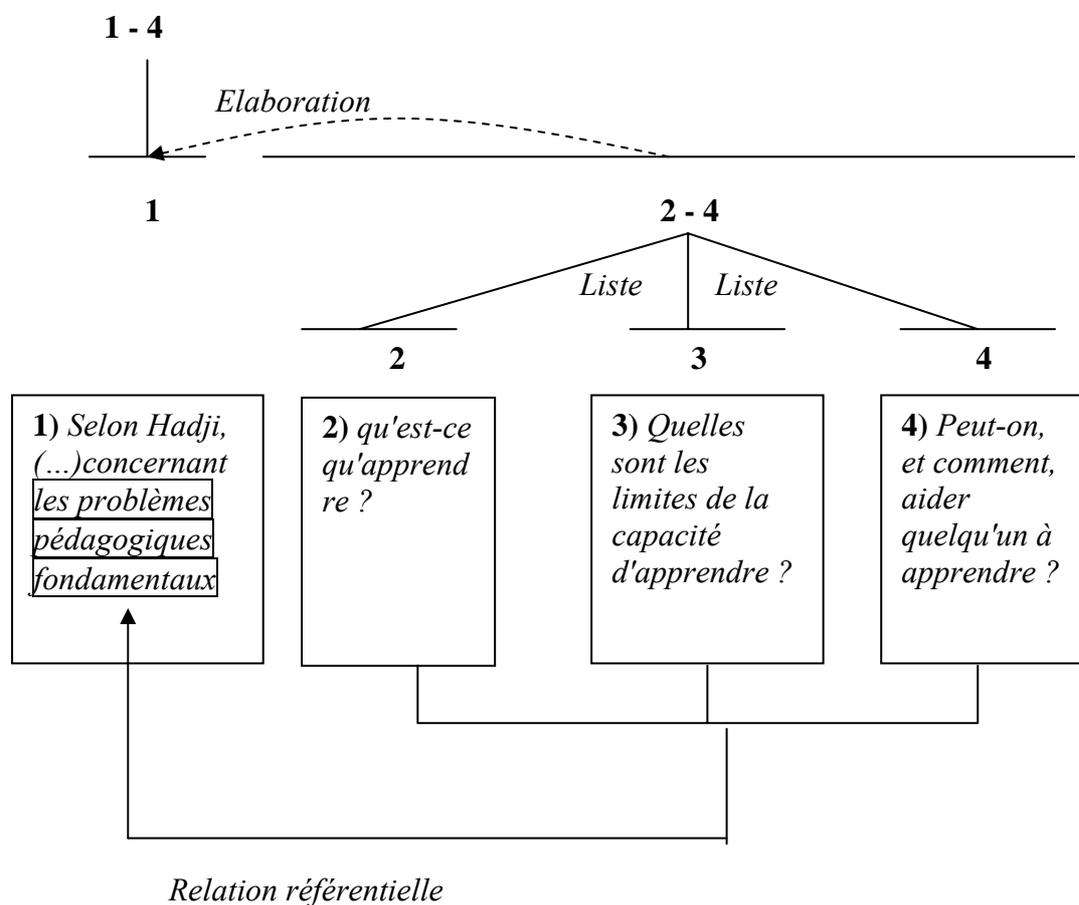
Au début du paragraphe consacré à cette question, M. Charolles examine de façon détaillée un extrait du *Monde Diplomatique* dans lequel apparaît un cadre énonciatif en « *Selon X* » intégrant plusieurs propositions. Voici le début de l'extrait :

(32) [*Selon Hadji, les travaux dans le champ de la neurobiologie évoqués par Changeux offrent au pédagogue des éléments de réflexion décisifs concernant les problèmes pédagogiques fondamentaux*]<sub>[p]</sub> : [*qu'est-ce qu'apprendre ?*]<sub>[q]</sub> [*Quelles sont les limites de la capacité d'apprendre ?*]<sub>[r]</sub> [*Peut-on, et comment, aider quelqu'un à apprendre ?*]<sub>[s]</sub> (...)

Pourquoi, s'interroge l'auteur, « [q], [r] et [s] sont-elles si facilement intégrées dans l'univers initié par *selon Hadji* ». Il identifie alors trois sortes de relations entre les diverses propositions qui, toutes trois, facilitent cette intégration :

- une relation rhétorique d'élaboration entre [p] (noyau) et les propositions [q], [r] et [s] (satellites) ;
- une relation référentielle (hyperonymie) entre l'expression définie « les problèmes pédagogiques fondamentaux » incluse dans [p] et les trois questions dénotées par [q], [r] et [s], qui explicitent ces problèmes;
- enfin le statut de « liste » des trois questions, chacune illustrant un des problèmes évoqués dans [p].

Nous proposons de représenter ci-dessous ces différentes relations au moyen d'une figure qui reprend, en particulier, le mode de présentation des diagrammes RST (W.C. Mann & S.A. Thompson, 1988 ; M. Torrance & N. Bouayad-Aga, 2001<sup>184</sup>) :



Après avoir ainsi illustré le fait que certaines relations rhétoriques et référentielles constituent des indices favorables à l'extension d'un cadre (i.e. à l'extension de la portée d'une expression introductrice de cadre), l'auteur montre que d'autres indices peuvent tout au contraire bloquer cette extension : ainsi en va-t-il souvent de l'alinéa « qui institue une frontière difficilement franchissable par un cadre de discours. » (1997, 47), de certains GN démonstratifs qui signalent notamment « une opération de reclassification et de totalisation »<sup>185</sup>, mais aussi d'autres relations référentielles (dans l'exemple étudié, M. Charolles pointe ainsi une expression coréférentielle qui invite, en contexte, à fermer le cadre

<sup>184</sup> Nous nous sommes inspiré de la présentation des diagrammes RST utilisés par ces auteurs dans leur article pour représenter la relation « liste ».

<sup>185</sup> Comme dans : « Selon le secrétaire général, le président a donné sa démission. **Cette affirmation** me paraît cependant devoir être considérée avec beaucoup de précautions. » (1997, 48)

énonciatif installé par « *Selon Hadji* »). D'autres travaux du même auteur permettent également de citer comme indices de clôture possibles : le changement de temps verbal (voir en particulier les infinitives de but antéposées (M. Charolles & B. Lamiroy, 2002, 404-405)) ou la présence de certains connecteurs.

Par ailleurs, certaines observations **montrent que les mécanismes gouvernant l'extension extrapropositionnelle des expressions introductrices de cadres ne se réduisent pas au seul jeu des relations de connexion favorables.**

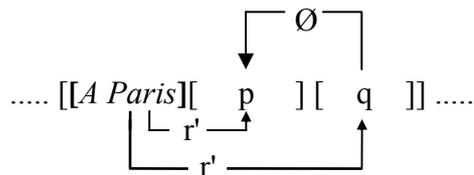
D'abord, on fera remarquer qu'une séquence de deux propositions non-liées par une relation référentielle ou rhétorique évidente peuvent tomber sans difficulté sous la portée d'une seule expression introductrice de cadre :

(33) *A Paris, j'avais de nombreux amis [p]. La circulation est souvent difficile [q].*

Sans doute la cohérence de cette séquence n'est-elle pas exemplaire mais du moins l'emporte-t-elle sur l'incohérence de la suivante :

(34) *J'avais de nombreux amis [p]. La circulation est souvent difficile [q].*

En d'autres termes, l'adverbial spatial antéposé dans [p] joue ici un rôle de marque de cohésion.



Examinons maintenant les deux séquences suivantes :

(35) *Mes enfants ne font plus rien à l'école [p]. Max bavarde sans cesse **en mathématiques** [q] et Marie n'apprend aucune de ses leçons [r].*

(36) *Mes enfants ne font plus rien à l'école [p]. **En mathématiques**, Max bavarde sans cesse [q] et Marie n'apprend aucune de ses leçons [r].*

On identifie aisément dans ces deux exemples

- 1) la présence d'une relation rhétorique d'élaboration entre [p] d'une part, [q] & [r] d'autre part : les faits dénotés dans [q] et [r] (satellites) apportent une information supplémentaire à l'information de base exprimée par [p] (noyau)<sup>186</sup> ;
- 2) la présence d'une relation référentielle entre l'expression définie : « *Mes enfants* » et les deux Np « *Max* » et « *Marie* » ;
- 3) la présence enfin d'une relation associative entre « *école* », « *mathématiques* » et « *leçons* ».

Si l'on compare maintenant *l'interprétation* de ces deux énoncés, on constate que rien ne permet de conclure, dans le premier cas, que Marie n'apprend pas ses leçons en mathématiques tandis que dans le second, **il s'agit de la seule interprétation possible**. Que conclure, sinon que **l'antéposition de l'adverbial** constitue un élément décisif pour l'extension de sa portée au-delà de sa proposition-hôte. Il ne faut toutefois pas mésestimer non plus le rôle rempli par la conjonction « et » qui facilite l'intégration de [r] sous la portée du circonstant antéposé. On peut le vérifier en examinant les modifications suivantes :

(37) *Mes enfants ne font plus rien à l'école [p]. **En mathématiques**, Max bavarde sans cesse [q], Marie n'apprend aucune de ses leçons [r].*

(38) *Mes enfants ne font plus rien à l'école [p]. **En mathématiques**, Max bavarde sans cesse [q]. Marie n'apprend aucune de ses leçons [r].*

Si l'extension extra-propositionnelle de la portée de « En mathématiques » paraît incertaine dans le premier cas, elle est exclue dans le second.

Voici maintenant un autre exemple illustrant l'importance de l'antéposition de l'adverbial pour l'interprétation:

(39) *Tu te souviens de notre stage de sports de plein air, l'été dernier [p]? La prof était vraiment sympa **en escalade** [q], les stagiaires avaient une pêche incroyable [r], et je n'ai jamais trouvé les cours ennuyeux [s].*

(40) *Tu te souviens de notre stage de sports de plein air, l'été dernier [p]? **En escalade**, la prof était vraiment sympa [q], les stagiaires avaient une pêche incroyable [r], et je n'ai jamais trouvé les cours ennuyeux [s].*

Il est très net que, dans la dernière séquence seulement (où l'adverbial est antéposé), l'ensemble des faits dénotés par [q] [r] [s] sont localisés nécessairement dans l'activité d'escalade. Là encore, les phénomènes de coordination et de juxtaposition jouent un rôle crucial ; en effet, si l'on modifie l'exemple comme suit :

- (41) *Tu te souviens de notre stage de sports de plein air, l'été dernier [p]? En escalade, la prof était vraiment sympa [q]. Les stagiaires avaient une pêche incroyable [r], et je n'ai jamais trouvé les cours ennuyeux [s].*

l'extension de la portée du circonstant antéposée apparaît bloquée.

Les analyses ci-dessus amènent à nous faire conclure que **l'antéposition** d'un adverbial peut être associée, *au terme du traitement de la totalité de la proposition [p] qui l'héberge, à une instruction stipulant d'étendre le critère d'indexation spécifié par le constituant antéposé aux informations dénotées par les propositions qui suivent.* Une telle extension suppose que **le critère énoncé par l'expression introductrice de cadre soit affecté** - au terme du traitement de sa proposition d'accueil<sup>187</sup> - **d'une forte saillance mémorielle**. En effet, si la capacité de notre mémoire de travail est effectivement limitée à quelques propositions, la possibilité de traiter convenablement des cadres dont la portée excède ce nombre de propositions suppose que, dans le format de stockage « macrostructural » des propositions recyclées au sein du « buffer »<sup>188</sup>, ce critère jouisse d'une certaine prééminence cognitive.

**La portée « extrapropositionnelle » obéit-elle aux mêmes mécanismes que ceux qui régissent la portée « intra-propositionnelle » ?** Nous répondrons par la négative. Nous avons montré en effet que la fixation du support de la portée intrapropositionnelle, possible seulement au terme du traitement de la totalité de la proposition [p] hôte de l'adverbial, était conditionnée par les diverses structures projectives codées par la syntaxe au sein de la proposition. En revanche, les règles gouvernant l'extension de la portée des expressions introductrices de cadres ressortissent à des dispositifs de nature essentiellement sémantico-pragmatique<sup>189</sup> (relations référentielles, rhétoriques, ...) qui ne sont pas comparables aux règles gouvernant la portée intrapropositionnelle. Portée intra-propositionnelle et portée extra-

<sup>186</sup> Effet de la relation « élaboration » : « *R recognizes the situation presented in S as providing additional detail for N. R identifies the element of subject matter for which detail is provided.* » (Mann & Thompson, 1988, 273)

<sup>187</sup> et sous réserve, bien entendu, qu'au terme de ce traitement, l'adverbial antéposé n'ait été recruté par aucune des structures projectives mise en place par la syntaxe au sein de la proposition.

<sup>188</sup> Pour tous ces aspects, voir M. Charolles et B. Combettes (1999, 86)

<sup>189</sup> « Le discours commence donc là où finit le pouvoir des connexions structurales. (...) A côté en effet des liens structuraux ou partiellement structuraux il existe, dans les différentes langues, tout un ensemble d'**outils relationnels de nature sémantico-pragmatique** qui, en quelque sorte, complètent le système des relations distributionnelles et positionnelles de nature syntaxique ainsi que le dispositif logico-énonciatif (thème / propos). » (M. Charolles, 1994, 127-128)

propositionnelle ne peuvent donc pas être mises sur le même plan : chacune renvoie à un palier d'organisation original et distinct.

### 3. Conclusion

Les expressions introductrices de cadres apparaissent donc comme des constituants peu soudés à la prédication et jouant un rôle de premier plan dans la structuration textuelle. Ces expressions relèvent de plein droit d'une analyse « macrosyntaxique ». Ce constat n'est pas surprenant pour ce qui concerne les compléments (ou adverbiaux) de phrase dont la portée s'étend sur plusieurs propositions (« D'une part », « En premier lieu »,...). Traditionnellement, ces derniers sont considérés comme nettement « périphériques » par la syntaxe traditionnelle et finalement quelque peu embarrassants pour l'analyse microsyntaxique: témoins, leurs critères d'identification établis par opposition aux propriétés des constituants réputés plus intégrés. Comme l'écrit C. Blanche-Benvéniste :

« ce qu'on appelle généralement complément de phrase se définit surtout **par des réponses négatives aux propriétés que peut avoir un complément de verbe.** (...) Il est difficile de chercher à les décrire avec les mêmes instruments d'analyse que les compléments dépendants d'un verbe parce que leur combinatoire semble radicalement différente » (2002, 13 - 14).

En revanche, il peut apparaître plus inattendu de voir dans des *circonstants* (antéposés) comme « *En France, P* », « *En 1989, P* », « *En football, P* » ... des constituants relevant aussi de la combinatoire propre à la macrosyntaxe. La grammaire traditionnelle en effet les considère comme des compléments plus « intégrés » du fait des relations sélectionnelles qu'ils entretiennent avec le reste de la prédication, relations qui se traduisent par leur réaction aux tests de la focalisation. Or le rôle qu'ils jouent dans la cohésion textuelle montre que par certains aspects ils se rapprochent des adverbiaux de phrase.

## **Chapitre 2. Etude de la portée extra- propositionnelle des constructions détachées et de certains circonstants**

Dans ce deuxième chapitre, nous examinerons d'abord l'extension de la portée des constructions détachées puis des circonstants propositionnels antéposés du type « *en toute (tranquillité + illégalité + ...)* » ainsi que des circonstants transpositionnels de durée « *En DetQuant Ntps* ». Pour chacun de ces groupes de constituants, nous nous demanderons s'ils possèdent ou non un potentiel cadratif. Enfin, nous aborderons l'étude des compléments transpositionnels *praxéologiques* du type *En (biologie + linguistique + ...)* (*Modifieur + E*) par le versant lexical : nous nous demanderons à quelle catégorie dénotative appartiennent les noms susceptibles d'apparaître en position régie dans ce type de compléments. Nous réserverons l'examen de leur portée extra-propositionnelle au chapitre suivant presque entièrement consacré à la présentation et au commentaire d'une étude systématique menée sur corpus.

### **1. Les constructions détachées antéposées et leur portée extra-propositionnelle**

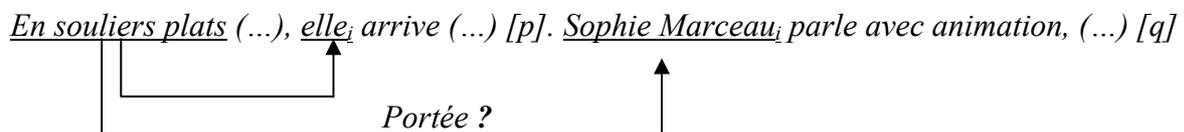
#### **1.1. Les constructions détachées descriptives**

Les constructions détachées descriptives possèdent, rappelons-le, une portée sémantique unique sur le terme auquel elles sont incidentes (le plus souvent, le terme sujet). Elles ne nouent aucune relation de « subordination sémantique » avec la proposition globale (cf. supra, deuxième partie, et B. Combettes (1998, 47)).

Considérons l'exemple suivant :

- (1) *En souliers plats, longue jupe à godets et petit caraco de soie, elle<sub>i</sub> arrive légère et aérienne comme dans Fanfan. Sophie Marceau<sub>i</sub> parle avec animation, tantôt souriante, tantôt sérieuse, toujours passionnée. (Web)*

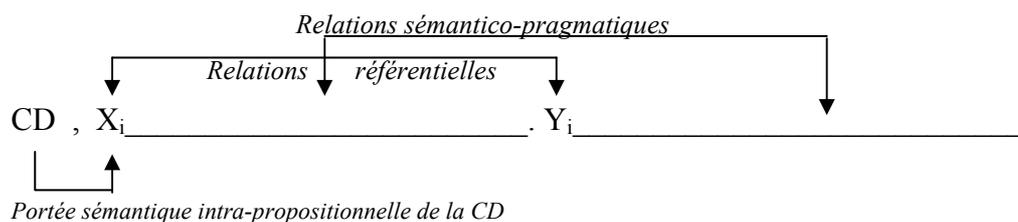
La construction détachée « En souliers plats » *porte* sémantiquement sur le clitique sujet « elle ». Aucune valeur circonstancielle liant la construction détachée au reste de la proposition n'est inférable du contexte : il s'agit bien d'une construction prédicative *descriptive*. Peut-on considérer que cette construction possède par ailleurs une portée extra-propositionnelle sur le Np sujet « Sophie Marceau » au motif que, lorsque commence l'interview, S. Marceau n'a pas changé de chaussures (et que par conséquent l'information véhiculée par la construction détachée dans [p] est toujours valable dans [q]).



Soulignons d'abord que le seul jeu des relations référentielles et des connaissances extra-linguistiques du lecteur permet d'expliquer la reconduction, dans [q], de la prédication opérée par la construction détachée dans [p]. En effet, lorsqu'il interprète [q], le lecteur établit une coréférence entre le Np « Sophie Marceau » et le clitique cataphorique « elle » présent dans [p] ; par ailleurs, ses connaissances extra-linguistiques lui font inférer que la jeune femme ne peut avoir changé de chaussures entre le moment où le journaliste l'aperçoit et celui où il converse avec elle (en cas contraire, il est probable que le scripteur en aurait fait état).

Nous ne recourons pas ici au terme de « portée extra-propositionnelle » pour désigner cette reconduction par le lecteur de la spécification opérée dans [p]: nous souhaitons en effet réserver cette notion uniquement aux configurations dans lesquelles un constituant affecte *la totalité de la proposition* située au-delà de sa proposition d'accueil et non l'un seulement de ses éléments.

Le schéma ci-dessus rend compte des relations référentielles et sémantico-pragmatiques permettant la reconduction de la caractérisation opérée par la construction détachée :



## 1.2. Les constructions détachées entretenant une relation de subordination sémantique avec le reste de la proposition

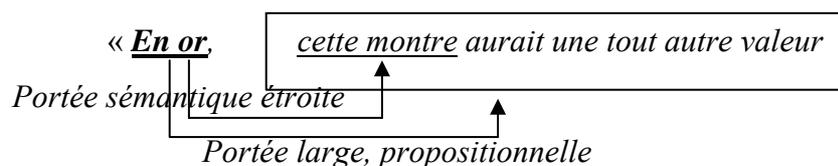
### 1.2.1. Portée extra-propositionnelle de la construction détachée dans les configurations standard

Le terme « standard » est ici repris à F. Neveu (2000b) qui distingue parmi les appositions frontales un appariement de type standard (au sens statistique) « lorsque la base actancielle (contrôleur) appelée par le terme détaché est intégralement couvert par le groupe en poste sujet ». La fréquence dominante de ce type d'appariement est directement liée à la grammaticalisation (récente) de la construction détachée qui, comme le montre B. Combettes (1998), était beaucoup plus souple à l'époque classique.

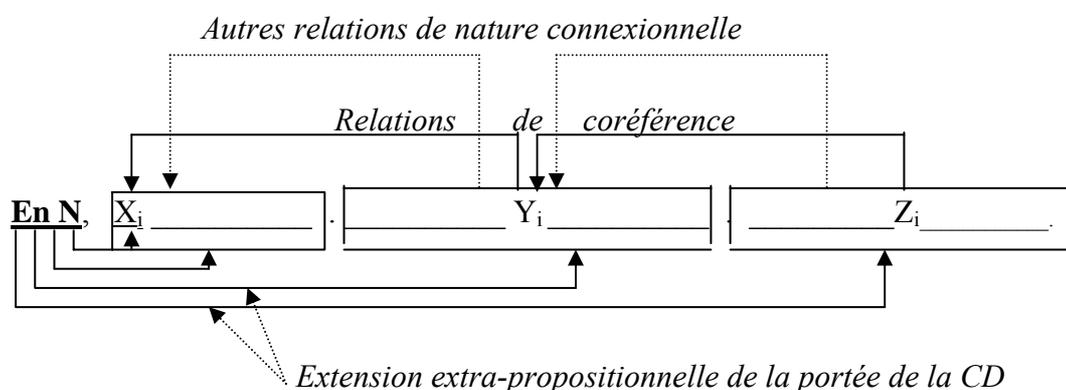
L'exemple (construit) suivant illustre ce type de configuration :

- (2) *En or, cette montre<sub>i</sub> aurait une tout autre valeur [p]. Tu pourrais la<sub>i</sub> mettre au clou [q]. On t'en<sub>i</sub> donnerait certainement une belle somme [r].*

Ici, non seulement le GP<sub>en</sub> « En or » dit quelque chose du constituant sujet (portée sémantique sur le GN « cette montre ») mais aussi de la totalité de la proposition (*portée sur la proposition entière*) : antéposé et suivi du conditionnel, il déclenche une interprétation circonstancielle de nature hypothétique (« Si elle avait été en or, cette montre ... ») qui s'applique à la totalité de la proposition qui suit. Autrement dit la portée intra-propositionnelle d'une telle construction détachée est *double* : elle dit à la fois quelque chose du constituant sujet et de la totalité de la proposition. Cette double portée se distingue de la portée *simple* des constructions détachées purement descriptives.



Par ailleurs, au-delà de sa proposition d'accueil, ce type de CD est à même de nouer une relation avec les propositions qui suivent ; c'est ce qui se produit ici avec le GP « *En or* » qui, comme le ferait une subordonnée hypothétique, étend sa portée sur les propositions suivantes [q] et [r], établissant ainsi un cadre à l'intérieur duquel se place le locuteur / scripteur pour envisager les états de chose dénotés<sup>190</sup>. On matérialisera ce phénomène d'extension de la portée comme suit ( $X_i$ ,  $Y_i$ ,  $Z_i$  étant des expressions coréférentielles, et chaque « boîte » identifiant une proposition) :



Cette extension aux propositions situées en aval peut-elle être considérée comme une portée extra-propositionnelle ? La réponse est oui, car cette portée affecte non pas un constituant seulement de la proposition aval, mais **la totalité du fait dénoté par son contenu propositionnel** : on se trouve dans un cas similaire aux circonstants antéposés.

Bien entendu, une construction détachée entretenant d'autres valeurs circonstancielles avec la proposition qu'elle préfixe (temporelle, causale, ... ) peut aussi voir s'étendre sa portée :

- (3) *En colère*, le petit Benoît se muait en une véritable terreur [p]. Il était incapable de se maîtriser [q]. Il grognait [r], criait [s], courait en tous sens [t]. Il lançait des coups de pied terribles dans les portes et dans les murs [u]. Toute la maison résonnait de ses cris [v]!

<sup>190</sup> La supposition qu'établit, dans ce type de contexte, la construction détachée relève d'une analyse fort proche de celle proposée par O. Ducrot (1972, 167) à propos de la conjonction « si » : « (...) Cet acte [accompli quand on emploie la conjonction « si »], que nous appellerons « supposition », consiste à demander à l'auditeur d'accepter pour un temps une certaine proposition « p » qui devient, provisoirement, le cadre du discours, et notamment de la proposition principale « q » ».

Dans cet exemple, la portée de la construction détachée « *en colère* » (à valeur temporelle : « *Quand il était colère, ...* », voire causale : « *Du fait de sa colère, ...* ») s'étend sans difficulté jusqu'à la proposition [u].

- **Le cas particulier des constructions comme *En femme d'affaires avisée, Marie a renoncé à cette entreprise périlleuse***

Au moyen de ce type de construction détachée, le locuteur prédique du sujet une *propriété* ; mais dans le même temps, cette construction détachée entretient une relation de cause à conséquence avec le reste de la prédication, comme le montre la glose suivante (empruntée à J.-J. Franckel et D. Lebaud (1991, 71)) :

- (4) *En homme intelligent et humain, il partagea tout de suite l'inquiétude de Marcel.* (J. Verne. Les 500 millions de la Begum)  
 = *Il était un homme intelligent et humain et de ce fait, il partagea tout de suite l'inquiétude de Marcel.*

L'état de choses dénoté dans la prédication principale est ainsi présenté comme expliqué, justifié par la qualité attribuée par le GP au sujet.

Il apparaît que l'extension de ces constructions à une proposition située au-delà de leur proposition d'accueil nécessite donc que cette dernière entretienne une relation sémantique de même nature avec le complément antéposé. Afin de le vérifier, examinons l'exemple suivant :

- (5) *La victoire de M. Eltsine a été décisive et foudroyante. Alors que M. Gorbatchev voulait des réformes, parfois profondes mais toujours dans le cadre du système, M. Eltsine aspirait à le détruire tout entier. En véritable fonceur, il y est parvenu [p] et, à cet égard, il a été magnifiquement aidé par la tentative de putsch d'août dernier [q].* (LMD, janvier 1992)
- (4a) *C'est un véritable fonceur et, de ce fait, il y est parvenu.*
- (4b) \* *C'est un véritable fonceur et, de ce fait, il a été magnifiquement aidé par la tentative de putsch d'août dernier.*

Le constituant antéposé n'étend pas sa portée sur la proposition [q] car celui-ci ne peut entretenir une relation causale-résultative avec l'état de choses dénoté par [q], comme le montre l'inacceptabilité de la glose proposée. A l'inverse, dans :

- (6) *En chef d'armée convaincu de l'excellence de son plan, il ne cédait le terrain que pas à pas, sacrifiant ses derniers soldats, vidant les caisses de la société de leurs derniers sacs d'écus, pour barrer la route aux assaillants.*

La totalité des propositions contenues dans la phrase graphique sont intégrées sous la portée de la construction détachée : toutes entretiennent avec cette dernière une relation sémantique de cause à conséquence, comme le montrent les gloses suivantes :

- (5a) *Il était un véritable chef d'armée convaincu de l'excellence de son plan ;  
de ce fait, il ne cédait le terrain que pas à pas ;  
de ce fait, il sacrifiait ses derniers soldats ;  
de ce fait, il vidait les caisses de la société de leurs derniers sacs d'écus pour barrer la route aux assaillants ;*

Sans qu'il soit nécessaire de pousser au-delà notre analyse, il apparaît clairement que les constructions détachées du type *En (véritable +...)* (*politicien + artiste +...*) (*dégénéré + soucieux de sa réputation + ...*) imposent aux propositions sur lesquelles elles sont susceptibles d'étendre leur portée **des contraintes sémantiques et référentielles extrêmement fortes**, ce qui limite de fait leur potentiel intégrateur.

### 1.2.2. Les constructions détachées non-standard. Analyses de B. Combettes (1998, 2000) sur les constructions détachées comme cadres

Considérons l'exemple suivant emprunté à B. Combettes (1998, 118) :

- (7) *(D'un autre côté, ses lettres !...) Ils peuvent croire que je les ai sur moi. **Surpris dans sa chambre**, on me les enlève. J'aurai affaire à deux, trois, quatre hommes, que sais-je ? Mais ces hommes, où les prendront-ils ? où trouver des subalternes discrets à Paris ? La justice leur fait peur... » (Stendhal)*

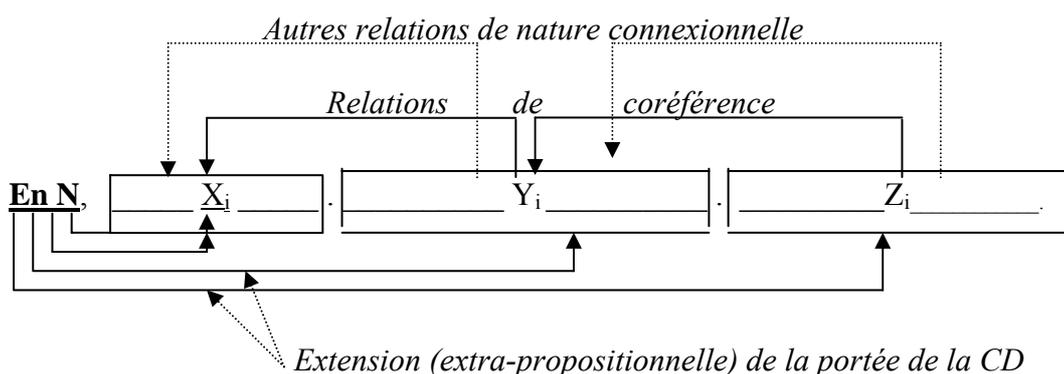
Dans cet extrait, la construction détachée ne se rapporte pas au sujet de la proposition qui l'héberge mais au clitique « *me* » ; cette « anacolithe » (cas non-standard) s'explique - comme le montre B. Combettes - par la relation qu'entretient la construction détachée à la fois avec le contexte gauche et le contexte droit : d'une part elle prolonge la saillance, acquise en amont, du référent « *Je* » auquel elle s'applique ; d'autre part, elle anticipe sur le rôle de thème constant que joue ce même référent en aval.

« Tout se passe en fait comme si la CD non seulement continuait le thème constant du passage (...), mais « portait » sur plusieurs propositions, le thème apparaissant sous sa forme attendue (...) dans un contexte plus large que la structure propositionnelle qu'ouvre la CD. Toutes proportions gardées, le problème est le même que pour certains circonstants placés en position initiale (...) » (*Ibid.*, 118)

Le « cadre » temporel ainsi ouvert peut être matérialisé par un trait comme ci-dessous :

- (8) « *(D'un autre côté, ses lettres !...) Ils peuvent croire que je les aies sur moi. Surpris dans sa chambre, on me les enlève. J'aurai affaire à deux, trois, quatre hommes, que sais-je ? Mais ces hommes, où les prendront-ils? où trouver des subalternes discrets à Paris? La justice leur fait peur...* » (Stendhal)

Autrement dit, les emplois non-standard des constructions détachées n'empêchent pas une éventuelle extension de leur portée au-delà de leur proposition d'accueil<sup>191</sup>.



Par ailleurs, qu'elles soient standard ou non-standard, ces constructions détachées sont aptes à instancier des cadres qui peuvent se succéder en séquences, comme l'illustre l'exemple construit suivant :

- (9) **En chêne**, les charpentes peuvent durer très longtemps. De plus, elles ont un cachet indiscutable qui séduit fréquemment les particuliers. **En acier**, elles sont aussi très résistantes mais fort peu esthétiques. Leur coût de construction, en revanche, est nettement moindre.

Cependant, l'exploration des corpus révèle que ces constructions détachées voient **très rarement leur portée s'étendre au-delà de leur proposition d'accueil**. Dans leur immense

<sup>191</sup> Ce potentiel intégrateur constitue un indice supplémentaire de parenté ( maintes fois soulignée dans les travaux les concernant-) de ces constituants avec les circonstants et les subordonnées.

majorité, elles jouent un rôle **simplement descriptif**, ce qui confirme la tendance mise au jour par B. Combettes :

« L'intégration progressive de la CD à la structure propositionnelle, la coréférence de plus en plus systématique avec le SN sujet, grammaticalisent, en quelque sorte, la construction. (...) Le détachement ne s'accompagne plus d'un effet de sens particulier, qu'il s'agisse de chronologie, d'hypothèse, de causalité » (1998, 121).

C'est pourquoi l'extension extra-propositionnelle de la portée des constructions détachées « *En N* » apparaît comme un phénomène finalement marginal dans les textes.

## **2. Les circonstants antéposés et leur portée extra-propositionnelle**

Rappelons au préalable le tableau récapitulatif que nous avons proposé à l'issue de notre deuxième partie :

Compléments « en N » antéposés		
Compléments de phrase	Compléments transpositionnels	Compléments propositionnels
Phraséologiques : <i>En termes de droit, P</i> ... <i>En premier lieu, P</i> <i>En outre, P</i> ... <i>En introduction, P</i> <i>En conclusion, P</i> ... <i>En d'autres termes, P</i> <i>En un mot, P</i> <i>En bref, P</i> <i>En résumé, P</i> ... De style : <i>En toute (franchise + honnêteté + confiance + bonne foi + ...), P</i>	<i>En effet, en fait, en revanche</i> <sup>192</sup>  <i>En France, P</i> <i>En 1989, P</i> <i>En (biologie + logique + droit + ...), P</i> <i>En français, P</i>  <i>En (vélo + voiture + ...) , P</i>  <i>En (deux + quelques + ...) (heures + ans + coups de cuillère à pot + ...) , P</i>  <i>En (toute + bonne) logique, P</i> ...	<i>En silence, Max s'avança vers Marie.</i>  <i>En (rangs serrés + file indienne + ...), les enfants entrèrent dans la classe.</i>  <i>En toute (sérénité + humilité + courtoisie + ...), Max nous ouvrit la porte.</i> ... <i>En toute (illégalité + ...), Max a maquillé la vérité.</i>  <i>En toute (intimité + bienséance + ...), Max a rendu une visite à sa famille</i> ... <i>En (cachette + secret + tapinois + catimini + ...), Max quitta la salle</i>

Dans la suite de notre propos, nous allons nous intéresser aux compléments propositionnels antéposés puis à certains compléments transpositionnels.

## 2.1. Les circonstants propositionnels antéposés

Comme nous y avons insisté dans notre deuxième partie, ces compléments, lorsqu'ils sont antéposés, **manifestent une forte réticence à figurer devant une phrase interrogative (interrogation totale) ou négative.**

(10) ?\* *En silence, Max s'avança-t-il vers Marie ?*

(11) ?\* *En (rangs serrés + file indienne + ...), les enfants entrèrent-ils dans la classe ?*

<sup>192</sup> Rappelons que L. Melis (1983, 152 & 156) place ces adverbiaux parmi les transpositionnels et non les compléments de phrase.

- (12) ?\* *En toute (sérénité + humilité + courtoisie + ...), Max vous ouvrit-il la porte ?*
- (13) ?\* *En toute (illégalité + ...), Max a-t-il maquillé la vérité ?*
- (14) ?\* *En toute (intimité + bienséance + ...), Max a-t-il rendu une visite à sa famille ?*
- (15) ?\* *En (cachette + secret + tapinois + catimini + ...), Max quitta-t-il la salle ?*
- (16) \**En silence, Max ne s'avança pas vers Marie.*
- (17) \**En (rangs serrés + file indienne + ...), les enfants n'entrèrent pas dans la classe.*
- (18) \**En toute (sérénité + humilité + courtoisie + ...), Max ne nous ouvrit pas la porte.*
- (19) \**En toute illégalité, Max n'a pas maquillé la vérité*
- (20) \**En toute (intimité + bienséance + ...), Max n'a pas rendu une visite à sa famille*
- (21) \**En (cachette + secret + tapinois + catimini + ...), Max ne quitta pas la salle*

Cette forte réticence traduit les relations sémantiques étroites qu'entretiennent ces compléments avec la prédication principale : la dimension qu'ils spécifient ne peut constituer un « cadre » dans lequel le fait dénoté par la relation prédicative prendrait place (ce qui est le propre des transpropositionnels : Cf. L. Melis, 1983, 187). C'est pourquoi nous les avons rangés parmi les compléments « *propositionnels* ».

Il n'en demeure pas moins que l'antéposition de ces circonstants les amène à adopter un fonctionnement syntaxique et sémantique différent de celui qui est le leur en position postposée liée : ils s'avèrent susceptibles d'affecter plusieurs procès dénotés à la suite (C. Guimier parle de mise « en facteur commun<sup>193</sup> ») comme dans :

- (22) ***En toute illégalité (le président) a renvoyé un parlement dont aucun député n'aurait pu faire partie contre sa volonté et a déclaré l'état d'urgence. (Web)***

Nous nous proposons d'étudier, dans les lignes qui suivent, les mécanismes d'extension extra-propositionnelle de la portée de ces divers compléments. Nous examinerons plus particulièrement les indices de continuation de la portée. Ces compléments étant étroitement liés à la prédication qu'ils préfixent, l'extension de leur portée à la proposition

<sup>193</sup> « L'adverbe extra-prédicatif peut être en « facteur commun » à une série de prédicats : « Lentement, il est entré dans la chambre, il s'est approché du lit » (Le Clézio) » C. Guimier (1996 : 75).

suivante suppose que cette dernière entretient des relations sémantiques étroites avec le circonstant.

Dans le texte suivant qui vante les mérites d'une banque en ligne,

- (23) *Pour suivre et gérer vos comptes 7 jours sur 7  
Avec \*\*\*\* Direct, votre Banque devient accessible où que vous soyez et quand vous le désirez.  
**En toute tranquillité**, quel que soit le canal utilisé <sub>[p]</sub>, vous accédez à vos comptes avec les mêmes codes <sub>[q]</sub>. Vous suivez vos dépenses carte bancaire <sub>[r]</sub>, réalisez vos virements <sub>[s]</sub> ou passez vos ordres de Bourse <sub>[t]</sub>...  
C'est la solution simple, conviviale et parfaitement sécurisée pour gérer vos comptes à distance.(Web)*

la portée du complément antéposé « *En toute tranquillité* » s'étend des propositions [q] à [t]<sup>194</sup>. On peut relever dans ce texte plusieurs caractéristiques (= C) **qui confèrent à ce bloc de propositions ([q] à [t]) une forte unité** : la *coréférence des sujets* (= C<sub>1</sub>), leur reprise anaphorique sous une *forme pronominale* (= C<sub>2</sub>), la *répétition de morphèmes* dans des fonctions syntaxiques identiques<sup>195</sup> (autres que la fonction sujet) (= C<sub>3</sub>), la présence d'*ellipses* (= C<sub>4</sub>), et enfin la reconduction du *même temps verbal* (= C<sub>5</sub>)

Les exemples attestés suivants illustrent la fréquente récurrence de ces caractéristiques :

- (24) ***En toute illégalité** il a renvoyé un parlement dont aucun député n'aurait pu faire partie contre sa volonté et [Ø] a déclaré l'état d'urgence. (Web) - [coréférence des sujets des principales, ellipse, reconduction du temps verbal]*
- (25) ***En toute indifférence**, les dépenses militaires bondissent sans cesse et, en ces temps difficiles, [Ø] sauvent la mise. (Web) [idem]*

A l'inverse, les exemples suivants montrent que le changement de temps verbal ainsi que l'absence de coréférence entre les sujets des deux propositions [p] et [q] jouent un rôle crucial dans l'interruption de la portée (dans le second exemple, l'absence de coréférence entre les deux sujets joue un rôle majeur du fait que le circonstant possède *une portée orientée sur le sujet*)

<sup>194</sup> La circonstancielle concessive [p] échappe à cette portée car elle est interprétée comme fixant un cadre (valeur de complément transpropositionnel) pour la prédication qui suit ([q]) et se trouve donc placée sur un autre plan que cette dernière.

<sup>195</sup> Dans notre exemple, le déterminant « vos » est réemployé quatre fois en position de déterminant du GN complément sous catégorisé.

(26) *L'arrêté préfectoral initial (juin 1978) autorisait l'élevage de 3000 visons. **En toute illégalité**, l'exploitant élève depuis quelques années 15 000 visons <sub>[p]</sub>. Les riverains, excédés par les nuisances (essentiellement olfactives), ont porté plainte pour obtenir des dommages et intérêts <sub>[q]</sub>. (Web)*

(27) ***En toute innocence**, elle a désigné son fils assis à côté d'elle <sub>[p]</sub>. L'homme a déclaré à la police qu'il ne connaissait pas la femme <sub>[q]</sub>. (Web)*

L'extrait suivant enfin, outre qu'il confirme la présence des caractéristiques signalées plus haut dans les cas d'extension de portée, permet de mettre aussi en lumière le rôle que peuvent jouer certains connecteurs :

(28) ***En toute innocence**, ils bousculent les convenances et les valeurs établies du rock yankee <sub>[p]</sub>, piétinant tous les étalons du son dans l'euphorie de leur insouciance <sub>[q]</sub>. Car ces surdoués jouissent tête baissée, ou tête renversée, d'un présent paradisiaque <sub>[r]</sub> qu'ils brûlent sans penser au lendemain, à la limite du chaos <sub>[s]</sub>. (Web)*

Dans cet extrait, la portée du circonstant (orienté sujet) couvre [p] et [q] : les critères C<sub>1</sub> (= coréférence des sujets ) et C<sub>5</sub> (= reconduction du même temps verbal ) sont satisfaits. Le critère C<sub>2</sub> (= reprise anaphorique des sujets sous la forme pronominale) n'est pas pertinent du fait que [q] est une participiale. La proposition [r] en revanche se caractérise par une reprise du sujet sous la forme d'une anaphore nominale (« ces surdoués ») : si notre analyse précédente est juste, cette reprise nominale devrait favoriser l'interruption de la portée. Mais comment distinguer le rôle de cette reprise de celui éventuellement joué par le connecteur « car » ? Modifions le texte comme suit (dans les quatre paragraphes proposés, l'étendue de portée du circonstant est matérialisée par une ligne) :

**T1 : En toute innocence,** ils bousculent les convenances et les valeurs établies du rock yankee <sub>[p]</sub>, piétinant tous les étalons du son dans l'euphorie de leur insouciance <sub>[q]</sub>. Jouissent tête baissée, ou tête renversée, d'un présent paradisiaque <sub>[r]</sub> qu'ils brûlent sans penser au lendemain, à la limite du chaos <sub>[s]</sub>.

**T2 : En toute innocence,** ils bousculent les convenances et les valeurs établies du rock yankee <sub>[p]</sub>, piétinant tous les étalons du son dans l'euphorie de leur insouciance <sub>[q]</sub>. Ils jouissent tête baissée, ou tête renversée, d'un présent paradisiaque <sub>[r]</sub> qu'ils brûlent sans penser au lendemain, à la limite du chaos <sub>[s]</sub>.

**T3 : En toute innocence,** ils bousculent les convenances et les valeurs établies du rock yankee <sub>[p]</sub>, piétinant tous les étalons du son dans l'euphorie de leur insouciance <sub>[q]</sub>. Ces surdoués jouissent tête baissée, ou tête renversée, d'un présent paradisiaque <sub>[r]</sub> qu'ils brûlent sans penser au lendemain, à la limite du chaos <sub>[s]</sub>.

**T4** : *En toute innocence, ils bousculent les convenances et les valeurs établies du rock yankee [p], piétinant tous les étalons du son dans l'euphorie de leur insouciance [q]. Car ils jouissent tête baissée, ou tête renversée, d'un présent paradisiaque [r] qu'ils brûlent sans penser au lendemain, à la limite du chaos [s].*

- On constate que T1, T2 et T3 confirment le rôle important des critères C<sub>1</sub> (coréférence des sujets), C<sub>2</sub> (reprises anaphoriques pronominales des sujets), C<sub>4</sub> (ellipse [du sujet de [r] dans le cas de T1]), C<sub>5</sub> (reconduction du temps verbal) dans l'extension de la portée du complément : ces critères sont en effet réalisés dans **T1** (C<sub>1</sub><sup>+</sup>, C<sub>2</sub><sup>+</sup>, C<sub>3</sub><sup>-</sup>, C<sub>4</sub><sup>+</sup>, C<sub>5</sub><sup>+</sup>) et **T2** (C<sub>1</sub><sup>+</sup>, C<sub>2</sub><sup>+</sup>, C<sub>3</sub><sup>-</sup>, C<sub>4</sub><sup>-</sup>, C<sub>5</sub><sup>+</sup>).<sup>196</sup>
- A l'inverse, dans **T3**, le critère C<sub>2</sub> (reprises anaphoriques pronominales des sujets) n'est pas réalisé dans [r], et la portée du circonstant cesse. Tout porte à croire que cette interruption de portée est liée à la recatégorisation du référent au moyen de l'expression démonstrative « ces surdoués ». Ce constat montre que – dans le cas du moins des compléments à portée orientée vers le sujet - la seule conjonction de C<sub>1</sub> (coréférence des sujets) et C<sub>5</sub> (reconduction du temps verbal) ne suffit pas : il faut en outre que C<sub>2</sub> (reprises anaphoriques pronominales des sujets) soit satisfait.
- **T4** enfin illustre que la présence du connecteur « car » s'oppose très clairement à l'extension de portée du complément : ce connecteur introduit un acte d'énonciation distinct prenant appui non pas sur le fait énoncé qui précède mais sur son énonciation<sup>197</sup>.

L'examen de ces quelques exemples authentiques fait apparaître une configuration prototypique dans laquelle un complément propositionnel semble pouvoir étendre sa portée au-delà de sa proposition d'accueil. Cette configuration présente les traits suivants :

- Deux propositions indépendantes [p] et [q] se font suite ;
- [p] héberge un complément propositionnel antéposé.
- Les sujets de [p] et [q] sont en relation de coréférence ;
- le sujet de [q] est de nature pronominale (ou est ellipsé) ;
- les temps verbaux de [p] et de [q] sont identiques ;
- on trouve éventuellement des répétitions de morphèmes dans la séquence [p][q].

<sup>196</sup> Les conventions adoptées ici sont les suivantes : chaque critère est pourvu de l'exposant « + » lorsqu'il est vérifié, de l'exposant « - » en cas contraire.

<sup>197</sup> Cf. M. Riegel et al. (1994, 527, 620).

**L'extension de ces compléments propositionnels antéposés apparaît par conséquent soumise à de fortes contraintes**, de nature notamment référentielle et aspecto-temporelle : ils sont dotés d'un **faible pouvoir intégrateur**. Toutes choses qui portent à conclure que **ces compléments ne sont guère prédisposés à constituer des expressions introductrices de cadres**. Trop liés à la prédication qu'ils préfixent, ils ne spécifient pas une dimension des états de choses suffisamment générique pour jouer un rôle de rubrique classificatoire.

## 2.2. Les circonstants transpositionnels antéposés

Un grand nombre de compléments transpositionnels en « En N » peuvent être antéposés. Nous allons nous limiter seulement :

- aux compléments aspectuels antéposés « En DetQuantNtemps »
- aux compléments du type *En (biologie + littérature + linguistique + ...)* <sup>198</sup>.

Notre choix s'est porté sur ces deux « familles » de compléments transpositionnels pour les raisons suivantes. Tout d'abord, leur potentiel cadratif est, comme on le verra, très différent. En second lieu, les compléments *En (biologie + littérature + linguistique + ...)* ont été peu étudiés, notamment du point de vue lexical.

### 2.2.1. L'extension de la portée des circonstants transpositionnels de durée « En DetQuant Ntps ».

Nous avons mené une première étude de ces compléments dans notre deuxième partie. Rappelons l'essentiel de nos conclusions :

- **qu'ils soient antéposés ou postposés**, les compléments « En DetQuant Ntps » imposent les mêmes restrictions sélectionnelles aux situations dénotées par la relation prédicative.
- Leur antéposition modifie très significativement leur portée : celle-ci s'exerce sur la proposition entière et le complément quantifie une durée **supérieure ou égale** à celle qu'a nécessitée l'achèvement de la situation dénotée.

Examinons ces deux exemples construits :

---

<sup>198</sup> L'étude de ces derniers englobera aussi le troisième chapitre de cette troisième partie : nous y examinerons en détail l'extension de portée de ces compléments à partir de l'exploration systématique d'un corpus.

- (29) *L'année 2003 fut l'année de tous les changements pour Marie : elle écrivit sa première nouvelle à succès **en à peine une nuit**, elle fit la rencontre de l'homme le plus en vue d'Hollywood, l'épousa et eut avec lui son premier enfant.*
- (30) *L'année 2003 fut l'année de tous les changements pour Marie. **En à peine une nuit**, elle écrivit sa première nouvelle à succès, elle fit la rencontre de l'homme le plus en vue d'Hollywood, l'épousa et eut avec lui son premier enfant.*

Dans la première phrase, le complément « en à peine une nuit » possède une incidence intraprédicative ; sa portée sémantique s'exerce sur le noyau actantiel qu'il caractérise (c'est un circonstant aspectuel du nœud actantiel dans la terminologie de L. Melis). Dans la deuxième phrase, le même constituant possède une incidence extraprédicative ; sa portée englobe non seulement la première proposition en tête de laquelle il se trouve, mais toutes les autres présentes dans la même phrase graphique. Le circonstant est interprété comme spécifiant une durée **supérieure ou égale à celle qu'a nécessité l'achèvement des situations dénotées par les propositions contenues dans la phrase graphique** (d'où le caractère étrange de la phrase...).

### **2.2.1.1. Extension de la portée du circonstant sur plusieurs propositions au sein de la même phrase graphique.**

On peut distinguer deux configurations :

- (i) les propositions sont toutes indépendantes (cas le plus fréquent) ;
- (ii) une au moins des propositions entretient un rapport de subordination avec une autre (plus rare).

- **Extension de la portée sur « n » propositions indépendantes au sein d'une même phrase graphique.**

Les divers exemples attestés présentés ci-dessous montrent que l'extension de la portée d'un circonstant « En DetQuant Ntemps » à d'autres propositions dans le cadre d'une même phrase graphique est régulièrement associée à la co-présence (non systématique cependant) des caractéristiques mises à jour dans notre développement précédent :

- (C<sub>1</sub>) coréférence des sujets,
- (C<sub>2</sub>) reprise anaphorique de ces derniers sous la forme pronominale

- (C<sub>3</sub>) répétition de morphèmes dans des fonctions syntaxiques identiques (autres que la fonction sujet)
- (C<sub>4</sub>) présence d'ellipses (sujet, objet, ...) : dans la suite, nous spécifions par la notation « C<sub>4</sub> A<sup>+</sup> » la configuration très répandue dans laquelle le groupe sujet – sauf en première mention – est systématiquement ellipsé dans toute la séquence de propositions. Cette configuration rend non pertinent le critère C<sub>2</sub> que nous remplaçons alors par le signe Ø
- (C<sub>5</sub>) reconduction du même temps verbal

- (31) *En moins de trois semaines, il fit faire le procès à cette reine et à son frère, leur fit couper la tête et épousa Jeanne Seymour.* (Mme de La Fayette. La princesse de Clèves) (C<sub>1</sub><sup>+</sup>, Ø, C<sub>3</sub><sup>+</sup>, C<sub>4A</sub><sup>+</sup>, C<sub>5</sub><sup>+</sup>)
- (32) *En un clin d'oeil Christemio sauta sur de Marsay, le terrassa, lui mit le pied sur la poitrine, le talon tourné vers la gorge.* (H. de Balzac. La duchesse de Langeais) (C<sub>1</sub><sup>+</sup>, Ø, C<sub>3</sub><sup>-</sup>, C<sub>4A</sub><sup>+</sup>, C<sub>5</sub><sup>+</sup>)
- (33) *En un clin d'oeil j'ai volé vers mes sorcières, les ai retrouvées et conduites sous un petit berceau qui termine le potager de la ferme.* (J. Cazotte. Le Diable amoureux) (C<sub>1</sub><sup>+</sup>, Ø, C<sub>3</sub><sup>-</sup>, C<sub>4A</sub><sup>+</sup>, C<sub>5</sub><sup>+</sup>)
- (34) *En peu d'instants, la gigantesque trombe se jeta sur l'ombu et l'enlaça de ses replis.* (J. Verne Les enfants du Capitaine Grant) (C<sub>1</sub><sup>+</sup>, Ø, C<sub>3</sub><sup>-</sup>, C<sub>4A</sub><sup>+</sup>, C<sub>5</sub><sup>+</sup>)
- (35) *En moins d'un siècle, la monstrueuse fortune d'un milliard était née, avait poussé, débordé dans cette famille, par l'épargne, par l'heureux concours aussi des événements.* (E. Zola. L'argent) (C<sub>1</sub><sup>+</sup>, Ø, C<sub>3</sub><sup>+</sup>, C<sub>4A</sub><sup>+</sup>, C<sub>5</sub><sup>+</sup>)
- (36) *En moins de temps qu'il n'en faut à l'éclair, la recluse avait confronté les deux souliers, lu l'inscription du parchemin, et collé aux barreaux de la lucarne son visage rayonnant d'une joie céleste en criant : - Ma fille ! ma fille ! »* (V. Hugo. Notre Dame de Paris) (C<sub>1</sub><sup>+</sup>, Ø, C<sub>3</sub><sup>-</sup>, C<sub>4A</sub><sup>+</sup>, C<sub>5</sub><sup>+</sup>)
- (37) *En cinq ans de révolution, la France a vu tomber la Bastille, l'absolutisme et la tête du roi, elle a vécu la proclamation des droits de l'homme, mais aussi la guerre étrangère, les soulèvements vendéens, la chute des Girondins, celle des hébertistes et des dantonistes (...)(LMD)* (C<sub>1</sub><sup>+</sup>, C<sub>2</sub><sup>+</sup>, C<sub>3</sub><sup>-</sup>, C<sub>4</sub><sup>+</sup>, C<sub>5</sub><sup>+</sup>)
- (38) *En moins d'un quart d'heure, le camp fut levé, les tentes pliées<sup>199</sup>, rattachées sur les sacs, les faisceaux défaits (...).* (E. Zola. La débâcle) (C<sub>1</sub><sup>-</sup>, C<sub>2</sub><sup>-</sup>, C<sub>3</sub><sup>-</sup>, C<sub>4</sub><sup>+</sup>, C<sub>5</sub><sup>+</sup>)
- (39) *En moins d'un quart d'heure, les feux furent renversés, les chaudières vidées, les bâtiments envahis et dévastés. »* (E. Zola. Germinal) (C<sub>1</sub><sup>-</sup>, C<sub>2</sub><sup>-</sup>, C<sub>3</sub><sup>-</sup>, C<sub>4</sub><sup>+</sup>, C<sub>5</sub><sup>+</sup>)

<sup>199</sup> On notera ici le Zeugme lié à l'ellipse de la forme verbale conjuguée. « Cette figure est la réunion de deux ou plusieurs termes, ou membres d'une phrase, au moyen d'un élément commun non répété et au prix d'une certaine incohérence grammaticale ou sémantique » Bergez, D., Géraud, V., Robrieux, J.-J. (1994) (1994 : 219)

Les deux derniers exemples ont un intérêt particulier car ils montrent que le critère  $C_1$  n'est pas nécessairement vérifié.

Examinons maintenant des extraits où la portée du complément ne dépasse pas la proposition d'accueil :

- (40) *En moins de deux heures et demie, la grande chaîne fut traversée, et l'Albatros reprit sa première vitesse à raison de cent kilomètres.* (J. Verne. Robur le conquérant)
- (41) *En quelques minutes, les chaudières à vapeur avaient été mises en pression, et les puissantes pompes fonctionnaient avec rapidité.* (J. Verne. Les 500 millions de la Begum)
- (42) *En une heure, tout fut inondé, et les flancs de la montagne, ruisselants de toutes parts, formaient une immense cascade qui se précipitait avec furie vers la plaine.* (G. Sand. Indiana)
- (43) *En trois ans, il ne lui avait pas donné une chiquenaude, et il la massacrait, aveugle, ivre, dans un emportement de brute, de l'homme aux grosses mains, qui, autrefois, avait poussé des wagons.* (E. Zola. La Bête Humaine)
- (44) *En un clin d'oeil, Marcel eut coupé derrière le buisson un échelas de longueur raisonnable; puis, se débarrassant de sa vareuse, il la jeta sur ce bâton, qu'il surmonta de son chapeau, et il fabriqua ainsi un mannequin présentable.* (J. Verne. Les 500 millions de la Begum)

Ces divers exemples illustrent non seulement l'importance que revêt le changement de temps verbal comme indice de fin de portée, mais aussi le caractère récurrent de la coordination « et » : cette dernière, comme l'adverbe « puis », signale l'idée d'un enchaînement chronologique, de passage à un autre événement – et donc de rupture. En d'autres termes, la co-présence d'un changement de temps verbal et de la conjonction « et » (ou d'un adverbe marquant la succession chronologique comme « puis, ensuite, ... ») constitue un indice très fort de fin de portée des circonstants « En DetQuant Ntps » au sein d'une même phrase graphique.

- **Extension de la portée sur une proposition subordonnée.**

Sont aisément intégrées sous la portée d'un circonstant antéposé « En DetQuant Ntps » les subordonnées circonstancielles instaurant (de manière directe ou indirecte) une relation de simultanéité entre l'intervalle temporel associé à l'état de choses qu'elles dénotent

et celui associé à leur principale. Ainsi dans l'exemple qui suit, « tandis que » code une simultanéité temporelle entre l'état de chose dénoté par [s] et celui dénoté par [t] :

- (45) *EN vingt ans, la production agricole française a doublé [p], la productivité a été multipliée par trois [q], la balance des échanges déficitaires a fait place à un fort excédent [r], et, tandis que le nombre des exploitations diminuait de moitié [s], le revenu des agriculteurs augmentait sensiblement [t]. (LMD, mars 1988)*

Dans l'extrait suivant, la relation de concession, codée par la locution verbale figée « avoir beau », conduit à inférer que les deux procès dénotés par « croître » et « a baissé » ont été simultanés :

- (46) *En dix ans, la population américaine a eu beau croître de plus de vingt millions d'habitants, la diffusion de la presse écrite a baissé de 10 %. (LMD, Août 1998)*

Ce critère de simultanéité n'est cependant pas suffisant : il faut en outre que, sur l'axe du temps, la borne finale du segment temporel associé à l'état de choses dénoté par la subordonnée

- (i) ou bien se situe à gauche de la borne finale de l'intervalle spécifié par le circonstant
- (ii) ou bien qu'elle coïncide avec cette dernière.

En aucun cas, elle ne doit se situer à sa droite. Par exemple dans :

- (47) *Mais, Robur, saisissant l'instant propice, se précipita vers le rousfle central, il saisit les leviers de mise en train, il lança le courant des piles que ne neutralisait plus la tension électrique de l'atmosphère ambiante... En un instant, il eut rendu à ses hélices leur vitesse normale [p], arrêté la chute [q], maintenu l'Albatros à petite hauteur [r], pendant que ses propulseurs entraînaient loin de l'orage [s], qu'il ne tarda pas à dépasser [t]. (Verne. Robur le conquérant)*

l'intervalle de validation du processus inaccompli énoncé dans [s] franchit la borne de droite de l'intervalle spécifié par le circonstant antéposé « En un instant » : la portée de ce dernier n'englobe donc pas [s] .

Notons par ailleurs que d'autres relations circonstanciellelles n'impliquant pas une simultanéité entre les faits dénotés par la subordonnée et par la principale sont possibles ; ainsi dans la phrase

- (48) *En dix ans, Max a tellement grossi qu'il a changé trois fois de garde-robe.*

la conséquence est intégrée sans difficulté sous la portée du circonstant. Une étude approfondie serait donc nécessaire pour déterminer les cas dans lesquels l'intégration de la subordonnée sous la portée du circonstant est possible.

Pour récapituler, il se dégage de nouveau une sorte de configuration **prototypique** favorable à l'extension de portée des compléments « En DetQuant Ntps » dans le cadre de la phrase graphique. La séquence qui suit en constitue une bonne illustration :

- (49) *En un clin d'oeil j'ai volé vers mes sorcières, les ai retrouvées et conduites sous un petit berceau qui termine le potager de la ferme.* (J. Cazotte. Le Diable amoureux )

Les analyses qui précèdent révèlent aussi une **contrainte** : une proposition (subordonnée, coordonnée ou juxtaposée) ne peut être intégrée sous la portée d'un circonstant « En DetQuant Ntps » antéposé **que si les bornes de l'intervalle temporel associé à l'état de choses qu'elle dénote sont situées à l'intérieur de celles spécifiées par le circonstant (voire se confondent avec elles)**. Voilà pourquoi tous les morphèmes porteurs d'une information aspecto-temporelle (mode et temps verbal, connecteur « et, puis, ensuite, ... », circonstant, ...) revêtent une importance capitale dans le calcul de la portée de ces circonstants.

### 2.2.1.2. Extension de la portée du circonstant au-delà de la phrase graphique d'accueil

Ces extensions de portée, apparemment rares, s'accompagnent de certaines des caractéristiques (référentielles, informationnelles, aspecto-temporelles, ...) relevées précédemment. Voici un exemple :

- (50) *En vingt-huit ans de bons et innombrables services (il a débuté dans la Cup en 1974 aux côtés de Ted Turner [p]), Monsieur « Coupe de l'America » a tout connu [q]. Participé à huit finales [r], remporté quatre trophées [s], dominé plus de cent régates [t], remonté des handicaps impossibles [u], survécu à des batailles juridiques indescriptibles [v]. Il a même poussé le vice jusqu'à être le premier Américain à perdre ce satané pichet d'argent en 1983 [w]. Qu'il a regagné aussitôt quatre ans plus tard contre les Australiens [x].*  
« No excuse to lose »

Conner<sup>200</sup> n'a pas baptisé par hasard *Stars and Stripes* (la bannière étoilée réd.) la lignée de ses bateaux victorieux. (...). (Glossanet / La Tribune de Genève - Date: 2003/09/25)

Hormis l'incidente<sup>201</sup> [p] qui ne tombe pas sous la portée du circonstant antéposé, on constate que ce dernier intègre la suite des propositions [q] à [x]. Or cette séquence de propositions réparties dans quatre phrases graphiques manifeste de très fortes solidarités qui font d'elle une véritable période<sup>202</sup>. On retrouve les caractéristiques décrites précédemment :

- les sujets de cette période constituent une chaîne référentielle ;
- Leur reprise anaphorique
  - s'effectue au moyen du clitique « il » dans [w] et [x],
  - fait l'objet d'une ellipse systématique de [r] à [v] ;
- les propositions ([r] à [v]), courtes et de structures parallèles, présentent une ellipse de l'auxiliaire ;
- enfin, le temps verbal (passé composé) est systématiquement reconduit.

Par ailleurs, on ajoutera comme facteurs supplémentaires de cohésion interne :

- la présence d'un lien de subordination syntaxique entre les deux phrases graphiques [v] et [w] (la ponctuation séparatrice donne à la relative [x] le statut d'un ajout de dernière minute.)
- la présence de l'adverbe « même » dans [w] , qui relie pragmatiquement le fait dénoté dans cette dernière à l'énumération développée en amont. « Même » constitue en effet un « morphème argumentatif » marquant la présence d'un argument décisif<sup>203</sup> (à l'intérieur d'une série) en faveur d'une conclusion donnée (à savoir que « Monsieur « Coupe de l'America » a tout connu ») (cf. J. Moeschler, 1985, 52-53).

<sup>200</sup> C'est le nom de famille de « Monsieur « Coupe de l'America » »

<sup>201</sup> Cette proposition entre parenthèses constitue un commentaire additionnel une énonciation insérée à destination de l'allocutaire, i.e. une incidente : cf. P. Le Goffic (1993, 498 - 500)

<sup>202</sup> Ce terme ne doit pas être ici entendu dans son sens « rhétorique »; il désigne avant tout une *unité de structuration macro-syntaxique*, c'est-à-dire un réseau de plusieurs propositions / phrases graphiques entretenant entre elles des liens de solidarité étroits, ne relevant (généralement) pas des relations relationnelles et positionnelles codées par la (micro-)syntaxe. Voir à ce sujet A. Berrendonner (2002, 29) et C. Blanche-Benveniste (2002, 7-22)

<sup>203</sup> Comparer : « Max a des facilités en langue : il parle l'anglais, l'allemand et même le chinois » et « \*Max a des facilités en langue : il parle le chinois, l'allemand et même l'anglais »

Ce dernier point met en relief un élément important : les propositions [r] à [x] entretiennent une relation rhétorique de justification<sup>204</sup> (au sens de la RST) vis-à-vis de l’assertion contenue dans [q] (= Noyau). Autrement dit, les diverses propositions qui tombent sous la portée du circonstant constituent **une structure périodique à forte cohésion interne** ; cette cohésion repose sur des liens dont nous avons déjà montré qu’ils caractérisaient aussi l’extension de portée des circonstants « En DetQuant Ntemps » au sein d’une même phrase graphique.

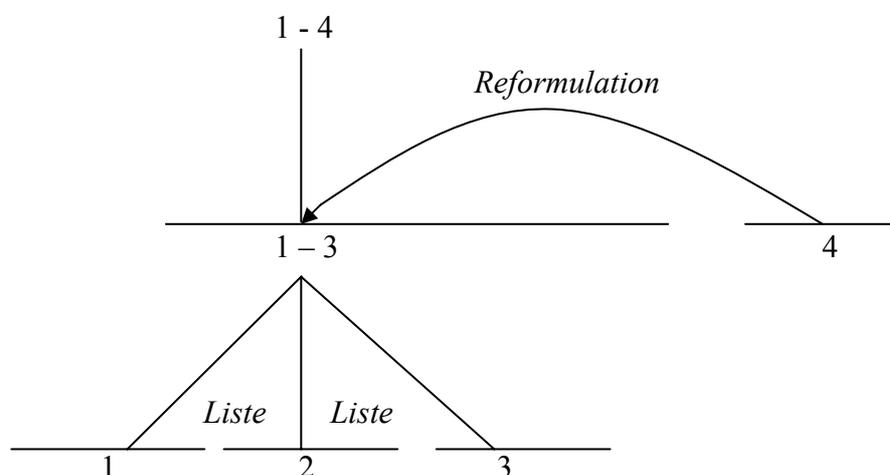
Cependant, le plus souvent, l’extension de la portée du circonstant au-delà de la phrase graphique d’accueil ne s’accompagne pas d’un tel « luxe » de marques. Voici un nouvel exemple :

(51) *En vingt ans le PIB mondial a été multiplié par trois [p], le commerce international a été multiplié par quatre [q] et l’investissement international a été multiplié par 24 [r]. C’est-à-dire qu’on est passé d’une économie d’échanges à une économie mondiale, internationalisée par les investissements croisés [s].* (Dernières Nouvelles d’Alsace - Date: 2003/12/27. Source Glossanet)

Certes, dans cet extrait comme dans nos exemples précédents, les trois premières propositions - réunies dans la première phrase graphique et intégrées sous la portée du circonstant - se caractérisent par

- la conservation des mêmes temps verbaux ;
- une très forte symétrie de construction : reprise systématique de la même forme verbale (« a été multiplié ») accompagnée par trois fois de son complément sous-catégorisé introduit par « par » ;
- pas de reprise pronominale, pas d’ellipse.

Toutefois, l’intégration de la deuxième phrase graphique s’impose du fait qu’elle ne déroge pas à la règle énoncée plus haut : l’intervalle temporel associé à l’état de choses qu’elle dénote est interprété comme ne franchissant ni à droite ni à gauche – sur une flèche imaginaire du temps - les bornes de l’intervalle spécifié par le circonstant. Ce calcul s’explique par la conservation des mêmes mode et temps verbaux, mais aussi par la relation rhétorique de *reformulation* - signalée par *c’est-à-dire*, marqueur de reformulation paraphrastique (C. Rossari, 1997, 22) - qu’entretient [s] avec ce qui précède.



A contrario, les exemples suivants illustrent qu'un changement de temps verbal (ou l'apparition de certains circonstants temporels) constituent des indices forts de fin de portée des circonstants « En DetQuant Ntps » au-delà de la phrase graphique d'accueil :

- (52) **En deux ans**, Washington, soutenu par des pays arabes tels que l'Égypte et les Emirats arabes unis, a livré du matériel militaire pour un montant de 250 millions de dollars. L'entraînement des troupes de la Fédération croato-musulmane est supervisé par la société Military Professional Resources Inc. (MPRI), située en Virginie. (LMD. Septembre 1998)
- (53) **En vingt ans**, le nombre de détenus a doublé en France. L'augmentation est telle que certaines maisons d'arrêt connaissent des taux d'occupation supérieurs à 130 %. (LMD. Août 1998)
- (54) **EN vingt ans**, le Nigeria a réussi à se propulser parmi les plus grands en matière de narcotrafics. L'essor des barons nigériens de la drogue reflète le délitement du système politique tout entier. (LMD. Juin 1998)
- (55) **En dix minutes**, l'embarcation atteignit le rivage. **Un quart d'heure plus tard**, les voyageurs arrivaient à la ferme irlandaise. (Verne. Les enfants du capitaine Grant)

Dans le dernier exemple, le complément de temps « un quart d'heure plus tard » joue un rôle crucial dans l'interruption de la portée.

<sup>204</sup>Justify : « Constraints on the N + S combination : R's comprehending S increases R's readiness to accept W's right to present N » (W.. Mann, S.A. Thompson, 1988, 252)

Soulignons toutefois qu'un changement de temps verbal ou l'apparition d'un nouveau complément temporel ne s'associe pas « mécaniquement » à une interruption de la portée du circonstant « En DetQuant Ntps » antéposé :

- (56) *En deux ans, le Québec a connu trois autres catastrophes climatiques d'une envergure exceptionnelle* [p]. *En 1996, un véritable déluge s'abattait sur la région du Saguenay-lac Saint-Jean* [q]. *Le 5 janvier 1997, un verglas de 55 millimètres recouvrait le Lanaudière, au nord de Montréal* [r]. *En novembre 1997, un autre verglas majeur frappait les lignes à haute tension de la centrale Churchill Falls, au Labrador* [s]. (LMD, Mai 1998.)

La symétrie de structure de la séquence [q] [r] [s]<sup>205</sup> contribue à doter cette dernière d'une forte cohésion interne. Entre [p] d'une part, [q] [r] [s] d'autre part, on constate par ailleurs un changement de temps verbal (*passé composé* > *imparfait*) ainsi que l'instanciation de nouveaux circonstants temporels («*En 1996*», «*Le 5 janvier 1997*», «*En novembre 1997*»), indices qui pourraient faire pencher vers une interruption de la portée si l'on se réfère à nos observations précédentes. En réalité, une rapide analyse montre que ces imparfaits ne possèdent pas de valeur aspectuelle imperfective : ils pourraient commuter avec un passé composé<sup>206</sup>. L'interprétation de la relation rhétorique *d'élaboration*<sup>207</sup> reliant les propositions [q] [r] et [s] avec [p] permet par ailleurs d'inférer que les trois dates spécifiées réfèrent à des intervalles localisés entre les bornes de celui spécifié par «*En trois ans*». Chacune de ces dates localise une des trois «*catastrophes*» mentionnées dans [p] sur un axe du temps, de sorte que l'on comprend rétroactivement que «*En deux ans*» spécifie une durée bornée à gauche et à droite respectivement par «*1996*» et «*novembre 1997*».

Pour terminer, on soulignera que l'apparition de circonstants temporels du type «*Prép. + (Det + E) + même + N tps (période + temps + époque ...)*» à la suite d'un complément antéposé «*En DetQuant Ntps*» permet au locuteur de spécifier expressément qu'il demeure à l'intérieur du même intervalle temporel.

Voici quelques exemples :

- (57) *D'abord, la formidable croissance de l'armée comme instrument d'ordre intérieur. En trente ans, ses effectifs ont été multipliés par 14, passant de 30 000*

<sup>205</sup> = circonstant temporel antéposé + GN indéfini en fonction sujet + complément(s) dont le dernier au moins est systématiquement locatif

<sup>206</sup> M. Riegel et al. (1998 : 307), D. Maingueneau (1999, 91) donnent à ce type d'imparfaits le nom d'imparfaits «*narratifs*»

<sup>207</sup> «*R recognizes the situation presented in S as providing additional detail for N.*» (W.C. Mann et S.A. Thompson (1988, 273)

en 1950 à 50 000 en 1968 (lors de la prise du pouvoir par le Baas) et à 430 000 en 1980; **durant la même période**, la population ne faisait que tripler (de 5,1 millions à 17 millions) et le nombre de fonctionnaires décuplait (de 80 000 à 826 000). (LMD. Mars 1998)

(58) **En quinze ans**, la population active y (= dans le secteur des « services marchands » au Japon) a crû à un rythme annuel de 6 %, taux largement supérieur à celui de l'emploi dans l'ensemble de l'économie (1 %), du secteur manufacturier (0,3 %), du commerce de gros et de détail, y compris la restauration (1 %), ou à celui des activités de services, marchands ou non (3 %). Dans le pachinko (= jeu de hasard), **pendant la même période**, la progression moyenne annuelle a été de 8 %. (LMD. Aout 1998)

(59) Mais la quintessence de ce disque se situe dans le quatrième titre, «Aurora sogna» (Aurore rêve), qui constitue, dans sa progression musicale un véritable «orchestre électronique». **En quatre minutes**, on peut entendre une batterie passer d'un simple rythme rock à une rythmique aussi rapide que celle de la drum'n'bass [p]. On peut comparer les distorsions de la guitare électrique aux cordes plus douces de la guitare folk [r] qui se déchaîne dans la dernière minute du morceau [s]. **En même temps**, on réfléchit au désir d'Aurore qui «rêve d'une chair synthétique, de senseurs, de cybernétique neurale, de lèvres chromées, et de souvenirs sériels» [t].(Quotidien « La Liberté ». 2004/05/30. Source : Glossanet)

L'apparition de ces compléments « relais » pose un problème théorique : faut-il considérer que leur instanciation signale une fermeture du cadre ouvert par le circonstant « En DetQuant Ntps » initial ? On soulignera d'abord que si le scripteur prend la précaution de les utiliser, c'est qu'il considère qu'en leur absence, le lecteur serait enclin à interrompre la portée du circonstant initial. Ensuite, ces configurations suggèrent qu'il faut dans certains cas distinguer portée de l'expression introductrice de cadre et portée du cadre lui-même : les circonstants temporels du type « Prép. + (Det + E) + même + N tps (période + temps + époque ...) » semblent en effet avoir pour rôle de prolonger un cadre ouvert par un circonstant initial dont la portée cesse.

Nous concluons cette analyse consacrée à l'extension de portée des circonstants « En DetQuant Ntps » en insistant sur deux points.

- 1) L'étude de cette extension sur plusieurs propositions au sein d'une même phrase graphique a permis de mettre en lumière une configuration discursive « prototypique » que nous rappelons ici brièvement : (i) coréférence des sujets des diverses propositions ; (ii) reprise anaphorique de ces derniers au moyen de clitiques (à moins qu'ils ne soient l'objet d'une ellipse) ; (iii) présence de répétitions et d'ellipses ; (iv) reconduction systématique des temps verbaux.

Au-delà de la phrase graphique, l'éventuelle extension de la portée de ces circonstants dépend d'un calcul sur les intervalles temporels : le lecteur doit en effet pouvoir inférer que l'(les) état(s) de choses dénoté(s) dans la nouvelle phrase graphique est (sont) associé(s) à un ou plusieurs intervalles temporels qui ne peuvent franchir les bornes de l'intervalle de durée spécifié par le circonstant « *En DetQuant Ntps* ». Cette condition *sine qua non* met en relief le rôle crucial que jouent les morphèmes véhiculant une information d'ordre aspecto-temporel que sont les temps verbaux, les circonstants, ...

- 2) Ce premier point met en exergue **les nombreuses contraintes qui pèsent sur l'extension de portée de ces circonstants « *En DetQuant Ntps* »**. Quoique ces compléments manifestent des traits formels qui les rattachent à la catégorie des compléments transpropositionnels, leur grande difficulté à voir leur portée s'étendre au-delà de leur proposition – et plus encore, de leur phrase graphique – d'accueil montre qu'ils **demeurent extrêmement liés au contenu des états de choses dénotés dans la relation prédicative qu'ils préfixent**. On les rapprochera par conséquent des compléments propositionnels examinés précédemment, et non des circonstants dénotant des dimensions plus génériques tels que les locatifs spatiaux par exemple.

Un fait allant dans le même sens mérite d'être souligné : au cours de nos explorations sur corpus, nous n'avons *pas trouvé un seul exemple* dans lequel s'enchaînaient deux circonstants de type « *En DetQuant Ntps* ». Certes, on pourrait envisager un tel enchaînement :

(60) *Max a bien occupé sa matinée ! **En une heure**, il a fait la vaisselle et a balayé la cuisine. Puis, **en trente minutes**, il s'est lavé et a refait son lit. Ensuite, **en une heure à peine**, ...*

Mais le caractère assez artificiel de cette séquence (on a du mal à envisager une situation d'énonciation justifiant qu'un locuteur fasse ainsi scrupuleusement état de durées successives) montre que **ces compléments ne sont pas de bons organisateurs du discours**. La dimension des états de choses qu'ils spécifient est en effet *trop étroitement liée au contenu des prédications* qu'ils préfixent pour servir de rubrique pour le classement des informations, ce qui explique qu'ils ne jouissent que d'un faible potentiel cadratif.

## 2.2.2. Les circonstants transpropositionnels<sup>208</sup> étiquetés « de domaine »

Si maints travaux montrent que les circonstants « scéniques » spatiaux et temporels peuvent, sous certaines conditions, jouer un rôle d'introducteurs de cadres dans un texte (cf. en part. M. Charolles, 1997 ; E. Terran, 2002), la question demeure largement posée en ce qui concerne les circonstants comme *En biologie, Dans le (domaine + champ) de la physique, sur le plan politique, dans la théorie d'Einstein, etc.* Ce développement est consacré à une sous-classe de ces adverbiaux que sont les Groupes Prépositionnels Nominaux (désormais [GPN<sub>en<sup>dom</sup></sub>]) « *En N (Modifieur + E)* » référant à un domaine d'activité, comme « *En confiserie* » dans :

(61) *En confiserie, le contrôle de la vitesse et de la durée de cristallisation du sucre permet de varier les textures. En minimisant la cristallisation on obtient les textures douces des fondants et des fudges. Les bonbons durs résultent d'une cristallisation qui donne une structure granuleuse ou cristalline. Le miel, grâce à ses propriétés de non-cristallisation, s'utilise pour obtenir une consistance molle et lisse (Web)*

Nous examinerons en premier lieu la catégorie dénotationnelle des N susceptibles de figurer dans cette sous-classe. Puis, dans le troisième chapitre de cette troisième partie, nous chercherons à déterminer - à partir de l'exploration systématique d'un corpus - :

- si ces compléments transpropositionnels constituent des expressions introductrices de cadres ;
- si l'on peut isoler des indices de clôture invitant le lecteur à interrompre leur portée.

### 2.2.2.1. Les paraphrases possibles pour les [GPN<sub>en<sup>dom</sup></sub>]

Les adverbiaux qui nous intéressent ici possèdent un comportement syntaxique très proche des adverbes en -ment traditionnellement baptisés adverbes « de domaine » ou « de point de vue » comme « légalement » (O. Mørdrup, 1976, 118-121, C. Molinier 1984, C. Guimier 1996, 141-148). Il convient cependant de signaler d'emblée que les Adj-n (noms morphologiquement associés aux adjectifs sur lesquels sont construits les adverbes de point

<sup>208</sup> Désormais, nous utiliserons le terme d'adverbial.

de vue en –ment) ne sont pas tous distributionnellement compatibles avec la préposition *en*<sup>209</sup>. Ainsi :

- (62) **Administrativement**, le maire est responsable (C. Molinier & F. Levrier, 2000, 429)  
 (63) **Légalement**, Luc a le droit d'agir ainsi (C. Molinier & F. Levrier, 2000, 219)  
 (64) \***En administration**, le maire est responsable  
 (65) \***En loi**, Luc a le droit d'agir ainsi

En revanche, lorsque le *Adj-n* peut suivre la préposition *en*, on constate que dans la plupart des cas les adverbes de point de vue en –ment diffèrent notablement, sur le plan sémantique, des [*GPN<sub>en</sub><sup>dom</sup>*]. Soit par exemple :

- (66) **En statistiques**, une formation de haut niveau a été proposée dans l'académie et bien reçue (Web)

seule la paraphrase contenue dans (b) est acceptable :

- (67) a. ≠ (**D'un point de vue statistique + Statistiquement parlant**<sup>210</sup>), une formation de haut niveau a été proposée dans l'académie et bien reçue  
 b. = **Dans le domaine (des + d'activité que constituent les) statistiques**, une formation de haut niveau a été proposée dans l'académie et bien reçue

Inversement, pour :

- (68) **Statistiquement**, ce parti est majoritaire (C. Molinier et F. Levrier, 2000, 510)

seule la paraphrase contenue dans (a) est acceptable :

- (69) a. = (**D'un point de vue statistique + Statistiquement parlant**), ce parti est majoritaire  
 b. ≠ **Dans le domaine (des + d'activité que constituent les) statistiques**, ce parti est majoritaire

<sup>209</sup> Inversement, un certain nombre de [*GP<sub>en</sub><sup>dom</sup>*] n'ont pas de correspondant parmi les adverbes de domaine (point de vue). Ainsi :

*En boulangerie*, elle est utilisée dans la composition du pain d'épice

\**Boulangèrement*, elle est utilisée dans la composition du pain d'épice

<sup>210</sup> Ces adverbes de point de vue possèdent aussi pour propriété d'être combinables avec le gérondif « *parlant* » (C. Molinier 1984, 58) Ce trait les distingue de certains adverbes de manière verbaux qui peuvent aussi se paraphraser par « *d'un point de vue Adj* » ; ex : « *Max a classé les auteurs (chronologiquement + d'un point de vue chronologique + \*chronologiquement parlant)* ». (C. Molinier et F. Levrier 2000, 42)

Par conséquent, nous dirons que les [GPN<sub>en</sub><sup>dom</sup>] sont paraphrasables par « dans le domaine de (E + activité que constitue(nt)) (le + la + les) N » et non par « D'un point de vue Adj. »

Dans leur ouvrage, C. Molinier et F. Levrier (2000, 234) considèrent que les phrases

(70) *Politiquement, il se situe au centre droit*

(71) *En politique, il se situe au centre droit*

sont en relation de paraphrase<sup>211</sup>. Tel n'est pas notre point de vue : la différence, quoique ténue, est réelle. De la phrase « *Politiquement, il se situe au centre droit* », on ne peut pas inférer de « il » ( « Max »), qu'il fait de la politique. L'adverbe indique simplement qu'un point de vue (politique) est adopté sur les comportements et les opinions de « Max ». Alors que de la phrase « *En politique, il (Max) se situe au centre droit* », on infère que « Max » « fait de la politique ».

## 2.2.2.2. Examen des caractéristiques lexicales des noms entrant dans la composition des [GPN<sub>en</sub><sup>dom</sup>]

### 2.2.2.2.1. Les cas prototypiques

Intuitivement, il semble que des Noms dénotant des sciences (*En biologie, p*<sup>212</sup> / *En linguistique, p* / ...), des arts (*En musique, p* / *En littérature, p* / ...), des activités (artisanales : *En boulangerie, p* / ..., sportives : *En judo, p* / *En escalade, p* / , ...) peuvent facilement figurer dans un [GPN<sub>en</sub><sup>dom</sup>], tandis que des Noms comme « *touriste(s)* » (\* *En touristes, p*), « *tomate(s)* » (\**En tomate(s), p*), « *tristesse* » (\* *En tristesse, p.*) etc. apparaissent a priori exclus. Pour vérifier cette intuition, nous nous sommes livré à des sondages sur le web<sup>213</sup>.

<sup>211</sup> C. Molinier et F. Levrier (2000, 234) notent : « Seule la Prép = : en permet dans certains cas de construire des compléments en N en relation de paraphrase avec des adverbes de point de vue » : « Politiquement, Max se situe au centre droit » = « En politique, Max se situe au centre droit »

<sup>212</sup> La notation « *En N, p* » désigne la construction frontale détachée d'un GP régi par « *en* », avec portée sur la proposition entière.

<sup>213</sup> Un premier travail accompli sur la base Frantext et sur le Monde Diplomatique n'a pas donné de résultats très fructueux, eu égard au caractère trop spécifique des corpus (notamment la faible représentation de textes ayant trait au sport, aux activités artisanales etc.). Des [GPN<sub>en</sub><sup>dom</sup>] comme « *En boulangerie / En boucherie / En judo etc.* », en position détachée frontale et à interprétation de « domaine », intuitivement attendues, ne pouvaient pas être attestées *via* ce corpus. Nous nous sommes alors tourné vers internet qui nous a permis d'élargir nos requêtes à des textes très divers.

Les résultats chiffrés qui suivent n'indiquent qu'une tendance dans la mesure où nous n'avons retenu que les  $[GPN_{en}^{dom}]$  détachés en position *frontale*.

Noms <sup>214</sup> recherchés dans la configuration : « En N, p... »	Nombre de $[GPN_{en}^{dom}]$ trouvés en position frontale avec interprétation de domaine.
« En linguistique, p. »	9 / 769 occurrences (1,2 %) (dont : « En linguistique computationnelle », « En linguistique théorique »)
« En littérature, p. »	18 / 790 occurrences (2,3 %) (dont : « En littérature moderne », « En littérature contemporaine », « En littérature classique », « En littérature (de) jeunesse »)
« En musique, p. »	12 / 829 occurrences (1,45 %) (dont : « En musique médiévale », « En musique bretonne », « En musique concrète », « En musique populaire », « En musique baroque française »)
« En boulangerie, p. »	10 / 815 occurrences (1,2 %)
« En menuiserie, p. »	12 / 854 occurrences (1,4 %) (dont : « En menuiserie traditionnelle »)
« En judo, p. »	39 / 748 occurrences (5,2 %)
« En jardinage, p. »	3 / 500 occurrences (0,6 %) (dont : « en jardinage familial »)
« En nettoyage, p. »	3 / 411 occurrences (0,7 %) (dont « En nettoyage de matériel », « En nettoyage des surfaces »)
« En escalade, p. »	28 / 831 occurrences (3,4 %) (dont « En escalade libre », « En escalade sportive », « En escalade de glace »)
« En touriste(s) + rivière(s) + chaise-longue + shopping + discussion(s) + prière(s) + promenade(s) + haine, p. »	0 occurrence

Les résultats confirment l'intuition : les noms dénotant des activités (activités techniques (« boulangerie », « menuiserie »), sportives (« judo », « escalade »), ou diverses comme « nettoyage », « jardinage »...) et les noms faisant allusion à des sciences (« linguistique ») ou à des « idéautés homogènes » (N. Flux & D. Van de Velde, 2000, 72) comme « littérature, musique » sont de toute évidence d'excellents candidats pour figurer dans des  $[GPN_{en}^{dom}]$ .

<sup>214</sup> La liste des N qui figurent dans ce tableau n'est bien sûr pas le fruit du hasard. Voir infra.

Par « activité », D. Van de Velde (1997) et N. Flaux (N. Flaux & Danielle Van de Velde, 2000) entendent « des actions envisagées comme homogènes et continues sans limites préfixées » (2000, 100). Le tableau suivant, inspiré du classement établi par les auteurs, rassemble les noms dénotant, dans leur sens initial ou second, ce type d'action.<sup>215</sup>

**Tableau 1**

<i>Noms</i>				
Noms d'activités « 2 heures de N »			Autres Noms « * 2 heures de N »	
« Du N » « beaucoup de N sg » « Faire du N »		« * du N » « * beaucoup de Nsg » « * Faire du N »		
Possibilité d'un sens de « N activité » apparaissant notamment via la construction « faire du N »	« * beaucoup de N pl » « * Un N (de deux heures) »	« beaucoup de N pl » « un N (de deux heures) »		
<i>biologie, informatique, linguistique, ...</i>  <i>syndicalisme, secourisme<sup>216</sup>, ...</i>  <i>musique, cinéma, poésie, théâtre, opéra, littérature, ...</i>  <i>piano, trompette, violon, ...</i> <i>vélo, ski, bateau, ...</i>  <i>Chaise-longue<sup>217</sup>, ...</i>	<i>boulangerie, menuiserie</i>  ...  <i>judo</i>  ... <i>jardinage, natation</i>  ... <i>shopping...</i>	<i>nettoyage, escalade, ...</i>         <i>chahut...</i>	<i>Discussion, voyage, prière, promenade, vol, ...</i>	<i>touriste(s), ... rivière(s), ...</i>         <i>cruauté, amour, amitié, haine, ...</i>

Les exemples suivants sont extraits du Web :

<sup>215</sup> Ce tableau ne figure pas dans l'ouvrage de N. Flaux et D. Van de Velde. Nous l'avons voulu fidèle à certaines des analyses développées par les auteurs, mais sa forme et son contenu n'engagent que nous.

<sup>216</sup> Exemple : *En secourisme, la manoeuvre qui consiste à mettre la victime dans le brancard s'appelle le relevage* (Web) . J. Giry-Schneider accepte dans son ouvrage la construction « Faire du banditisme » (1987, 161 « N0 fait Du N »). Or il ne nous semble pas qu'une telle construction soit possible (pas d'occurrence trouvée dans le Web). Tout se passe comme si certains N en -isme acceptaient la construction « faire du N » (Faire du syndicalisme, du secourisme, ...) et d'autres non (?? faire du banditisme, ?? faire du fauvisme, ?? faire du cubisme, ?? faire du catholicisme, ...).

<sup>217</sup> Les N « chaise-longue », « shopping », « chahut » sont tirés de J. Giry Schneider (1978, 176-177, 1987, 161)

- (72) **En escalade**, soit vous êtes un puriste qui aime s'engager et vous grimpez en tête, soit vous redoutez la chute et vous choisissez de grimper en second
- (73) (La farine de seigle) offre de mauvais levains, on préfère cette céréale pour l'élaboration des whiskies. **En boulangerie**, elle est utilisée dans la composition du pain d'épice
- (74) **En physique**, quand on relève successivement deux valeurs d'une grandeur  $G$  (mettons  $G_{initiale}$  puis  $G_{finale}$ ) on note  $\Delta G$  la quantité  $G_{finale} - G_{initiale}$  (l'ordre est important). La notation  $\Delta...$  (delta ...quelque chose) signifie variation de...
- (75) Les compagnies se consacrant au théâtre pour adolescents ne courent pas les rues. Et parmi ces trop rares exceptions, le Théâtre Le Clou est le plus solide représentant d'un genre méconnu (...) **En théâtre ado**, il faut foncer. Provoquer, même. "Embarquer" les spectateurs dès les premières répliques

Si l'on examine le tableau 1 qui précède en le comparant aux sondages effectués sur le Web,

- a) on constate que, parmi les N d'activité, seuls ceux compatibles avec la construction « faire du N » (colonnes 1, 2, 3) peuvent figurer dans un [GPN<sub>en</sub><sup>dom</sup>] détaché à l'initiale. Or cette caractéristique isole, parmi les N d'activité, ceux qui dénotent des activités non-bornées, « accomplies méthodiquement et sans autre fin qu'elle(s)-même(s) » (N. Flaux et D. Van de Velde, 2000, 104) : activités homogènes et continues, non finalisées et sans limite intrinsèque. A l'inverse, les N d'activité de la colonne 4 - pluralisables et incompatibles avec le partitif, la construction « faire du N » ou le singulier après « beaucoup de » - dénotent des activités nécessairement orientées vers un terme, car comprises « entre les deux bornes que constituent le point de départ et le point d'arrivée » (*ibid.*, 101). D'où leur incapacité à entrer dans la composition d'un [GPN<sub>en</sub><sup>dom</sup>] (syntagme prépositionnel à interprétation de domaine) en position détachée frontale<sup>218</sup>. On notera en outre que les N des trois premières colonnes sont très peu compatibles – dans la configuration [GPN<sub>en</sub><sup>dom</sup>] - avec le pluriel<sup>219</sup>. En effet,
- des syntagmes sans modifieurs, détachés en tête de phrase, tels que « \*En biologies », « \*En boulangeries », « \*En secourismes », « \*En jardinages », « \*En nettoyages », « \*En escalades » sont inacceptables du fait du pluriel ;
  - d'autres, comme « En skis » par exemple, sont possibles mais ils ne peuvent désigner des domaines d'activité :

<sup>218</sup> Bien entendu, les syntagmes « En discussion », « En voyage » etc. peuvent parfaitement apparaître détachés en tête de phrase, mais il ne reçoivent pas une interprétation de domaine. Ex : « Encore en discussion, le projet n'a pas été signé » ≠ « \* Encore dans le domaine de (E + d'activité que constitue) la discussion, le projet n'a pas été signé ».

<sup>219</sup> L'emploi d'un N d'activité (non-bornée) au pluriel dans un [GPN<sub>en</sub><sup>dom</sup>] demeure cependant possible comme dans : « **En musiques actuelles**, Musiques et Danses initie des réunions thématiques en concertation avec les acteurs concernés » (Web) .

(76) *En skis ou en raquettes, nous n'avancions plus qu'à demi courbés, lacérés par les cristaux de glace, parfois à reculons pour user des sacs à dos comme de boucliers.* (Web)

b) On remarquera également qu'il existe de « mauvais candidats » dans les trois premières colonnes du tableau 1, comme *?\*En chaise-longue, p.* (= *?\*Dans le domaine (d'activité) de la chaise-longue, p.*), *?\*En shopping, p.* (= *?\*Dans le domaine (d'activité) du shopping, p.*), *?\*En chahut, p.* (= *Dans le domaine (d'activité) du chahut, p.*) Or ces N activité ont pour caractéristique de ne pas renvoyer à une pratique codifiée et structurée. Inversement, on constate que plus l'activité non-bornée considérée est structurée - et nécessite en particulier la maîtrise d'une technique qui passe par un apprentissage - plus le N est susceptible de figurer dans un [GPN<sub>en</sub><sup>dom</sup>]. A cet égard, on peut proposer les tests suivants afin d'éliminer ces « mauvais » candidats :

Tableau 2

	Sous-catégorisations possibles	Association à un N métier	Phrase possible : « Max a reçu une formation en
Linguistique	<i>théorique, computationnelle,...</i>	<i>Un linguiste</i>	<i>linguistique</i>
Littérature	<i>moderne, contemporaine, classique, (de) jeunesse, ...</i>	<i>Un écrivain</i>	<i>littérature</i>
Musique	<i>médiévale, bretonne, concrète, populaire, baroque française,...</i>	<i>Un musicien</i>	<i>musique</i>
Boulangerie	<i>industrielle,...</i>	<i>Un boulanger</i>	<i>boulangerie</i>
Menuiserie	<i>(traditionnelle, ...)</i>	<i>Un menuisier</i>	<i>menuiserie</i>
Restauration	(Métier de bouche) <i>Restauration (collective, traditionnelle, classique, diversifiée, rapide, ...)</i> (remise en état )	<i>Un restaurateur</i>	<i>restauration</i>
	<i>Restauration ( de meubles anciens, ...)</i>	<i>Un restaurateur de meubles</i>	<i>restauration de meubles</i>
Escalade	<i>libre, sportive, de glace,</i>	?	<i>escalade</i>
Jardinage	<i>familial, ...</i>	<i>Un jardinier</i>	<i>jardinage</i>
Nettoyage	<i>des surfaces (de bassins réservoirs), de matériel, ...</i>	<i>Une femme (un homme) de ménage ; un(e) technicien(ne) de surface ;</i>	<i>nettoyage de surface / de matériel</i>
↑ ↓	↑ ↓	↑ ↓	↑ ↓
Chaise-longue	???	???	<i>*chaise-longue</i>
Shopping	???	???	<i>*shopping</i>
Chahut	???	???	<i>*chahut</i>

De cette enquête il ressort que les *N* d'activité qui peuvent figurer dans la suite immédiate de la préposition *en* à l'intérieur d'un [ GPN<sub>en</sub><sup>dom</sup> ] détaché à l'initiale apparaissent comme nécessairement compatibles avec la construction « faire du / de la N ». Ils dénotent

- des activités non-bornées, « accomplies méthodiquement et sans autre fin qu'elle(s)-même(s) » (N. Flaux & D. Van de Velde, 2000, 104)

- des activités qui renvoient à des pratiques complexes et structurées, i.e. sous-catégorisables et associées en général à des Noms de métier.

Ces Nact. apparaissent le plus souvent au singulier, même si quelques cas de pluriel demeurent possibles. Enfin, les [GPN<sub>en<sup>dom</sup></sub>] où figurent ces Nact. sont paraphrasables par « Dans le domaine de (E + activité que constitue(nt)) (le + la + les) N ».

Nous considérerons désormais les [GPN<sub>en<sup>dom</sup></sub>] satisfaisant à ces conditions comme des **compléments praxéologiques** (propositionnels ou transpositionnels<sup>220</sup>) : cette étiquette sémantique est destinée à différencier la classe dénotationnelle des noms susceptibles de figurer en position régie dans ce type de GP.

#### 2.2.2.2. *En amour et En amitié, des compléments praxéologiques relationnels*

Examinons les exemples suivants :

(77) *Les éternels insatisfaits (...) **En amour**, de nombreux insatisfaits s'arrangent toujours pour trouver des partenaires qui ne leur conviennent pas et qui ne les aiment pas sincèrement. Cela vient confirmer qu'ils ne méritent pas d'être aimés... D'autres croient au mythe du grand amour (Web)*

(78) *Astrologie. **En amitié**, les difficultés d'entente entre le Rat et le Tigre sont nombreuses. Le premier, profiteur et homme (ou femme) d'affaires, a un fonds matérialiste qu'il est pratiquement impossible d'empêcher. Le dernier, au contraire, est avide d'évasion et sera toujours à la recherche de nouveautés ou d'un idéal (Web)*

Les adverbiaux « En amour » et « En amitié » s'avèrent, en premier lieu, moins typiques que ceux examinés dans le paragraphe précédent. En effet, quoique paraphrasables par « *Dans le domaine de l' (amour + amitié)* », ils ne le sont plus par « *\*Dans le domaine d'activité que constitue l' (amour + amitié)* ». En outre, les noms « amitié » et « amour » appartiennent non pas à la classe des N extensifs dénotant (au sens premier ou dérivé) une activité, mais à celle des N intensifs de sentiment (N. Flaux et D. Van de Velde, 2000) : c'est pourquoi nous les avons placés dans la colonne 5 du tableau 1. Pourtant, alors que les N intensifs ne s'accrochent quasiment jamais<sup>221</sup> de la construction [GPN<sub>en<sup>dom</sup></sub>] détachée à l'initiale

<sup>220</sup> Dans ce travail, nous nous intéresserons en effet uniquement aux transpositionnels. Cela dit, en position postposée liée, ces GPN demeurent bien entendu des compléments (propositionnels) « praxéologiques » : il s'agit là d'une étiquette sémantique et non syntaxique.

<sup>221</sup> Bien entendu, des GP comme « *En colère* », « *En fureur* » etc. sont parfaitement possibles, mais ne réfèrent pas à un « domaine ». Ex : « *En fureur, Marie se jeta sur Max* » ≠ « *\* Dans le domaine (de + d'activité que constitue) la fureur, Marie se jeta sur Max* ». Quelques occurrences de ce type s'avèrent néanmoins possibles : *En cruauté impitoyable, l'homme ne le cède à aucun tigre, à aucune hyène* (Web) mais elles demeurent très

(\**En haine, p. / \*En tristesse, p. / \*En compassion, p. ...*), les N « Amour » et « Amitié » manifestent à l'inverse une propension très nette à entrer dans cette construction. Trois caractéristiques nous semblent justifier cette propension, caractéristiques qui précisément rapprochent ces Noms de la catégorie des N activité :

- A l'inverse des N de qualité tout particulièrement, les N de sentiment « ont un rapport au temps moins indirect » (*Ibid*, 89) . Ainsi peut-on dire sans difficulté : « *Deux ans (d'amour + d'amitié + de haine + de tristesse + ...)* » et non « *?? Deux ans (de cruauté + de courage + ...)* ». En ce sens, ils se rapprochent des N d'activité, tous compatibles avec un spécifieur de mesure temporelle.
- En second lieu, seuls les deux N « amour » et « amitié » dénotent - parmi les N de sentiment - des pratiques relationnelles humaines complexes et structurées<sup>222</sup>. Ce point apparaît nettement lorsqu'on cherche à employer la construction « *Dans la pratique des relations Adj.* », avec un adjectif morphologiquement associé au N de sentiment : cette construction n'est compatible qu'avec les adjectifs dérivés des N « amour » et « amitié » : « *Dans la pratique des relations amoureuses / amicales / \*haineuses / \*tristes / ...* »
- Enfin, on soulignera l'emploi très traditionnel de ces compléments transpositionnels « *En amitié / En amour* » dans les horoscopes<sup>223</sup>. A cet égard, on insistera sur le fait qu'ils cooccurrent fréquemment, dans ce type de textes, avec un autre [ GPN<sub>en<sup>dom</sup></sub>] praxéologique : « *En affaires* »<sup>224</sup>.

(79) ***En affaires*** comme ***en amour***, vous préférez avoir les pieds sur terre: vous n'aimez pas l'aventure (Web)

(80) ***En amour*** comme ***en affaires***, il vous faut toujours respecter une liberté réciproque (...) (Web)

En conclusion, les compléments « En amour », « En amitié » quoique moins prototypiques que les circonstants évoqués précédemment, demeurent rattachables à la catégorie des praxéologiques. Compatibles avec un spécifieur de mesure temporelle, ils

marginales. (Paraphrase possible : « *Dans le domaine de la cruauté impitoyable, l'homme ne le cède à aucun tigre, à aucune hyène* »)

<sup>222</sup> Ayant depuis très longtemps fait l'objet de traités, d'essais etc. (*De amicitia* de Cicéron, par exemple, ou *De l'amour* de Stendhal)

<sup>223</sup> Cette remarque nous a été faite par A. Borillo.

<sup>224</sup> La construction « *faire des affaires* » ne pose aucun problème ; quant au [ GP<sub>en<sup>dom</sup></sub>] « *En affaires* », il est paraphrasable par « *Dans le domaine (des + d'activité que constituent les) affaires* ». On notera d'ailleurs que dans des textes autres que d'astrologie, « *En affaires* » cooccur avec d'autres introducteurs de cadres praxéologiques prototypiques comme par exemple « *En politique* » : « ***En politique*** comme ***en affaires***, *l'amitié comme la complicité peuvent être bénéfiques, tout comme elles peuvent s'avérer maléfiques* » (Web)

dénotent des pratiques relationnelles complexes (d'où leur paraphrasabilité par : « Dans la pratique des relations (amoureuses + amicales) ») et peuvent cooccurrer dans les textes avec des [ GPN<sub>en<sup>dom</sup></sub>] typiquement praxéologiques. Nous les considérerons comme des « compléments praxéologiques relationnels »

### 2.2.2.3. Les compléments praxéologiques sectorisés

Les exemples que nous avons relevés sur le Web sont du type :

- (81) *En vaches laitières, le lupin s'utilise comme concentré de production, en remplacement du concentré classique*
- (82) *Soutien aux producteurs. Conformément à la philosophie de la coopérative, Le G\*\*\* fait du soutien à ses adhérents une priorité. (...) En volailles de chair, Le G\*\*\* est la seule organisation, en Bretagne, à avoir institué une garantie de revenu à ses éleveurs qui, en 2001, auront perçu 3,35 millions d'euros (22MF) de plus qu'au cours de l'exercice précédent*
- (83) *Revenus : des situations très contrastés selon les productions. Les résultats portent sur des exercices comptables clôturés de juillet 1999 à juin 2000.*
- *La production laitière est marquée par la baisse du prix du lait en 1999 : le revenu décroche (...)*
  - *La production porcine est en cours de redressement mais le revenu est proche de zéro. (...)*
  - *Le secteur de l'aviculture de chair traverse une crise profonde : le revenu des aviculteurs (62 600 F par UTHF) a chuté de moitié en 2 ans.*
  - *En oeufs de consommation, la reprise des prix en début 2000 permet une légère hausse des revenus.*
  - *En viande bovine, le revenu est faible : 68 300 F par UTH. Il ne prend pas encore en compte les difficultés de la filière liées à l'ESB et à la fièvre aphteuse. (...)*
- (84) *Gros bovins. — Arrivages stables, 65 animaux présentés, vente complète. En vaches de réforme, la vente est très facile à des cours reconduits dans les bons modèles et sans gras. En génisses, vente très active. En vaches moyennes, on enregistre un léger tassement des cours.*
- (85) *L'activité commerciale est restée peu animée cette semaine sous le pavillon de la marée de Rungis sauf à l'approche du week-end. Les acheteurs ne sont pas nombreux et ne font que de simples réapprovisionnements. En marée courante, la dorade, le merlu et la raie ont des cours en repli. En marée fine, les prix de la sole sont jugés trop élevés ce qui ne facilite pas les ventes. »*

Ces compléments transpropositionnels détachés à l'initiale sont assez inattendus dans la mesure où les noms possiblement modifiés qui apparaissent derrière la préposition tête (« génisses », « vaches laitières », « œufs de consommation », « viande bovine », etc.) ne

dénotent pas une activité mais, le plus souvent, une classe d'entités concrètes. A bien y regarder cependant, on constate qu'ils réfèrent à un secteur d'activité, laquelle n'est pas explicitée au moyen d'un N dans le syntagme prépositionnel mais s'avère aisément récupérable dans le contexte. En d'autres termes, ces compléments font bien allusion à des pratiques, mais par le biais d'une sorte d'ellipse : nous dirons qu'ils constituent des « **compléments praxéologiques sectorisés** ».

**Tableau 3**

Occurrences trouvées <sup>225</sup>	Restitution du N activité ayant subi une ellipse	Paraphrase : « Dans le domaine de (E + activité que constitue(nt)) (le + la + les) N »
<i>En vaches laitières</i>	<i>En élevage de vaches laitières</i>	+
<i>En volailles de chair</i>	<i>En élevage de volailles de chair</i>	+
<i>En œufs de consommation</i>	<i>En production d'œufs de consommation</i>	+
<i>En viande bovine</i>	<i>En production de viande bovine</i>	+
<i>En vaches de réforme</i>	<i>En négoce de vaches de réforme</i>	+
<i>En génisses</i>	<i>En négoce de génisses</i>	+
<i>En vaches moyennes</i>	<i>En négoce de vaches moyennes</i>	+
<i>En marée courante</i>	<i>En négoce de produits de (la) marée</i>	+
<i>En marée fine</i>	<i>(courante + fine)</i> <sup>226</sup>	+

On constate que les compléments en « en N » de ce type

- sont employés dans des domaines d'activités très spécialisés ;
- font allusion à des secteurs standardisés de ces domaines d'activité;
- effacent par une sorte d'ellipse un N d'activité qu'on peut aisément récupérer dans le contexte et ne gardent que le N (possiblement modifié) qui permet de sous-catégoriser l'activité en question. Cette sous-catégorisation a ceci de particulier qu'elle s'effectue essentiellement <sup>227</sup> par le moyen d'un N dénotant la classe des entités qui sont l'objet des activités considérées.

<sup>225</sup> Nous ne faisons figurer ici que quelques occurrences parmi les très nombreuses que nous avons relevées.

<sup>226</sup> Ces deux secteurs sont des secteurs standards des marchés de gros : Ex : « *La fréquentation du marché reste encore limitée, les produits de la marée fine et de la marée courante restent pénalisés par des tarifs toujours élevés* » (Web) ;

<sup>227</sup> « *notamment* » car la sous-catégorisation peut s'effectuer aussi au moyen d'adjectifs, de sorte que l'on trouve des occurrences attestées comme : *Les produits d'élevage (En Corse) : Les produits de l'élevage sont*

En conclusion, on peut considérer que tout adverbial en « en N » comportant un N qui dénote une classe d'entités à même d'être l'objet d'une activité codifiée et structurée (de production, d'élevage, ...) est susceptible d'avoir une interprétation praxéologique. Le N est le plus souvent au pluriel mais le singulier n'est pas exclu (voir « En viande bovine »). Ces compléments sont moins prototypiques que ceux examinés précédemment : en effet,

- le N régi par *en* n'est pas un N d'activité ;
- les paraphrases par « *Dans le domaine de (E + activité que constitue(nt)) (le + la + les) N* » sont nettement plus acceptables si l'on restitue le N d'activité saillant dans le contexte.

Ainsi, pour

(80) *En vaches laitières, le lupin s'utilise comme concentré de production, en remplacement du concentré classique,*

la paraphrase :

(80a) *Dans le domaine ( ? des + ? ? ? d'activité que constituent les) vaches laitières, le lupin s'utilise comme concentré de production, en remplacement du concentré classique*

semble moins acceptable que :

(80b) *Dans le domaine de (E + activité que constitue) l'élevage de vaches laitières, le lupin s'utilise comme concentré de production, en remplacement du concentré classique »<sup>228</sup>*

Ces compléments n'en demeurent pas moins rattachables aux praxéologiques.

#### 2.2.2.2.4. Les compléments praxéologiques classificatoires

Dans les trois exemples extraits du Web qui suivent :

- (86) *Le domaine vous propose différentes appellations parmi lesquelles :*
- **En vins blancs** : *Ladoix 1er cru, Pernand-Vergelesses, Corton-Charlemagne Grand Cru*
  - **En vins rouges** : *Ladoix, Pernand-Vergelesses, Pernand-Verglesses 1er cru (...)* »

---

*essentiellement des fromages affinés et frais (Brocciu), d' une grande variété. (...) En caprin, la transformation est essentiellement à la ferme (Web). Or « caprin » ne peut-être qu'adjectif précise le Robert 1.*

<sup>228</sup> On notera que la paraphrase par « *Dans le secteur des vaches laitières, ...* » est parfaitement possible.

- (87) *Webdo Illustré. Le plus charmant des cafés (...) En desserts: la crème brûlée (8 fr. 50), la tartelette au citron «débordante» (8 fr. 50). Et, côté boissons, les bons crus locaux. »*
- (88) *En ordinateurs, j'ai du PC et du Macintosh, avec PAP, Astroart , Photoshop etc... »*

aucun des syntagmes prépositionnels détachés frontaux ne peut être interprété comme introduisant un « complément praxéologique sectorisé ». En effet, il est exclu de restituer comme précédemment, en position régie par la préposition tête, un nom d'activité qui aurait subi une sorte d'ellipse : « \* *En négoce de vins (blancs + rouges), p* », « \**En offre de desserts, p.* », « \* *En utilisation d'ordinateurs, p.* ». Par ailleurs, ces compléments semblent très difficilement paraphrasables par « *Dans le domaine de (E + activité que constitue(nt)) (le + la + les) N* » :

- (85a) (...) *Dans le domaine (? des + \* d'activité que constituent les) vins blancs : Ladoix 1er cru, Pernand-Vergelesses, Corton-Charlemagne Grand Cru.*  
*Dans le domaine (? des + \* d'activité que constituent les) vins rouges : Ladoix, Pernand-Vergelesses, Pernand-Verglesses 1er cru (...)*
- (86a) (...) *Dans le domaine (? des + \* d'activité que constituent les) desserts : la crème brûlée (8 fr. 50), la tartelette au citron «débordante»*
- (87a) *Dans le domaine (? des + \* d'activité que constituent les) ordinateurs, j'ai du PC et du Macintosh, avec PAP, Astroart , Photoshop etc...*

En revanche, tous ces GPN initiaux admettent l'adverbe « *comme* » en place et lieu de la préposition « *en* » (ce qui n'était pas le cas des GPN précédents)<sup>229</sup> :

- (85b) *Comme vins blancs : Ladoix 1er cru, Pernand-Vergelesses, Corton-Charlemagne Grand Cru*  
*Comme vins rouges : Ladoix, Pernand-Vergelesses, Pernand-Verglesses 1er cru*
- (86b) *Comme desserts: la crème brûlée (8 fr. 50), la tartelette au citron «débordante» (8 fr. 50)*
- (87b) *Comme ordinateurs, j'ai du PC et du Macintosh, avec PAP, Astroart , Photoshop etc... »*

Tous ces compléments ont pour caractéristiques communes :

- qu'ils obligent l'interprétant à envisager une classe d'entités dénotée par un N (possiblement modifié : « vins blancs ») pluriel ou singulier (nombreuses occurrences avec « En dessert, p »);

<sup>229</sup> Cette remarque nous a été faite par C. Fuchs

- qu'ils sont suivis, dans la relation prédicative, par l'évocation d'une ou de plusieurs sous-classes appartenant à la classe évoquée initialement.

L'interprétation praxéologique est-elle perdue ? Nous ne le pensons pas car tout porte à croire que, dans ce type d'emploi, le N régi par la préposition *en* désigne toujours des classes d'individus qui sont les produits ou l'objet d'une activité. Ainsi, les N dénotant des entités concrètes naturelles sont en général exclus:

« En sédiments, p. » = aucune attestation (les sédiments ne sont à notre connaissance ni le produit ni l'objet d'une activité humaine intentionnelle).

« Parmi les sédiments, p. » : très nombreuses attestations.

(89) *Parmi les sédiments, ce sont les dépôts d'alluvions qui soulèvent les préoccupations les plus importantes en raison de leur niveau de contamination. (Web)*

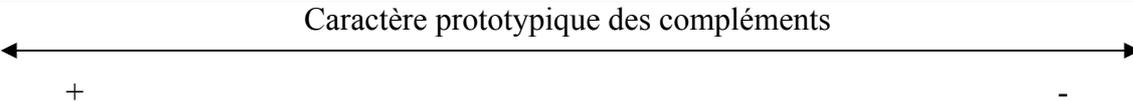
« En planètes, p... » = aucune attestation.

« Parmi les planètes, p. » : très nombreuses attestations.

(90) *Parmi les planètes supérieures, Mars est celle dont l'orbite est la plus elliptique. (Web)*

Par conséquent, l'interprétation praxéologique - dans ce type d'emploi - demeure, mais de façon sous-jacente. Nous parlerons de « **compléments praxéologiques classificatoires** ». Ceux-ci (cf. tableau 4, infra), se situent à la marge des cadres praxéologiques

Tableau 4

COMPLÉMENTS PRAXÉOLOGIQUES			
typiques ( <i>En escalade</i> , <i>p</i> )	relationnels ( <i>En amour</i> , <i>p</i> / <i>En amitié</i> , <i>p</i> )	sectorisés ( <i>En génisses</i> , <i>p</i> )	classificateurs ( <i>En dessert(s)</i> , <i>p</i> )
1a : + 1b : - 2a : + 2b : - 3 : + 4 : +	1a : + 1b : - 2a : + 2b : - 3 : + 4 : -	1a : - 1b : + 2a : - 2b : + 3 : + 4 : +	1a : - 1b : + 2a : - 2b : + 3 : - 4 : -
Caractère prototypique des compléments 			

Enfin, diverses **associations métonymiques** permettent d'expliquer que certains de ces compléments puissent prendre un sens spatial ou temporel :

- (91) **En pharmacie**, *les études sont moins longues qu'en médecine*  
 (92) **En pharmacie**, *les médicaments dits « de confort » ne seront désormais plus remboursés*  
 (93) **En pharmacie**, *toutes les lumières des salles de cours sont restées allumées*  
 (94) **En toxicologie**, *Max a discrètement mangé son sandwich*

Dans le premier exemple (**En pharmacie**, *les études sont moins longues qu'en médecine*), l'adverbial réfère à un cursus d'études. Il n'en demeure pas moins praxéologique : le N dénote toujours une activité, mais pratiquée dans le but d'acquérir les connaissances et les techniques nécessaires précisément à la bonne pratique de cette activité. Ce type de

complément est aisément détectable : il se caractérise notamment par l'apparition de N spécifiques (comme « études, étudiant(e)(s), programmes, professeurs etc. ») dans la prédication ou le contexte proche.

Dans les trois exemples suivants, on constate qu'un transpositionnel en « en N » dont le N dénote une activité (primaire ou secondaire) peut référer, par métonymie :

1) à un lieu auquel est associé(e) de manière récurrente

- l'activité et / ou le commerce des produits de cette activité. (*En pharmacie, les médicaments dits « de confort » ne seront désormais plus remboursés*)
- l'enseignement de cette activité (*En pharmacie, toutes les lumières des salles de cours sont restées allumées*)

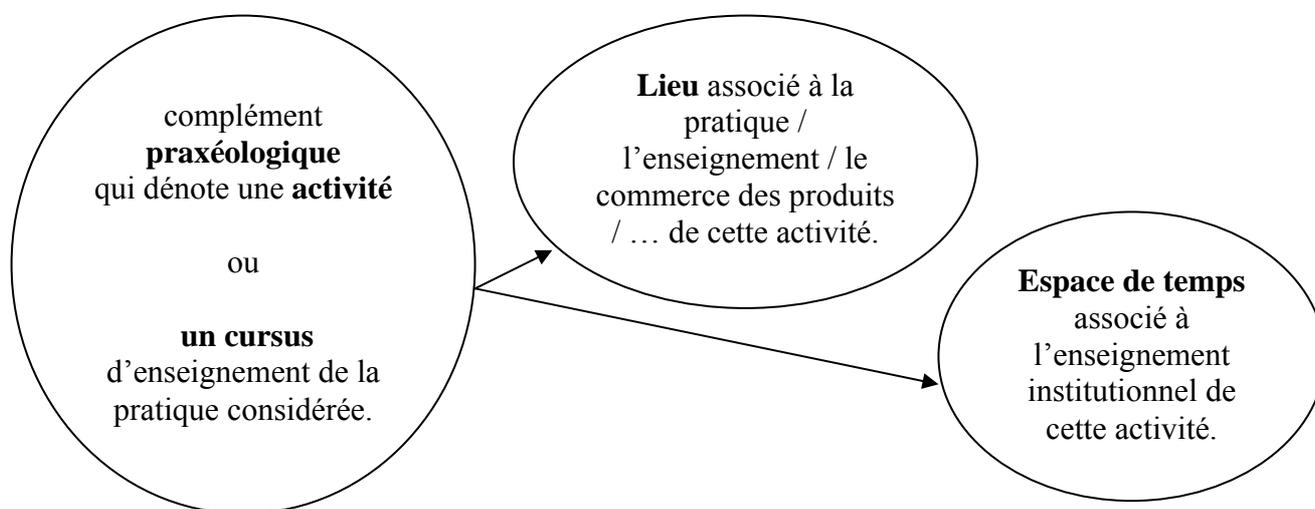
2) à un espace de temps auquel est associé de manière récurrente l'enseignement de la pratique (*En toxicologie, Max a discrètement mangé son sandwich*).

C'est le contenu de la relation prédicative et plus largement le contexte qui oriente l'interprétation spatiale ou temporelle du circonstant<sup>230</sup>.

Interprétation praxéologique temporelle

Interprétation spatiale

Interprétation



<sup>230</sup> Les deux extraits qui suivent confirment ce point

« En pharmacie d'hôpital ou de centre d'hébergement de longue durée, vous accomplirez les tâches suivantes : vérifier les médicaments de la réserve de nuit, les coffrets d'urgence retournés à la pharmacie pour échange, les retours de médicaments à la pharmacie (produits à jeter, produits à conserver, emballages unitaires, injectables, etc.); (...) (Web) (Site présentant les débouchés professionnels possibles pour une personne ayant obtenu le DEP en « assistance technique en pharmacie » )

Si nous récapitulons, il apparaît que les Noms dénotant des activités<sup>231</sup> (dans leur sens premier ou second) sont les plus à même de figurer dans des compléments transpositionnels « praxéologiques ». L'examen détaillé d'occurrences essentiellement extraites du Web fait ressortir que parmi ces N d'activité, seuls ceux compatibles avec la construction « *faire (du + de la + des) N* » et dénotant des activités suffisamment complexes et structurées sont à même de constituer de tels compléments.

Par ailleurs, d'autres N (hormis les N d'activité) peuvent aussi figurer couramment dans ces [*GPN en<sup>dom</sup>*]. En premier lieu, les N de sentiments « amour » et « amitié » ; en effet les adverbiaux « En amour », « En amitié » détachés en tête de phrase constituent aussi des circonstants transpositionnels praxéologiques (relationnels). Moins prototypiques que les compléments construits avec un N d'activité, ils n'en réfèrent pas moins à des pratiques relationnelles complexes et structurées. Ils cooccurrent par ailleurs souvent dans les textes (notamment, les horoscopes) avec d'autres compléments transpositionnels praxéologiques prototypiques.

Enfin, on trouve fréquemment, dans des contextes spécialisés, des compléments en « *en N* » dans lesquels le N (possiblement modifié) dénote une classe d'entités résultant d'une activité de production, de négoce etc. Ces adverbiaux, lorsqu'ils servent à désigner des secteurs d'activité standardisés, constituent des circonstants praxéologiques sectorisés. Ces mêmes adverbiaux peuvent aussi revêtir une acception différente en contexte : lorsque l'énonciateur procède à une extraction sur la classe des entités dénotée par le N (possiblement modifié), ces circonstants se chargent d'une valeur classificatoire. L'interprétation praxéologique de ces compléments n'apparaît plus alors que de façon sous-jacente.

### 3. Conclusion

Concernant le potentiel cadratif des GP en « en N », nous avons vu que les compléments comme « *En (silence + rangs serrés + ... + toute (courtoisie + légalité + ...))* », classés parmi les « propositionnels » même lorsqu'ils sont antéposés, ont un faible potentiel cadratif. Très récalcitrants à figurer devant une phrase à la forme négative notamment, ils manifestent une étroite solidarité sémantique avec le contenu de la prédication qu'ils

---

(...) *En grande surface, repérez la marque I\*\*\*, peu onéreuse. En pharmacie, c'est beaucoup plus cher!* » (Web) (Site destiné aux adolescents)

<sup>231</sup> d'où le terme « praxéologique » retenu.



ce type de compléments ainsi que les indices de continuation et de clôture qui y sont associés.

## **Chapitre 3. Portée extrapropositionnelle des adverbiaux praxéologiques antéposés. Etude sur corpus**

Les adverbiaux praxéologiques antéposés sont-ils de bons introducteurs de cadres ? Pour répondre à cette question, nous avons élaboré un corpus qui va nous permettre d'examiner la portée de ce type de compléments. Ce corpus nous servira pour identifier les indices de clôture qui, à la surface du texte, concourent à signaler au lecteur que le cadre en cours doit être fermé. Les occurrences tirées des textes sélectionnés ainsi que les tableaux Excel présentant les résultats de notre étude sont reproduits sur le CD-Rom joint .

### **1. Le corpus**

#### **1.1. Les textes sélectionnés**

Les textes retenus offrent un nombre important d'adverbiaux praxéologiques. Ils constituent un « corpus » et non une simple « archive (ou collection) ». En effet, comme le signale G. Leech (1991, 11) cité par B. Habert, A. Nazarenko & A. Salem (1997, 144) : « [...] en fin de compte, la différence entre une archive et un corpus doit résider dans le fait que ce dernier est conçu ou nécessité pour une fonction 'représentative' précise ». De fait, notre corpus a été conçu pour nous fournir un échantillon le plus dense possible de compléments praxéologiques. Il est composé de trois textes (et compte environ 200.000 mots) :

- *L'introduction à la médecine expérimentale*, de C. Bernard (**Code : CB**)
- Les Actes d'un Colloque « *Technologie et Didactique des activités physiques et sportives* » qui s'est tenu à Strasbourg du 10 au 11 avril 1992 (**Code TAPS**)
- *L'Actance*, de G. Lazard (nous n'avons retenu que les 145 premières occurrences) (**Code : Actance**)

L'ouvrage de C. Bernard – qui présente les principes de la méthode expérimentale fondée sur l'hypothèse scientifique et sa vérification par l'expérience – use de manière récurrente de compléments praxéologiques faisant référence à des disciplines scientifiques : *médecine, physiologie, pathologie, thérapeutique, chimie, ...* Les actes du colloque « *Technologie et Didactique des activités physiques et sportives* » évoquent quant à eux diverses pratiques sportives : *la boxe (française et anglaise), la danse contemporaine, la natation ...* . Quant à l'ouvrage de G. Lazard, son propos s'inscrit dans une démarche de typologie comparative et multiplie les références aux langues du monde.

## 1.2. La présentation matérielle adoptée

**Trois fichiers** sont joints sur support CD-Rom : le premier est intitulé : « *Sélection des items* », le second « *Tableaux Excel* », le troisième : « *Addendum* ». (Le contenu de ce dernier sera précisé un peu plus loin.)

### **Le fichier : « *Sélection des items* ».**

Ce fichier propose trois documents Word qui ont pour titre « *Sélection des items CB. doc* », « *Sélection des items TAPS. doc* », « *Sélection des items Actance. doc.* »<sup>232</sup>. Dans chacun d'eux figure l'ensemble des occurrences de compléments praxéologiques de type « *En N* » (= **items**) repérés dans le texte sélectionné.

Voici un exemple - extrait du document « *Sélection des items CB. Doc* » - qui illustre comment sont matériellement présentés ces items:

#### **T 1, item 1 (p 26)**

##### Introduction

(...)

*Le raisonnement est toujours le même, aussi bien dans les sciences qui étudient les êtres vivants que dans celles qui s'occupent des corps bruts. Mais, dans chaque genre de science, les phénomènes varient et présentent une complexité et des difficultés d'investigation qui leur sont propres. C'est ce qui fait que les principes de l'expérimentation, ainsi que nous le verrons plus tard, sont incomparablement plus difficiles à appliquer à la médecine et aux phénomènes des corps vivants qu'à la physique et aux phénomènes des corps bruts.*

*Le raisonnement sera toujours juste quand il s'exercera sur des notions exactes et sur des faits précis ; mais il ne pourra conduire qu'à l'erreur toutes les fois que les notions ou les*

<sup>232</sup> Chaque document correspond à un des textes de notre corpus.

*faits sur lesquels il s'appuie seront primitivement entachés d'erreur ou d'inexactitude. C'est pourquoi l'expérimentation, ou l'art d'obtenir des expériences rigoureuses et bien déterminées, est la base pratique et en quelque sorte la partie exécutive de la méthode expérimentale appliquée à la médecine. Si l'on veut constituer les sciences biologiques et étudier avec fruit les phénomènes si complexes qui se passent chez les êtres vivants, soit à l'état physiologique, soit à l'état pathologique, il faut avant tout poser les principes de l'expérimentation et ensuite les appliquer à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique. L'expérimentation est incontestablement plus difficile en médecine que dans aucune autre science ; mais par cela même, elle ne fut jamais dans aucune plus nécessaire et plus indispensable. Plus une science est complexe, plus il importe, en effet, d'en établir une bonne critique expérimentale, afin d'obtenir des faits comparables et exempts de causes d'erreur. C'est aujourd'hui, suivant nous, ce qui importe le plus pour les progrès de la médecine.*

*Pour être digne de ce nom, l'expérimentateur doit être à la fois théoricien et praticien. S'il doit posséder d'une manière complète l'art d'instituer les faits d'expérience, qui sont les matériaux de la science, il doit aussi se rendre compte clairement des principes scientifiques qui dirigent notre raisonnement au milieu de l'étude expérimentale si variée des phénomènes de la nature. Il serait impossible de séparer ces deux choses : la tête et la main. Une main habile sans la tête qui la dirige est un instrument aveugle ; la tête sans la main qui réalise reste impuissante.*

(...)

Notre présentation suit systématiquement les conventions suivantes :

- chaque item figure dans un extrait baptisé « texte » (initiale : « T »).
- En tête de chaque « texte » figure le numéro de ce dernier, le numéro de l'item ou des items inclus dans le « texte » et, entre parenthèses, la page où se situe le premier item repéré dans l'édition utilisée<sup>233</sup>. Ces informations ont été systématiquement surlignées en vert.
- Chaque item a été surligné en jaune.
- Chaque « texte » comprend au moins un item.
- Chaque fois que le (ou les) item(s) relevé(s) apparaît (apparaissent) dans un paragraphe encadré par deux paragraphes dans lesquels ne figure aucun autre item, la totalité des trois paragraphes constitue un texte (l'objectif étant de proposer au lecteur un contexte suffisamment large pour l'interprétation).
- Dans les cas où les items apparaissent dans deux ou plusieurs paragraphes contigus, nous avons conservé ces paragraphes contigus dans un même *texte*,

<sup>233</sup> - C. Bernard (1984), *Introduction à l'étude la médecine expérimentale*. Champs – Flammarion.

- *Technologie et didactique des activités physiques et sportives. Quels enseignements ?*. Actes du colloque de Strasbourg, 1à-11 avril 1992. Editions AFRAPS, Clermont-Ferrand.

l'ensemble de ces paragraphes étant lui-même encadré par deux paragraphes dans lesquels n'apparaît aucun item.

### **Fichier : « Tableaux Excel »**

Dans ce fichier figurent trois tableaux « Excel » : « *Tableau CB* » « *Tableau TAPS* » « *Tableau Actance* ». Chacun des trois tableaux est présenté de façon identique. Nous reviendrons sur le détail du codage adopté pour les items sélectionnés plus loin (cf. « Le codage adopté »)

## **2. L'Etude du corpus**

### **2.1. Les items sélectionnés**

- **Items sélectionnés au sein du corpus :**

Nous avons systématiquement sélectionné les [ $GPN_{en}^{dom}$ ] compléments (= *items*) dans lesquels le nom régi par la préposition simple « *en* » peut dénoter, de manière primaire ou secondaire, une activité. Ces [ $GPN_{en}^{dom}$ ] sont, dans leur grande majorité, des compléments propositionnels et transpropositionnels<sup>234</sup>. Dans chaque tableau Excel, l'ensemble des items sélectionnés pour le texte considéré figure dans *la colonne A*. Soulignons que n'apparaissent « *affichés* » dans cette colonne que les adverbiaux détachés frontaux : les autres compléments sont « *masqués* »<sup>235</sup>. Par ailleurs, *Les colonnes B et C* indiquent respectivement le numéro de « *texte* » et le numéro de l'item dans le corpus ; *la colonne D* permet de vérifier le nombre total d'items disponibles dans chacun des textes : 112 dans le corpus « *CB* », 150 dans le corpus « *Actance* », 136 dans le corpus « *TAPS* », soit un nombre total de 398 items sélectionnés.

- **Items sélectionnés pour l'étude proprement dite.**

Notre étude porte **uniquement sur les adverbiaux détachés frontaux** : seuls ces compléments font l'objet d'un codage (cf *infra*). Parmi cet ensemble de compléments

---

- G. Lazard (1994), *L'Actance*. PUF, Paris.

<sup>234</sup> sauf quelques-uns comme par exemple « *sa traduction en avar ou en esquimau* » (*Texte : l'Actance*) : ce complément constitue, dans cette position, un complément secondaire (complément de nom). Dans ce type d'emploi, le  $GP_{en,N}$  ne constitue pas un complément praxéologique mais dénote l'état résultant d'un processus de conversion : la traduction.

<sup>235</sup> Il suffit de sélectionner toutes les lignes du tableau puis de cliquer sur la commande « *afficher* » du menu déroulant (disponible *via* le « clic » droit de la souris) : tous les items apparaissent aussitôt.

transpropositionnels figurent (texte « *L'Actance* ») des compléments du type « *En (français + latin + géorgien + tahitien + masai + totonac + ...)* » dont il nous faut nous assurer maintenant qu'il s'agit bien de praxéologiques.

Rappelons les critères définitoires des compléments praxéologiques prototypiques. Le GN régi par la préposition *a* pour tête un N dénotant (de manière primaire, ou secondaire *via* la construction « *faire du N* ») **une activité** (d'où le terme « *praxéologique* »). Ce nom est donc systématiquement compatible avec les constructions suivantes :

- « *Deux heures de N* » (*Deux heures de (linguistique + biologie + natation + marche + ...)*))
- « *Faire (du + de la + des) N* » (*Faire de la (linguistique + biologie + natation + marche + ...)*))
- « *Faire beaucoup (de + d') N* » (*Faire beaucoup de (linguistique + biologie + natation + marche + ...)*))

Ce nom (dans son sens d' « activité » pour les Nact. secondaire) est par ailleurs incompatible avec les constructions :

- « *Faire beaucoup (de + d') N pluriel* » (*Faire beaucoup de (\*linguistiques + \*biologies + \*natations + \*marches<sup>236</sup> + ...)*))
- « *Un N de deux heures* » (« *Une (\*linguistique + \*biologie + \*natation + \*marche + ...)* de deux heures)

Enfin, les compléments praxéologiques prototypiques acceptent deux sortes de paraphrase :

- Paraphrase 1 : « *Dans le domaine (du + de la + des) N* » : « *Dans le domaine de la (linguistique + biologie + natation + marche + ...)* »
- Paraphrase 2 : « *Dans le domaine d'activité que constitue (le + la + les) N* » : « *Dans le domaine d'activité que constitue la (linguistique + biologie + natation + marche + ...)* »

Examinons maintenant comment les **N de langue** tels que : « *latin + géorgien + tahitien + masai + totonac + ...* » réagissent à ces constructions :

---

<sup>236</sup> La séquence « *Faire beaucoup de marches* » est certes grammaticale, mais le N « *marches* » perd son sens de N activité et désigne une série d'événements. La même remarque s'applique à la séquence « *Une marche de deux heures* » qui suit. Dans tous ces cas, le N « *marche* », quantifiable puisque possédant une extension temporelle bornée dans le temps, constitue un nom **d'action** et non d'activité.

<i>Deux heures de N</i>	<i>Deux heures de (latin + géorgien + tahitien + masai + totonac + ...)</i>
<i>Faire (du + de la + des) N »</i>	<i>Faire du (latin + géorgien + tahitien + masai + totonac + ...)</i>
<i>Faire beaucoup (de + d') N</i>	<i>Faire beaucoup de (latin + géorgien + tahitien + masai + totonac + ...)</i>
<i>Faire beaucoup (de + d') N pluriel</i>	<i>Faire beaucoup de (*latins + *géorgiens + *tahitiens + *masais + *tononacs + ...)</i>
<i>Un N de deux heures</i>	<i>*Un (latin + géorgien + tahitien + masai + totonac + ...) de deux heures</i>

**Paraphrase 1 :** « Dans le domaine (du + de la + des) (latin + géorgien + tahitien + masai + totonac + ...) »

**Paraphrase 2 :** « \*Dans le domaine d'activité que constitue le (latin + géorgien + tahitien + masai + totonac + ...) »

Les compléments ont par conséquent le même comportement que les « praxéologiques relationnels » comme « en (amour + amitié) » qui, eux aussi, acceptent la paraphrase 1, mais non la 2.

Il apparaît donc que les noms de langue se comportent— lorsqu'ils entrent dans une construction avec « faire » - comme des N d'activité. Cela dit, ces noms ne dénotent pas de manière première des activités, mais des entités (les langues) que nous qualifierons « d'idéalité homogènes », faisant ainsi référence à la classification proposée par N. Flaux et D. Van de Velde (2000). Ces entités en effet sont du même ordre que *la poésie, la musique, le chant, la littérature, ...* : il s'agit d'entités concrètes non physiques (« **idéalités homogènes** » (*Ibid.*, 72) qui toutes se « dévoilent » à travers des réalisations concrètes. Ainsi l'entité concrète idéale homogène qu'est *la musique* peut-elle se réaliser sous la forme *d'une sonate, d'un opéra, d'une symphonie* etc., autrement dit sous la forme d'entités concrètes *fabriquées* non physiques. De même, une *langue*, entité concrète idéale homogène peut-elle se réaliser sous la forme de phonèmes, de morphèmes, de mots, de phrases etc., lesquels constituent aussi des entités concrètes *fabriquées* non physiques<sup>237</sup>:

« Des N comme *sonate* ou *phonème* servent à désigner des entités qui ne sont pas des abstractions mais qui n'ont pas non plus d'étendue. (...) Le langage et la musique sont de même nature (...) » (N. Flaux, D. Van de Velde, 2000, 54)

<sup>237</sup> Voir N. Flaux et D. Van de Velde (2000 : 54, 55, 56)

Ajoutons que nombre de caractéristiques plus formelles montrent qu'effectivement les noms de langue ressortissent à la même sous-classe que les noms dénotant des « genres » artistiques comme « *musique, peinture, etc.* ». Ces N peuvent en effet fonctionner dans certains contextes comme des N concrets indénombrables (*J'ai lu de la (poésie + musique + ...)* / *J'ai lu du français + latin + masai + ...*) et dans d'autres comme des N d'activité (cf. ci-avant). Autre point remarquable : ces « idéalités » sont « homogènes » de sorte que tout prélèvement sur elles peut s'opérer au moyen de noms dénotant une partie : « (*un fragment + une page*) de (*poésie + musique + littérature + ... latin + berbère + ...*) »<sup>238</sup>.

On peut donc considérer les compléments tels que « *En (français + latin + géorgien + tahitien + masai + totonac + ...)* » comme une sous-classe de compléments praxéologiques.

## 2.2. Le codage adopté.

Voici maintenant le codage que nous avons adopté pour traiter l'ensemble des adverbiaux antéposés de type « *En N* » de notre corpus. **Ce codage renvoie aux colonnes « E » à « X » des tableaux Excel.**

- **La colonne E** permet de décompter les adverbiaux détachés frontaux, les seuls qui font l'objet d'un codage.
- **La colonne F** permet d'identifier les adverbiaux placés en tête de paragraphe.
- **La colonne G** signale les transpositionnels figurant en tête dans une subordonnée.

Signalons que chaque fois que nous avons été confronté à des séquences détachées frontales du type : « *En N<sub>1</sub> comme en N<sub>2</sub>* » (le groupe « *comme en N<sub>2</sub>* » apparaissant en position liée derrière un complément praxéologique antéposé et constituant avec lui une seule unité intonative), nous avons considéré que la conjonction « *comme* » se comportait à la manière d'un coordonnant<sup>239</sup> (≈ *En N<sub>1</sub> et en N<sub>2</sub>*) : le complément « *en N<sub>2</sub>* », traité alors comme un complément transpositionnel antéposé, n'a pas été répertorié dans cette colonne G<sup>240</sup>. Voici un exemple (Corpus CB, T 42, items 83 – 84)<sup>241</sup>:

<sup>238</sup> Concernant tous ces points, on se reportera à l'ouvrage de N. Flaux, D. Van de Velde (2000 : 54-57, 72 – 74)

<sup>239</sup> P. Le Goffic parle d'« effet de coordination » : « Le lion comme le tigre sont des animaux dangereux ». Il en va de même pour « ainsi que » (1993 : 397)

<sup>240</sup> Dans tous les autres cas, le groupe « *comme en N<sub>2</sub>* » a été considéré comme un groupe adverbial complément du comparatif (voir P. Le Goffic, 1993, 396-397, Rem.).

<sup>241</sup> Quoique ces occurrences soient déjà numérotées dans le codage des items que nous avons adoptés dans notre corpus, nous leur affectons par ailleurs un numéro dans le corps du texte.

(1) *En pathologie **comme en physiologie**, le mérite de l'investigateur consiste à poursuivre dans une expérience ce qu'il y cherche, mais à voir en même temps ce qu'il ne cherchait pas.*

- **Les colonnes H à L** rendent compte de la portée des divers adverbiaux sélectionnés (sur P0, P1, P2, P3, au-delà). Les propositions très intégrées que sont les complétives et les relatives déterminatives (ou restrictives) n'ont pas été comptabilisées dans le décompte de la portée. Concernant les groupes à temps non fini, nous avons considéré (sauf cas particuliers) qu'ils ne pouvaient pas avoir le statut d'entités autonomes<sup>242</sup> et les avons *systématiquement* intégrés dans la proposition qui les abritait. Nous avons fait exception pour quelques cas de groupes infinitifs apparaissant dans des phrases où l'on peut supposer une réduction. Dans l'extrait suivant:

(2) « [P0] *En physiologie la méthode des différences est rarement applicable,* [P1] *parce qu'on ne peut presque jamais se flatter de connaître tous les corps et toutes les conditions qui entrent dans l'expression d'un ensemble de phénomènes,* et [P2] *parce qu'ensuite, dans une infinité de cas, divers organes du corps peuvent se suppléer dans les phénomènes qui leur étaient en partie communs,* [P3] *et dissimuler plus ou moins ce qui résulte de l'ablation d'une partie limitée.* »

nous avons considéré le groupe infinitif final comme une proposition à part entière du fait de son rattachement possible à un segment (sujet + verbe conjugué à un temps fini : « *ces divers organes du corps peuvent* ») mis en facteur commun<sup>243</sup> du fait de la coordination.

Une dernière remarque concernant le décompte des propositions entrant dans la portée extra-propositionnelle des compléments praxéologiques antéposés : examinons l'extrait suivant tiré du texte « *L'Actance* » (T 1, item 8)

(3) *En xârâcùù (Nouvelle-Calédonie), certains relateurs peuvent être soit antéposés au nom, soit intégrés au verbe, comme ijê dans (7a et b) (Moïse-Faurie, 1991b).*

(7a) *pa-pâε nΛΛ-xari-rε ri ηε nεmερε piš*  
*PL-femme ASP-envelopper-Asp eux avec feuille niaouli*  
 « *Les femmes les enveloppaient avec des feuilles de niaouli* »

(7b) *pa-pâε nΛΛ-xari-ηε -rε ri nεmερε piš*  
*Asp-envelopper-avec-ASP*

<sup>242</sup> « le participe en -ant (au lieu de l'indicatif) « déclasse » la phrase en lui faisant perdre son statut d'entité autonome » (P. Le Goffic (1993 : 487))

<sup>243</sup> « Ce type de réduction de deux propositions coordonnées peut se décrire comme une opération combinant l'effacement d'un segment commun et le regroupement du reste. (...) Il a pour effet de mettre le segment partagé en facteur commun d'une construction où la coordination opère entre des mots ou des groupes de mots » (M. Riegel et alii (1994 : 522))

« *Id.* »

*En tcherkesse (Caucase), le relateur intégré est accompagné (...)*

Comment avons-nous ici calculé la portée de « *En xârâcùù* » ? Autrement dit, quel statut avons-nous attribué – en termes de propositions - aux exemples (7a) et (7b) ? Systématiquement, nous avons pris le parti de considérer que la totalité d'un exemple présenté comme suit :

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX  
 YYYYYYYYYYYYYYYYYYY  
 « ZZZZZZZZZZZZZZZZZZZ »

pouvait être considérée comme une *réduction*<sup>244</sup> de la métaphore<sup>245</sup> suivante :

*Cette phrase* « XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX » *signifie littéralement*  
 « YYYYYYYYYYYYYYYYYYY », *autrement dit* « ZZZZZZZZZZZZZZZZZZZ ».

Ainsi, concernant l'exemple (7a), la métaphore qui peut lui être associée est :

P<sub>(7a)</sub> : Cette phrase « *pa-pâε nΛΛ-xari-rε ri ηε nemεε piš* » signifie littéralement  
 « *PL-femme ASP-enveloper-Asp eux avec feuille niaouli* », autrement dit « *Les femmes les enveloppaient avec des feuilles de niaouli* ». P<sub>(7a)</sub> est donc la *contrepartie linguistique* de la réalisation graphique « R<sub>(7a)</sub> » suivante:

*pa-pâε nΛΛ-xari-rε ri ηε nemεε piš*  
*PL-femme ASP-enveloper-Asp eux avec feuille niaouli*  
 « *Les femmes les enveloppaient avec des feuilles de niaouli* »

Nous avons par conséquent choisi de traiter chaque exemple comme une seule proposition. Dans l'extrait considéré, la portée de « *En xârâcùù* » s'étend jusqu'à P2.

- **Les colonnes M à T** présentent les divers indices que nous avons considérés comme jouant un rôle clef dans l'interruption de la portée du complément (« indices de clôture »).

**Indice n° 1 : (Colonne M) « Présence d'un complément incompatible ».**

<sup>244</sup> Ce faisant, nous nous sommes inspiré des travaux de C. Luc et J. Virbel (2001) concernant le Modèle d'Architecture Textuelle (MAT) : « On présente (...) une relation générale entre des formulations comportant des propriétés visuelles particulières et des formulations entièrement discursives, et (...) un mécanisme de réduction avec traces formalisant cette relation entre ces deux types de réalisation. » (103)

<sup>245</sup> « métaphore » car, comme le signalent les deux auteurs, « les référents dont elle parle sont dans le texte même où elle apparaît et non des segments du monde dont parle le texte. » (2001 : 107)

Chaque fois que, à la suite de P0, apparaît un complément spécifiant un domaine praxéologique soit entièrement disjoint du précédent, soit plus vaste et incluant ce dernier, la portée de l'adverbial initial cesse. Voici un extrait dans lequel les deux compléments circonscrivent deux domaines praxéologiques disjoints:

- (4) *En esquimau, c'est au contraire l'agent (ergatif) de la phrase biactancielle qui est au génitif (appelé souvent cas relatif). En français, la préposition de, instrument de la détermination nominale, sert aussi à introduire l'objet (indirect) de certains verbes.*

**Indice n° 2 : (Colonne N) « Présence d'une anaphore résomptive <sup>246</sup> ».**

Fréquemment, les reprises anaphoriques à valeur résomptive coïncident avec une sortie du cadre. Ce phénomène s'explique aisément : la saisie récapitulative que traduit l'anaphore résomptive coïncide souvent avec le passage à une étape nouvelle dans le déroulement discours (passage à une nouvelle idée, à une conclusion, ...). Par exemple (Texte CB, T 6, items 9-10) :

- (5) (...) *Mais il arrive le plus souvent que, dans l'évolution de la science, les diverses parties du raisonnement expérimental sont le partage de plusieurs hommes. (P0) Ainsi il en est qui, soit en médecine, soit en histoire naturelle, n'ont fait que recueillir et rassembler des observations ; d'autres ont pu émettre des hypothèses plus ou moins ingénieuses et plus ou moins probables fondées sur ces observations ; puis d'autres sont venus réaliser expérimentalement les conditions propres à faire naître l'expérience qui devait contrôler ces hypothèses ; enfin il en est d'autres qui se sont appliqués plus particulièrement à généraliser et à systématiser les résultats obtenus par les divers observateurs et expérimentateurs. **Ce morcellement du domaine expérimental** est une chose utile, parce que chacune de ses diverses parties s'en trouve mieux cultivée. On conçoit, en effet, que dans certaines sciences les moyens d'observation et d'expérimentation devenant des instruments tout à fait spéciaux, leur maniement et leur emploi exigent une certaine habitude et réclament une certaine habileté manuelle ou le perfectionnement de certains sens. (...)*

Les adverbiaux antéposés dans la relative (*en médecine, en histoire naturelle*) voient leur portée s'étendre jusqu'à l'apparition de l'anaphore démonstrative « *Ce morcellement du domaine expérimental* ». Celle-ci, tout en faisant allusion aux propos tenus juste auparavant concernant la médecine et l'histoire naturelle (valeur résomptive), signale que le scripteur quitte le champ particulier de ces deux disciplines pour introduire une nouvelle idée : *le partage des diverses parties du raisonnement*

<sup>246</sup> Pour la notion d'anaphore résomptive, voir A. Auricchio & alii (1995, 27-52), D. Apothéloz (1995, 70).

*expérimental permet d'approfondir chacune d'entre elles.* Cette analyse est confirmée par la présence d'un second indice de clôture: le changement de temps verbal (le scripteur passe en effet du passé composé au présent de l'indicatif). On notera par ailleurs la présence de nombreux indices signalant une forte cohésion de la séquence des propositions qui tombent sous la portée des deux circonstants : absence de ponctuation forte; répétition de la construction présentative « *il en est ...qui* » ainsi que de la forme pronominale « *d'autres* » en position sujet ; recours aux conjonctifs (adverbes d'ordre et de rang) « *puis* », « *enfin* » ; emploi continu du passé composé de l'indicatif (*versus* « présent » utilisé en amont et en aval). On peut finalement représenter<sup>247</sup> la structuration des univers de discours dans cet extrait comme suit :

***U<sub>P</sub><sup>1</sup> « dans l'évolution de la science »***

*Mais il arrive le plus souvent que dans l'évolution de la science les diverses parties du raisonnement expérimental sont le partage de plusieurs hommes.*

***U<sub>P</sub><sup>2</sup> en médecine en histoire naturelle***

*Ainsi il en est qui, soit en médecine soit en histoire naturelle, n'ont fait que recueillir et rassembler des observations ; d'autres ont pu émettre des hypothèses plus ou moins ingénieuses et plus ou moins probables fondées sur ces observations ; puis d'autres sont venus réaliser expérimentalement les conditions propres à faire naître l'expérience qui devait contrôler ces hypothèses ; enfin il en est d'autres qui se sont appliqués plus particulièrement à généraliser et à systématiser les résultats obtenus par les divers observateurs et expérimentateurs.*

***Ce morcellement du domaine expérimental*** est une chose utile, parce que chacune de ses diverses parties s'en trouve mieux cultivée. ...

**Indice n° 3 : (Colonne O) « Présence d'un GN autre qu'une anaphore résomptive »**

Considérons l'extrait suivant (Corpus L'Actance, Texte 3, item 12)

- (6) *Par exemple, dans (10), en bafia, langue bantoue, le verbe porte un préfixe corrélatif du préfixe de classe du nom qui précède et qui est le sujet (Guarisma 1985 : 107).*

<sup>247</sup> La présentation adoptée reprend celle de M. Charolles (1997) : la lettre en souscrit indique le type du cadre ouvert, ici : « P » = praxéologique) et le chiffre en exposant l'ordinalité du cadre installé dans la succession des cadres apparaissant dans le fil de l'extrait.

(10) *fì-ràm fì-bààngà iii*  
 CL-piège CL-attrapa lui  
 «Le piège l'attrapa»

*Nombre de langues* utilisent aussi bien des indices actanciels préfixés que suffixés, soit, (...) »

Dans cet extrait, outre le changement de paragraphe, le recours au GN « *Nombre de langues* » fait conclure au lecteur que le scripteur a quitté le domaine spécifique du bafia.

De même dans l'extrait qui suit (L'actance, Texte 16, item 93):

(7) *En avar*, (38) est une phrase d'action; (39) et (40) ont d'autres constructions (Charachidzé 1981 : 154 et 160). (...) Les trois phrases comprennent un terme à l'absolutif qui régit l'accord du verbe, mais le cas de l'autre terme varie selon le verbe employé.

*Le futunien* distingue aussi par la construction les verbes d'action, ex. (41), et certains autres, ex. (42) (Moyse-Faurie 1991a: 71-72). »

le faisceau d'indices convergents que constituent (i) l'apparition du GN sujet « *Le Futunien* », (ii) l'emploi du conjonctif « *aussi* » et (iii) le changement de paragraphe – oblige à considérer que l'on est sorti de la portée de l'adverbial « *En Avar* ».

#### **Indice n° 4 : (Colonne P) « Changement de paragraphe »**

L'analyse des résultats montre (cf. infra) que, dans notre corpus, la portée des adverbiaux ne franchit jamais les bornes du paragraphe.

#### **Indice n° 5 : (Colonne Q) « Nouveau titre, nouvelle numérotation, ... »**

Parfois, la fin du paragraphe coïncide avec le début d'un nouveau chapitre, d'une nouvelle partie, ... *Systématiquement*, la portée de l'adverbial cesse.

#### **Indice n° 6 : (Colonne R) « Changement de temps verbal »**

L'exemple proposé pour l'indice 2 (« *Présence d'une anaphore démonstrative et / ou résomptive*») a montré l'importance que peut revêtir le temps verbal parmi les indices de fin de portée.

#### **Indice n° 7 : (Colonne S) « Présence d'un adverbial conjonctif »**

Considérons l'extrait suivant :

- (8) (...) *Jusqu'alors, sans y attacher aucune importance, j'avais fait mes expériences quelques heures après la mort de l'animal, et, pour la première fois, je m'étais trouvé dans le cas de faire immédiatement un dosage quelques minutes après la mort et de renvoyer l'autre au lendemain, c'est-à-dire vingt-quatre heures après. En physiologie, les questions de temps ont toujours une grande importance, parce que la matière organique éprouve des modifications nombreuses et incessantes. Il pouvait donc s'être produit quelque modification chimique dans le tissu hépatique. (...) » (Texte 33, item 62)*

Dans la première phrase graphique, l'auteur est en train de rapporter une de ses expériences aux temps du passé de l'indicatif : il la situe chronologiquement par rapport au moment de l'écriture. Dans la phrase graphique suivante, la référence faite au domaine de la physiologie (« *En physiologie, ...* ») coïncide avec un changement de temps verbal : le présent de l'indicatif prend dans ce contexte une valeur omnitemporelle de présent dit « *permanent* » (M. Riegel, 1994, 300). Dans la dernière phrase de l'extrait, l'emploi du conjonctif « *donc* » - qui stipule que l'auteur tire les conclusions du principe énoncé en amont - joint à l'imparfait « *pouvait* » signale que l'auteur quitte le domaine des principes (a-temporels) de la science physiologique pour revenir au cas réel et concret de son expérience .

#### **Indice n° 8 : (Colonne T) « Autres »**

Cette rubrique résiduelle et hétéroclite réunit divers indices jouant *ponctuellement* un rôle. Par exemple, dans le texte de C. Bernard, il arrive fréquemment que la fin de la portée d'un adverbial coïncide avec l'apparition de l'embrayeur « *je*<sup>248</sup> » :

- (9) *En pathologie et en thérapeutique, comme en physiologie, l'investigation scientifique a pour point de départ tantôt un fait fortuit ou survenu par hasard, tantôt une hypothèse, c'est-à-dire une idée.*  
*J'ai entendu parfois émettre par des médecins l'opinion que la médecine n'est pas une science, (...)*

On notera que le verbe « entendre » joue ici un rôle clef car l'on comprend que l'auteur se place en dehors du cadre de la médecine et de la physiologie afin de rapporter des paroles qu'il a entendues à leur propos.

- Enfin les colonnes U à X précisent le nombre total d'indices de clôture identifiés.

<sup>248</sup> « embrayeur » (D. Maingueneau, 1999, 21) ou « (pronom) indexical » (J.-M. Gouvard, 1998, 20)

### 3. Résultats et commentaires.

#### 3.1. Pourcentages des adverbiaux antéposés sur l'ensemble des compléments dénombrés.

La mise en relation de la colonne<sup>249</sup> « E » (*nombre total d'adverbiaux praxéologiques antéposés*) avec la colonne « D » (*nombre total d'items*) fait apparaître que le pourcentage d'adverbiaux par rapport au nombre total de compléments varie sensiblement pour chaque texte.

**Tableau 1**

	Claude Bernard	TAPS	Actance
<i>Pourcentage des adverbiaux antéposés sur l'ensemble des compléments « en N » sélectionnés.</i>	<b>40 %</b>	<b>10 %</b>	<b>39 %</b>

La proximité des valeurs obtenues pour les deux textes « *L'Actance* » et « *Claude Bernard* » est frappante : elle traduit sur le fond une convergence dans la *démarche* adoptée par les deux auteurs. Tous deux choisissent de multiplier les points de vue pris sur les entités ou les agents humains qu'ils évoquent. Pour ce faire, ils se placent dans divers domaines d'activités afin d'y examiner des entités que ces domaines partagent ou des manières de se conduire d'agents engagés dans ces diverses activités. Cette démarche est clairement affichée dans l'ouvrage de G. Lazard dès l'introduction (p X-XI):

« La démarche suivie (...) est aussi comparative, car c'est la comparaison des langues les plus diverses qui permet non seulement de mesurer les variations, mais aussi d'apercevoir les invariants ».

Quant à C. Bernard, il déclare dans son introduction (p 27) :

« Les principes de la médecine expérimentale seront développés dans notre ouvrage du triple point de vue de la physiologie, de la pathologie et de la thérapeutique ».

<sup>249</sup> Les colonnes auxquelles nous faisons référence sont celles des tableaux Excel : nous ne le rappellerons pas.

De fait, l'examen des items relevés montre que les GP « *en (médecine + physiologie + pathologie + thérapeutique)* » constituent 62% des compléments praxéologiques transpositionnels antéposés du corpus CB. Autrement dit, il y a une corrélation évidente entre la variété des « *points de vue* » adoptés par l'auteur sur son objet et la présence de compléments praxéologiques antéposés. On ajoutera que les GP « *En (physique + chimie)* » totalisent en outre 15,5 % des adverbiaux. Cela s'explique par le fait que C. Bernard compare fréquemment les sciences expérimentales du vivant aux sciences des « *corps bruts* » que sont la physique et la chimie. On ajoutera enfin que les GP « *En science* » totalisent 11% du total des transpositionnels et les GP « *En biologie* » 6,5%. Si l'on additionne tous ces compléments, on obtient 95% des adverbiaux du corpus. Autrement dit, **l'identité des adverbiaux livre des informations capitales sur la structuration de l'argumentation** : son repérage montre en l'occurrence que l'auteur s'intéresse au domaine de la science, dans lequel il évoque le domaine subordonné des sciences des corps bruts (physique et chimie) mais surtout celui de la médecine, en adoptant le triple point de vue de la physiologie, de la pathologie et de la thérapeutique : trois sciences qui ressortissent elles-mêmes au domaine superordonné de la biologie.

A l'inverse, dans les divers articles réunis dans le texte « TAPS », les auteurs n'adoptent pas, dans l'immense majorité des cas, une stratégie « comparatiste ». Ils s'appliquent avant tout à rendre compte d'une problématique (« *Place de la danse dans les STAPS* » ; « *L'enseignement des pratiques corporelles : l'illusoire rationalisation technologique* » ...) au sein d'un domaine plus ou moins vaste, sans chercher à examiner ni à comparer des domaines subordonnés entre eux.

En d'autres termes, il apparaît finalement très conforme à l'intuition que, *dans les textes où l'auteur cherche à comparer divers domaines d'activités entre eux*, il est amené à regrouper dans des cadres praxéologiques les états de choses dont il fait état, chacun de ces cadres étant indexé par un complément praxéologique transpositionnel (de préférence antéposé) qui joue alors le rôle d'expression introductrice de cadre. Voici un extrait parfaitement représentatif dans lequel Claude Bernard compare la place qu'occupent les *théories* (entités) et le rôle de *l'expérimentateur* (agent humain) au sein des sciences du vivant (biologie et médecine) et de l'inerte (physique et chimie):

- (10) (...) *Ce point de départ repose toujours au fond sur des hypothèses ou sur des théories plus ou moins imparfaites, suivant l'état d'avancement des sciences. **En biologie** et particulièrement **en médecine**, les théories sont si précaires que l'expérimentateur garde presque toute sa liberté. **En chimie** et **en physique** les*

*faits deviennent plus simples, les sciences sont plus avancées, les théories sont plus assurées, et l'expérimentateur doit en tenir un plus grand compte et accorder une plus grande importance aux conséquences du raisonnement expérimental fondé sur elles. (...)*

Pour confirmer cette corrélation étroite existant entre perspective « comparatiste » d'une part, antéposition d'adverbiaux d'autre part, nous avons examiné dans un autre ouvrage consacré au sport un chapitre intitulé : « *Sport et société : approche socio-culturelle des pratiques* » ; ce chapitre a retenu notre attention car il affichait une perspective explicitement comparatiste : « *La force, la souplesse et l'harmonie. Etude comparée de trois sports de combat : Lutte – Judo – Aikido* ». (Le texte de ce chapitre et le tableau « Excel » qui lui correspond figurent dans le fichier « *Addendum* »). Que constate-t-on ? Que le pourcentage d'adverbiaux antéposés dans ce texte atteint 37%, valeur qui se rapproche donc de nouveau très nettement des deux pourcentages obtenus par « *L'Actance* » et pour « *CB* ».

### **3.2. Extension extra-propositionnelle de la portée des adverbiaux praxéologiques antéposés**

**Tableau 2 :** Valeurs numériques des colonnes H à L (« *Extension de la portée du transpropositionnel* »)

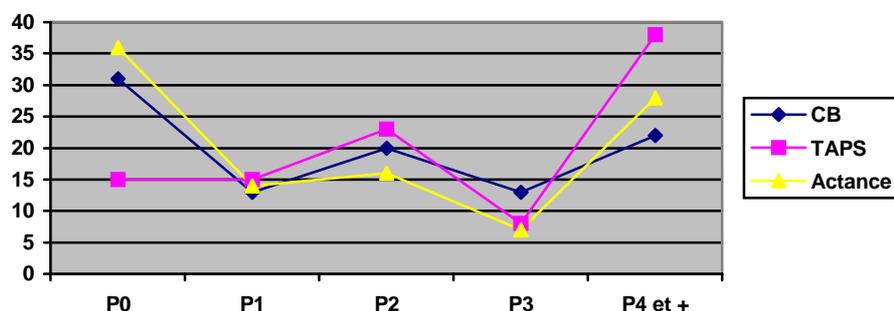
	<b>Extension de la portée des adverbiaux antéposés jusqu'à<sup>250</sup> :</b>				
	<b>P0</b>	<b>P1</b>	<b>P2</b>	<b>P3</b>	<b>Au-delà</b>
<b>Claude Bernard</b>	31 %	13 %	20 %	13 %	22 %
	= 68 %				
<b>L'Actance</b>	36 %	14 %	16 %	7 %	28 %
	= 65 %				
<b>TAPS</b>	15 %	15 %	23 %	8 %	38 %
	= 84 %				

Ce tableau montre que **la portée des adverbiaux antéposés dépasse, dans la très grande majorité des cas, le cadre de leur proposition d'accueil** (dans 68 % des cas pour (CB), 84 % pour (TAPS) et 65 % pour (L'Actance)).

On peut par ailleurs représenter ces valeurs numériques sous la forme de courbes :

<sup>250</sup> Le total des pourcentages n'atteint pas exactement 100% mais 99% ou 101%. En effet, les valeurs données ont été arrondies à l'unité afin de faciliter une vue d'ensemble. Pour obtenir des valeurs plus précises, il suffit de modifier sur les tableaux Excel concernés la sélection « *ajouter / réduire la décimale* »

Tableau 3



Il est frappant de constater que, par delà la diversité des textes, on retrouve un tracé proche avec notamment un « pic » pour les portées au-delà de P4. Nous y voyons une preuve que **ces compléments jouent un rôle de premier plan dans la cohésion textuelle** : ces portées longues traduisent le rôle de « critère » de répartition des informations que constituent les domaines praxéologiques auxquels font allusion ces compléments. En outre, ces tracés suggèrent qu'une fois que la portée s'étend à P1, cela facilite l'extension à P2, etc... Autrement dit, lorsque le scripteur met en place une stratégie cadrative, il semble qu'il tende à l'exploiter à son maximum.

### 3.3. Portée des adverbiaux praxéologiques placés en tête de paragraphe

#### Etude de la colonne F (« Position du complément en tête de § »).

Lorsque l'adverbial apparaît en tête d'un paragraphe, il tend majoritairement à collaborer avec l'autre plan d'organisation textuelle que constitue l'empaquetage en paragraphes. Ce résultat illustre indirectement le rôle joué par ces compléments dans la structuration des données.

Tableau 4 :

Nombre de CTP ayant une portée étendue à tout le paragraphe rapporté au nombre de CTP placés en tête de paragraphe	<b>CB</b>	<b>TAPS</b>	<b>Actance</b>
	<b>75 %</b>	<b>86 %</b>	<b>100 %</b>

### 3.4. Les indices de fin de portée.

#### Etude des colonnes M à T des tableaux Excel.

Indice 1 : « *Présence d'un complément incompatible* »

Indice 2 : « *Présence d'une anaphore résomptive* »

Indice 3 : « *Présence d'un GN (autre qu'une anaphore résomptive)* »

Indice 4 : « *Changement de paragraphe* »

Indice 5 : « *Nouveau titre, nouvelle numérotation, ...* »

Indice 6 : « *Changement de temps verbal* »

Indice 7 : « *Présence d'un adverbial conjonctif* »

Indice 8 : « *Autres* »

Voici d'abord les valeurs numériques obtenues pour chacun de ces indices: les pourcentages présentés expriment le nombre de fois où l'indice a été rencontré pour cent items.

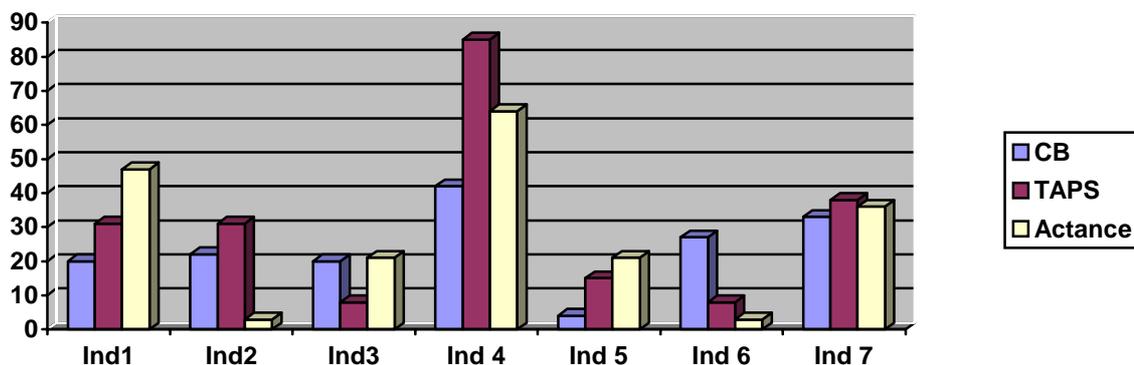
**Tableau 5 :**

	<i>Indice 1</i>	<i>Indice 2</i>	<i>Indice 3</i>	<i>Indice 4</i>	<i>Indice 5</i>	<i>Indice 6</i>	<i>Indice 7</i>	<i>Indice 8</i>
<b>CB</b>	20 %	22 %	20 %	42 %	4 %	27 %	33 %	29 %
<b>TAPS</b>	31 %	31 %	8 %	85 %	15 %	8 %	38 %	8 %
<b>Actance</b>	47 %	3 %	21 %	64 %	21 %	3 %	36 %	10 %

Le diagramme suivant reprend les 7 premiers critères<sup>251</sup> :

**Tableau 6 :**

<sup>251</sup> L'indice 8 « Autres » regroupe des indices hétérogènes et n'est pas directement interprétable.



De ces données il ressort que les indices 1, 4 et 7 méritent une attention particulière.

**L'indice 4** (« *Changement de paragraphe* » ) domine dans tous les textes ; sa fréquence d'apparition présente cependant de fortes variations (CB : 42% ; TAPS : 85% ; L'Actance : 64%), variations qui traduisent les *choix opérés par les auteurs pour la présentation matérielle de leur texte*. Ainsi, dans le texte TAPS, les auteurs manifestent une nette préférence pour une présentation « émietée » où se succèdent des paragraphes de très faible amplitude. A l'inverse, *L'Introduction à la médecine expérimentale* est le texte visuellement le plus compact de notre corpus<sup>252</sup>.

**L'indice 1** « *Présence d'un complément incompatible* » est lui aussi soumis à de fortes variations et atteint sa valeur la plus élevée pour le texte *L'Actance* (47 %). En effet, l'auteur - pour illustrer ses assertions - passe systématiquement en revue diverses langues. Voilà pourquoi les cadres sont fréquemment fermés par un nouveau complément praxéologique qui signale (i) que l'auteur quitte le domaine en cours et (ii) qu'il en ouvre un autre, etc. En voici une illustration (L'Actance, T1, items 7-9):

- (11) *Les relations peuvent être indiquées aussi par des morphèmes intégrés à la forme verbale. En totonac (Mexique), celle-ci comprend des affixes exprimant diverses sortes de relations (...)*  
*En xârâcùù (Nouvelle-Calédonie), certains relateurs peuvent être soit antéposés au nom (...)*  
*En tcherkesse (Caucase), le relateur intégré est accompagné d'un indice en corréférence avec le terme nominal (...)*

Concernant **l'indice 7** (« *Présence d'un adverbial conjonctif* »), il est frappant de constater qu'il apparaît avec une fréquence très proche dans les trois textes (CB : 33% ; TAPS : 38 % ; L'Actance : 36 %). Sous réserve de confirmation sur d'autres corpus, cet

indice serait donc moins soumis à variations (suivant les textes) que l'indice « *Changement de paragraphe* » dont la fréquence est étroitement liée à des choix de mise en page (cf. *supra*). Cela paraît assez conforme à l'intuition : dans la mesure où les fins de cadres marquent le passage à une nouvelle étape dans le déroulement de l'énoncé, on peut penser que la fréquence d'apparition d'un conjonctif à ce point précis est moins suspendue à des variations individuelles et davantage régie par le code de la langue<sup>253</sup>. Ainsi, par exemple, l'opposition de deux cadres appelle fréquemment un connecteur d'opposition ( L'Actance, T6, item 48) :

- (12) *En persan, ce sont les mêmes morphèmes, (...)*  
*En tcherkesse, au contraire, ce sont les indices d'agent (...)*

Les autres indices (2, 3, 5, 6) enfin apparaissent – dans le tableau 6 - soumis à de fortes variations que seule la prise en compte du contenu des différents textes permet d'expliquer.

**L'indice 2** (« *Présence d'une anaphore résomptive* »), est particulièrement faible pour l'Actance (3%) : ce trait dévoile une caractéristique de la stratégie explicative adoptée par l'auteur. Régulièrement en effet, G. Lazard, après avoir justifié telle ou telle assertion par une revue plus ou moins large et détaillée de divers exemples prélevés dans des langues particulières (cf. indice 1), enchaîne le plus souvent directement sur une autre assertion qu'il illustre de nouveau par une série d'exemples etc. L'extrait suivant illustre cette configuration<sup>254</sup> :

- (13) *Un autre procédé de liaison des éléments de la phrase est la fusion plus ou moins poussée du verbe et d'un nom. Cette coalescence peut aller jusqu'à l'incorporation proprement dite, c'est-à-dire l'intégration du nom au sein de la forme verbale, ce qui est en somme une sorte de composition, dont le propre est d'aboutir à une forme verbale prédicative. Ce phénomène est connu dans diverses langues amérindiennes. Par ex., dans (23), en nahuatl dialectal, le nom koëillo est inséré entre le préfixe actancier et la racine verbale (Merlan 1976: 185).*

[ (23) ]<sup>255</sup>

<sup>252</sup> On peut, pour s'en convaincre, comparer les documents figurant dans le fichier « *Ensemble des items* ».

<sup>253</sup> Même si leur fréquence d'apparition dépend aussi de l'emploi que fait en général l'auteur des marques de cohésion.

<sup>254</sup> Nous avons grisé les assertions les plus générales et encadré les compléments spécifiant des langues / familles de langues à l'intérieur desquelles l'auteur prélève des exemples pour étayer ses assertions

<sup>255</sup> Signale la présence d'un exemple (23).

Le même procédé, employé dans un état ancien du français, a donné naissance à des verbes comme maintenir « tenir avec la main », culbuter « buter sur le cul » (Benveniste 1966, réimpr. 1974: 103-112).

**La coalescence peut prendre d'autres formes que l'incorporation proprement dite. Elle peut consister en modifications phonétiques ou morphologiques du nom et/ou du verbe : accent unique, harmonie vocalique, sandhi spécifique, forme particulière du nom ou du verbe ou de l'un et de l'autre, et adjacence obligatoire, de telle sorte qu'ils ne peuvent être séparés par un autre élément.** Par ex., en drehu, par opposition à (24a), phrase sans coalescence, dans (24b) le verbe a une forme particulière, le nom n'a pas d'article et il ne peut être disjoint du verbe (Moyses-Faurie 1983: 157).

[(24a) (24b)]

Si on devait ajouter à (24b) un des morphèmes aspectuels qui normalement se postposent au verbe, il figurerait obligatoirement après *peleitr*. Il en va de même dans les langues polynésiennes : comparer, en tahitien (25a) et (25b) (Lazard/Peltzer 1991 : 12-13).

[(25a) (25b)]

Dans (25b), *pereoo* est inséré, sans article, entre le lexème verbal et le déictique *ra* : il est coalescent. En français, des locutions verbales, comme *prendre feu*, *porter plainte*, manifestent de même un certain degré de coalescence : le nom n'a pas d'article, ne peut avoir de déterminant et il ne peut guère être séparé du verbe que par certains adverbes. »

Cette stratégie discursive explique le très faible taux de reprises anaphoriques à valeur résomptive : lorsque l'auteur a terminé d'examiner diverses langues particulières, il enchaîne sur une nouvelle assertion. A l'inverse, la saisie récapitulative que traduit l'anaphore résomptive traduit fréquemment que le scripteur prend appui sur ce qui vient d'être énoncé en amont pour introduire une nouvelle idée, un nouvel argument. Voici un exemple tiré du texte TAPS (T12, items 26-27) qui illustre ce phénomène<sup>256</sup> :

(14) - **en Boxe Française**, les deux tireurs sont "à l'exercice", en opposition formelle. Leur attitude relève plus de l'esthétique que de l'efficacité. La statique de leur posture ne rend pas compte de l'"émulation combative". Elle démontre sa valeur de "formation".

- **en Boxe Anglaise**, les boxeurs sont "en situation", c'est-à-dire en combat réel, avec l'environnement qui lui donne sens : arbitre, ring, boxeur à terre... La présence des spectateurs atteste de la réalité de cette pratique dans le champ social, soit son "application".

Cette différence de conception se fige en dichotomie - au sens de « division binaire de deux éléments que l'on sépare et que l'on oppose » dans le champ scolaire - où règne, dans ces années-là l'opposition gymnastique d'application / gymnastique de formation.(...) »

<sup>256</sup> On peut se reporter aussi à l'exemple tiré de CB (T6, items 9-10)

L'emploi de l'anaphore résomptive montre que l'auteur prend appui sur l'amont (la différence explicitée entre boxes française et anglaise) pour expliquer ensuite comment cette « différence » se mue en « dichotomie » dans le « *champ scolaire* ».

L'interprétation de **l'indice 3** (« *Présence d'un GN (autre qu'une anaphore résomptive)* ») est plus délicate car le GN considéré peut jouer un rôle dans l'interruption de la portée pour des raisons diverses. Ainsi, dans l'extrait suivant (CB, T 50, items 107-108) :

- (15) (...) **En chimie et en physique** on a connu empiriquement l'extraction des métaux, la fabrication des verres grossissants, etc., avant d'en avoir la théorie scientifique.

*L'empirisme a donc aussi servi de guide à ces sciences pendant leurs temps nébuleux ; mais ce n'est que depuis l'avènement des théories expérimentales que les sciences physiques et chimiques ont pris leur essor si brillant comme sciences appliquées, car il faut se garder de confondre l'empirisme avec la science appliquée. La science appliquée suppose toujours la science pure comme point d'appui. Sans doute la médecine traversera l'empirisme beaucoup plus lentement et beaucoup plus difficilement que les sciences physico-chimiques, parce que les phénomènes organiques dont elle s'occupe sont (...)*

le GN démonstratif anaphorique « *ces sciences* » figure dans une proposition où l'auteur reformule ce qu'il vient d'énoncer tout en adoptant cette fois un point de vue extérieur aux sciences physico-chimiques. Il les considère en effet désormais au sein d'une histoire plus générale.

Dans l'exemple suivant :

- (16) **En avar**, (38) est une phrase d'action; (39) et (40) ont d'autres constructions (Charachidzé 1981 : 154 et 160).

[(38) (39) (40)]

*Les trois phrases comprennent un terme à l'absolutif qui régit l'accord du verbe, mais le cas de l'autre terme varie selon le verbe employé.*

**Le futunien** distingue aussi par la construction les verbes d'action, ex. (41), et certains autres, ex. (42) (Moyse-Faurie 1991a: 71-72).

c'est le GN « *Le futunien* » - non anaphorique – qui joue le rôle d'indice de clôture : le lecteur infère en effet que le placement en position thématique d'un nouveau nom de langue signale que l'auteur ne se situe plus dans le cadre de l'avar.

En d'autres termes, l'indice 3 est plus difficile à interpréter car plus hétéroclite : il regroupe en particulier des GN qui peuvent être ou non anaphoriques et qui mettent donc en jeu des enchaînements discursifs de nature très différente.

Pour l'**indice 5** (« *Présence d'un nouveau titre, d'une nouvelle numérotation* »), les pourcentages relèvent d'une explication proche de celle fournie pour l'indice 4 (« *Changement de paragraphe* ») : le recours à des numérotations et à des titres (comme à des paragraphes plus ou moins denses) varie en effet notablement selon les auteurs, sans qu'il y ait nécessairement une corrélation directe entre le nombre moyen de lignes par paragraphes et le recours plus ou moins fréquent aux titres et numérotations. Pour ce qui concerne notre corpus, il n'est cependant pas étonnant que le texte CB – qui affichait la valeur la plus faible (des trois textes) pour l'indice 4 (42%) – fasse de même pour l'indice 5 (4%). En revanche, les deux autres valeurs pour ce même indice (TAPS : 15% ; Actance : 21%) montrent que les textes réunis dans TAPS, quoique recourant de manière systématique à des paragraphes en moyenne plus courts que L'Actance, fait moins souvent appel à la numérotation et aux titres que ce dernier texte.

L'**indice 6**, (« *Changement de temps verbal* ») enfin, présente une valeur remarquable pour le texte CB (27%) : ce qui montre que les temps verbaux peuvent jouer un rôle important dans les textes argumentatifs. Ce trait révèle par ailleurs une des options fondamentales de l'*Introduction à la médecine expérimentale* : situer son objet dans la perspective dynamique et historique du progrès scientifique. Ainsi l'auteur est-il amené à faire parfois le bilan (au passé composé) de ce qui a été accompli dans telle ou telle science : tel est le cas dans (T 6, item 9-10) que nous rappelons ici :

*U<sub>P</sub><sup>1</sup> « dans l'évolution de la science »*

*Mais il [arrive] le plus souvent que dans l'évolution de la science les diverses parties du raisonnement expérimental sont le partage de plusieurs hommes.*

*U<sub>P</sub><sup>2</sup> en médecine en histoire naturelle*

*Ainsi il en est qui, soit en médecine soit en histoire naturelle, n[ont fait] que recueillir et rassembler des observations ; d'autres [ont pu] émettre des hypothèses plus ou moins ingénieuses et plus ou moins probables fondées sur ces observations ; puis d'autres [sont venus] réaliser expérimentalement les conditions propres à faire naître l'expérience qui devait contrôler ces hypothèses ; enfin il en est d'autres qui [se sont appliqués] plus particulièrement à généraliser et à systématiser les résultats obtenus par les divers observateurs et expérimentateurs.*

*[Ce morcellement du domaine expérimental] [est] une chose utile, parce que chacune de ses diverses parties s'en trouve mieux cultivée. ...*

Il peut aussi, de manière proleptique, esquisser l'avenir (T16, item 30):

(17) (...) *En effet, ainsi que nous l'avons dit précédemment, le but que se propose la méthode expérimentale est le même partout ; il consiste à rattacher par l'expérience les phénomènes naturels à leurs conditions d'existence ou à leurs causes prochaines. En biologie, ces conditions étant connues, le physiologiste [pourra] diriger la manifestation des phénomènes de la vie comme le physicien et le chimiste dirigent les phénomènes naturels, dont ils ont découvert les lois ; mais pour cela l'expérimentateur [n'agira] pas sur la vie. »*

*Seulement, il y a un déterminisme absolu dans toutes les sciences parce que chaque phénomène étant enchaîné d'une manière nécessaire à des conditions physico-chimiques, le savant peut les modifier pour maîtriser le phénomène, c'est-à-dire pour empêcher ou favoriser sa manifestation. Il n'y a aucune contestation à ce sujet pour les corps bruts. Je veux prouver qu'il en est de même pour les corps vivants, et que, pour eux aussi, le déterminisme existe. »*

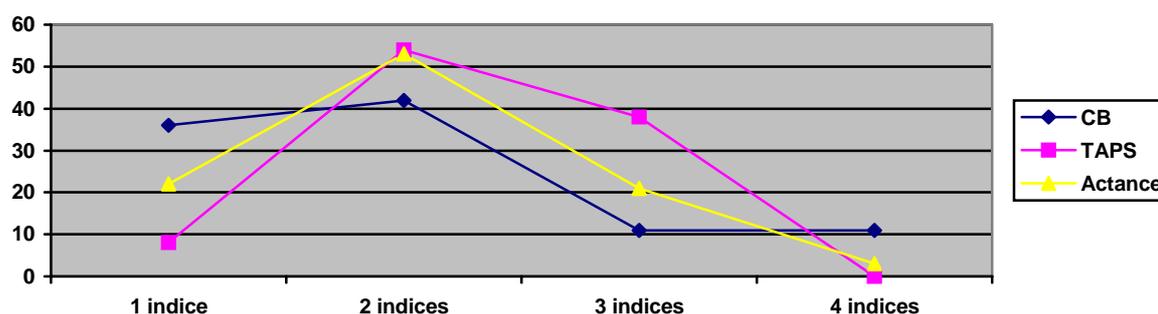
L'importance des temps verbaux signale aussi un parti pris énonciatif : celui de mettre en scène son propre cheminement scientifique, d'où la présence de diverses narrations dans lesquelles l'auteur fait état de ses propres travaux et expériences, ainsi que des raisonnements qu'il a tenus, des erreurs qu'il a pu commettre etc. (T 33, item 62) :

(18) (...) *Jusqu'alors, sans y attacher aucune importance, j'[avais fait] mes expériences quelques heures après la mort de l'animal, et, pour la première fois, je m'[étais trouvé] dans le cas de faire immédiatement un dosage quelques minutes*

après la mort et de renvoyer l'autre au lendemain, c'est-à-dire vingt-quatre heures après. En physiologie, les questions de temps ont toujours une grande importance, parce que la matière organique éprouve des modifications nombreuses et incessantes. Il pouvait donc s'être produit quelque modification chimique dans le tissu hépatique. Pour m'en assurer, je fis (...) »

### 3.5. Le cumul des indices de fin de portée

Tableau 7 : Colonnes U à X



Ce tableau fait apparaître que dans nos trois textes, le cas le plus répandu est la co-présence de deux indices de clôture.

En conclusion, l'étude des indices de clôtures fait apparaître que :

- les adverbiaux praxéologiques antéposés augmentent considérablement dans les textes où l'auteur cherche à comparer divers domaines d'activités en examinant (i) la manière dont y est traitée telle ou telle entité (ii) ou bien la manière dont s'y conduisent les acteurs.
- L'antéposition des compléments va de pair dans les  $\frac{3}{4}$  des cas avec une extension extra-propositionnelle de leur portée.
- La fréquence de tel ou tel indice de clôture semble souvent liée aux caractéristiques propres de chaque texte. On peut se demander si une *typologie des indices de clôture* les plus fréquemment représentés en fonction des textes à étudier ne serait pas envisageable. Les textes à paragraphes nombreux et peu développés pourraient être associés à une prévalence de l'indice 4 (« *Changement de paragraphe* »); les textes argumentatifs ou explicatifs mettant en scène le « je » du scripteur verraient certainement croître l'importance de l'indice 6 (« *Changement des temps verbaux* ») ; ces mêmes textes, lorsqu'ils présentent des

raisonnements complexes et suivis, feraient certainement apparaître des valeurs numériques plus élevées pour l'indice 2 (« *Présence d'une anaphore résomptive* »), etc.

- Enfin, il apparaît que, le plus souvent, la fin de portée des compléments praxéologiques antéposés coïncide avec la co-présence de deux indices de clôture.

Avant de clore cette étude, nous allons aborder successivement deux points :

- *la reconduction des domaines praxéologiques*
- *les « rattachements » de portée*

### 3.6. La reconduction des domaines praxéologiques

Nous avons signalé plus haut que la portée d'un complément praxéologique antéposé ne franchissait pas les limites du paragraphe. Lorsque l'auteur souhaite reconduire le même domaine sur le paragraphe qui suit, diverses solutions sont à sa disposition.

Il peut réinstancier l'activité objet de son propos dans une position autre que celle de complément, en lui faisant occuper notamment la position de thème propre (B. Combettes, 1988, 31). Ainsi (L'Actance, T1, item 1) :

- (19) *Les relateurs prennent fréquemment la forme de morphèmes suffixés au nom: on a alors ce qu'on appelle traditionnellement une déclinaison. **En latin**, par exemple, dans une phrase comme (...)*

***Le latin** a plusieurs déclinaisons, c'est-à-dire qu'il y a plusieurs paradigmes de suffixes casuels. D'autre part dans bien des formes il est impossible de délimiter le radical et le suffixe. En outre il y a des homophonies: -i est datif dans *senatori*, mais génitif singulier ou nominatif pluriel dans *domini* («*maître, seigneur*»). Mais (...)*

Il peut aussi user d'un adverbial incluant une expression anaphorique (avec un N classifieur) qui permet de reprendre le complément praxéologique initial. Par exemple (L'Actance : T 17, Items 99) :

- (20) *4.1.3. D'autre part, il est de fait que les langues ergatives qui ont des pronoms ou indices actanciels réfléchis et réciproques en usent en général de la même manière que les langues accusatives, c'est-à-dire que ces morphèmes réfléchis coréférencient non le patient, mais l'agent. Ainsi, **en tcherkesse**, le verbe peut comprendre trois indices actanciels préfixés, représentant, dans l'ordre où ils se rangent dans la forme verbale, 1 / l'actant unique ou, en phrase biactancielle*

*d'action, le patient, 2 / l'attributaire, 3 / l'agent. Dans (49), phrase d'action de sens réfléchi, c'est (...)*

4.1.4. Toutefois, **dans cette langue**, la situation est partiellement différente dans le cas du réciproque. La phrase (51) est formée d'un verbe « intransitif » avec attributaire; (...) »

Il arrive enfin que la reconduction du même domaine dans un nouveau paragraphe ne s'accompagne d'aucune reprise ni réinstanciation. Considérons l'exemple suivant (L'Actance, T 21, item 125) :

(21) *Des actants obligatoires, c'est-à-dire nécessairement présents avec tout verbe, fût-ce sous la forme d'un indice « vide », il faut soigneusement distinguer ceux dont la présence est exigée par certains verbes. **En français**, par exemple, on ne peut employer des verbes comme rencontrer, appartenir ou résulter sans les pourvoir d'un complément approprié : on ne peut dire que rencontrer un ami, une difficulté, etc., appartenir à une personne, un organisme, etc., résulter d'un concours de circonstances, etc. rencontrer exige un objet direct, appartenir un complément introduit par la préposition à, résulter un complément introduit par la préposition de. Dans des cas pareils le verbe impose à la fois la présence d'un actant et la forme qu'il prend. Nous dirons que de tels actants sont requis et régis.*

*Dans d'autres cas, très fréquents, le verbe fixe la forme que doit prendre un actant, mais sans exiger sa présence. On peut penser tout court ou penser à sa dulcinée, mais non \*penser de ou en elle; on croit (ou non) en Dieu, on parle à quelqu'un de quelque chose, mais les verbes penser, croire, parler s'emploient aussi à l'occasion absolument. On pourrait multiplier les exemples. Les actants de ce genre sont facultatifs, mais leur forme n'est pas libre. Nous dirons qu'ils sont régis.*

On peut s'interroger sur la portée du complément antéposé « *En Français* » : franchit-elle ou non les limites du paragraphe ? De fait, les exemples choisis dans le second paragraphe relèvent tous de la langue française sans pour autant que figure un quelconque circonstant susceptible de réinstancier ce domaine. Un argument de taille s'oppose cependant à l'éventualité d'un tel franchissement: l'état de choses dénoté par la phrase inaugurale « *Dans d'autres cas, très fréquents, le verbe fixe la forme que doit prendre un actant, mais sans exiger sa présence* » ne peut voir sa validité restreinte à la seule langue française. En fait, la reconduction du domaine du français dans le second paragraphe est commandée par **un parallélisme de structure**: parallèlement au premier paragraphe, la première phrase graphique du second paragraphe est interprétée à son tour comme une assertion générale et la seconde comme illustrant dans le domaine du français le contenu de cette assertion.

### 3.7. Les rattachements de portée.

A plusieurs reprises nous avons constaté dans l'exploration de notre corpus que les cadres instanciés par certains compléments praxéologiques antéposés pouvaient présenter des « trous »... Un des cas les plus typiques consiste en la présence d'une subordonnée comparative au sein d'une séquence de propositions tombant sous la portée du complément antéposé. Voici deux exemples :

(L'Actance, T 17, item 99)

- (22) *Ainsi, **en tcherkesse**, le verbe peut comprendre trois indices actanciels préfixés, représentant, dans l'ordre où ils se rangent dans la forme verbale, 1 / l'actant unique ou, en phrase biactancielle d'action, le patient, 2 / l'attributaire, 3 / l'agent. Dans (49), phrase d'action de sens réfléchi, c'est le premier préfixe qui a la forme du réfléchi et qui coréférencie l'indice de troisième position (Paris 1991 : 39). Autrement dit, c'est l'agent (troisième préfixe) (X) qui commande l'emploi du réfléchi en position de patient (Z), { **exactement comme dans les langues accusatives** }.*

(49) z-ey-s-to-y  
RFL-3SGII- 1 SGIII-donner-PAS  
«Je me suis donné à lui»

*On peut comparer (49) à (50), qui est une phrase « intransitive », comprenant un « premier actant » (Z) et un réfléchi en deuxième position, c'est-à-dire représentant un attributaire (telle est dans cette langue la construction du verbe « battre » : on dit « battre à quelqu'un »); la troisième position est vide. »*

(CB, T 16, item 30)

- (23) ***En biologie**, ces conditions étant connues, le physiologiste pourra diriger la manifestation des phénomènes de la vie { **comme le physicien et le chimiste dirigent les phénomènes naturels, dont ils ont découvert les lois** } ; mais pour cela l'expérimentateur n'agira pas sur la vie. »*

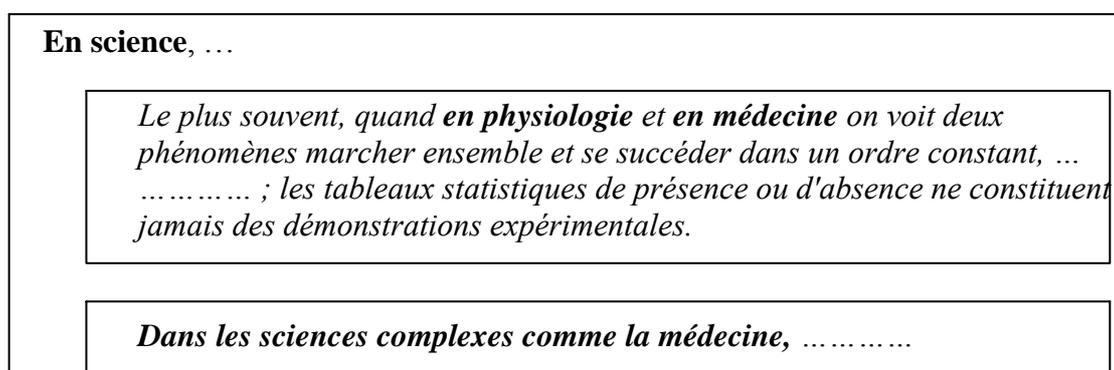
A strictement parler, le contenu de ces subordonnées comparatives échappe à la restriction de domaine instanciée par le complément praxéologique antéposé (on ne peut pas en effet considérer par exemple que « *En biologie, le physicien et le chimiste dirigent les phénomènes naturels, dont ils ont découvert les lois* » ). Cependant, la portée du complément ne peut être considérée comme interrompue puisqu'à l'évidence les états de choses dénotés ensuite

ressortissent exclusivement à la langue tcherkesse (extrait de l'Actance) ou à la biologie (extrait de CB). Nous parlerons donc de *rattachement de portée*.

Voici un autre exemple de rattachement de portée qui ne concerne plus une subordonnée (comparative) mais une phrase indépendante (CB : T 15, items 27 - 29):

- (24) *En effet, jamais **en science** la preuve ne constitue une certitude sans la contre-épreuve. L'analyse ne peut se prouver d'une manière absolue que par la synthèse qui la démontre en fournissant la contre-épreuve ou la contre-expérience ; de même une synthèse qu'on effectuerait d'abord, devrait être démontrée ensuite par l'analyse. Le sentiment de cette contre-épreuve expérimentale nécessaire constitue le sentiment scientifique par excellence. Il est familier aux physiciens et aux chimistes ; mais il est loin d'être aussi bien compris par les médecins. Le plus souvent, quand **en physiologie et en médecine** on voit deux phénomènes marcher ensemble et se succéder dans un ordre constant, on se croit autorisé à conclure que le premier est la cause du second. Ce serait là un jugement faux dans un très grand nombre de cas ; les tableaux statistiques de présence ou d'absence ne constituent jamais des démonstrations expérimentales. **Dans les sciences complexes comme la médecine**, il faut faire en même temps usage de l'expérience comparative et de la contre-épreuve. Il y a des médecins qui craignent et fuient la contre-épreuve ; dès qu'ils ont des observations qui marchent dans le sens de leurs idées, ils ne veulent pas chercher des faits contradictoires dans la crainte de voir leurs hypothèses s'évanouir. (...)*

Dans notre codage, nous avons considéré que la phrase encadrée tombait sous la portée des praxéologiques « *en physiologie et en médecine* ». En effet, quoique cette assertion ne possède pas un domaine de validité restreint à la physiologie et à la médecine<sup>257</sup>, son rôle consiste avant tout à énoncer un principe général augmentant le bien-fondé de l'assertion qui précède. La structuration des cadres dans ce fragment de paragraphe est donc selon nous la suivante:



<sup>257</sup> Le fait que « les tableaux statistiques de présence ou d'absence ne constituent jamais des démonstrations expérimentales » s'applique sans distinction à toutes les sciences qui font appel à l'expérience

Dans la mesure où la phrase rattachée se situe en fin de cadre, nous parlerons de **rattachement caudal**.

Voici deux autres illustrations du même phénomène :

(CB, T 39, items 72) :

- (25) (...) **En science**, le mot de critique n'est point synonyme de dénigrement ; critiquer signifie rechercher la vérité en séparant ce qui est vrai de ce qui est faux, en distinguant ce qui est bon de ce qui est mauvais. Cette critique, en même temps qu'elle est juste pour le savant, est la seule qui soit profitable pour la science. C'est ce qu'il nous sera facile de démontrer par la suite dans les exemples particuliers dont nous aurons à faire mention. (Fin du § 4. Fin du chapitre II )

(L'Actance T 24, Items 132) :

- (26) 2 / **En français**, un quantificateur comme tous, placé fort librement dans la proposition, ne peut se rapporter qu'au sujet ou à l'objet, ex. (10).
- (10a) Ils sont tous venus  
 (10b) je les ai tous vus  
 (10c) Ils les ont tous vus  
 (10d) \*je leur ai tous obéi
- Dans (10a, b, c), tous peut aussi bien se placer en tête de phrase ou en finale. Il se rapporte au sujet dans (10a), à l'objet dans (10b), à l'un ou à l'autre dans (10c), phrase ambiguë. Il ne peut se rapporter à un autre actant : (10d) est incorrect. C'est donc un critère (Parmi d'autres, plus importants) d'identification du sujet et de l'objet. Des faits analogues de « quantificateur flottant » se trouvent dans d'autres langues.

Dans notre codage, nous avons considéré que les phrases finales encadrées ci-dessus étaient rattachées à l'univers en cours. Il importe d'insister sur le rôle joué par la fin du paragraphe dans ce type de rattachement « caudal » : le lecteur a en effet tendance à conjoindre la fin de portée du complément avec la limite finale du paragraphe.

#### 4. Conclusion

Pour conclure, cette étude sur corpus fait apparaître que les adverbiaux praxéologiques antéposés possèdent un fort potentiel intégrateur. Ils peuvent en effet indexer plusieurs propositions à la suite sans qu'il soit nécessaire qu'apparaissent entre celles-ci des relations de cohésion particulièrement contraignantes. Par ailleurs, ces compléments peuvent sans difficulté constituer des expressions introductrices de cadres : au même titre que les circonstants spatio-temporels, ils peuvent concourir au classement des données arrivantes en

spécifiant un domaine dans lequel celles-ci sont réputées valides. Ce type de cadres (et de séquence de cadres) apparaît très régulièrement dans les textes (ou les passages de textes) où les auteurs adoptent une démarche comparative consistant à examiner, au sein de plusieurs domaines distincts, des entités ou des agents humains que partagent ces divers domaines.

Dans le quatrième et dernier chapitre de cette troisième partie, nous allons maintenant proposer les résultats d'une étude sur corpus menée avec N. Hernandez (LIMSI - CNRS, Université Paris XI), étude **qui complète celle que nous venons de présenter**. Elle combine segmentation automatique des textes par cohésion lexicale et repérage des cadres de discours. Nous verrons que le calcul de la cohésion lexicale peut, dans certains cas, apporter un indice supplémentaire de fin de portée d'un cadre de discours. Enfin et surtout, cette étude confirme que les cadres praxéologiques - au même titre que les cadres temporels et spatiaux - constituent des unités de cohésion discursive au sein des textes, unités en général d'une granularité plus fine que les paragraphes.

## **Chapitre 4. Présentation de résultats expérimentaux obtenus dans le cadre d'une étude en TALN**

Dans le domaine du Traitement Automatique du Langage Naturel (TALN), les travaux consacrés à l'analyse thématique utilisent en majorité des méthodes de segmentation par cohésion lexicale. Ces méthodes, fondées sur des critères statistiques et numériques, comparent entre eux des segments adjacents prédéfinis (paragraphe, blocs de mots, ...) qu'elles agrègent ou non selon leur degré de cohésion lexicale. L'hypothèse sous-jacente est que

« les ruptures observées dans la cohésion lexicale sont représentatives des variations de cohérence résultant du passage d'une unité textuelle à une autre » ( J. Couto & alii, 2004, 489).

Ces approches intègrent rarement les marques linguistiques disponibles à la surface des textes, susceptibles pourtant d'affiner les résultats de la segmentation opérée. Récemment, divers travaux ont montré l'intérêt que constituait la combinaison d'un repérage automatique des cadres de discours avec une méthode de segmentation par cohésion lexicale (O. Ferret & alii, 2001 ; A. Jackiewicz, 2002 ; S. Porhiel 2003). Avant de présenter l'étude que nous avons menée dans cette même perspective avec N. Hernandez du laboratoire LIMSI-CNRS <sup>258</sup>, nous voudrions nous arrêter quelques instants sur l'article de Ferret & alii (2001) : la démarche adoptée par ces auteurs offre en effet certaines similarités avec celle que nous avons adoptée.

Dans cette étude, les auteurs présentent certains des résultats qu'ils ont obtenus au moyen d'un modèle combinant

- un système d'analyse statistique qui détecte les ruptures thématiques
- un système d'analyse linguistique qui repère les cadres de discours.

---

<sup>258</sup> Une partie de ce travail a été présentée à la Conférence « Document Design » organisée en janvier 2004 à l'Université De Tilburg, aux Pays-Bas. N. Hernandez et moi-même remercions M. Charolles qui a été à l'origine de ce projet de communication et qui nous a aidé à en mettre au point les grandes lignes.

La première approche est fondée sur deux méthodes d'analyse thématique des textes : l'une (Masson, 1995) se base sur des critères uniquement statistiques et numériques. Le principe général qui l'inspire est que la répétition d'un terme dans une zone textuelle *limitée* est un indice hautement significatif pour l'identification du topique de ce segment. L'algorithme prend pour unité de base le paragraphe et mesure la similarité lexicale entre deux unités adjacentes. La seconde méthode (cf. O. Ferret & alii, 1998) modifie la première afin de lui faire prendre en compte l'information contenue au sein d'un réseau de collocations lexicales établi automatiquement à partir d'un corpus d'articles de journaux. La méthode vise à affiner l'analyse de la distribution des mots du texte (Masson, 1995) en la pondérant par les liens trouvés dans le réseau de collocations.

« L'idée directrice est que si deux mots A et B sont liés dans le réseau, cela signifie que "lorsqu'on parle de A, on parle aussi un peu (proportionnel à la valeur de la liaison) de B et réciproquement". Donc, lorsqu'un descripteur A est présent N fois dans un paragraphe avec A et B liés par une liaison w (avec  $0 < w < 1$ ), alors B est virtuellement présent  $(K + wN)$  fois, avec K, le nombre de fois où B apparaît réellement dans le paragraphe. Cela permet de renforcer la cohésion de deux segments même s'ils n'utilisent pas exactement les mêmes termes. » (O. Ferret & B. Grau, 1998, 1).

Enfin, le repérage des cadres de discours - en l'occurrence, des cadres **thématiques** - est assuré par la plate-forme d'exploration contextuelle « ContextO » (J.P. Desclés, 1997). Ce repérage a été rendu possible grâce aux travaux de S. Porhiel sur les introducteurs de cadres thématiques qui ont permis de déboucher sur la formalisation puis l'implémentation de règles d'exploration contextuelle :

« Les règles d'exploration contextuelle, indépendantes les unes des autres et organisées en tâches (Ben Hazez & Minel 2000), sont d'abord exprimées dans un langage formel de type déclaratif puis traduites dans le langage java. » (O. Ferret & alii, 2001, 168).

Sur tous ces points, nous renvoyons à l'article qui examine ces trois approches de manière détaillée.

Dans la suite de leur article, les auteurs présentent des résultats obtenus sur un texte du *Monde Diplomatique* ; ces résultats sont rassemblés dans un graphique sur lequel figurent les valeurs de cohésion calculées par le traitement automatique pour les différents paragraphes du texte. Certaines ruptures thématiques majeures sont repérées par le système ; mais dans

d'autres cas, certaines informations moins nettes nécessitent d'être confirmées par des marques linguistiques :

« Combiner une telle segmentation [automatique] avec des marques linguistiques permet donc de délimiter des cadres plus sûrs et de distinguer plusieurs types de frontières textuelles. » (O. Ferret & alii, 2001, 170).

L'identification d'introducteurs de cadres thématiques peut donc fournir un indice décisif lorsque les valeurs statistiques calculées par le système de segmentation par cohésion lexicale s'avèrent ambiguës. On soulignera cependant que les résultats présentés se limitent au repérage des **introducteurs de cadres thématiques** et **utilisent, de fait, les paragraphes comme unités de traitement** même si par ailleurs les auteurs remarquent que les cadres constituent des unités qu'il conviendrait d'utiliser<sup>259</sup>.

Ces deux « limites » du travail mené par O. Ferret & al. ont pour partie justifié l'étude que nous avons menée avec N. Hernandez. Notre objectif a été le suivant : améliorer la granularité de l'analyse thématique en détectant d'éventuelles ruptures *à l'intérieur des paragraphes*. Pour ce faire, nous avons utilisé un algorithme permettant de paramétrer des unités de traitement plus étroites que le paragraphe. De fait, le système TextTiling de Hearst<sup>260</sup> - à la différence de (Masson, 1995) qui s'appuie sur les paragraphes - paraissait plus approprié : son algorithme prend pour unité de traitement des passages de texte d'une taille fixe et arbitraire (« pseudo-paragraphes » paramétrables par l'utilisateur) que le système compare non pas deux à deux mais en déplaçant une fenêtre d'observation le long du texte avec un « pas » de défilement lui aussi paramétrable. Ajoutons que l'analyse a été appliquée à des textes pré-traités par le système *Tagger* (Schmid, 1994) afin de ne retenir que les mots pleins : noms, verbes, adjectifs et entités nommées. Tous ces mots ont été tronqués de manière à ne garder que les cinq premiers caractères, ceci dans le but d'élargir le repérage des répétitions de termes à des mots construits sur le même radical (ex : **répéter** / **répétition**). Enfin, le système a été paramétré de façon à ce qu'il prenne pour unité de traitement les phrases graphiques réduites à leurs mots pleins ; la fenêtre de traitement a été fixée à 20 mots pleins et chaque « pas » de défilement à 6 mots pleins.

---

<sup>259</sup> Dans leur conclusion, les auteurs font état de trois directions de recherche qu'ils comptent développer. Voici la troisième : « Enfin, prendre en compte les différents niveaux de segmentation, en utilisant les expressions linguistiques instanciant des cadres à l'intérieur même des paragraphes. » (O. Ferret & alii, 2001, 170)

<sup>260</sup> Nous avons utilisé l'implémentation Choi (2000) baptisée *JTextTile*

Notre corpus était constitué de dix textes tirés :

- du « *Monde diplomatique* » ( corpus « LMD »)
- du magazine « *La recherche* » (articles scientifiques: corpus « LR »),
- de l'ouvrage de R. Hérin & R. Rouault : « *Atlas de la France scolaire. De la maternelle au lycée.* » (corpus « Hérin-Rouault »)
- de divers sites Web via le moteur de recherche Google (corpus « Web »)

## 1. Stabilisation des marques de segmentation fournies par la méthode TextTiling de Hearst (1997)

De fait, la segmentation opérée par TextTiling ne coïncide quasiment jamais avec les bornes des phrases graphiques. Un ajustement de cette marque de segmentation en début ou en fin de phrase est par conséquent nécessaire. Nous avons donc posé par hypothèse que **la présence d'un introducteur de cadre en tête de la phrase au sein de laquelle figurait la coupe pouvait constituer un indice fort d'ajustement de celle-ci en début de phrase**. Les deux extraits suivants illustrent les deux cas possibles que nous avons recensés (les balises « paragraphe » et « TextTiling » sont graissées de même que les expressions introductrices de cadres)

**Cas 1 :** l'expression introductrice de cadre ainsi que la coupe opérée par TextTiling apparaissent en tête du paragraphe :

- (1) *<Paragraphe>< ? TextTiling ?<sup>261</sup> > Aux Pays-bas, 2 300 cas de rougeole ont été notifiés entre avril 1999 et janvier 2000. < ? TextTiling ? > Bien que la couverture vaccinale générale soit supérieure à 90 % dans ce pays, elle n'est que de 60 % dans une région qui s'oppose à la vaccination pour des motifs religieux. C'est dans cette région que la plupart des cas se sont concentrés pendant l'épidémie. 97 % des personnes ayant contracté la maladie n'avaient pas été vaccinés et 20 % ont développé des complications graves provoquant 3 décès et plusieurs hospitalisations pour pneumonie et encéphalite. Cette région des Pays-Bas (qui compte 300 000 habitants ayant des liens socio-religieux) a déjà connu une épidémie de rougeole dans le passé, avec 1 666 cas notifiés en 1987-88 et 940 en 1992/93. (Corpus Web)*

---

<sup>261</sup> Les points d'interrogation signalent le choix à faire pour l'alignement de la marque « *TextTiling* » : début ou fin de phrase ?

**Cas 2 :** l'expression introductrice de cadre et la coupe opérée par *TextTiling* apparaissent à l'intérieur du paragraphe :

- (2) *<Paragraphe> Ces logiques de fermeture ou d'ouverture à l'environnement aboutissent à des programmes au contenu différent et à une structuration différente des cursus. < ? TextTiling ? > En France, l'école ne se soucie que fort peu de l'utilité pratique des connaissances < ? TextTiling ? >. La tendance est de prolonger le plus longtemps possible l'enseignement général et de n'introduire qu'au niveau du second cycle du secondaire les options spécialisées à caractère plus ou moins professionnel. <Paragraphe>*

L'examen des occurrences de notre corpus nous a amené à la conclusion suivante :

**chaque fois qu'une segmentation apparaît sur une phrase elle-même préfixée par une expression introductrice de cadre, cette dernière fournit un indice décisif d'alignement de la coupe en début de phrase.**

Au cours de cette première phase de notre travail, il nous est progressivement apparu que dans certaines configurations discursives, les marques de segmentation opérées par *TextTiling* apparaissaient très fréquemment au voisinage immédiat des expressions introductrices de cadres ( par « voisinage immédiat », nous entendons soit la même phrase soit la phrase adjacente). Ce constat nous a amené à étudier la cohésion lexicale à l'intérieur même des cadres de discours.

## **2. Cadres de discours, cohésion lexicale et cohérence thématique**

Notre étude n'a porté que sur les paragraphes présentant l'une des deux configurations suivantes :

- *Configuration A.* Le paragraphe est **intégralement** occupé (= saturé) par n (n>1) cadres qui contrastent entre eux :

- (3) *En France, l'organisation des marches européennes est atypique, où l'on voit côte à côte des responsables nationaux de syndicats et des associations de lutte. En Italie, les mouvements de chômeurs et de précaires se sont structurés au niveau local; les deux grandes centrales syndicales ont proposé leurs services pour la mise en place des marches, mais n'étaient pas présentes lors de leur déroulement. Toutefois, les "sincobas" (syndicats intercatégoriels qui représentent une minorité importante de la Confédération générale italienne du travail (CGIL) participent activement au mouvement tant sur le plan national que sur le plan local, et tout particulièrement à Turin. En Espagne, où les diverses "réformes" du*

*code du travail, signées par les deux grandes centrales syndicales, ont accentué la précarité de l'emploi et réduit son coût, les marches ont rassemblé de très nombreuses organisations et associations regroupées régionalement ou localement. Elles ont débuté le 14 avril 1997, jour anniversaire de la République espagnole. (Corpus LMD)*

- *Configuration B* : le paragraphe est constitué par un énoncé introducteur<sup>262</sup> - la ou les première(s) phrase(s) - , suivi par un ou plusieurs cadres saturant le reste du paragraphe.

(4) *Sous l'impulsion des besoins industriels, des algorithmes de calcul très performants ont été développés autour du concept de spline : ils permettent aujourd'hui de générer des formes complexes dans de nombreux secteurs d'activités. Ainsi en conception assistée par ordinateur (CAO), dans les domaines de l'automobile, de la mécanique, du biomédical et bien d'autres encore, des objets manufacturés sont définis par des surfaces lisses générées à partir d'une grille de points dans l'espace. Tous les grands constructeurs automobiles y ont travaillé, et certaines formulations comme les surfaces de Bézier sont devenues des standards. Le style de nos automobiles en témoigne. En chirurgie orthopédique, des implants osseux sont construits à partir de points relevés sur des images scannographiques, la surface spline résultante permettant alors l'usinage de l'implant par une fraise à commande numérique. Un domaine plus ludique est celui du graphique par ordinateur. Celui-ci fait largement usage d'outils de type spline pour représenter des objets, des animaux ou des personnages dans les images de synthèse. (Corpus LR)*

On notera, dans ce dernier exemple, que la portée du premier cadre de discours instancié par l'expression « *en conception assistée par ordinateur (CAO), dans les domaines de l'automobile, de la mécanique, du biomédical et bien d'autres encore* » se développe jusqu'à la fin du paragraphe. La formulation de cette expression introductrice joue un rôle capital dans le calcul de cette portée : en effet, les deux GP juxtaposés (« *En ..., dans ...* ») permettent : 1) de localiser d'abord abstraitement les états de choses dénotés en aval dans le domaine d'activité que constitue la conception assistée par ordinateur (CAO) ; 2) puis d'introduire, dans le second GP un paradigme non-fini (« *et bien d'autres encore* ») d'autres domaines d'activités posés comme des champs d'application de la CAO. Voilà pourquoi l'instanciation d'un nouveau cadre par l'expression introductrice qui suit : « *En chirurgie orthopédique* » ne

<sup>262</sup> Nous reprenons cette notion de A. Jackiewicz (2002) qui identifie ce type d'énoncé (encore appelé « amorce ») en tête des séries indexées par des marqueurs d'intégration linéaire (MIL) comme « *Premièrement,..... Deuxièmement, ...* ». Ces énoncés introducteurs, « *syntactiquement complets* » précise-t-elle, énoncent l'idée fédératrice qui relie les segments textuels appartenant à une série. Dans les cas qui nous occupent, ces énoncés ne possèdent ni de déterminant numéral (« *Au moins trois raisons motivaient le refus de la France. Primo, ...* ») ni de classifieurs (« *étapes* », « *éléments* »,...) comme dans le cas des cadres organisationnels. En revanche, ces énoncés regroupent souvent des mots pleins qui réapparaissent dans les cadres.

ferme pas le cadre en cours ; le scripteur envisage en effet cette activité non pas indépendamment de la CAO, mais comme un de ses champs d'application particulier (*En chirurgie orthopédique = En CAO, dans le domaine de la chirurgie orthopédique*). Enfin, la phrase que nous avons surlignée (« *Un domaine plus ludique est celui du graphique par ordinateur* ») indique que l'on passe encore à un autre champ d'application de la CAO. Pourquoi le scripteur ne recourt-il pas cette fois à une expression introductrice de cadre comme « *En graphique par ordinateur* » ? Est-ce dans un souci de variété stylistique ? Très certainement puisque le terme « *graphique* » (avec ou sans modifieur) peut sans difficulté apparente désigner une activité et ouvrir par conséquent un domaine « praxéologique » : en effet, ce N est employé dans le paragraphe suivant au sein d'un GP<sub>en</sub> détaché frontal : « *En CAO ou en graphique, l'objectif premier est la représentation numérique de l'objet pour sa fabrication ou sa visualisation.* »

Les deux configurations présentées ci-dessus (A & B) ont été sélectionnées car les cadres y jouent un rôle nettement procédural : comme y insiste M. Charolles, ils servent

« à répartir les contenus propositionnels dans des blocs homogènes relativement à un critère spécifié par le contenu de l'introducteur. Les propositions, en tombant sous le coup de ces introducteurs, sont intégrées, distribuées, dans des cadres qui constituent autant d'unités pour le traitement du discours (...) » (1997, 24)

Notre hypothèse a été la suivante : **l'exploitation de la fonction procédurale associée aux cadres de discours s'accommode très mal de ruptures thématiques à l'intérieur de ces cadres**. La conséquence d'une telle hypothèse est que toute rupture thématique détectée par le système au sein des paragraphes relevant de la configuration A ou B a de fortes chances de coïncider avec l'arrivée d'une (nouvelle) expression introductrice de cadre et l'instanciation d'un (nouveau) cadre.

Sur le plan expérimental, la vérification de cette hypothèse et de sa conséquence devait selon nous se traduire :

- par la mesure d'une forte cohésion lexicale intra-cadrative,
- par la détection de ruptures de cohésion lexicale au voisinage immédiat de la phrase hôte de l'expression introductrice de cadre.

Pour tous les paragraphes de notre corpus qui présentaient l'un des deux types de configuration (A ou B) énoncés ci-dessus, nous avons examiné si les coupes obtenues par

TextTiling apparaissent ou non dans le voisinage immédiat d'une expression introductrice de cadre. (Rappelons que par « *voisinage immédiat* », nous entendons soit la même phrase soit la phrase adjacente.) Voici les résultats obtenus :

<b>Textes</b>	<b>N° de §</b>	<b>Configuration A</b> Le paragraphe est intégralement occupé par n (>1) cadres de discours.	<b>Configuration B</b> Le paragraphe commence par un <i>énoncé introducteur</i> qui est suivi d' <i>un ou de plusieurs cadres</i> qui occupent tout le reste du paragraphe.	Marque TextTiling : <i>Pertinente</i> <sup>263</sup> « P » <i>Non-pertinente</i> « NP » <i>Pas de marque</i> : « Ø »
Jacques Barou (Web)	6	X		P
	7		X	P
Couverture vaccinale (Web)	1		X	P
Pression des politiques (Web)	2		X	P
Marches européennes (LMD)	3	X		P
	4	X		P
Bénéfices cliniques (LR)	3		X	P
Formes lisses (LR)	5		X	P
	6		X	P
Plus que jamais (LMD)	5		X	P
Spécificités de l'écriture (LR)	1		X	Ø
Diversification des possibilités (Hénin – Rouault)	9		X	Ø
L'art et la manière (LMD)	3		X	P
	12		X	Ø
	13		X	NP
	14		X	Ø

Que constate-t-on ? D'abord que **70 % des marques produites par TextTiting apparaissent dans le voisinage immédiat d'un changement de cadre** ( 80% de ces marques dites « pertinentes » tombent sur la phrase préfixée par une expression introductrice de cadre, et 20% sur celle située en amont).

<sup>263</sup> Les marques sont dites « pertinentes » si elles apparaissent dans le voisinage immédiat d'une expression introductrice de cadre.

Dans 25% des cas le système ne propose aucune marque, et dans 5% des cas enfin (1 cas sur 16), il repère un affaiblissement de la cohésion lexicale à l'intérieur d'un cadre.

L'analyse de ces chiffres fait émerger une première tendance :

**les cadres qui jouent, à l'intérieur des paragraphes, le rôle de « blocs » destinés à répartir et à classer les informations possèdent – dans les configurations examinées - une forte cohésion lexicale interne.**

Les quatre paragraphes où le système TextTiling ne propose aucune marque de segmentation (« Ø ») ne contredisent pas cette observation : ils montrent simplement que dans certains cas, le changement de cadre ne coïncide pas avec un affaiblissement de la cohésion lexicale.

Seul le paragraphe 13 du texte « L'art et la manière » contrevient à la tendance évoquée : dans ce cas en effet, TextTiling propose une marque à l'intérieur d'un cadre. Or l'examen de ce paragraphe montre qu'il est notablement plus long que les autres. On peut alors proposer cette deuxième tendance :

**Au delà d'un certain seuil de mots pleins, le contenu d'un cadre peut voir sa cohésion lexicale s'affaiblir en certains endroits.**

Ces deux tendances se voient confirmées par l'analyse d'un autre type de paragraphes présents dans notre corpus (désormais, **configuration C**), paragraphes **intégralement occupés par un seul cadre** comme dans l'exemple suivant :

- (5) *En France, les mécanismes de sélection sont plus sournois. Comme il n'existe qu'un collègue unique, ce n'est pas à partir des différences de filières que l'on peut lire les différences de représentation des diverses catégories d'élèves, tout au moins au niveau du premier cycle du secondaire. Ce sont les établissements eux-mêmes, pourtant égaux et semblables en théorie, qui constituent les rouages de base des mécanismes de sélection, en fonction de leur environnement social et surtout de la réputation de celui-ci. (Corpus Web)*

Ce paragraphe - intégralement occupé par le cadre ouvert par l'expression introductrice « En France » - n'a pas été segmenté par TextTiling, ce qui confirme la **tendance 1** évoquée précédemment. Et de fait, sur l'ensemble des paragraphes de notre corpus qui présentaient cette configuration C, *seuls ceux dont le nombre de mots dépassaient le seuil de « 71 » mots pleins ont été segmentés par TextTiling*. Ces résultats confirment donc les deux tendances évoquées ci-dessus.

Une dernière remarque : l'examen de nos résultats a montré par ailleurs que, dans un cas, TextTiling fournissait une marque de segmentation signalant la fermeture d'un cadre à l'intérieur même d'un paragraphe (cette fermeture ne coïncidant pas par ailleurs avec l'ouverture d'un nouveau cadre). Voici l'extrait concerné :

- (6) *<Paragraphe> Le niveau absolu des mers fluctue, au cours des temps géologiques, en fonction du climat et de l'activité des dorsales océaniques. **En période de haut niveau marin**, les mers s'étendent largement sur les continents et les eaux se réchauffent, car la surface qui capte le rayonnement solaire est grande. Le plancton prolifère: les sédiments marins contiennent de la matière organique qui se transformera en hydrocarbures. **En période de bas niveau marin**, les mers régressent et le lit des fleuves se creuse à partir de leur embouchure. Cette érosion accumule des sables sur les fonds marins : ils y forment des roches poreuses qui pourront stocker les hydrocarbures. <?TextTiling ?> Les prospections pétrolières sont facilitées lorsque l'on connaît précisément la succession de ces différentes périodes <? TextTiling ? >. Toutefois, si l'on sait bien déterminer l'âge des différentes couches de dépôts sédimentaires, on ignore trop souvent à quelle profondeur elles se sont formées.*

*<Paragraphe> Les foraminifères benthiques sont utiles pour déterminer cette profondeur. Animaux unicellulaires à coquille calcaire, ils vivent dans la mer, sur les plantes du fond, ou enfouis dans les premiers millimètres de sédiments.(...)*

Dans cet extrait, on constate que **la sortie du second cadre** instancié par l'expression introductrice de cadre « *En période de bas niveau marin* » ne coïncide pas avec la fin du paragraphe mais **avec la phrase sur laquelle TextTiling effectue une coupe**. Et de fait, il y a bien rupture thématique dans cette phrase puisque, après s'être intéressé à ce qui se produit dans les « *fonds marins* », on passe brusquement aux « *prospections pétrolières* ». Un autre indice fort de fermeture du cadre est aussi fourni par l'expression référentielle « *ces différentes périodes* » qui reprend, au pluriel, le terme classifieur « *période* » utilisé au singulier dans les deux expressions introductrices de cadres<sup>264</sup>.

### 3. Conclusion

Cette étude menée avec N. Hernandez montre en premier lieu que les expressions introductrices de cadres de discours font figure **d'indices permettant d'ajuster les segmentations** opérées par le système TextTiling. En second lieu, tout porte à croire que les

<sup>264</sup> Signalons que ce résultat expérimental confirme les prévisions de M. Charolles : cf. site <http://www.ltm.ens.fr/siteACFT/>

cadres, lorsqu'ils jouent une fonction procédurale importante dans la structuration du discours, **constituent des unités discursives à cohésion lexicale forte**. Cette cohésion traduit à son tour une forte cohérence thématique.

## Conclusion de la troisième partie

Les marques d'indexation que constituent les expressions introductrices de cadres regroupent des adverbiaux de phrase et des circonstants. Ces derniers relèvent de la catégorie des « transpositionnels » dans la classification de L. Melis (1983) :

ils se rapportent en effet à la proposition à laquelle ils sont liés étroitement au niveau du contenu, mais ils se situent en dehors de celle-ci, définissant le cadre dans lequel elle doit être comprise (150).

Toutefois, tous les circonstants transpositionnels ne possèdent pas le même potentiel intégrateur : certains, qualitativement très liés aux états de choses qu'ils dénotent (on songera aux compléments antéposés « En DetQuant Ntps »), ne peuvent accéder au rang de rubrique classificatoire. En revanche, les adverbiaux spécifiant une dimension générique des états, événements ou processus dénotés peuvent servir à la répartition des informations textuelles ; parmi eux figurent un certain nombre de groupes prépositionnels en *en*, notamment spatiaux (« En Espagne, P », ...), temporels (« En 1986, P », ...) ou praxéologiques (« En linguistique, P »). Concernant ces derniers, notre étude sur corpus montre que leur pouvoir intégrateur – lorsqu'ils figurent en position détachée frontale – s'approche de celui des spatio-temporels. Cette étude montre en outre que divers indices linguistiques jouent un rôle capital dans la gestion de leur portée (découpage en paragraphes, temps verbaux, connecteurs, anaphores résomptives, ...). Enfin, les résultats obtenus en TALN suggèrent que les cadres (qu'ils soient spatiaux, temporels ou praxéologiques) – lorsqu'ils jouent un rôle de premier plan dans la répartition des informations au fil du discours – possèdent une forte cohésion lexicale interne. D'où il découle que le calcul de cette cohésion par un système automatique peut apporter un indice précieux lorsqu'il s'agit de repérer leur ouverture ou leur fermeture.

## Conclusion générale

Dans l'introduction de ce travail, nous faisons état des diverses interrogations que font surgir ces marques de cohésion discursive que constituent les expressions introductrices de cadres, et notamment les expressions en "en N" étudiées dans cette thèse. Il nous est désormais possible de proposer des réponses à certaines d'entre elles.

Tout d'abord, nous avons montré que le relateur *en* codait **en langue** une « fusion » entre les deux termes *X* et *Y* qu'il met rapport. A ce dynamisme fusionnel, l'entité dénotée par *Y* peut opposer **en discours** une résistance plus ou moins importante. Cette résistance est liée (i) à l'ancrage référentiel de *Y* lorsqu'il existe et (ii) aux dimensions propres des entités dénotées par *X* et *Y*. Il en résulte une bipolarité de la relation *X en Y* qui peut tendre, suivant la nature dénotationnelle de *X* et de *Y*, soit vers le pôle « *coalescence* » (les deux entités dénotées par *X* et *Y* fusionnent en une seule entité : *Une table en bois*), soit vers le pôle « *localisation* » ( le terme *Y* constitue le site et le terme *X* la cible<sup>265</sup> : *Max est en Espagne*). Entre ces deux « pôles » que sont la *coalescence* d'une part, la *localisation* d'autre part, la relation prépositionnelle « *X en Y* » peut revêtir diverses significations intermédiaires.

Cette bipolarité des valeurs de *en* en discours se manifeste aussi dans les cas où le GP *En N* est placé en position détachée frontale. Nous avons ainsi distingué :

- (1) **En or**, *cette montre vaudrait une véritable fortune*

où la relation prépositionnelle installée entre la matière « or » et l'entité « montre » conduit à une interprétation de type « coalescence » (syntaxiquement, le GP est ici une construction appositive), et :

- (2) **En Suède**, *Max a rencontré une superbe espagnole*

où *en* code en discours une relation de localisation ( le GP<sub>en</sub> assure une fonction de circonstant transpositionnel dans la terminologie de L. Melis).

---

<sup>265</sup> « La base de ce principe [= le principe général du langage lorsqu'il localise une entité dans l'espace] est extra-linguistique : un objet dont la position est incertaine ne peut être localisé sans référence à une entité dont la position est mieux connue. (...) J'appellerai *cible* l'objet à localiser et *site* l'objet de référence » (C. Vandeloise, 1986, 34).

On soulignera que dans le cas des GP<sub>en</sub> détachés frontaux, la relation prépositionnelle *X en Y* tend à exprimer un rapport de coalescence entre les deux termes lorsque le GP<sub>en</sub> est de type appositif alors qu'elle tend à exprimer un rapport de localisation ou de contenance lorsque le GP<sub>en</sub> assure une fonction de complément transpropositionnel. Le cas des compléments de type *En DetQuant Ntps (en deux heures)* est à cet égard intéressant : en position postverbale liée, ils sont étroitement liés au prédicat (complément du nœud actanciel dans la terminologie de L. Melis) : la relation installée par *en* entre les termes *X* (le procès dénoté par le verbe et ses actants) et *Y* (la durée quantifiée par le syntagme « DetQuant Ntps ») prend toujours une valeur *de coalescence*. Déclarer :

(3) *Max a lu son livre en deux heures*

équivalait à dire que l'achèvement de l'action accomplie par Max - à savoir lire son livre - a nécessité deux heures. Pour reprendre la formulation de G. Gougenheim (1950), *il y a prise de possession de ces deux heures par la lecture*. Le détachement en tête du complément de durée bouleverse non seulement les relations d'incidence et de portée entre ce dernier et le reste de la prédication, mais aussi la signification que revêt la relation prépositionnelle : celle-ci n'exprime plus une relation de coalescence mais une relation de « contenance ». Les circonstants « En DetQuant Ntps » antéposés quantifient en effet une durée supérieure ou égale à celle qu'a nécessité l'achèvement du (ou des) événements dénoté(s) par la prédication principale, ce qui explique la possibilité d'emplois comme :

(4) *En trente ans d'indépendance, l'armée française a manifesté concrètement sa présence durant vingt-et-un ans.* (LMD, janvier 1991)

Enfin, dans le cas des compléments transpropositionnels spatiaux, temporels et praxéologiques, la relation prépositionnelle *X en Y* exprime *systématiquement* une relation de *localisation* concrète ou abstraite.

Sur le plan syntaxique, nous avons montré que, en position détachée frontale les GP<sub>en</sub> possèdent fréquemment un statut périphérique vis-à-vis de la prédication principale. Ce relâchement des liens de rection a pour conséquence de rendre souvent moins opératoires les grandes distinctions entre « niveau primaire » et « secondaire » d'une part, complément « intégré à la proposition » et complément « de phrase » d'autre part. Ainsi les constructions de type appositif, quoique incidentes (en général) au terme sujet de la prédication principale, ont un fonctionnement souvent proche des compléments circonstanciels comme le signale B.

Combettes (1998). Quant aux circonstants transpropositionnels, les tests montrent qu'ils sont inaccessibles à l'interrogation totale ainsi qu'à la négation, caractéristiques qui les rapprochent des compléments de phrase.

Sur le plan discursif enfin, les analyses présentées montrent que le potentiel cadratif des GP<sub>en</sub> détachés frontaux est directement lié à leur degré d'autonomie syntaxique vis-à-vis de la prédication principale d'une part, au caractère plus ou moins générique du critère sémantique qu'ils spécifient d'autre part. Ainsi les constructions de type appositif, liées syntaxiquement et sémantiquement au terme sujet (le plus souvent) se montrent peu enclines à indexer plusieurs propositions. Les compléments propositionnels antéposés, moins liés à la prédication principale du fait de leur absence de coréférence avec le terme sujet, le sont encore trop pour qu'ils acquièrent un potentiel cadratif, comme le montre notamment leur fréquente résistance à figurer devant une proposition à la forme négative. Seuls les compléments transpropositionnels dont l'autonomie syntaxique se rapproche de celle des compléments de phrase apparaissent comme de bons candidats pour figurer parmi les introducteurs de cadres. Nous avons cependant montré que tous les compléments de ce type n'étaient pas logés à la même enseigne. Par exemple les compléments transpropositionnels de durée en « En DetQuant Ntps », qui font allusion à une dimension très qualitative des circonstances accompagnant les états de choses, sont en général dotés d'un faible potentiel cadratif. Leur capacité à intégrer plusieurs propositions / phrases graphiques sous leur portée est subordonnée à la coprésence plus ou moins systématique de caractéristiques bien spécifiques : coréférence des sujets, reprises anaphoriques de ces derniers au moyen de pronoms, présence de répétitions et/ou d'ellipses, reconduction du même temps verbal. A l'inverse, les compléments transpropositionnels spatiaux et temporels antéposés, qui spécifient une dimension générique des états de choses, constituent d'excellents introducteurs de cadres comme cela a été montré par diverses études déjà menées sur le sujet (voir. en part. M. Charolles, 1997 ; E. Terran, 2002 ; L. Sarda, 2003 & à par.)). Il restait à déterminer si les compléments praxéologogiques étaient eux aussi dotés d'un potentiel intégrateur sensiblement identique. Notre étude sur corpus montre que tel est bien le cas puisque entre 65% et 84% des adverbiaux praxéologogiques antéposés de notre corpus ont une portée sémantique extra-propositionnelle.

Les résultats auxquels nous sommes parvenu dans ce travail appellent des prolongements dans plusieurs directions.

Au plan linguistique d'abord, tout porte à croire qu'un certain nombre d'adverbiaux susceptibles de jouer un rôle de marque de cohésion (par indexation) dans le discours sont devenus, en se figeant, des connecteurs. C'est le cas en particulier de "en effet" qui signale une relation de discours du type justification/confirmation mais dont la mobilité dans la phrase montre qu'il n'est pas une véritable conjonction comme "car" ou "puisque". Tout en assumant une fonction connective, il semble par ailleurs que certaines expressions figées en "en N" gardent un fort potentiel cadratif : ainsi en va-t-il apparemment de certains reformulatifs comme « *en réalité* », « *en fait* », et des adverbiaux d'ordre et de rang tels que « *en premier lieu* », « *enfin* » ... ou encore d'incrémenteurs comme « *en outre* », .... Une étude détaillée du fonctionnement de ces marqueurs, des voies par lesquelles ils ont pu acquérir ces fonctions et de la façon dont ils peuvent ou non les cumuler, reste à faire, dans l'esprit notamment des travaux sur la grammaticalisation, et en partant des acquis rassemblés dans la thèse.

Les analyses présentées dans la dernière partie sur la portée textuelle des "en N" praxéologiques appellent par ailleurs des investigations psycholinguistiques et du côté du traitement informatique. Pour ce qui est des développements psycholinguistiques, les indices de fin de portée que nous avons pu dégager dans notre corpus suggèrent que ceux-ci fonctionnent comme des instructions de traitement pour les auditeurs/lecteurs. Ce point - essentiel pour établir que l'on bien à faire à des marques de cohésion originales - ne peut être complètement établi qu'à l'aide d'expérimentations conçues pour fournir des indications sur le déroulement temporel des opérations accomplies par les auditeurs/lecteurs au fur à mesure qu'ils découvrent des textes comportant dans telle ou telle position, dans tel ou tel contexte, etc., des GP en "en N".

Pour ce qui est des développements du côté du TAL, les données linguistiques réunies dans la partie sur les GP en "en N" praxéologiques devraient également pouvoir déboucher sur une exploitation pour le repérage et la délimitation automatique de ce type de cadre.

Ces développements en dehors du champ linguistique auquel nous nous sommes cantonné dans cette thèse (cf. néanmoins les allusions au travail en collaboration avec N.Hernandez) pourraient prendre place dans les projets interdisciplinaires en cours dans l'équipe LATTICE, avec l'équipe de J.Pynte (université d'Aix en Provence) pour la partie psycholinguistique, et l'équipe de J-P. Desclés (université de Paris IV) pour la partie traitement automatique.

## Références bibliographiques

- ADAM, J.M. (1999), *Linguistique textuelle - des genres de discours aux textes*, Paris, Nathan Université.
- ANSCOMBRE J.-C. (2001), « L'analyse de la construction *en tout N* par D. Leeman : quelques remarques », *Travaux de linguistique*, 42-43, p 183-198.
- APOTHELOZ D. (1995), *Rôle et fonctionnement de l'anaphore dans la dynamique textuelle*, Genève, Droz.
- AURICCHIO A., MASSERON C., PERRIN C. (1995), « L'anaphore résomptive à fonction démonstrative », *Pratiques* 85, 27-52.
- BEGUELIN M.J. (2002), « Clause ou période ? La phrase graphique et la question des niveaux d'analyse », *Verbum*, 24 (1-2), 85-108.
- BENVENISTE E. (1966), *Problèmes de linguistique générale*, T1, Paris, Gallimard.
- BEN HAZEZ S. & MINEL J.-L. (2000), « Designing Tasks of Identification of Complex Patterns Used for Text Filtering », RIAO'2000, Paris, 1558-1567.
- BERGEZ D., GERAUD V., ROBRIEUX J.J. (1994), *Vocabulaire de l'analyse littéraire*, Paris, Dunod.
- BERNARD C. (1865, 1984), *Introduction à la médecine expérimentale*, Paris, Champs Flammarion.
- BERRENDONNER A. (2002), « Les deux syntaxes », *Verbum*, 24 (1-2), 23-35.
- BLANCHE-BENVENISTE C. (2002), « Phrase et construction verbale », *Verbum*, 24 (1-2), 7-22.
- BONAMI, O., GODARD D. & KAMPERS-MANHE, B. (2004, à par.), « Adverb Classification », in F. Corblin et H. de Swart (eds.), *Handbook of French Semantics*, Stanford, CSLI Publications. Disponible sur <http://www.llf.cnrs.fr/fr/Bonami/2-BGK-CSLI03.pdf>
- BOONS J.P., GUILLET A. & LECLERE C. (1976a), *La structure des phrases simples en français. Constructions intransitives*, Genève, Droz.
- BOONS J.P., GUILLET A. & LECLERE C. (1976b), *La structure des phrases simples en français. Constructions transitives*, Paris VII, LADL.
- BORILLO A. (1991), « De la nature compositionnelle de l'aspect », in *Les typologies de procès*, C. Fuchs (ed.), Paris, Klincksieck, 97-102.
- BORILLO A. (1993), « Prépositions de lieu et anaphore », *Langages*, 110, 27-46.
- BORILLO A. (1998), *L'espace et son expression en français*, Paris, Ophrys.
- BRØNDAL V. (1950), *Théorie des prépositions. Introduction à une sémantique relationnelle*, Copenhague, E. Munksgaard.
- CADIOT P. (1997), *Les prépositions abstraites en français*, Paris, Armand Colin.
- CERVONI J. (1991), *La préposition. Etude sémantique et pragmatique*, Paris, De Boeck-Duculot.
- CHAROLLES M. (1988a), « Les plans d'organisation textuelle : périodes, chaînes, portées et séquences », *Pratiques*, 57, 3-13.

- CHAROLLES M. (1988b), « Les études sur la cohérence, la cohésion et la connexité textuelles depuis la fin des années 1960 », *Modèles linguistiques*, 10 (2), 45-66.
- CHAROLLES M. (1994), « Cohésion, cohérence et pertinence du discours », *Travaux de linguistique*, 29, 125-151.
- CHAROLLES M. (1997), « L'encadrement du discours : univers, champs, domaines et espaces », *Cahier de recherche linguistique*, 6, 1-73.
- CHAROLLES M. (2004), « De la topicalité des adverbiaux détachés en tête de phrase », *Travaux de linguistique*, 47, 11-50.
- CHAROLLES M. & COMBETTES B. (1999), « De la phrase au discours : rupture et continuité », *Langue Française*, 121, 76-116.
- CHAROLLES M. & LAMIROY B. (2002), « Syntaxe phrastique et transphrastique : du but au résultat », in H.Nölke (ed.) *Macro-syntaxe et macro-sémantique*, Berne, Peter Lang.
- CHAROLLES M., LE GOFFIC P. & MOREL M.-A. (eds.) (2002), *Y a-t-il une syntaxe au-delà de la phrase ?*, *Verbum*, 24 (1-2).
- CHAROLLES M. & PACHOUD B. (2001), « « Si la Lorpailleuse est folle » et si le plus fou n'était pas celle que l'on croit ? » in E.Roulet (ed.) *Actes du 8ème colloque de Pragmatique*, Champoussin CH, PUN.
- CLEMENT, J.P., HERR M., CAPODI M. & DURAND M. (eds.) (1993), *Technologie et didactique des activités physiques et sportives. Actes du colloque de Strasbourg 10-11 avril 1993*, Strasbourg, AFRAPS.
- COMBETTES B. (1988), *Pour une grammaire textuelle*. Bruxelles, Paris, De Boeck-Duculot.
- COMBETTES B. (1998), *Les constructions détachées en français*, Paris, Ophrys.
- COMBETTES B. (2000), « L'apposition comme unité textuelle et constituant phrastique : approche diachronique », *Langue Française*, 125, 90-105.
- COUTO J., FERRET O., GRAU B., HERNANDEZ N., JACKIEWICZ A., MINEL J. & S.PORHIEL (2004), « REGAL : un système pour la visualisation sélective de documents », *Revue d'Intelligence Artificielle*, 18 (4), 481-514.
- CURAT H. (1999), *Les déterminants dans la référence nominale et les conditions de leur absence*, Genève, Droz.
- DANEL K. J. (1998), « La portée comme phénomène linguistique », *Le Français moderne*, 66 (1), 1-26.
- DELAVEAU A. (2001), *Syntaxe. La phrase et la subordination*, Paris, A. Colin.
- DESCLES J.P. (1991), « Archétypes cognitifs et types de procès », in *Les typologies de procès*, C. Fuchs (ed.), Paris, Klincksieck, 171-196.
- DESCLES J.P. (1997), « Systèmes d'exploration contextuelle », in C.Guimer (ed.) *Co-texte et calcul du sens*, Presses Universitaires de Caen, 215-232.
- DUCROT O. (1972), *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Hermann, Paris.
- DUCROT O. & SCHEAFFER J.-M. (1995), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil.
- FAUCONNIER G. (1984), *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Minuit.
- FERRET O., GRAU B. (1998), « Une segmentation thématique fondée sur la distribution et la cohésion lexicale des textes ». Disponible sur <http://www.limsi.fr/RS98FF/CHM98FF/LC98FF/lc6.html>
- FERRET O., GRAU B., MINEL J.-L. & PORHIEL S. (2001), « Repérage de structures thématiques dans des textes », TALN 2001, p. 163-172, Tours. Disponible sur <http://www.lalic.paris4.sorbonne.fr/~minel/fichiers/taln2001a.pdf>

- FLAUX, N. et VAN DE VELDE D. (2000), *Les noms en français : esquisse de classement*, Paris, Ophrys.
- FRADIN B. (1980), « Les phrases à adjectif frontal », *Linguisticae Investigationes*, IV (2), 343-378.
- FRANCKEL J.J. & LEBAUD D. (1991), « Diversité des valeurs et invariance du fonctionnement de en, préposition et préverbe », *Langue française*, 91, 56-79.
- FRANCKEL J.J. & PAILLARD D. (1999), « Considérations sur l'antéposition des syntagmes prépositionnels », in Guimier (ed.), *La thématization dans les langues*, Bern, Peter Lang, 277-295.
- FUCHS C. (ed.) (1991), *Les typologies de procès*, Paris, Klincksieck.
- FUCHS C. (1991), « Les typologies de procès : un carrefour théorique interdisciplinaire », in *Les typologies de procès*, C. Fuchs (ed.), Paris, Klincksieck, 9-18.
- GAREY H.B. (1957), « Verbal aspect in french », *Language* 33, p 91-110.
- GIRY-SCHNEIDER J. (1978), *Les nominalisations en français. L'opérateur « faire » dans le lexique*, Genève, Droz.
- GIRY-SCHNEIDER J. (1987), *Les prédicats nominaux en français. Les phrases simples à verbe support*, Genève, Droz.
- GOUGENHEIM G. (1949, 1970), « L'Espace à trois dimensions et l'espace à deux dimensions », in *Etudes de grammaire et de vocabulaire français*, Paris, Picard, 40-53.
- GOUGENHEIM G. (1950, 1970), « Valeur fonctionnelle et valeur intrinsèque de la préposition « en » en français moderne », in *Etudes de grammaire et de vocabulaire français*, Paris, Picard, 55-65.
- GOUVARD J.-M. (1998), *La pragmatique. Outils pour l'analyse littéraire*, Paris, A. Colin.
- GREVISSE M. (1980), *Le Bon Usage*, Paris, De Boeck-Duculot.
- GREVISSE M. (1993), *Le Bon Usage*. Treizième édition revue par A. Goosse, Paris, De Boeck-Duculot.
- GROSS G. (1996), *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*, Paris, Ophrys.
- GROSS M. (1986), *Grammaire transformationnelle du français. 3. Syntaxe de l'adverbe*, Paris, Asstril.
- GUILLAUME G. (1919, 1975), *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris, Nizet et Québec, Presses Universitaires de Laval.
- GUIMIER C. (1978), « En et dans en français moderne », *Revue des langues romanes*, 83 (2), 277-306.
- GUIMIER C. (ed.) (1993), *1001 circonstances*, Caen, Presses Universitaires de Caen.
- GUIMIER C. (1996), *Les adverbes du français. Le cas des adverbes en -ment*, Paris, Ophrys.
- GUIMIER C. (2001), « Les adverbes de domaine en -wise de l'anglais moderne », *Cahiers de praxématique*, Montpellier.
- HABERT B., NAZARENKO A. & SALEM A. (1997), *Les linguistiques de corpus*, Paris, A. Colin.
- HALLIDAY M.A.K. & HASAN R. (1976), *Cohesion in english*, London, Longman.
- HEARST M. A. (1997), « TextTiling: Segmenting text into multi-paragraph subtopic passages », *Computational Linguistics*, 23 (1), 33-64.
- HERIN R. & ROUAULT R. (1994), *Atlas de la France scolaire. De la maternelle au lycée*, Collection dynamiques du territoire n°14, Paris, La documentation française.
- JACKIEWICZ A. (2002), « Identification and delimitation of organizational frames for automatic text segmentation », in *Colloque International sur la Fouille de Textes*, Hammamet, Tunisie, 20-23 octobre.
- KATZ E. (ed.) (2002), *La préposition*, *Travaux de linguistique*, 44 (1-2).

- KATZ E. (2002), « Systématique de la triade spatiale à, en, dans », *Travaux de linguistique*, 44 (2), 35-49.
- KLEIBER G. (1990), *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris, PUF.
- LAZARD G. (1994), *L'Actance*, Paris, PUF.
- LEECH G. (1991), « The state of the art in corpus linguistics » in Aijmer K., Altenberg B (eds.) : *English Corpus Linguistics*, Longman, London, 8-29.
- LEEMAN D. (1995), « Pourquoi peut-on dire *Max est en colère* mais non \**Max est en peur* ? Hypothèses sur la construction *être en* », *Langue française*, 105, 55- 69.
- LEEMAN D. (1997), « Sur la préposition *en* », *Faits de langues*, 9, 135-145.
- LEEMAN D. (1998), *Les Circonstants en question(s)*, Paris, Kimé.
- LE GOFFIC P. (1993), *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette.
- LUC C. & VIRBEL J. (2001), « Le modèle d'architecture textuelle. Fondements et expérimentation » *Verbum*, 23 (1), 103-123.
- MAINGUENEAU D. (1999), *L'Enonciation en linguistique française*, Paris, Hachette.
- MANN W.C. & THOMPSON S.A. (1988), « Rhetorical Structure Theory : toward a fonctional theory of text organization », *Text* 8 (3), 243-281.
- MASSON, N. (1995), « An automatic method for document structuring », in *Proceedings of the 18th Annual International ACM-SIGIR Conference on Research and Development in Information Retrieval*, Seattle, Washington, USA.
- MAUFFREY A., COHEN I. & LILTI A.M. (1988), *Grammaire française*, Paris, Hachette-Collèges.
- MELIS L. (1979), « Compléments de phrase et compléments transpropositionnels », *Travaux de Linguistique*, 6, 13 – 31.
- MELIS L. (1983), *Les circonstants et la phrase*, Louvain, PU de Louvain.
- MELIS L. (2003), *La préposition en français*, Paris, Ophrys.
- MOESCHLER J. (1985), *Argumentation et conversation*, Paris, Hatier.
- MOIGNET G. (1974), « Sur la « transitivité indirecte » en français », *Travaux de linguistique et de littérature*, 12 (1), 281-299.
- MOIGNET G. (1981), *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck.
- MOLINIER C. (1984), Remarques sur les adverbes de point de vue, *Cahiers de grammaire*, 7, 55 – 75.
- MOLINIER C. (1990), « Les quatre saisons. A propos d'une classe d'adverbes temporels », *Langue française*, 86, 46-50.
- MOLINIER C. (1990), « Une classification des adverbes en –ment », *Langue française*, 88, 28 – 40.
- MOLINIER C. & LEVRIER F. (2000), *Grammaire des adverbes en –ment. Description des formes en –ment*, Genève, Droz
- MØRDRUP O. (1976), « Une analyse non-transformationnelle des adverbes en –ment. », *Revue Romane*, n° spécial 11, Copenhague, Akademisk Forlag.
- MOREL M. A. (1996), *La concession en français*, Paris, Ophrys.
- NEVEU F. (ed.) (2000a), *Nouvelles recherches sur l'apposition*, *Langue Française*, 125.
- NEVEU F. (2000b), « Quelle syntaxe pour l'apposition ? Les types d'appariements des appositions frontales et la continuité référentielle », *Langue Française*, 125, 106-124.
- NEVEU F. (2000c), *Lexique des notions linguistiques*, Paris, Nathan-Université.
- NØLKE H. (ed.) (1990 a ), « Classification des adverbes », *Langue Française*, 88.
- NØLKE H. (1990 b ), « Les adverbiaux contextuels : problèmes de classification », *Langue Française*, 88, 12–27.
- NØLKE H. (1990 c), « Recherches sur les adverbes : bref aperçu historique des travaux de classification », *Langue Française*, 88, 117- 122.

- NØLKE H. (1993), *Le regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*, T1, Paris, Kimé.
- NØLKE H. (1994), *Linguistique modulaire : de la forme au sens*, Louvain-Paris, Peeters.
- NØLKE H. (2001), *Le regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*, T2, Paris, Kimé.
- PAILLARD D. (2002), « Prépositions et rection verbale », *Travaux de linguistique*, 44 (1), 51 – 69.
- PERY- WOODLEY M.-P. (ed.) (2001), *Cohérence et relations de discours à l'écrit*, *Verbum*, 23 (1).
- PORHIEL S. (2003), « Les introducteurs de cadre thématique », *Les Cahiers de lexicologie*, 83 (2), 34-69.
- POTTIER B. (1962), *Systématique des éléments de relation*, Paris, Klincksieck.
- RIEGEL M., PELLAT J.C. & RIOUL R. (1994), *Grammaire Méthodique du Français*, Paris, PUF.
- ROSSARI C. (1997), *Les opérations de reformulation. Analyse du processus et des marques dans une perspective contrastive français-italien*, 2<sup>e</sup> éd., Bern, Peter Lang.
- SARDA L. 2003 (en collaboration avec Bilhaut F., Ho-Dac M., Borillo A., Charnois T., Enjalbert P., Le Draoulec A., Mathet Y., Miguet H., Péry-Woodley M.P.) « Indexation discursive pour la navigation intradocumentaire : cadres temporels et spatiaux dans l'information géographique », *Actes de TALN 2003*, Batz-sur-Mer, 11-14 juin 2003.
- SARDA L. à par. « Fonctionnement des cadres spatiaux dans les résumés de films », *Langue Française*.
- SCHMID, H. (1994), « Probabilistic part-of-speech tagging using decision trees », in *Proceedings of the Conference on New Methods in Language Processing*, Manchester, UK.
- SPANG-HANSEN E. (1963), *Les prépositions incolores du français moderne*, Copenhague, G.E.C GAD Forlag.
- SPANG-HANSEN E. (1993), « De la structure des syntagmes à celle de l'espace. Essai sur les progrès réalisés dans l'étude des prépositions depuis une trentaine d'années », *Langages* 110, 12-26.
- TAMBA MECZ I. (1983), « La composante référentielle dans *un manteau de laine, un manteau en laine* », *Langue française*, 57, 119-128.
- TELLIER C. (1995), *Eléments de syntaxe du français. Méthodes d'analyse en grammaire générative*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- TERRAN E. (2002), *Le cadrage temporel en français*, Thèse de doctorat, Université Paris 3.
- TESNIERE L. (1959), *Eléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.
- TORRANCE M. & BOUAYAD-AGA N. (2001), « Rhetorical structure analysis as a method for understanding writing processes », 4<sup>th</sup>. International Workshop on Multidisciplinary Approaches to Discourse, August 5-8 2001, Ittre, Belgique. Disponible sur <http://www.itri.brighton.ac.uk/~Nadjet.Bouayad-Agha/publications.html>
- VANDELOISE C. (1986), *L'Espace en français*, Paris, Seuil.
- VAN DEN BUSSCHE H. (1988), « Typologie des constructions dites appositives », *Travaux de Linguistique*, 17, 117 – 135.
- VAN DE VELDE D. (1997), « Un dispositif linguistique propre à faire entrer certaines activités dans des taxinomies : Faire + du + Nom d'activité. », *Revue de linguistique romane*, 61, 369 – 395.
- VENDLER Z. (1967), *Linguistics and Philosophy*, Cornell University Press, New-York.
- VETTERS C. (1996), *Temps, Aspect et narration*, Amsterdam – Atlanta, Edition Rodopi B.V.

- VIGIER D. (2003), « Les syntagmes prépositionnels en « en N » détachés en tête de phrase référant à des domaines d'activité », *Linguisticae Investigationes*, 26 (1), 97 – 122, Amsterdam, John Benjamins B.V.
- WAUGH L. (1976), « Lexical meaning : the prepositions *en* et *dans* in french », *Lingua*, 59, 69-118.